

Morgoth l'Empaleur

par ASP Explorer
<mapage.noos.fr/aspexpl>

Table des matières

1 Fourberies à Dhébrox

Morgoth va chercher de l'aide. Mais s'adresse-t-il à la bonne personne ?

7

2 La Tour de Fer

Vous voulez de la baston ? Vous aimez la violence ? Pff... Bon, allez, en voici...

95

3 Morgoth en RTT

Trois années ont passé depuis les tragiques événements de la Tour de Fer...

195

4 Les Masques de la Perfidie

Mais où sont donc ces mystérieux macareux ?

305

5 Les Portes de Sharaganz

L'Anneau se dévoile, et c'est la fin de Morgoth...

367

Fourberies à Dhébrox

Morgoth VIII - Le bien, le mal, l'ombre et la lumière, l'ange et le démon, la saucisse ou la merguez... les choix sont sans fin dans cet univers qui s'ingénie à tendre à nos héros des dilemmes cornéliens. Voici pour Morgoth le temps de trancher dans le vif, de s'engager dans une voie ou dans l'autre. Il va pour l'occasion bénéficier de la sagesse et de l'expérience d'une alliée de circonstance... enfin, sagesse, c'est un bien grand mot.

I Ici se fomenté quelque ignominie

Avant toute chose, nous tenons à mettre en garde les lecteurs sensibles ou timorés que la matière du présent récit pourrait troubler. En effet, nous nous attèlerons à y mettre en lumière les viles mécaniques de bien affreux complots, ainsi que des maléfices scandaleux dont la divulgation à des âmes non préparées pourrait être de nature à choquer les bonnes moeurs et à horrifier durablement les esprits faibles.

Dans les dernières hauteurs d'une tour en ruine, abandonnée depuis longtemps aux rigueurs du climat, deux silhouettes en longs manteaux noirs conversaient à voix basse. Même la Lune avait voilé sa face blafarde de lourds nuages pour ne pas être témoin de leurs tortueux complots, et c'était une sinistre lanterne de fer qui apportait quelque lumière aux conspirateurs.

- Alors, avez-vous compris votre rôle ?

- C'est limpide.

- Parfait. Vous passerez à l'action demain soir. La toile est tendue, la mouche bientôt s'y engluera. Et plus elle se débattrà, plus elle s'engluera. C'est le piège parfait, rien ne peut plus le sauver maintenant... à moins d'un imprévu de dernière minute, mais il a peu de chance de se produire, n'est-ce pas ?

- Tout à fait.

- Allons, allons, un peu d'enthousiasme que diable ! Je sais que je vous force un peu la main, mais vous avez beaucoup à gagner dans l'affaire, souvenez-vous en.

- Moins que vous cependant.

- Oui, moins que moi. Bientôt, très bientôt, Dhébrox sera sous mon influence, et ses soi-disant gouvernants ne seront plus que des marionnettes dans mes mains, de petites marionnettes ! Ah ah !

- Si vous le dites.

- Demain je règnerai sur la plus riche cité de l'univers, et après-demain...

Sa voix s'était enflée de façon désagréable, pour remplir tout l'espace de la pièce.

- ... Après-demain, je règnerai sur LE MONDE ! AH AH AAAH AH AH ! AH AH ! Ah... ah... Ouuuuh...

- Ca va pas ?

- ... point de côté... ouh... ah... j'déguste... ouh...

II Procédure d'approche

Une grande émotion étreignit Morgoth lorsqu'au loin, embrasée par les feux d'un soleil déjà bas sur l'horizon, il aperçut la mer. Tout d'abord parce que c'était la première fois qu'il la voyait. Et ensuite parce qu'ayant quelques notions de géographie, il comprenait qu'ils venaient de franchir en deux jours une distance que le commun des mortels ne parcourt guère qu'en deux mois, si les conditions sont bonnes. Et encore n'avaient-ils volé qu'à la lumière du soleil, la journée étant encore courte en cette saison, et avaient-ils fait de longues pauses à midi, pour se restaurer et se réchauffer un peu.

Ils volaient en dragon.

Mordoré, le dragon.

Autant dire que malgré leur jeune âge, ni Morgoth l'Empaleur, ni Piété Legris ne pouvaient passer pour des béjaunes. Voler en dragon, ça fait luxe, ça pose son aventurier et ça épate le manant, et puis le mordoré, c'est tout de suite la classe. Et même pour ceux qui ignoraient tout de leur écailleux véhicule, il suffisait de considérer leurs visages fourbus et la savante économie de leurs mouvements pour comprendre que ces deux hommes là avaient récemment vécu bien des épreuves, livré bien des combats et vaincu bien des ennemis.

Le dragon s'appelait Xyixiant'h, et c'était une femelle. En tout cas, Morgoth espérait que c'était une femelle, car il entretenait avec elle des relations qui dépassaient le cadre de la virile amitié entre l'homme et sa monture. Quoique ces derniers temps, depuis qu'ils avaient laissé derrière eux le providentiel village de Log qui les avait hébergé quelques temps, la douce Xyixiant'h n'avait pas quitté sa livrée étincelante, et notre héros était un homme probe et droit, pas du tout de ce genre d'individus prêts à transgresser les canons les plus établis de la morale pour épancher leurs bas instincts parmi les surprenants cloaques de la gent reptilienne, à supposer que la chose fut humainement possible.

A Log, ils avaient fait halte deux jours, pour se reposer tout d'abord, et ensuite pour se faire confectionner des tenues en cuir doublé épais doublé de mouton. C'était une précaution utile,

car les dragons mordorés volent haut, et vite, et qu'on était en hiver. Morgoth avait noté que sous sa forme native, sa mie avait rapetissé considérablement depuis la première fois qu'il l'avait vue dans cet état, ce à quoi elle avait distraitement répondu que des impératifs de discrétion justifiaient un gabarit plus modeste.

Sous eux s'étaient successivement déroulée les pics acérés du Portolan, les collines de Thalassie, les plaines de Veragye, puis enfin les riches vallées Balnaïses. Tous les gens qui aimaient l'argent savaient que les pays Balnaï étaient le coeur économique de la civilisation occidentale, et qu'un esprit entreprenant et désireux de s'enrichir pouvait y faire une profitable escale. La campagne se vallonnait de moult mamelons aux sommets desquels trônaient de pittoresques petits villages fortifiés, dominant une contrée généreuse de ses fruits, qui étaient la vigne, l'olivier, l'orge, la patate douce, la banane plantin, le clou-de-balle, le pis-de-mouche, la ventripète, la brindemolle, la tête-de-cheval, l'objigule maligne, l'ortifouète, la mistouflanche, la rhéostate, il était même des originaux pour se lancer dans la culture du navet. Le climat était doux en hiver et en été, chaud sans excès, en raison de la proximité de la mer Kaltienne. De ci de là, les hommes du temps passé avaient trouvé pratique de se rencontrer pour fixer les prix des céréales, ce qui avait fourni le prétexte à l'implantation des premières maisons. Puis, des bâtisses d'importance plus discutables étaient venues se greffer là-dessus, telles que prisons, temples, palais, universités, bains, arènes, palestres... L'aspiration de tout aventurier débutant - en tout cas de tout aventurier débutant dont l'aspiration n'était pas la domination mondiale et l'asservissement des peuples sous sa férule diabolique - était de se retirer fortune faite, après maint combats épiques propres à impressionner les dames, et de monter une petite affaire dans une de ces cité-états à la population enjouée. Ces vieilles et opulentes citadelles regorgeaient de marchandises qu'elles faisaient venir par caravanes ou par navires, et qu'elles s'échangeaient selon des modalités complexes. Elles concentraient donc entre leurs murs des quantités de richesses qui faisaient rêver tout être normalement cupide.

Mais c'était pet de lapin à côté de Dhébrox.

Oh, ce n'était pas la cité la plus peuplée de la Côte du Bouc, ni la plus vieille, ses armées n'avaient jamais porté sa gloire bien loin, ses marchands étaient casaniers, le rayonnement spirituel de son clergé avait déjà du mal à s'étendre dans ses propres rues, et pour tout dire, sa situation géographique était quelconque, sinon malcommode. Et pourtant, les murailles étaient soigneusement ravalées tous les vingt ans, décorées même de jolies mosaïques festives, ainsi que de gardes en armure de parade, qui étaient payés très correctement et avec régularité. Elles étaient en outre très hautes, très épaisses et pleines de merlons pointus. Les tours en étaient fines et nombreuses, et surmontées de curieuses excroissances de bronze hérissées de pointes, dont il devait être bien ardu de déloger les défenseurs. Et surtout, ces murailles étaient d'une ampleur majestueuses. Car, bien qu'elle ne compta qu'une soixantaine de milliers d'habitants, Dhébrox s'étendait sur une superficie que les villes ordinaires n'occupent que lorsqu'elles sont cinq fois plus peuplée. Elle suintait la richesse par toutes les bouches de ses égouts, qu'elle avait propres en ordre. Depuis le ciel, les larges rues, les grandes places, les jardins, canaux et petits lacs de la ville semblaient dessiner un glyphe magique. Et c'était très exactement le cas, d'ailleurs. Sauf que pour s'en apercevoir, il fallait survoler la ville, ce qui était interdit.

Il fallut donc que nos amis se posent à l'aéroport, situé à l'orée de la ville.

Après avoir fait un bel ovale autour du signe de Voor, un glyphe magique géant situé à douze bœrns dans le prolongement de la piste et servant de point de repère à la circulation aérienne, Xy se présenta dans l'axe à vitesse réduite, et descendit selon un angle précis de trois degrés. Le jour s'achevait, à l'ouest, les derniers feux du couchant coloraient l'atmosphère au-dessus des cent tours de Dhébrox d'un bleu profond à peine différent de la nuit noire. Un alignement de feux magiques indiquait aux voyageurs nocturnes le contour de la piste, elle s'y posa bien

sagement sur les numéros, ce en quoi elle n'avait guère de mérite, les dragons mordorés sont réputés pouvoir voler avec une précision millimétrique. Puis elle obliqua et sortit sur le côté de la piste avant de se diriger vers la sortie.

- Nous sommes arrivés à Dhébrox International, température au sol 8°, vent 6 nœux, temps clair. Nous vous remercions d'avoir fait confiance à Xyixiant'h et souhaitons vous revoir prochainement sur nos lignes. Et merci surtout de ne pas me piétiner les surfaces ailaires en descendant.

- Euh, hasarda Piété, tu ne pourrais pas nous conduire jusqu'à la ville ?

Elle tourna sa tête de droite à gauche pour balayer la zone, puis lâcha :

- Excuse-moi, je ne vois pas le bourricot auquel tu parles ?
- Laisse tomber.

III La traîtreuse embuscade

Ils descendirent donc, bien qu'étant fort las, et laissèrent le reptile s'éloigner jusqu'à un espace sis entre deux bâtiments de bois aux grandes portes, qui devaient être des hangars. Elle n'aimait pas se métamorphoser en public, ils en avaient pris l'habitude, et en outre elle était en ce moment d'une humeur fort malcommode, ils ne firent donc pas mine de la suivre. Elle revint bien vite sous sa forme d'elfe, revêtue de son armure dont les écailles, à la faible lueur des feux de piste, se teintaient d'un violet très profond. Morgoth se figurait que ces écailles avaient changé subtilement, dans leur couleur, leur texture et jusque dans leur forme, depuis qu'elle était revenue du cimetière des dragons. Mais il n'en aurait pas mis sa tête à couper, il n'était pas dragonologue.

Il n'y avait plus de fiacre à ces heures tardives, aussi marchaient-ils avec les pieds des jambes, comme des gueux, sur le bout de route conduisant aux portes de Dhébrox, et qui était éclairé de loin en loin par des réverbères à huile. Plusieurs autres badauds

badaudaient encore malgré l'heure tardive, profitant de la paisible campagne. Soudain, une cavalcade se fit entendre derrière eux, et faisant fi du zeugma, ils durent se jeter tout à la fois dans la précipitation et dans le bas-côté. Ils furent dépassés par un coche à deux chevaux, filant à vive allure dans la même direction qu'eux. Un cavalier les dépassa ensuite, dont on ne voyait que l'arbalète et la grande cape flottant au vent. Son trait partit soudain avec un bruit sec de violon qui pète une corde, et se ficha dans le bois du coche, qui s'immobilisa. Le conducteur et unique passager, que nos amis ne purent détailler plus avant, sauta alors à terre et fila dans les buissons alentours sans demander son reste, comptant sur l'obscurité complice pour échapper à son poursuivant.

Nos héros, bien sûr, n'étaient pas restés inactifs, et après un instant de flottement, et tandis que les civils se mettaient prudemment à couvert, ils se lancèrent tous trois à l'assaut du triste sire. Mais l'assassin, qui était lâche en plus d'être fourbe, les vit arriver, et prit la fuite au triple galop. Et non content de les semer, voici que, se dirigeant vers les remparts tout proches, le cheval décolla d'un bond puissant, emportant son cavalier dans les tréfonds d'un ciel noir.

- Maloreille et brie qui coule ! S'exclama Morgoth. Cette fois c'est sûr, nous voici bien dans le domaine de la magie. Voyez ce sortilège, je n'ai jamais entendu parler de quoique ce soit qui y ressemble, et pourtant j'en connais beaucoup.

- Vite, s'inquiéta Piété, allons rassurer la victime de cet attentat odieux.

- Je vais bien, je vais bien mes amis, fit une voix chevrotante émanant des fourrés.

Le personnage qui sortit des buissons était tout fripé, et pas seulement parce qu'il venait de se vautrer à corps perdu dans la haie, mais aussi parce qu'il n'était plus tout jeune. Il était encore alerte cependant, sans doute pouvait-on dire de lui qu'il "portait beau". Son large visage au nez busqué et aux joues plates, ceint d'une couronne de cheveux encore bruns, ne manquait pas d'une certaine noblesse, il avait le maintien et le port de mains de

celui qui s'est entraîné à plaire et à convaincre, et sa voix, une fois qu'il eut repris son souffle, s'avéra agréable, soigneusement posée et très maîtrisée. Il avait tout du marchand parvenu, en somme.

- Je vous ai vus mettre en fuite ce malfaiteur, quel courage, quelle fougue ! Bravo, jeunes gens, vous m'avez sans doute sauvé de la mort. Votre action méritante vous vaudra une récompense, soyez-en certains.

- Mais monsieur, répondit Morgoth, nous n'avons fait que notre devoir, et je suis du reste confus que nous ayons laissé s'enfuir ce vil maraud, monsieur...

- Mais je suis Amansu Bedilan. Ah, mais je vois, vous devez être étrangers à Dhébrox ! Alors sachez que vous venez de vous faire un utile obligé en ma personne, car je suis, voyez-vous, le Ministre du Commerce.

- Ah, par exemple ! Vous entendez, un ministre, quel honneur !

- Waaah, s'extasièrent poliment Xyixiant'h (qui avait fréquenté de bien plus considérables personnages) et Piété (qui ignorait ce qu'était au juste un ministre).

- J'espère, reprit le sorcier, que ce répugnant personnage n'a pas eu le temps d'emporter votre bourse.

- Soyez sans crainte, ce n'est pas ma bourse qu'il visait, mais ma gorge. Car ce n'est pas un voleur que vous avez mis en déroute, mais bel et bien un assassin, qui en avait après ma vie.

- Cornefistule ! Alors, on ourdissait un meurtre ! Quelle félonie, quelle ignoble et fourbe complot tramé dans les sombres et tortueuses allées de la fielleuse imagination de quelque malévolent seigneur du mal qui...

- Oui, oui, c'est pas bien, intervint Piété. Vous savez qui pouvait vous en vouloir, des fois ?

- Hélas, j'ai quelques ennemis acharnés. Connaissez-vous un peu la situation politique qui prévaut à Dhébrox ?

Le jeune guerrier dodelina en un signe de parfaite ignorance.

- Eh bien, je vais vous raconter ça en route, si vous me faites l'honneur de partager ma calèche jusqu'à chez moi.

IV Actualité politique

- Vous devez tout d'abord savoir qu'il y a à Dhébrox une démocratie. Vous savez tous bien sûr de quoi il est question, je ne reviendrai pas dessus.

Ni Morgoth, ni Piété n'avaient d'idées bien claires là-dessus, mais comme Xyixiant'h opinait sous sa capeline, le ministre poursuivait.

- Comme dans toute démocratie, il y a des partis politiques réunis autour d'orateurs tels que, par exemple, moi-même, et il y a aussi des mouvements plus vastes, regroupant les partis en courants d'opinion, au gré des alliances.

Morgoth et Piété béaient maintenant d'incompréhension, mais Xyixiant'h semblait trouver que c'était l'évidence même, ce qui conforta l'édile.

- Depuis quatre siècles, toute la politique de Dhébrox peut sommairement se résumer en un affrontement entre le bloc des Phalanstériens et celui des Séléunes. Il ne s'agit pas d'un affrontement d'hommes, mais d'idées, de conceptions du monde et de la place que Dhébrox doit y occuper. Actuellement, ce sont les Séléunes qui sont au pouvoir...

- Quelle est la différence entre les deux factions ? Demanda Morgoth.

- C'est difficile à résumer, disons pour simplifier que les Séléunes sont partisans d'ouvrir Dhébrox au monde, d'impliquer la cité dans ses affaires, de régénérer notre peuple par l'apport de sang étranger. A l'inverse, les Phalanstériens estiment que nous n'aurions rien à gagner à une telle attitude, et qu'il convient avant tout de nous protéger des périls de l'extérieur.

- Les deux optiques peuvent se défendre. Et donc, vous êtes Séléune.

- C'est justement là le noeud de l'affaire. Moi et mes amis avons un parti, l'UBR, qui durant des années a soutenu le camp Séléune, d'où mon ministère. Mais ces derniers temps, le débat

politique a pris un tour déplaisant. Si vous vous tenez informés de la situation internationale, vous avez peut-être entendu parler des tensions internes qui agitent la magiocratie de Gunt.

- Vaguement.

- D'après nos informateurs, la situation est très grave là-bas, plusieurs factions se seraient dressées les unes contre les autres, et le magiocrate ne gouvernerait, en fait, plus grand chose, et c'est son second qui régenterait tout dans l'ombre. On le surnomme d'ailleurs "L'usurpateur". Or, Gunt est une nation opulente, et ses richesses suscitent bien des convoitises. Et ces convoitises risquent d'entraîner Dhébrox dans la tourmente, ce que je souhaite éviter.

- Noble préoccupation.

- Je ne vous le fais pas dire, jeune homme. Au fait, j'ignore vos noms...

- Oh, je suis confus, suis Clark Kent, voici mon épouse Doroté Senjak, et notre valet Smeagol.

Piété se racla la gorge, ce qui fit un drôle de bruit, pour signifier son mécontentement d'être donné pour un laquais, mais ne dit mot pour démentir. On notera ici que Morgoth avait repris à son compte la pratique de son mentor Vertu, qui consistait à toujours donner un faux nom à qui vous le demande, et à en changer souvent.

- Et vous venez à Dhébrox pour affaires je suppose.

- Je viens présenter mes hommages à un condisciple de mon maître, auprès duquel il m'a recommandé dans l'espoir qu'il me procure un emploi. A défaut, le voyage ne serait pas perdu, un séjour à Dhébrox est toujours profitable pour un magicien tel que moi.

- J'aurais dû voir tout de suite que vous étiez du métier, vous portez le bouc sorcier avec une mâle prestance.

J'interromps ici derechef le fil de mon récit pour signaler que l'apparence de notre héros s'était, en effet, quelque peu modifiée. Après avoir erré des jours durant dans les rudes montagnes du Portolan, sans avoir le loisir ni le souci de prendre soin d'eux, Piété et Morgoth en étaient ressortis las, crasseux et hirsutes

comme des singes. Dès leur retour à la civilisation, ils avaient fait une bonne toilette, et s'étaient rasés. Toutefois, après s'être ébarbé les joues, notre sorcier s'était vu une belle figure dans la glace, se trouvant quelque ressemblance avec l'élégant Monastorio, et avait décidé de se laisser garnir lèvres et menton d'un noir duvet. C'est une attitude assez commune parmi les jeunes hommes de cet âge que d'affirmer sa virilité en exhibant ainsi ce qu'on a pilosité, aussi ne tiendrons-nous pas rigueur à Morgoth de cette petite vanité bien excusable.

- Et donc, vous craignez que votre cité ne prenne part à une guerre.

- Oh non, pas directement. Mais nous avons découvert récemment des éléments qui ont semé le trouble dans les esprits. Comme vous le savez, la prospérité de Dhébrox est due au fruit de son industrie, dans nos ateliers naissent les instruments magiques les plus robustes, les plus puissants, les plus sûrs que l'homme ai produit depuis que le savoir de l'Empire d'Or a sombré dans l'oubli. Nous produisons aussi, en plus grand nombre, des objets de facture plus modeste, mais qui sont aussi plus abordables, des amulettes protectrices, des parchemins, des potions... Mais nous avons toujours eu pour principe de ne pas encourager le chaos du monde en exportant des armes. Nous en fabriquons toutefois, mais dans deux cas bien particuliers : soit pour les besoins de notre propre défense, soit pour de très riches amateurs prêts à déboursier des fortunes pour acquérir le meilleur de ce que les enchantements modernes peuvent offrir. De telles armes, nous en vendons rarement plus d'une douzaine par an, de telle sorte que notre production ne puisse nullement renverser l'équilibre des pouvoirs dans le monde en équipant une armée.

- Une attitude remarquable de sagesse.

- Sagesse ancienne, à laquelle nous nous sommes toujours tenu, pour notre plus grand bien. Malheureusement, il semble que tout le monde ne partage pas cette optique. Ces dernières années, les éléments les plus radicaux parmi les Séléunes ont gagné en influence, en propageant des idéaux nobles et char-

mants, mais un peu naïfs à mon goût. Ils prétendent ni plus ni moins que fabriquer des armes qu'ils ne livreraient qu'aux régimes "méritants", pour faire triompher ce qu'ils appellent "le bien et l'équité".

- En quoi est-ce mal ?

- Qui diable peut décider qu'une nation est moralement supérieure à une autre ? Qui peut dire que la Malachie vaut mieux que Sal Hakdin ? Certainement pas moi, qui n'y ai jamais mis les pieds. De fait, la nature humaine étant ce qu'elle est, on en viendrait vite à une situation où serait considérée comme d'autant plus méritante qu'elle a d'or à nous donner.

- Hum... Je crois que je comprends vos préventions. Il y a quelques mois, j'aurais trouvé vos propos pessimistes, mais sachant ce que je sais aujourd'hui de la politique, je ne peux que vous donner raison.

- Et ce n'est pas tout, car tout ça s'est accéléré récemment, de loi en décret, mois après mois, ils ont sapé insensiblement les fondements de notre bon principe. Et j'ai fini par découvrir la raison de cette agitation. Il semble que des éléments Séléunes, sans doute corrompus, aient décidé de commencer leur lucratif commerce dans les semaines qui viennent, en armant l'une des factions en conflit dans les événements de Gunt. Mais voyez qu'en plus des inconvénients moraux que j'ai soulevés tout à l'heure, il y aurait un risque mortel pour nous, car si nous armions l'une des armées, et qu'une autre gagne, nous aurions alors à craindre les représailles du vainqueur. Et nous sommes loin d'avoir la moindre chance de leur résister ! Nous avons quelques bons sorciers, mais contre la magiocratie...

- Oui, mais Gunt, c'est quand même pas la porte à côté, alors les représailles.

- Leur frontière est à moins d'une journée de vol, et ils ont tout ce qu'il leur faut pour voler, croyez-moi.

- Ah.

- Non, vraiment, nous n'avons rien à gagner dans cette affaire. Quand je pense qu'ils sont allés jusqu'à essayer de me tuer pour sauvegarder leurs petits intérêts mesquins... En faisant

mine de changer de camp s'ils n'infléchissaient pas leur position, j'espérais les forcer à revenir à la raison, mais visiblement, ils ne sont pas prêts à lâcher. On m'avait pourtant prévenu que ces gens étaient dangereux, et moi, naïf... Ah, mais nous arrivons chez moi. Venez, soyez mes hôtes, je vous le dois bien.

V L'affaire étrange du ministre

Effectivement, la villa des Bedilan étalait sa considérable surface à l'intérieur des hauts murs blancs qui ceignaient son jardin. Loin des ostensibles peintures et sculptures qui étaient à la mode un peu partout dans le nord, l'édifice était d'une remarquable sobriété, tout en formes pures et uniquement rehaussé de lierres et vignes grimpantes courant obligeamment le long de croisillons de bois. Par égard pour la tradition sorcière plus que par nécessité, on avait édifié une tour surmontée d'un clocheton, qui pour tout dire servait de débarras.

Bedilan, apprirent-ils, était sorcier, comme la plupart des citoyens de Dhébrox. Il n'avait guère eu le choix et avait suivi l'exemple de son père, et du père de son père. Toutefois, il n'avait ni goût ni talent particulier pour les arts mystiques, aussi s'était-il tourné vers la chose publique, se faisant tour à tour avocat, magistrat, élu de quartier, avant d'accéder à des fonctions plus importantes, s'attirant ainsi une considération à laquelle il n'aurait jamais pu prétendre par ses seules compétences magiques. Il vivait avec sa femme, que nos amis trouvèrent discrète quoique spirituelle, dont il avait eu trois fils, aujourd'hui grands et installés. Les domestiques qui s'affairaient étaient en nombre suffisant pour souligner que le ministre n'avait nul besoin de la politique pour vivre, mais point assez pour laisser croire qu'il s'engraissait sur le dos des contribuables. Les meubles étaient sobres et de bon goût, et seuls de fins connaisseurs pouvaient en deviner le prix, qui était assez élevé. La demeure était faite pour recevoir, et s'articulait autour d'une grande salle ornée de trophées de chasse, legs de feu monsieur Bedilan père, d'une se-

conde pièce contiguë faisant bibliothèque, et d'un atrium dont l'appréciable fraîcheur réjouissait les invités dès le retour de l'été, mais qui était pour l'instant fermé.

Après un copieux repas arrosé du célèbre petit vin de l'arrière-pays, ils suivirent leur hôte à la bibliothèque pour un digestif, assorti d'une conversation à bâtons rompus. Puis, Amansu Bedilan en vint au fait.

- Puisque vous êtes aventuriers, et comme vous êtes déjà plus ou moins rentrés dans l'affaire, peut-être accepteriez-vous de m'aider ? Moyennant bien sûr une juste récompense, ça va de soi.

- Et bien, hésita Morgoth, ce serait avec plaisir, mais nous sommes déjà...

- On peut toujours essayer, coupa Xyixiant'h. De quoi s'agirait-il ?

- Il faudrait que vous enquêtiez sur cette tentative de meurtre, que vous en trouviez le commanditaire exact, et si possible que vous me rameniez des preuves que je puisse produire devant la justice, et plus important, devant les citoyens. Une telle duplicité ne peut rester impunie.

- Très juste, se demanda Morgoth. Mais pourquoi nous demander ceci à nous ? Nous sommes étrangers, nous ne connaissons pas grand monde à Dhébrox.

- Précisément, vous êtes hors du jeu, et c'est pour cette raison que vous enquêterez sans attirer les soupçons.

- Et puis on est peu suspects d'être en cheville avec vos ennemis.

- Je vois que nous nous comprenons. Vous acceptez ?

- Mais oui bien sûr, ça nous donnera l'occasion de rencontrer un peu de monde dans votre belle cité. Vous avez parlé d'une juste récompense ?

- Cinq cent.

- C'est raisonnable, acquiesça le sorcier, se demandant ce que Vertu en aurait pensé.

- Splendide. Pour fêter ça, rien ne vaut une bonne bouteille. Firmin ! A boire pour ces messieurs-dames.

Alors, une étrange créature entra dans la pièce. Sans doute aurais-je du écrire création plutôt que créature, car c'était manifestement un automate haut comme un homme, tout entier de métal. Ses jambes étaient des tubulures d'acier, son torse un coffre rond d'où sortaient des bras grêles et étrangement délicats, ainsi qu'une tête allongée aux petits yeux inexpressifs, en demi-lune. En cliquetant, il se dandina jusqu'à nos compères et leur versa à boire avec une délicatesse peu commune chez une mécanique.

- Avez-vous quelque indice pour orienter nos recherches ? Demanda Morgoth lorsqu'il fut remis de sa surprise.

- Hélas aucun, vous devriez commencer par les cercles Séléunes, ils sont influents à la Faculté.

- Vous êtes sûr de ne rien nous cacher ? Il vous a échappé tout à l'heure qu'on vous avait prévenu, c'est donc que quelqu'un était au courant du complot.

- Eh bien...

Il se tortilla sur sa chaise, en proie à une hésitation visible.

- Pour ne rien vous cacher, effectivement, j'ai été prévenu. Il y a une semaine, un homme est venu me voir. Une fois qu'on a été seuls, il m'a dit sans détour que des Séléunes allaient chercher à m'assassiner. Nous nous sommes revus il y a deux jours, et il m'a confirmé ses propos, en se montrant plus précis. Nous avons discuté assez longuement de toutes les façons dont on pourrait m'atteindre, de la conduite à tenir pour y survivre - je me souviens d'ailleurs que c'est lui qui m'avait conseillé, en cas d'embuscade en voiture, de ne pas chercher à distancer mes ennemis mais de m'arrêter et de m'enfuir si la configuration du terrain s'y prêtait.

- Sage conseil en effet. Et qui était cet ange gardien ?

- En fait, ça m'ennuie de vous le dire. Il se trouve que c'est quelqu'un que je connaissais vaguement parmi les Séléunes, un extrémiste, un de ces personnages un peu troubles. Etant dans la place, il a eu vent du complot, et bien que désapprouvant mes positions, la méthode employée pour me faire taire lui a répugné, aussi m'a-t-il prévenu. Et si je vous dissimule son nom,

c'est parce qu'il m'a fait jurer de n'en rien dire à personne. Comprenez qu'il risque sa vie pour sauver la mienne, je ne peux tout de même pas le trahir...

- Je comprends. Mais pourquoi faire appel à des aventuriers comme nous, plutôt qu'aller voir la milice locale ?

- Ah mais détrompez-vous, je ne compte pas tenir cet incident secret, je vais me rendre à la milice dès demain matin, juste après avoir relaté à la presse l'ignoble attentat dont j'ai été victime. Mais... comment dire, je crains que la milice ne fasse pas de zèle excessif. Mon éminent collègue de la Sûreté Publique n'a jamais été un de mes amis, et c'est aujourd'hui un de mes plus farouches adversaires.

- Tout s'explique.

Ils se couchèrent après une soirée bien arrosée. Piété fit mine de protester quelque peu à l'idée de partager les quartiers des domestiques, mais Morgoth le convainquit d'accepter sans faire d'histoire, arguant que mêlé à la valetaille, il pourrait sans doute bénéficier d'indiscrétions ancillaires. Et de fait, il n'eut pas à s'en plaindre, car une soubrette qui l'avait trouvé à son goût vint se glisser dans son lit, et lui exposa clairement, quoique sans dire un mot, les raisons de sa visite.

De leur côté, Morgoth et Xyixiant'h avaient reçu une coquette chambre d'amis, avec un grand lit. L'alcool, la fatigue et les nécessités de la digestion avaient quelque peu entamé les forces du jeune sorcier, qui néanmoins s'enquit :

- Pourquoi diable as-tu accepté cette nouvelle mission ? Nous devons secourir nos compagnons au plus vite, il faut trouver notre contact, la convaincre, préparer un plan d'action... nous n'avons pas de temps à perdre.

- Oh, répondit-elle en délaçant son corsage, tu connais Vertu. A l'heure qu'il est, elle s'est sûrement déjà évadée, peut-être même est-elle partie avec la caisse de la prison. Et puis, imagine un instant qu'on ne retrouve pas cette magicienne déchue, que ferons-nous ? Nous avons eu la chance de faire la connaissance d'un haut personnage de Dhébrox, autant lui rendre service et

nous attirer ses faveurs, il sera par la suite disposé à nous rendre la pareille.

- Tu penses à tout.

- Et ce n'est pas fini, poursuivit-elle tandis que sa longue jupe de fourrure glissait à terre en faisant un soyeux "flop". Car libérer nos compagnons est une chose, mais notre mission reste de retrouver l'Anneau d'Anéantissement et le Magiocrate de Gunt. Or je ne serais pas étonnée si toutes ces affaires étaient liées. Si nous trouvons qui tire les ficelles de la politique de Dhébrox, nous en apprendrons beaucoup sur les puissances qui s'agitent à Gunt. Donc, en aidant Bedilan, nous progressons dans notre propre quête.

- Voilà qui est puissamment raisonné.

Fidèle à ses petites habitudes, ce n'est qu'alors qu'elle défit sa coiffure, prenant soin de bien faire bouffer ses cheveux, puis elle délaça sa bourse, en versa le contenu d'or et de pierres fines sur les draps du lit et s'y alanguit.

- Alors j'avais pensé qu'on pourrait jouer au jeu de l'ignoble nécromancien et de son innocente jeune captive.

- Innocente ?

- De sa jeune captive.

- Jeune ? Au fait, je ne connais toujours pas ton âge précis...

- Et bien, disons que je suis relativement jeune.

- Relativement à quoi ? Par rapport aux elfes ?

- Euh... non. Mais les elfes vivent moins longtemps qu'on ne se le figure généralement.

- Par rapport aux dragons, alors ?

- Oui, c'est ça. Enfin... non, en fait, on ne peut plus dire en toute honnêteté que je sois encore un jeune dragon.

- Alors par rapport à quoi es-tu jeune ?

- Et bien, il y a certains phénomènes géologiques. Mais quoi qu'il en soit, la jeunesse est une histoire d'attitude face à la vie plus que d'état-civil. Un ami à moi a dit un jour : "Estoy vieillard déjà blanchy le jouvencel à pesne né, qui en son fauteuil avachy, ne point déscolle de télé".

- C'est de Tharomel de Sphax, ça, non ?

- Ah oui c'est ça, tu le connais ?

- Pas personnellement, je sais juste qu'il est mort il y a six cent ans.

Xy se tut un instant, l'air gênée.

- Ah oui ? C'est dingue, ça file... Bon, on continue la soirée philosophie jusqu'à l'aube ou bien ?

- Ou bien ! Et maintenant, femme, prépare-toi à subir les tourments les plus abominables...

- Wé ! Youpi !

VI Une précieuse alliance

Morgoth supportait peu l'alcool, et les rudes conditions de ces dernières semaines l'avaient plus éprouvé qu'il ne l'avait cru, aussi fut-il un piètre vil nécromant. Vu qu'il fut impossible de le tirer du lit, Xyixiant'h se résolut à l'y laisser et à accrocha un petit mot à la porte avant de sortir, lui donnant rendez-vous à midi dans une taverne qu'elle connaissait et qui, d'après la bonne, existait toujours.

Il était encore tôt lorsqu'elle sortit avec Piété, qu'elle avait enrôlé dans cette sombre affaire en lui certifiant qu'il s'agissait de commencer les recherches pour lesquelles ils avaient fait tout ce chemin. Dans la pratique, l'elfe débuta son enquête par une rue Piquefil, sise à l'autre bout de la ville. Elle était confrontée à un grave problème. En effet, ayant quitté ses compagnons plusieurs semaines auparavant pour un voyage qu'elle pensait sans retour, elle avait laissé au pittoresque village de Bramentombes l'essentiel de son paquetage et n'emportant que son armure et quelques effets d'hiver. Or, le temps s'était radouci à mesure que les journées avaient rallongé et que la petite troupe avait cheminé vers le sud, de telle sorte qu'elle n'avait rien à se mettre qui fut approprié à la saison. Comble de malheur, le temps à Dhébrox était particulièrement clément en ce moment, tant et si bien qu'elle se trouvait bien ridicule dans ses lourdes fourrures nordiques. En outre, elle s'était aperçue que la mode

Balnaise était bien différente de celle en vigueur dans le Portolan, et que non contente de crever de chaleur, elle risquait le ridicule ! La coupe longue ne se voyait plus que chez les paysannes, ses bottines étaient d'un autre âge, et les motifs de son pourpoint étaient d'un plouc achevé. Elle aurait encore préféré être nue que de se promener dans cette tenue, mais il semblait que c'était interdit. Bref, elle fit les boutiques, abreuvant de commentaires stylistiques le pauvre Piété, qui avait décroché à "Tiens, ça par exemple, des boutiques de mode !" et, les bras chargés de paquets, se demandait pourquoi c'était toujours lui qui se coltinait les sales boulots.

Puis, après avoir perdu deux heures et pas mal d'argent, ils aboutirent sur la place de la Périchole, lieu charmant à la géométrie incertaine, bordée de vieux platanes nouveaux. Les habitants de Dhébrox étaient d'aspects fort divers, et certains comptaient parmi les plus puissants sorciers de l'univers. Des créatures étranges, dont certaines n'étaient pas de ce monde, en arpentaient les rues, de telle sorte que même Xyixiant'h parvenait, au prix d'un petit effort de discrétion, à passer inaperçue. Perdus dans la foule éparse, ils ne savaient par où commencer leurs recherches.

- Faudrait voir avec un indigène.

- Tâchons de demander à quelqu'un d'inoffensif, suggéra Piété, c'est pas le moment de faire une gaffe.

Il avisa un gamin un peu plus jeune que lui, mal fagoté et roux comme une carotte qui, allongé avec nonchalance sur un banc, était plongé avec un air d'ennui profond dans la lecture du "De Nani Originae" de Nyxl Von Poc. Sans doute s'agissait-il de l'apprenti de quelque mage des alentours, qui avait son jour de congé.

- Bonjour, mon p'tit gars. Est-ce que tu pourrais m'aider ?

L'individu leva un nez désapprobateur de sa lecture pour considérer les arrivants, son visage juvénile était marqué par moult taches de rousseur, mais point encore par la virile épaisseur des jeunes hommes faits. Il en allait de même de sa voix, désagréable.

- De quoi y veut ? Demanda-t-il après un silence hostile.

- Nous sommes en quête d'une magicienne qui vivrait dans cette cité.

- C'est pas ce qui manque.

- Mais c'est une magicienne bien particulière, elle porte le curieux nom de... (il sortit de sa poche un papier sur lequel Morgoth avait griffonné le nom de l'amie de Vertu qu'ils étaient venus chercher, et le déchiffra péniblement) ... Sook. C'est ça, Sook.

- Vous cherchez Sook.

- C'est cela.

- C'est une de vos amies ?

- Oui, exactement, une amie.

- Ouais. Laissez-moi réfléchir... Ah, je crois me souvenir, c'est pas une grande noire athlétique d'une cinquantaine d'années, avec des seins énormes, le crâne rasé avec une crête à l'Iroquoise ?

- Euh... si.

- Avec des scarifications rituelles sur les joues, qui se promène souvent en bottines dorées à plumes, kilt à franges, chemise de cuir bleue et une curieuse coiffe en tulle à paillettes ?

- Oui oui.

- Toujours montée sur un énorme cochon rose et accompagnée d'un singe et deux faucons appelés Pit et Ric ?

- C'est elle tout craché.

- Vous avez de la chance, elle est passée ici y'a pas une demi-heure, elle est partie par la rue Jagreen Lern, sans doute allait-elle au marché.

- Ah, bonne nouvelle ! Tiens, gamin, un demi-ducat pour ta peine !

- Oh, merci mon prince, c'est ma vieille mère qui va être contente, elle n'aura pas besoin de vendre son corps fatigué aux soudards de passage pour nourrir ses douze enfants, ce soir !

- Ravi d'avoir pu aider. Allons Xy, nous avons enfin une piste !

Et ils pressèrent le pas dans la direction dite. Cependant, ils

n'étaient pas encore sortis de la piste quand ils furent sifflés par le gavroche, qui s'était élancé à leur poursuite.

- Holà, qu'est-ce que vous lui voulez, au fait, à Sook ? Elle vous doit de l'argent ?

- Ah, non, pas du tout. En fait, c'est une amie à elle qui a besoin d'aide, et qui nous a envoyés la chercher.

- Une amie ? Quelle amie ?

- Elle s'appelle Vertu, mais...

- Vertu... ah oui, bien sûr. Le terme "amie" est peut-être... Bon, suivez-moi, je vais vous conduire.

Ils suivirent donc l'autochtone dans les rues courbes de la cité. Malgré son plan biscornu, il était difficile de se perdre à Dhébrox, car de presque partout on pouvait apercevoir le clocher du Phalanstère, les trois grandes tours octogonales de la Faculté Chryséine, le pyramidion doré de l'Obélisque Duale, le dôme du temple de Hazam, réplique miniature de celui du Temple Noir de Baentcher, ou tout autre prestigieux point de repère. La ville avait été posée sur un site se prêtant fort peu à un établissement urbain, mais l'ingéniosité de l'homme avait triomphé d'une topographie contrariante grâce à une débauche de ponts, d'escaliers, de rues à étages, bâtis dans les styles les plus divers, et qui, pour rendre la déambulation fatigante, n'en faisaient pas moins de Dhébrox une ville pleine de charme. Elle n'avait dans son histoire que peu de glorieux généraux, guère de hauts faits guerriers, la population n'était pas spécialement portée sur la religion et la vieille tradition républicaine jetait la suspicion sur quiconque faisait mine de s'élever au-dessus de la masse des citoyens, aussi les nombreuses statues abordaient-elles des sujets plus originaux qu'ailleurs, allant des scènes animalières à l'abstraction cubiste, avec notamment "Gloire et honneur à Ephran Cochram" érigée rue des Archivistes, "Trois Chatons Floconneux en Forme de Tétine" le long de l'avenue Khaspyp, ou "la Saga de Thorvald Ericsson, Inventeur du Parloin" place Beltouf. Partout, leurs regards émerveillés se posaient sur de vastes parcs à la végétation verdoyante, des allées bordées d'arbres qu'em-

pruntaient sans se presser de riches piétons et cavaliers en robe de mage, et en tous lieux, on discourait aimablement entre gens de bonne compagnie, on plaisantait sans souci des tourments du monde extérieur, de telle sorte que nos deux compères se trouvèrent apaisés comme jamais au cours des derniers mois.

- J'ai l'impression, demanda Xyixiant'h après quelques minutes, que mon collègue a quelque peu présumé en supposant que vous étiez un homme.

- Y'a des chances.

- Dites-moi, nous conduisez-vous chez Sook ?

- C'est bien possible.

- Oh. Vous la connaissez bien ?

- C'est ce qu'on dit.

- Est-ce que par hasard, ça ne serait pas vous, Sook ?

- C'est assez probable.

- Mais c'est impossible, s'étonna Piété, comment pourriez-vous être Sook ? Vous ne lui ressemblez absolument pas !

- Elle ressemble à quoi Sook ?

- Ben, une grande noire, avec d'énormes... aaaah, j'y suis, vous vous êtes payé ma fiole !

- C'est vraisemblable. Bon ben on est rendus.

Curieusement appelée "Mon Hérisson", la villa de Sook était en fait un pavillon d'apparence relativement modeste, une façade de stuc rose donnant sur la rue et un jardinet sans laissé à l'état de nature par derrière. Comme tous les édifices bourgeois de la ville, elle était surmontée d'une tour, dont le toit en pointe, d'inspiration nordique, aurait eu besoin d'une réfection.

Après être entrés et avoir évité quelques pièges magiques que leur hôtesse leur avait indiqués, les deux voyageurs furent installés au salon, qui paraissait à lui seul occuper la moitié de la superficie du logis. On ne pouvait trouver un seul pouce de mur ou de plafond qui ne fut recouvert de bois, selon la mode en usage dans la lointaine Khneb. Des oriflammes à l'héraldique douteuse, des trophées de chasse pelés, des flambeaux et autres ferronneries, des meubles présentoirs emplis de bibe-

lots hétéroclites dans leur provenance mais récurrents dans leur manque d'intérêt, ainsi que plusieurs tableaux de goût pompier, formaient le tartalacrêmesque décor du lieu.

- C'était comme ça quand je l'ai achetée, se justifia-t-elle. Bon, j'vous sers quelque chose ? J'ai là un brandy...

- C'est pas de refus, acquiesça Piété, ça nous réchauffera.

Un automate semblable à celui de Bedilan pénétra dans la pièce à l'invitation de sa maîtresse, porteur d'un plateau sur lequel était juché une carafe. Il servit les convives avec civilité, avant de s'éclipser.

- Alors, c'est quoi l'histoire avec Vertu ? Attendez, ne me dites rien, je vais deviner... Elle a volé quelque chose à quelqu'un et elle s'est aperçu après coup que quelqu'un était le grand-prêtre de Morbool-Tathouz le dieu des assassins.

- Ah non, expliqua Xy, pas tout à fait. Il se trouve que nous faisons partie d'une troupe d'aventuriers, la Compagnie du Gonfanon.

- Oh, tout un programme.

- Au cours de la noble quête qui nous meut, notre groupe a été scindé en deux, d'un côté moi, Piété et Morgoth...

- Qui ?

- Ah, mais je suis confuse, nous ne nous sommes pas présentés. Mon nom est Xyixiant'h, je suis prêtresse de Melki et je suis une elfe.

- Je suis myope, mais je ne suis pas aveugle.

- Mon ami ici présent est Piété Legris, c'est un pisteur et un guerrier

- Enchantée. Sook. Legris... Ah mais bien sûr, comme Vertu, vous devez être de sa famille alors ! La ressemblance physique aurait dû me sauter aux yeux. Son fils peut-être ?

- Ah non, du tout, répondit l'intéressé. D'ailleurs vous vous égarez, dame Vertu s'appelle Lancyent, de par son patronyme.

- Ben oui mais c'est un pseudo, mais son vrai nom est Legris. D'ailleurs, Lancyent ou Legris, c'est un peu pareil, on comprend vite que c'est pas l'effort d'imagination qui l'a tuée, s'pas.

- C'est un peu fort ça, d'où tirez-vous cette histoire ?

- Oh, j'ai appris ça tout à fait par hasard il y a bien des années. Je me souviens la tête de Vertu - je l'appelle Vertu mais on est bien d'accord que ce n'est pas son vrai prénom non plus - quand elle s'est aperçue que j'étais au courant. Elle était furieuse la pauvre, d'ailleurs elle m'avait fait jurer de ne jamais le révélé... euh...

- Oui ?

- Ah mais non, suis-je sotte, je confonds avec quelqu'un d'autre. Oui, c'est ça, et c'était à une autre époque dans un autre pays, et c'était pas le même nom. Ah là là quelle tristesse, à mon âge, on perd un peu la tête...

- Vous en avez trop dit ou pas assez, madame.

- Ce qui n'implique en rien que j'en dirai plus, monsieur. J'ai cru comprendre que vous aviez un troisième larron dans votre équipe ?

- En effet, Morgoth l'Empaleur, qui est nécromancien.

- Je vous rassure, je n'avais pas imaginé qu'avec un nom pareil, il puisse être fleuriste. Il est où ?

- Il fait la grasse matinée. Nous lui avons donné rendez-vous à la taverne du Singe Volant à midi. D'ailleurs, il faudrait qu'on aille le trouver, si je ne m'abuse, c'est l'heure.

- Oui, et puis pressez-vous si vous voulez le retrouver vivant, parce que c'est un vrai coupe-gorge cette gargote.

- Ah bon ? Oh, c'est un sorcier assez puissant, il sait se défendre tout de même.

- Mais pas contre les habitués de ce bouiboui, je le crains...

VII Le rendez-vous

La taverne du Singe Volant était un bâtiment tout en longueur et en hauteur, coincé entre deux tours de l'enceinte, et bordée par la rue qui faisait le tour des remparts nord de Dhébrox. L'appellation du lieu était doublement trompeuse car ce n'était pas vraiment une taverne, puisqu'on y louait les chambres exigües qui s'entassaient sur les trois étages surmontant la grand-

salle, et qu'en outre, on n'y avait jamais vu de singe volant, hormis peut-être ce sapajou qu'un soir, un client éméché avait balancé par une fenêtre du second, mais on ne pouvait pas dire en toute bonne foi que le primate avait volé, ou alors de façon très verticale. Du reste, à part le cadastre, les registres des impôts et une pancarte quasiment illisible à l'entrée de l'établissement, rien n'attestait plus du nom originel de l'endroit, que tout le monde désignait depuis des décennies sous les noms de ses propriétaires, Halagurk Prath et sa compagne Juliabel Witnay.

L'examen plus attentif de l'endroit aurait dévoilé à Morgoth quelques éléments étranges, pour ne pas dire inquiétants. En premier lieu, aucune fenêtre ne présentait de barreaux, y compris celle du rez-de-chaussée, ouvertes aux quatre vents et aux voleurs qu'ils portent. Ensuite, personne parmi les badauds ne semblait pressé d'entrer dans cet établissement, d'aspect pourtant avenant. Mais ces détails passèrent bien au-dessus de la tête, vu qu'il n'était pas particulièrement observateur, et qu'en outre il avait la gueule de bois. Lorsqu'il franchissa la porte, il crut d'abord que quelque faute de français l'avait désigné à l'attention suspicieuse des occupants de l'endroit, une collection de personnages à l'aspect singulièrement hétéroclite mais partageant cependant un air familier. Les conversations s'étaient tûtes, à la grande satisfaction des grammariens, et tout le monde le regardait d'un air qui le mit mal à l'aise. Ils étaient une quinzaine tout au plus, isolés ou par groupes, et semblaient occupés à explorer tous les aspects de la nonchalance, dans un silence lourd.

Morgoth constata avec dépit qu'il était en avance, point de Xyixiant'h. Voyant qu'il n'était pas spécialement le bienvenu, il fit mine de faire demi-tour et de guetter ses compagnons dans une rue adjacente, quand une femme s'avança vers lui avec une hypnotique lenteur, en ondulant des hanches. Elle était presque aussi grande que lui, ce qui n'était pas peu dire, et sa robe de cuir blanc finement ourlé d'hermine ne dissimulait rien de sa silhouette longiligne. Sous une peau d'une blancheur de lait, lar-

gement exposée à l'air encore frais de l'arrière-saison, vibraient les fibres d'une chair que l'on devinait puissante. L'ovale de son visage, qu'encadrait une cascade de cheveux blonds et raides retenus par une tiare d'argent, était figé dans une expression de totale neutralité, trahie seulement par l'intensité de son regard, du bleu clair d'un torrent de montagne.

- Quel heureux destin mène tes pas chez jusqu'à nous, étranger ?

- Bonjour madame. Je... je suis juste là pour attendre des amis.

- Des amis, quelle chance ! Mais venez avec nous, attendons-les ensemble. Vous nous ferez sans doute l'honneur de trinquer avec nous.

- Ben je...

- Viens ici, camarade, l'invita un grand gaillard en se dirigeant vers une table. Il était barbu, le teint hâlé, jeune et de belle allure, le corps épais sans être gras, un colosse. Son pourpoint de cuir marron, rehaussé de motifs rouges sang et d'anneaux de cuivre, lui faisaient une armure d'apparence robuste. D'un grand geste théâtral, il rejeta derrière lui la longue cape de renard qui le ceignait, et prit place aux côtés d'un deuxième personnage, qui lui ressemblait beaucoup, au physique comme à la vêtue, à telle enseigne que leur parenté faisait peu de doute. Une femme se tenait aux côtés de ce dernier, collée à son bras puissant. Elle semblait petite et frêle, mais son joli visage orné de taches de son et ses mains graciles semblaient agitées en permanence sous l'effet d'une nervosité excessive. Son regard fiévreux n'accorda que peu d'attention à Morgoth, elle ne semblait du reste pas capable de se concentrer plus de quelques instants sur un sujet donné. Elle portait une de ces robes que les femmes ordinaires ne sortent que le soir, toute entière d'un cuir travaillé de manière à rappeler les écailles d'une truite, râpée par endroits, et qui moulait ses formes délicates avec une surprenante et érotique précision. Deux autres personnages s'étaient approchés derrière notre sorcier, soudain pris d'une bien compréhensible appréhension. L'un était sans doute un vaurien, un voleur mince à la

barbe rase et aux manières doucereuse, dont les guenilles qui avaient quelque chose qui n'allait pas, sans qu'on puisse mettre le doigt dessus (c'était des guenilles propres, voilà quelle était l'étrangeté). L'autre avait tout d'un gamin insolent, une bouille ronde, des vêtements déchirés et, eux, crottés comme il faut, et surtout, des cheveux noirs hérissés sur la tête à un point surprenant. Bien que les deux derniers larrons ne payassent pas de mine, il émanait d'eux la même aura de puissance et de menace que des autres. Encerclant Morgoth, ils le contraignirent plus ou moins à s'asseoir avec eux autour de la table. Cherchant quelque secours chez le tenancier ou les autres clients, il n'en trouva aucun, mais eut l'impression fugitive que l'un des consommateurs, dont les traits étaient dissimulés sous une cagoule de cuir, laissait traîner au sol, derrière lui...

- Alors, joli monsieur, on s'est perdu ? Demanda la grande dame blanche en lui caressant le poignet de ses doigts glacés.

- Non, du tout...C'est bien ici "chez Prath et Witnay" ?

- Absolument, c'est ici. On reçoit peu de visiteurs de votre... sorte... par ici.

- Je suis Morgoth, sorcier nécromant, à votre service, madame...

- Je me nomme Skye Icefang. Vous voyez ici mes amis Wurm Firebreath, son frère Dragor Redscale et sa compagne Lizzie Lightningstorm, lui c'est Snakeface Leatherwing, et notre jeune ami ici présent est Spike Forkedtail.

- Enchanté... Bon, ben j'veais pas vous embêter plus longtemps alors...

- Assis.

- Oui madame.

- Je veux dire, nous serions honorés que vous participiez à notre repas. Vous avez bien mentionné des amis à venir n'est-ce pas ? A quelle heure passeront-ils ? Nous serions heureux de les avoir à déjeuner eux aussi.

- Je crois que ça ne va pas être possible.

Xy était arrivé en tapinois, suivie de Piété qui essayait de se faire aussi petit que sa grande carcasse le lui permettait. Skye

se leva et toisa l'elfe, du haut des quelques têtes qu'elle avait de plus. Puis son expression changea, une ombre de surprise voilà ses traits, et elle parut rapetisser, avant de baisser les yeux.

- Souhaitez-vous partager un modeste en-cas, Honorée Grand-Mère ?

- Merci, sans façon. Moi et mes compagnons devons conférer en privé d'affaires ne vous concernant en rien.

- Bien, alors dans ce cas, nous allons peut-être prendre congé.

- Ma bénédiction vous accompagne. Force et sang.

- Force et sang, Féconde Mère de Tous les Oeufs.

Et les six personnages s'éparpillèrent aussi vite que le leur permettaient les impératifs de la dignité.

- Quelle autorité ! S'exclama Piété, impressionné. C'est sans doute ça qu'on appelle "partir la queue entre les jambes", sans mauvais jeu de mot.

- C'est incroyable comme les jeunes sont mal élevés de nos jours !

- Eh bien, vous arrivez à temps, j'ai l'impression que j'allais passer un sale quart d'heure.

- Je ne pense pas que ça aurait duré un quart d'heure. Alors à part ça on revient avec une bonne nouvelle, on a retrouvé Sook !

- Ah, génial. Et qu'a-t-elle dit ? Est-elle disposée à nous aider ?

- Je ne sais pas, expliqua Piété, on a dû la quitter en vitesse quand on s'est aperçu que le temps passait, et on a couru pour arriver ici avant que tu ne te fasses bouffer par les dragons, là.

Morgoth le considéra un instant avec un air interdit.

- Ah, mais c'étaient des dragons !

Et à leur tour ses compagnons le dévisagèrent, perplexes.

- Oui, bah, c'est des gamins qui s'amusent, ils sont plus bêtes que méchants. En attendant, c'est ce genre de gars qui nous donne mauvaise réputation.

- Mais alors, ça explique pourquoi elle t'a appelée grand-mère ! C'est une de tes descendantes...

- Ca n'explique rien du tout. C'est une sorte d'appellation honorifique, qui se traduit assez mal du draconique d'ailleurs, en qui rend hommage à ma séniorité. C'est comme "Mère de Tous les Oeufs", tu imagines bien que je ne suis pas la mère de tous les dragons du monde.

- Je n' imagine rien du tout, en fait, je ne sais pas grand chose de ta vie.

- Je ne pense pas que ce soit particulièrement passionnant.

- Ce dont je ne puis juger, vu l'ignorance dans laquelle tu me tiens de tes antécédents.

- Oui, bon, ben moi, j'ai faim. On mange ici ou on s'invite chez Sook ?

Piété, sentant monter l'acrimonie¹, avait préféré occuper court et recentrer le débat avant que n'éclate la crise conjugale, ce en quoi il faisait preuve de sagesse. Ils convinrent qu'il serait peu civil de s'imposer chez quelqu'un qu'ils connaissent si peu, surtout qu'ils en espéraient une faveur, aussi firent-ils honneur aux spécialités de Prath et Witnay, en prenant bien soin de ne consommer que les plats à base de fruits et légumes.

Dans l'après-midi, après avoir fait bonne chère, ils retournèrent sans se presser jusqu'à chez Sook. En chemin, ils devinèrent de tout et de rien, de l'air du temps, des futures récoltes, du championnat de football et des ascendants de Piété.

- C'est pourtant vrai que tu ressembles un peu à Vertu, quand on y regarde bien, nota Morgoth. Le nez c'est pas ça, mais les yeux... Tu as aussi les mêmes cheveux. Et la forme du visage se rapproche aussi, en fait, c'est exactement le sien, mais avec en plus les traits caractéristiques de la virilité.

- Tu as raison, renchérit Xy, on aurait dû s'en apercevoir plus tôt. Elle cache bien son jeu, notre chef.

- Je suis sûr que vous vous trompez, rétorqua l'intéressé. Je ne peux pas être le fils de Vertu, il aurait fallu qu'elle m'ait eu très jeune.

¹L'acrimonie qui n'est pas du tout une variété d'invertébré marin cousin des éponges, mais une sorte de ressentiment.

- Je ne vois pas en quoi c'est un obstacle. En outre, nous ignorons toujours son âge exact. Mais il est vrai que c'est un travers commun à beaucoup de femmes que d'être susceptible sur ce sujet.

- Et puis, il y a une autre raison pour laquelle Dame Vertu ne peut être ma mère : c'est qu'une mère, j'en ai déjà eu une. Autant j'ai déjà rencontré des gens ayant plusieurs pères...

- Tu as peut-être été adopté.

- On m'a toujours dit que je ressemblais beaucoup à ma mère. En outre, ils ont eu d'autres enfants qui, s'ils sont tous morts aujourd'hui, étaient tout à fait semblables à moi de leur vivant. Et puis tu sais, j'ai vécu à la campagne parmi de jeunes paysans assez rudes, qui ne se privaient pas de moquer toutes les tares qu'ils trouvaient à autrui, et si j'avais été ne serait-ce que suspect de bâtardise, j'en aurais entendu parler plus d'une fois.

- N'aurais-tu pas quelque chose qui te rattacherait à ton passé, genre marque de naissance, langes brodés d'un mystérieux monogramme, un bracelet gravé de runes étranges, ce genre de trucs ?

- Tout ce que j'ai gardé de ma prime enfance, c'est ce pendentif.

- Ah ah ! J'en étais sûr, le pendentif !

- Comme c'est original, commenta platement Xy.

- En fait, il appartenait à mon père, je lui avais dérobé un jour et enterré dans une cachette connue de moi seul, et j'ai été bien inspiré, car lorsqu'il m'a jeté dehors pour que j'aie mourir de faim et de froid hors de sa vue, j'ai eu au moins le réconfort d'avoir auprès de moi ce bien que je lui avais volé.

- C'est elfique, dirait-on ?

Il s'agissait d'une pierre trapézoïdale, épaisse comme un doigt et large comme la paume d'une main, grise et veinée de stries verdâtres, sans doute très vieille car malgré sa dureté, ses angles étaient émoussés et ses surfaces polies. Sur les deux côtés étaient portés des glyphes en relief, dont Morgoth n'était pas familier, mais qui rappelaient en effet les formes archaïques

de l'écriture des elfes. Par un trou pratiqué le long du plus petit côté, Piété avait fait passer une simple ficelle, pour faire un collier.

- Je ne sais pas trop. C'est sans doute par superstition, mais j'ai toujours pensé que ce pendentif m'avait porté chance et m'avait permis de survivre à la famine et à la maladie. Vous remarquerez que malgré une enfance à mâcher des racines et boire de l'eau de pluie, je suis assez robuste.

- C'est possible que ce soit une ancienne magie qui t'ai protégé, qui sait. Ma douce mie, sais-tu lire ceci ?

- Sans doute, voyons... Ah, ça date d'un petit moment, c'est de l'écriture hiéroglyphique méridionale, telle que celle qu'utilisaient les elfes du Midi du temps de leur splendeur, quand dans leurs blanches cités ils accueillaient les hommes du Nerunath et de Phanaanx. Ce signe que vous voyez ici montre désigne un animal, au sens large, et derrière, le pictogramme très stylisé est en forme de main. Il faudrait bien sûr faire des études plus poussées sur cet objet. Oh, mais dis-donc, ça ne serait pas une des pièces du pectoral du roi Elabinnac ?

- Allons bon, raconte.

- Pour vaincre je ne sais plus trop quel danger qui menaçait son pays, le roi elfe Elabinnac avait imploré les sept dieux des elfes de lui fournir une protection efficace. Il avait reçu sept pierres dotées des sept vertus traditionnelles des guerriers elfes, qui sont la discipline, la droiture morale, la dextérité, le respect de la nature, le mépris des richesses matérielles (il paraît que c'est une vertu), la fidélité à la tradition elfique et le courage. Ces sept pierres furent taillées de cette forme, selon la légende, pour former un heptagramme, et complétées par une pierre centrale heptagonale en pur diamant. Une fois assemblé, le pectoral est doté de grands pouvoirs, mais même séparées les huit pierres sont réputées puissantes. Celle-là est sans doute la pierre du respect de la nature, donnée par le dieu Natigel. Et maintenant que j'y songe, il est normal que, portant cette pierre depuis l'enfance, les voies mystérieuses de la nature te soient si familières.

- Ca alors, tout s'explique !

- Ou alors ça pourrait être une pièce de mobilier d'un antique toilette de jadis, servant de support à quelque vénérable papier Kuh du temps passé. Il me semble en avoir vu de semblables... En effet, tout s'explique, mais ça n'a aucun rapport avec Vertu. Si nous avons le temps, la quête des autres parties du pectoral serait sans doute intéressante, mais là...

- Très juste. Concentrons-nous sur notre affaire. Du reste, nous voici rendus.

Et sur ces entrefaits, Piété tira la chaînette qui activait la cloche. Quelques secondes plus tard, Sook ouvrit la porte, l'air maussade, et avec son sens habituel de l'à-propos, Morgoth se présenta en ces termes :

- Bonjour mon p'tit bonhomme, ta maman est là ?

VIII Les plans s'échafaudent

Après avoir dissipé quelques malentendus qui traînaient, ils se dirigèrent derechef vers le salon.

- Alors c'est toi le sorcier amateur de dragons ?

- C'est ce qu'on dit.

- Je t'imaginais plus vieux.

- Pour ne rien vous cacher madame, j'en ai autant à votre service.

- Bon, allez, racontez-moi vite de quoi il retourne, afin que je vous refuse mon aide en toute connaissance de cause. Je suppose que vous avez une quête quelconque qui vous a mis dans une fâcheuse situation, alors c'est quoi le bidule ? La légendaire Tétine Vorpale des Nains Elfiques ?

- Avez-vous entendu parler de l'Anneau d'Anéantissement ?

Le verre de Sook se brisa sur le carrelage.

- Je vois que vous en avez entendu parler.

- Eh... Ben... Vous lui voulez quoi à l'Anneau ?

- On veut le retrouver, pour le détruire.

- Ah, mais oui, bien sûr, suis-je sotté, le détruire. Ah, ben dans ce cas là, j'ai ici quelque chose qui va régler votre problème, une puissante potion à base de cyanure, de ciguë, d'arsenic, de champignons rouges et de venin de divers serpents.

- Mais c'est un véritable poison !

- Ah oui, mais un très bon, qui vous soulagera rapidement de tous vos tracas avec un minimum de souffrances. Et Vertu, elle est où au juste ?

- Elle nous a prévenus qu'elle et nos autres compagnons allaient sans doute être emprisonnés dans le royaume de Gunt, à Jhor pour être précis. Les dernières nouvelles que nous en avons remontent à trois semaines.

- La prison de Jhor... C'est très ennuyeux. L'ancienne prison était un établissement de triste réputation, mais mal conçu, il aurait été relativement facile d'en faire évader vos collègues. Malheureusement, les prisonniers ont été démenagés dans les sous-sols de la Tour de Fer, la monstrueuse citadelle qu'ils viennent de construire. Et là, ça risque d'être plus dur. Vous avez combien de compagnons ?

- Cinq encore vivants.

La triste mine de Morgoth n'échappa pas à Sook, qui poursuivit néanmoins.

- C'est des bons, vos mecs ? Non parce que s'il y a évasion, il y aura baston.

- Nous avons quelques guerriers valeureux, Ghibli le nain et Sarlander l'elfe...

- Très original, bravo.

- Et puis Monastorio, qui prétend ne pas savoir se battre mais qui trouve toujours le moyen de placer un coup heureux dans la bataille.

- Je vois un peu le genre.

- Et pour finir, Mark, mais je crois que vous le connaissez.

- Mark qui ?

- Marken-Willnar Von...

- Oh non, pas lui, ne me dites pas qu'il est encore vivant !

- Si, aux dernières nouvelles.

- Le Chevalier Noir ?
- Tout juste. Mais il n'aime pas trop se faire appeler comme ça depuis qu'il est paladin.
- Qui ça est paladin ?
- Eh bien, Mark, voyons.
- Alors on doit parler d'un autre Mark. Le mien était un pirate sans foi ni loi, traître, brutal, fourbe et cruel, dont même les dieux du mal ne voulaient pas pour allié tant il était vil.
- C'est bien lui.
- Il est devenu paladin ?
- C'est une longue histoire.
- Mark Egorge-Pucelle, le champion du monde d'incendie de villages, le charmeur de juges ² ?
- Il s'est calmé, au niveau des juges et des pucelles.
- Paladin ?
- De Hegan, oui.
- Attends attends attends, tu veux dire que Marken-Willnar Von Drakenströhm, le fléau des steppes du nord, le démon de Khneb... Ah... aa... Avec un gonfanon ?
- Ben, oui.
- Aaaah... aa... Attends, il a pas la Holy au moins ?
- Ben si.

Sook tomba à terre et roula dans toute la pièce, la bouche béante, les joues rouges, prise de spasmes douloureux et les yeux emplis de larmes, si incapable d'émettre un son que nos compères mirent un moment avant de comprendre qu'elle était atteinte de fou-rire et non d'apoplexie. Elle devait trouver la plaisanterie excellente, car elle resta dans cet état pendant près d'une demi-heure. Puis, lorsqu'elle fut épuisée, elle vint s'affaler sur une chaise.

- Bon, rien que pour voir le bestiau, ça vaut le coup que je vous aide. Attendez un moment que je réfléchisse.

Le "un moment" fut assez bref.

- Alors voilà, j'ai fomenté un plan subtil.

²Surnom donné pour ne pas choquer les oreilles des enfants innocents avec le récit exact de ses turpitudes intrajudiciaires.

- Nous vous écoutons.
 - On débarque là-bas avec des tas de mercenaires et des grosse épées, et on tue tout ce qui bouge.
 - Ah oui, effectivement, c'est subtil. Et un plan bourrin pour vous ce serait quoi, par curiosité ?
 - Brume de Lèpre Cramoisie, Chaîne de Nuée de Météores, Tremblement de Terre, Invocation de Multiples Démon des Carnages, et puis on débarque là-bas avec des tas de mercenaires et des grosse épées, et on tue tout ce qui bouge. Si y'a encore quelque chose qui bouge.
 - Je vous rappelle que nous cherchons à délivrer nos amis.
 - Avec mon plan, ils sont délivrés nos amis. Des vicissitudes de l'existence humaine.
 - ...
 - Bon, d'accord, on va faire autrement. Tâchons d'énumérer les obstacles qui se dressent devant nous. Tout d'abord, il faut les localiser précisément. Si ça se fait, ils ne sont pas à Jhor, ni à la Tour de Fer, mais détenus ailleurs, ils sont peut-être séparés, que sais-je.
 - C'est l'évidence même, mais j'ai ici quelque chose qui pourrait nous aider.
- Morgoth prit dans une de ses poches la petite broche magique qu'il avait conçue, et qui lui avait permis de communiquer avec Vertu. Il en exposa la fonction et le principe fondamental à Sook, qui parut impressionnée.
- Je suis impressionnée ! Dit-elle, confirmant obligeamment mon propos. Ainsi, grâce à ce dispositif, nous pourrions sans peine localiser son jumeau. En revanche, il n'est pas certain du tout qu'on ait permis à Vertu de conserver le sien, mais si la chance est avec nous, elle ne sera pas loin. Le deuxième point qui pose problème est celui du transport, car Jhor est loin, et les frontières du royaume de Gunt sont fermées aux étrangers depuis le début des troubles. Les forces de douane sont nombreuses et efficaces.
 - On pourrait y aller en volant.
 - Il s'agit d'être discret, je vous rappelle. Une arrivée en tapis

volant ne passerait pas inaperçu aux yeux des devins de Gunt. Et en supposant que nous arrivions à Jhor sans encombre, il faudrait encore nous introduire dans la prison. Une fois dedans, il s'agira de sortir les autres imbéciles de leurs cachots, sortir nous-mêmes de la prison, puis quitter Jhor. Comme vous voyez, c'est pas gagné. Mais le pire, c'est l'oeil de Bronze !

- Eh ?

- L'oeil de Bronze, je m'étonne que vous n'en ayez pas entendu parler parce que c'est quand même une des plus belles réalisations de la sorcellerie moderne, et bien en fait, c'est un dispositif permettant de repérer n'importe quelle magie où qu'elle se trouve. Dès qu'ils auront sonné l'alarme, ce sera la fin des Zarikos³, il leur suffira d'activer leur bidule et on sera fichus. En plus, l'oeil est au sommet de la Tour de Fer, autant dire qu'ils n'auront pas à chercher bien loin...

Puis elle se tut un instant et, d'un index impérieux, imposa le silence tandis qu'elle réfléchissait. Et ça dura un bon moment, avant qu'un rictus sournois ne se peigne sur sa face triangulaire.

- Je crois que j'ai un moyen... Mais ça demande un peu d'organisation.

Elle débarrassa la table en posant verres et carafe sur une desserte, puis disposa sur le bois laqué divers ustensiles.

- Alors ça, c'est moi.

- La tête réduite de singe montée en bilboquet. Enfin, j'espère que c'est bien un singe...

- C'en est un. Et ça, c'est vous.

- Des glands.

- C'est ça, les trois glands c'est vous. La table, c'est Dhébrox. Cette cruche de grès rose figure Vertu et ses amis retenus prisonniers dans les sinistres geôles de Gunt. On va dire que cette pendule est la Tour de Fer, je mets la cruche tout en bas,

³Les Zarikos étaient une fière tribu Héborienne du pays de Kokoth, qui fut décimée lors de la guerre de Kaaz-Hoolay sous les ordres de Thadel, le sorcier-mort. Leur triste fin inspira cette expression populaire, traduisant la funeste appréhension d'un destin implacable.

dans les cachots. Je pose au-dessus de la pendule ce melon, c'est l'oeil de Bronze, bien sûr.

- Jusque là, tout va bien.

- Il se trouve que je connais un moyen de transporter quelque chose à un endroit précis, instantanément, et de façon à peu près discrète. Il suffit pour cela que j'ai un guide magique à l'endroit où je veux aller. Or, cette broche que vous avez ici est tout à fait ce dont j'ai besoin. En calant mon appareil dessus, je pourrais transporter directement un objet ou une créature à proximité de sa semblable.

- Remarquable !

- Sauriez-vous fabriquer un autre de ces sympathiques gadgets ?

- Euh, pas en cinq minutes mais... oui...

- Bien. Restez là, je fais un saut à la cuisine et je reviens.

Elle revint en effet très rapidement, équipée de trois clous de girofle. Elle en piqua un sur la tête de singe, un autre dans le trou qu'un ver avait fait dans un des glands, et posa le dernier dans l'armoire, aux pieds de la cruche.

- Ce sont bien sûr les broches, expliqua la sorcière. Le plan est le suivant : à l'aide des broches et du dispositif magique dont je vous ai parlé, nous nous transportons dans la Tour, comme ceci, woup ! Dans la réalité, c'est instantané, hein. Une fois sur place, on fait le coup classique de l'uniforme, je suppose que vous savez de quoi il retourne.

- On assomme des gardes et on les dépouille ? Suggéra Piété.

- Exact, ligotés en slip dans un placard à balais, on voit l'homme d'expérience.

L'intéressé en rosit de contentement, Sook poursuivit.

- Une fois grimés de la sorte, on se sépare en deux groupes. Vous trois, vous descendez dans les cachots et vous retrouvez la cruche. Pendant ce temps, moi, je monte dans les étages et je fais une subtile diversion.

- Aïe...

- Exactement, c'est tout à fait ce que vont dire ceux qui se trouveront devant, aïe. Bref, on se retrouve là où on était

arrivés, ou alors on profite des broches pour se donner rendez-vous à un endroit quelconque. Et de là, woup... Vous voyez bien le plan ? L'important c'est le woup.

- Effectivement, ce serait fabuleux. Vite fait, bien fait.

- Ouais. Bon alors maintenant les mauvaises nouvelles : pour ce que je sais de la Tour de Fer, c'est une citadelle gigantesque, à la fois une prison, une forteresse, un dortoir pour archimages, et c'est bourré jusqu'à la gueule de gardiens magiques, genre golem à tous les étages et élémentaires comme room service. Et je crois même qu'il y a un putain de dragon dans un coin. L'endroit est tellement sûr que l'état de Gunt y entrepose ses armes secrètes et son trésor, et niveau trésor, y'a gras les amis. Bref, c'est pas une donjonnette de tarlouzes.

- Ah. Mais à coeur vaillant, rien d'impossible !

- Ouais... Enfin, vous connaissez un peu le métier... Non parce que le coup du gnome asthmatique en slip-chaussettes qui traverse les steppes infestées de monstres et qui abat à lui tout seul l'ignoble Seigneur du Mal qui règne depuis sa tour lointaine sur les contrées ravagées par ses légions noires, ça va bien dans les contes et les fabliaux pour enfants, mais là on est dans la vraie vie les mecs. Dans la réalité, pour ce genre de boulot, c'est gros boeufs et épées magiques. Il est hors de question qu'on y aille seuls, il faudra une escorte...

- Dois-je comprendre que les mercenaires reviennent à l'ordre du jour ?

- Non, je pensais à un autre type de d'escorte, je vous montrerai ce que j'ai prévu... Il faudra aussi terminer le transporteur vite fait, et payer les sorciers activateurs très cher pour qu'ils fassent le boulot et qu'ils la ferment, ça va faire des frais.

- Nous n'avons nous-mêmes pas grand chose sur nous, hélas. êtes-vous riche ?

- Ben, j'ai trois fifrelains⁴, répondit-elle d'une voix plate. Ne

⁴Il est nécessaire, afin d'éviter toute équivoque, d'expliquer ici le système monétaire ayant cours à Dhébrox. La petite pièce de fer frappée d'une chouette maladive qui circulait parmi les gens du peuple était l'archibrille. Elle était de peu de valeur, il en fallait deux à un mendiant pour s'acheter un quignon rassis à un boulanger avare. Douze

vous inquiétez pas pour ça, amusez-vous, visitez... Vous avez le temps, il faudra une bonne semaine pour que ce soit prêt.

- Ah, voilà un petit contretemps qui nous laisse au moins le loisir de régler le problème de Bedilan.

- Amansu Bedilan ? Le ministre ?

- Euh... oui, celui-là même. En fait, par le plus grand des hasards, nous l'avons sauvé hier de la mort, et il nous a engagés tous trois afin de faire la lumière sur l'attentat dont il était l'objet. On aura le temps de s'en occuper comme ça.

- Tiens donc, par exemple. Vous avez une piste ?

- Ben... pour l'instant aucune, il faut bien l'avouer. Mais j'y songe, puisque vous êtes d'ici, vous pouvez peut-être nous indiquer par où commencer ?

- Oh vous savez, moi, leurs singeries politiques... ça fait plus de trois ans que j'habite à Dhébrox, et je confonds toujours les Séléunes et les Phalanstériens. Par contre, je connais un peu les bas-fonds et certains informateurs, du genre bavard avec de grandes oreilles. Si vous voulez, je peux vous accompagner dans votre quête.

- Ah, mais nous en serions ravis ! Euh... mais j'y songe, vous ne devez pas vous occuper des préparatifs, pour la Tour de Fer, tout ça ?

- J'ai dit qu'il y avait des préparatifs, j'ai pas dit que j'allais me taper le boulot. J'ai l'impression que le concept de l'arbin vous a échappé, je me ferai un plaisir de vous l'expliquer en route. J'ai juste quelques directives à donner... Vous logez où,

archibrilles faisaient une myriagemme, pièce plus large et épaisse mais de même aspect, et sept myriagemmes faisaient un dragondor, monnaie heptagonale de cuivre argenté, au motif variable selon le millésime. Les gens du commun avaient peu l'usage du nobelain, pièce d'or trouée en son centre d'un vingtaine de grammes et valant huit dragondors, et encore moins de la bourgeoisette, quatre fois plus lourde, qui ne servait guère que pour l'échange de marchandises onéreuses ou en gros. Les monnaies suivantes n'étaient plus frappées, et n'avaient qu'une valeur comptable. La bellelivre valait dix-sept bourgeoisettes, la quinte dix bellelivres, la dime faisait cinq quintes et il en fallait douze pour faire une obolicule. Avec ses trois fifrelaings, valant chacun six obolicules, elle possédait donc une des plus grosses fortunes de la ville.

qu'on s'y retrouve ?

- Ben, chez Bedilan.

- C'est pas malin. Dhébrox est une ville où tout le monde se connaît, on saura vite pour qui vous travaillez, c'est pas génial si vous cherchez la discrétion...

- C'est ma foi vrai, nous n'y avons pas songé.

- Vous devriez passer discrètement prendre vos baluchons... ou mieux, payer quelques gars pour passer prendre vos baluchons. Installez-vous dans une bonne auberge, ce sera mieux pour commencer. Et de préférence, pas une qui soit bourrée de drags. Je me permettrai de vous conseiller, pour pas cher et dans le coin, le "Singe Equilibré", qui présente l'intérêt de ne pas mettre ses clients au menu. Et puis c'est discret.

- Oui, on peut faire comme ça.

- Bon, je vous y retrouverai ce soir pour le manger, et cette nuit on s'y met.

IX A la fraîche

- Alors, vous en pensez quoi, de cette Sook ? Demanda Piété.

- A mon avis, répondit Morgoth, elle a l'air de savoir ce qu'elle fait, on doit pouvoir lui faire confiance.

- Oui, renchérit perfidement Xy, autant qu'à Mark ou à Vertu. Un de ces jours, il serait peut-être intéressant de la faire boire un peu pour lui faire dire ce qu'elle sait de nos compagnons, elle a l'air tout à fait disposée à parler à tort et à travers quand on l'y incite, et si elle les connaît si bien que ça, elle en a sûrement de bien bonnes à nous raconter.

- Je ne te connaissais pas cette perfidie.

- C'est pas de la perfidie, c'est de la prudence.

- En tout cas il y a une chose qui m'étonne, professa Piété d'un ton docte. Si elle vit dans une si grande maison, pourquoi sa pauvre mère est-elle obligée de se prostituer pour nourrir sa progéniture ? Sook me semble être une indigne fille.

- Euh... Ouiii...Bien, je pense qu'il est temps de t'enseigner l'intéressant concept de sarcasme.

Après s'être installés à l'auberge comme prévu, nos trois compagnons désœuvrés avaient pris le parti de flâner dans les agréables rues de la ville, musardant et devisant à tout propos. Puis, ils s'étaient arrêtés à la terrasse d'un estaminet, le "Singe Fuligineux", sous une agréable tonnelle que le propriétaire re-peignait de vermeil après les longs mois d'hiver, et tandis qu'ils descendaient leurs cidres, ils avaient tout loisir d'admirer la statue monumentale oeuvre de Croûton le Censeur, une sculpture pédagogique et morale quoique d'une signification énigmatique.

- Eh, patron, c'est quoi ? S'enquit Piété, que l'art intéressait.

- "L'aveugle guidant le paralytique", répondit l'intéressé du haut de son vieil escabeau constellé de mille couleurs chatoyantes. C'est une métaphore, crut-il bon de préciser.

- Ah, d'accord, je les vois maintenant. Et les deux autres personnages là ?

- Le titre complet de l'oeuvre est "L'aveugle guidant le paralytique sous les quolibets du sourd-muet et les applaudissements narquois du lépreux".

- Ah... Et c'est métaphorique de quoi ?

- De l'absurdité des lois qui forcent les promoteurs immobiliers à consacrer un pour cent de leur budget à l'art contemporain.

- Maintenant que vous le dites, effectivement, c'est frappant.

Soudain, un jeune garçon se présenta devant la terrasse, une liasse de papiers sous le bras. Son principal trait caractéristique était sa casquette, de laquelle jaillissait une chevelure en bataille. Il braillait :

- Tout sur L'EPOUVANTABLE attentat fomenté contre le MINISTRE Bedilan, LISEZ tous les détails dans LA REPUBLIQUE ! Avec toujours les COURS de la bourse, la DIVINATION astrale et les RESULTATS des courses !

- Viens là gamin, dit Piété. Tiens, voilà pour ta peine.

- MERCI, monsieur, vous êtes BIEN BRAVE !

Un dessin exécuté au fusain recouvrait un quart de la surface

de la une, et représentait en effet l'embuscade dont le Ministre avait été victime, l'effet dramatique de la scène étant accentué à grands renforts de postures dramatiques, d'yeux exorbités, de visages grimaçants et de chevaux écumants. Le coche de Bedilan était figuré à moitié renversé dans le bas-côté, et le cavalier, dépeint comme un colosse chevauchant une bête de cauchemar, était l'image même de la brutalité, et notre jeune guerrier se fit la réflexion qu'il n'aurait pas lui-même dessiné autrement l'un de ces cavaliers noirs qui leur couraient après depuis des mois. Le trait était diffus, assez abstrait, à l'exception du visage même de Bedilan, très ressemblant et finement exécuté, crispé dans une virile attitude de défi. Pius

- ...é...pou...vante... sur la... route... de l'ouai... de l'ouest sans doute. Hié... le mi... ri... mistigri...

- Ministre.

- ... le Ministre... du... com... com...

- Communisme ?

- Combadge ?

- ...merde... merce, voilà, commerce... Amansu... Bedilan... Métro... lego... pholo... méco... phonogolo...

- Météorologie. Mais en fait ça, c'est sur l'autre colonne. Selon les conventions typographiques en vigueur dans la presse, il faut continuer sur la même colonne jusqu'en bas, avant de lire la suivante.

- Ah... bien sûr. Bon, reprenons depuis le début, je suis perdu là... épou...

Le journaliste ayant décidé de tirer à la ligne, et Piété n'étant manifestement pas un champion de lecture, je résumerai ici la teneur de l'article. Il était tout d'abord fait le récit de l'incident, avec un style lyrique que nos compères, témoins et acteurs du drame, ne purent s'empêcher de trouver un peu hors de proportion compte tenu de la médiocre intensité du combat. L'intervention des "trois étrangers mystérieux" était mise en exergue en termes impressionnants, ainsi que l'astucieuse fuite du Ministre dans les fourrés, tandis que la piteuse déroute aérienne

du cavalier passait pour un prodige de lâcheté. Puis venaient une série de témoignages sans grand intérêt recueillis auprès des quelques passants qui s'étaient trouvés là par hasard lors de l'attentat, et d'autres qui, sans avoir été mêlés de près ou de loin à l'affaire, n'en trouvaient pas moins indispensables de faire part de leur avis à la presse. Venaient ensuite une série de commentaires acerbes du plumitif sur la montée de l'insécurité et l'inefficacité de la milice, qui laissent entendre à qui lisait entre les lignes qu'en l'occurrence, cette inefficacité était peut-être intentionnelle. Le clou du journal était une interview de la victime, Bedilan étalant à loisir devant un journaliste confit en complaisance la longue liste des griefs qu'il avait envers les Séléunes. Le journal, reniait visiblement pas de ses sympathies Phalanstériennes, confirmait en tous points la version que Bedilan avait donnée de la vie publique à Dhébrox.

Une fois qu'il eut fini de lire, Piété se mit le journal sur les yeux et, bien content de son exploit, puis s'exclama sans la moindre trace de regret dans sa voix :

- Qu'est-ce qu'on s'emmerde...

- Après tant d'épreuves, acquiesça Morgoth, et avant celles qui s'annoncent, c'est un privilège que de s'emmerder. Je crois que je pourrais rester là des siècles à lézarder au soleil...

- Et moi donc, soupira Xy, même si dans mon cas, ce serait une attitude parfaitement saine et naturelle.

- Au fait, reprit Piété, qu'est-ce qu'on lui raconte, à Sook.

- A quel propos ?

- Ben, tu sais...

- Je sais quoi ?

- Tes... petites particularités.

- Je ne vois pas de quoi tu veux parler. Ah, mais peut-être fais-tu allusion au fait que je suis atteinte non-mammiféritude ? Comment peut-on appeler ça, voyons... Mal-bipédie ? Viviparisme contrarié ? Ou peut-être me qualifierais-tu de "personne de forme", comme d'autres sont dites "personnes de couleur" ?

- Tout de suite tu te braques. Tu as un problème avec ça on

dirait.

- Je n'ai aucun problème avec "ça", comme tu dis. Je suis un dragon, j'ai toujours été un dragon, je resterai un dragon jusqu'à mon dernier s... jusqu'à tant que je meure. Et je suis fière d'être un dragon. D'ailleurs, j'ai personnellement bien connu Maalkolmx, qui disait...

- Qui ?

- Maalkolmx, le drags power, tout ça... Bon, laisse tomber. En tout cas ta question reste pertinente, il vaudrait mieux en effet éviter de vanter à cette sorcière mes qualités de vol et la joliesse de mon plumage, avec ce genre d'individus, il est toujours bon de garder quelques atouts cachés dans sa manche.

X L'heure des vilains

- ...et alors là, je vois arriver au fond de la pièce, non pas un, mais deux groupes d'aventuriers, qui se retrouvent face à face, l'arme au poing ! Et voilà les chefs qui commencent à s'apostropher, comme quoi l'un est un traître et l'autre un pourri... bref, n'écoutant que mon courage, je mets à exécution le plan que j'avais préparé. Malheureusement, l'un des types avait plus de sang froid que les autres, ou il avait meilleure vue, toujours est-il qu'il m'a aperçue, et m'a sonnée d'un méchant coup de pangolin.

- Pangolin ? S'étonna Piété.

- C'est plus ou moins une sorte de bradype, expliqua Sook.
Et donc, tandis que...

- Eh, Sook, encore un peu de ce petit vin du Titorello ?

- Bien volontiers, l'elfe, ah ha... Bon, où j'en étais...

- Bon, ben c'est pas pour vous presser, intervint Morgoth, mais si on se mettait à notre mission ?

Malgré les efforts de Xyixiant'h, Sook semblait plus disposée à narrer ses derniers exploits qu'à dénoncer les turpitudes passées de Mark et Vertu.

- Tu as raison, il est temps de se mettre en route, c'est

l'heure des vilains, l'heure idéale pour explorer les bas-fonds.

Ils sortirent donc dans la fraîcheur de la nuit, le ventre lourd de toutes les bonnes choses qu'ils avaient mangé, se sentant un peu coupables quand même de partir à l'aventure en pleine digestion et légèrement imbibés. Dans toutes les rues, jusqu'aux plus modestes, des luminaires magiques, plantés sur des cannes hautes comme un homme, dispensaient généreusement une lumière plus propice aux promenades romantiques qu'aux conspirations de spadassins et parties de dague-sous-cape. Puis, Sook désigna une demeure carrée à deux étages, sans grâce particulière, au coin de deux rues à peu près perpendiculaires. Les fenêtres en étaient murées ou clouées de planches, et la façade aurait eu besoin des soins urgents d'un plâtrier.

Elle ouvrit la porte sans faire usage d'une quelconque clé, et fit entrer ses compères dans le noir complet. Une odeur de vinasse, avant et après digestion, les accueillit, associée à la vieille crasse, l'excrément et la pourriture alimentaire. C'était la puanteur caractéristique du miséreux, du clochard, celle qui vous incite à ne rien toucher de ce qui vous entoure si vous ne portez pas trois épaisseurs de gant jetable. Ils suivirent Sook qui connaissait les lieux et ne paraissait nullement gênée par l'obscurité, mais n'en butèrent pas moins sur quelques bras, jambes et côtes de gens qui dormaient entassés dans les couloirs de la maison, soulevant des protestations alcoolisées et paresseuses. Ils tournèrent et retournèrent, ouvrirent des portes, montèrent et descendirent des escaliers, empruntèrent des passerelles branlantes au-dessus de venelles improbables encombrées d'immondices, suivirent un passage couvert qui avait jadis connu une petite gloire bourgeoise, puis débouchèrent dans la rue Infinie.

- On va se séparer en deux groupes, expliqua Sook.

- Pourquoi ?

- On va se séparer parce qu'on ira plus vite, vu que j'ai pas envie de traîner toute ma vie ici. Et on se sépare en deux parce que la rue a deux sens, et que j'ai amené deux lanternes.

En effet, contrairement aux autres, cette rue était depour-

vue d'éclairage public. Toutefois elle n'était en rien obscure, car curieusement, malgré l'heure et la température, elle grouillait de vie, on se bousculait pour tout dire. Nombre de gens en haillons et chapeaux affaissés vaquaient à leurs affaires, on voyait partout des capes et des manteaux des messieurs, les robes des dames, les prostituées soutenaient les portails étroits de hautes maisons aux murs sales, les marchands de toutes sortes proposaient leur marchandise derrière de petites vitrines de verre fumé, et tous autant qu'ils étaient portaient leurs propres torches ou lampions, reproduisant à l'échelle humaine le ballet printanier des lucioles autour d'un buisson aromatique. Et, à l'instar de ces insectes, ils étaient silencieux. Aussi curieux que cela puisse paraître, ils évoluaient dans la mutité, chuchotant lorsqu'il s'agissait de parler, s'apostrophant par gestes lents lorsqu'ils étaient trop loin, ceux qui vendaient quelque chose montrant leur marchandise plutôt que de clamer ses avantages, les mendiants tendaient la sébile, tant et si bien que malgré l'affluence, on entendait distinctement les bruits des bottes, les frôlements des tissus, le claquement des cannes sur le pavé, le tintement des pièces de monnaie.

- Bon, je vais par là avec le grand costaud pour me protéger, vous deux vous allez roucouler dans cette direction. On se rejoint dans une heure à la Place Merveilleuse.

- C'est par où ?

- Suivez la rue, vous ne pouvez pas vous tromper. C'est la seule place du quartier, il y a un temple devant. Faites les tavernes, soudoyez les mendiants, discutez le coup avec les marchands, fondez-vous dans la foule... vous connaissez le boulot.

La rue Infinie était une des voies de circulation les plus irrégulières jamais empruntées par l'homme, toute entière faite de déclivités, d'escaliers mal entretenus, de planches de bois jetées par-dessus des nids de poule, de pans de murs orphelins barrant le chemin, de grilles, d'arches, de statues amnésiques élevées aux dieux du chaos et de divers rebus. Bordée d'immeubles hauts et étroits, sa largeur même variait du simple au triple, de telle sorte que nulle part on ne pouvait prétendre avoir une vue dégagée sur plus de quelques maisons. Toutefois, comme Sook l'avait

fait remarquer, il était impossible de s'y perdre, en raison d'une particularité qui la rendait unique sans doute dans toute l'histoire de l'urbanisme et qui lui donnait son nom : elle n'avait ni tenants ni aboutissants. Pour être précis, le cours tortueux de la rue Infinie serpentait dans tout un quartier, avant de revenir sur lui-même, formant une boucle longue d'un kilomètre environ. Le seul moyen d'y entrer était, comme ils l'avaient fait, de passer par l'intérieur des bâtiments qui la bordaient.

- Bon, tant pis, dit Morgoth au bout du troisième mendiant infructueux. Essayons cette taverne.

Elle s'intitulait "le Singe". L'animal en question avait sans doute eu quelque propriété mémorable, cocasse ou insolite digne d'être signalée sur l'enseigne d'une taverne, toutefois, il y avait longtemps que la partie inférieure de ladite enseigne avait chu dans la gadoue un soir de grand vent, ou bien avait été volée par quelque malheureux en mal de bois de chauffe, et avec elle, le simiesque qualificatif avait disparu. Une vingtaine de clients buvaient au comptoir ou bien, dans le fond, jouaient aux fléchettes. On ne pouvait pas dire qu'ils pétillaient d'entrain. Si conversation il y avait eu, elle s'était tue à l'entrée de notre couple de héros. Tous avaient l'air abrutis de fatigue, d'alcool, ou tout court, aucun n'avait fait d'effort vestimentaire particulier pour sortir, aucun ne semblait de près ou de loin du genre féminin.

- Bonjour la compagnie, trompéta Morgoth. Mon nom est DeForest Kelley et voici ma charmante amie Michelle Nichols, et nous sommes ravis d'être parmi vous. Aubergiste, c'est ma tournée, hydromel pour tout le monde ! Youpi-eu !

Sans un mot, les clients vinrent boire leur tournée, et le patron, un petit bonhomme moustachu affligé par intermittence d'un tic facial, encaissa l'or avec un regard bovin entre deux clignotements.

- Dis-moi, l'ami, connais-tu un certain Bedilan ?

- Ici, étranger, on ne parle pas aux étrangers. Surtout aux étrangers qu'on ne connaît pas.

- Mais je suis sûr qu'on peut négocier.
- Ici, il ne fait pas bon négocier avec les étrangers.
- Ah. Bon, tant pis. Je peux au moins utiliser vos toilettes ?
- Première à gauche.

Morgoth s'esquiva jusqu'au lieu cité, y procéda, puis revint. Mais dans le couloir, il fut hélé discrètement par une forme assez massive, un client à la face burinée par le travail au grand air.

- Ici, dit-il, on ne parle pas aux étrangers. Mais toi maraud, t'as l'air sympathique. Alors je vais te rencarder. J'ai entendu parler de ton Bedilan.

Il désigna d'un coup de menton sa paume ouverte, dans laquelle Morgoth versa un peu.

- Et bien ce type, à ce que je sais, enfin, c'est des bruits, mais du genre insistants, vous voyez, et qui viennent de haut. Ben ce type, c'est le Ministre du Commerce.

- Ah ?

- Recta.

- Et ?

D'un coup de menton, il désigna derechef sa rude main d'ouvrier à la peau desséchée, qui avait tant besoin d'être un peu graissée, ce à quoi notre héros s'attela.

- Et de l'Industrie. Bonne nuit, étranger.

Suivie de Piété, qui ne perdait pas une miette de ce qui se passait, Sook passa la porte d'une échoppe sentant la vieille herbe à pipe et les livres moisies. La boutique était tenue par un personnage chauve et voûté, craintif, dont les yeux étaient strabiques à un point surprenant. L'odeur venait du fait qu'il vendait des vieux livres, dont certains de sorcellerie, ainsi que de l'herbe à pipe.

- Ah, fit-il, faussement joyeux, mademoiselle Sook, quel plaisir...

- Kuneïfouy, mon ami Kuneïfouy !

Et sur ces paroles, elle lui décrocha une claque sonore qui l'envoya bouler par terre, où elle l'empoigna par le col, sous les regards ronds de Piété.

- Tu vas parler ordure ? Mais tu vas parler ou je te démonte la gueule !

- Mais... mais de quoi...

- Ah oui, suis-je bête. J'étais tellement à mon affaire, j'ai oublié de poser la question. Le ministre Bedilan.

- Oui ?

- Que sais-tu sur lui ? Il a des vices ? Des dettes ? Des maîtresses ? Des ennemis ? Il travaille pour qui ? Qui travaille pour lui ? Et surtout, qui cherche à l'assassiner ? Mais tu vas parler enfin !

- Ouïouïoui, je vais parler, je vais vous dire tout ce que je sais.

- Bien, nous sommes toute ouïe.

- En fait, je ne sais pas grand chose, hormis une histoire bizarre qu'on m'a racontée à son sujet récemment.

- Ah ah !

- Avez-vous entendu parler d'un certain Ange Figatelli ?

- Non, c'est qui ?

- Oh, c'est un personnage un peu trouble, qui traîne dans les allées des ministères. Moitié homme d'affaire, moitié homme politique, moitié on ne sait pas trop quoi. On le voyait parfois dans le coin il y a quelques années, avant qu'il devienne trop bien pour nous, vous voyez un peu le genre.

- Ouais, vaguement... Et alors ?

- Et bien alors, devinez avec qui on a l'a aperçu attablé récemment, dans une arrière-salle discrète du "Singe Prolifique" ?

- Le ministre Bedilan.

- Tout juste. Et c'est plutôt bizarre, vu que Bedilan est un gars d'la haute, n'est-ce pas, un type qui a toujours surveillé sa réputation, rapport à sa carrière politique. Pas du genre à traîner avec un mec louche comme Figatelli. Il est même pas magicien, Figatelli. Et puis, à ce qu'on dit, c'est un Séléune pur jus, un dur, alors depuis que Bedilan a tourné casaque, c'est curieux qu'il se mette à le fréquenter.

- Et quand donc se sont-ils rencontrés ?

- Il y a trois jours.

- Oui, ça colle... Et l'Ecrit Ténébreux de Punt ?

- De... le quoi ?

- C'est une boutique de parchos ici non ? Tu as sûrement un Ecrit Ténébreux de Punt ?

- Oui... je vous fais un paquet ?

Après avoir payé fort cher le parchemin en question, Sook et Piété sortirent, affichant une mine satisfaite.

- Mais pourquoi as-tu brutalisé ce pauvre commerçant ?

- Les informateurs, faut toujours les baffer, c'est plus poli.

- On n'aurait pas pu le soudoyer simplement ?

- C'est ce que j'ai fait je te signale. Tu crois vraiment que ce parcho pourri vaut quarante nobelains ? Et puis c'est une question de standing. Comprends bien qu'une balance qui raconte sa vie sans qu'on le tape, il va se traîner une sale réputation dans ce genre de quartier. En fait, on lui a rendu service.

- Ah oui ?

- Mais oui. Dis-moi, Morgoth, il est bon comme sorcier ?

- Assez, mais je ne suis pas bon juge, pourquoi ?

- J'ai un peu de scrupules tout d'un coup à les avoir laissés se démerder seuls. C'est que l'elfe est mignonne et dans le quartier, c'est pas forcément un avantage. Il est capable de la protéger au moins ?

- Oui, sûrement. De toute façon elle n'a pas vraiment besoin d'être protégée, c'est un bourrin de première.

- Ah ? On parle bien de miss Blink-Blink-Regardez-Mes-Grands-Yeux-Verts ?

- Elle est balèze en baston. Je l'ai vue faire contre des broos récemment, les pauvres bêtes...

- C'est marrant, elle n'en a pas l'air.

- Les aventuriers sont rarement ce qu'ils semblent être.

- Très juste. Bon, vu qu'on a le temps, on s'en jette un au "Singe Trépané" ?

Ils se retrouvèrent à l'heure dite devant le seul temple du quartier, qui était dédié à Miaris. Sook exposa sa découverte et la commenta en ces termes :

- Ce Figatelli, c'est un drôle de coco, un type à la réputation trouble, qui joue toujours les intermédiaires dans les combines à la limite de la légalité. Il n'a jamais rien fait de ses dix doigts à part compter son or. C'est aussi un Séléune convaincu, ou en tout cas, quelqu'un qui tourne autour du parti Séléune en rendant des service à droite à gauche. Franchement, c'est tout à fait le genre à faire des coups tordus comme celui là. Probablement pour quelqu'un d'autre qui l'aura payé, je ne pense pas qu'il ai l'imagination, l'envergure ou l'ambition pour monter un attentat tout seul.

- Nous progressons. Mais pourquoi en discuter avec Bedilan avant de faire le coup ?

- Ah ça, c'est une bonne question. Je pense qu'il faudrait tenter de le découvrir avant d'aller le baffer, ça éviterait des erreurs malencontreuses.

- Bien parlé. Et maintenant on fait quoi ?

- Grododo.

- Bon, alors à demain.

- C'est ça, demain. Ah ben tiens, je vous ferai montrer ce que je prépare comme escorte pour la randonnée à la Tour de Fer, vous allez voir, c'est marrant.

XI Eloge de l'esclavage

La nuit se passa sans encombre et en fin de matinée, Sook vint devant le "Singe équilibré" dans un coche mené par un domestique peu bavard, pour prendre son monde. Morgoth ayant préféré consacrer la journée à la confection de la broche qui lui avait été commandée, Piété et Xyixiant'h furent seuls à lui tenir compagnie. A leur grande surprise, ils sortirent de la ville et prirent la direction du sud. Le chemin ne fut pas très long, mais tandis que Xyixiant'h perdait son regard vert d'eau dans les charmes infinis de la campagne Balnaise aux mille bosquets, Piété eut le temps de prendre une utile leçon de civisme.

- Ca me semble être un mode de gouvernement tout à fait

naturel que d'élire librement ses chefs. Pourtant tu n'as pas l'air d'être convaincue.

- Oh mais oui, tu as raison, quel merveilleux système politique que celui de Dhébrox, pays de la liberté où chacun a voix au chapitre. J'en suis béate d'admiration.

- Exactement, ça vaut la peine qu'on se batte pour le sauvegarder.

- Mais pauvre ahuri, ouvre donc les yeux deux secondes et pose-toi les bonnes questions. A ton avis, tous ces palais regorgeant de merveilles, qui en lave les sols et cure les toilettes ? Qui prépare ces somptueux festins que l'on sert à toutes les réceptions ? Qui diable s'use les yeux et les mains dans les fabriques de tous ces nobles sorciers ?

- Mon dieu, tu veux dire qu'il y a des esclaves, quelque part...

- Ah le brave garçon... Mais un esclave, tu es obligé de l'acheter, de le vêtir toi-même, de le nourrir convenablement et de le faire soigner lorsqu'il est malade, sans quoi il meurt. Il est de bien meilleur rapport d'avoir des employés libres que l'on obtient gratis, qu'on paye un salaire de misère, qu'on met à l'amende pour un oui ou pour un nom, et qu'au final, on jette dès qu'ils ne sont plus bons à rien. Le maître n'a que faire de la subsistance de ceux qui travaillent pour lui, c'est le souci de ses employés, pas le sien. Il est encore d'honnêtes gens qui emploient pour ces tâches de bons esclaves, mais ils sont de plus en plus rares, et ces esclaves font des envieux, crois-moi.

- Mais c'est absurde, je n'ai vu aucun des pauvres diables dont tu me parles...

- Et qui donc, à ton avis, étaient ces gens que tu as croisés dans la rue Infinie ? Si tu ne les as pas vus en ville, c'est parce que les beaux quartiers que nous fréquentons leur sont interdits, des fois que leur vue offense les yeux délicats du bourgeois. Ils ne sortent que la nuit en empruntant des passages couverts ou souterrains construits à leur usage, ils n'achètent que dans les rares magasins qui leur sont financièrement accessibles, et se terrent le reste du temps dans les maisons et les ateliers de leurs maîtres, occupés à gagner les trois sous qui les feront survivre

une journée de plus.

- Mais s'ils sont brimés à ce point, pourquoi ne changent-ils pas la manière dont l'état est mené ? C'est le principe de la démocratie, je crois.

- Mais sombre andouille, parce qu'ils n'ont pas le droit de vote, et que de ce fait, leur avis, tout le monde s'en fout ! Etre citoyen de Dhébrox, c'est un privilège qui s'hérite de ses parents, ou qui s'achète fort cher. Ne peut faire valoir son point de vue ni celui qui est esclave, ni celui qui est étranger. A ce propos, beaucoup de ces serviteurs sont à Dhébrox depuis des générations, mais pour la loi, ils sont encore des étrangers, car aucun de leurs ancêtres n'a pu acheter sa citoyenneté. Ils sont à peine tolérés dans une cité qui les a vu naître et dont ils ne sont jamais sortis, qu'ils déplaisent à leurs maîtres, que celui-ci fasse un caprice, et dans l'heure ils peuvent être expulsés hors les murs avec leurs familles et leurs baluchons, sans espoir de retour.

- Ils pourraient se révolter.

- Contre des mages ?

- Ah oui. Evidemment. Mais s'ils sont tellement malheureux, pourquoi restent-ils à Dhébrox plutôt que d'aller ailleurs.

- Ils ne connaissent rien d'autre que leur vie de misère. Bien souvent, ils n'ont ni parent ni ami à l'extérieur. Aller où ? Pour faire quoi ? Pour s'entasser parmi les mendiants de villes plus crasseuses, pour recommencer tout en bas dans un monde dont ils ignorent les règles ? Peu d'hommes ont la force de caractère de faire un tel pari. Moins on en a, plus on a peur de le perdre, c'est bien connu de tous les tyrans.

- Mais il doit bien y avoir, parmi les Séléunes ou les Phalanstériens, d'honnêtes gens pour s'alarmer de cette injustice.

- Les uns proposent de s'ouvrir sur le monde, c'est à dire de mettre en concurrence les ouvriers de Dhébrox avec d'autres, de l'étranger, qui seront encore moins bien payés. Les autres sont partisans de fermer la cité, pour y piéger les quelques éléments qui ont le courage de la fuir. Les deux factions leur préparent un sombre avenir, ils ne divergent en fait que sur le meilleur moyen

de s'enrichir encore plus en exploitant le travail des petites gens. Comme on dit chez moi, il y a deux types de bergers, ceux qui s'intéressent à la laine et ceux qui s'intéressent à la viande. Il n'y en a pas qui s'intéressent au mouton.

- Et toi, puisque tu es clairvoyante à ce sujet, pourquoi ne pas changer les choses ?

- Holà, y'a pas marqué Gandhi là. Et puis, tant qu'on aborde le sujet, je me permets de te faire remarquer que les femmes non plus n'ont pas le droit de vote, dans la belle cité de Dhébrox, alors mon influence politique, tu vois... Comprends bien qu'il n'y a que quatre ou cinq mille citoyens de plein droit dans la cité, et dix fois plus de "péri-citoyens", comme on les appelle pudiquement, ce qui fait que la démocratie est gérée par et pour la minorité, sans souci aucun de la majorité. Alors dans ces conditions, l'avenir de la ville, je m'en fiche un peu. Je suis venue ici parce que j'y ai la paix, parce que je peux faire de la sorcellerie tranquille et parce qu'il y a quelques affaires juteuses où je peux investir l'or récolté dans mes années d'aventures, pas pour jouer les héroïnes romantiques. Comme disent les Malachiens, "Y'a basta Che Guevara". Le grand général Wilson Montdégglise a dit un jour : "La démocratie est le meilleur des systèmes politiques, à l'exception de tous les autres", je pense que la majorité des habitants de Dhébrox abonderaient dans ce sens.

Piété médita tout cela en silence jusqu'à ce qu'ils fussent à leur destination.

Les installations s'étendaient sur deux hectares, leur périmètre était marqué par une haute palissade semée ça et là de miradors garnis. Un fossé et un large glacis défensif où s'ébrouaient de gros chiens et leurs maîtres dissuadaient sans peine les chercheurs de champignons les plus distraits. De nombreux gardes patrouillaient un peu partout alentours. Pas le genre de garde à fanfreluche et bonnet de laine folklorique dont la hallebarde damasquinée invite à prendre des photos à côté et dont la principale activité consiste à témoigner de la faculté financière de son employeur à payer des gardes, on parle ici du gros garde

en tenue camouflée, avec arbalète à répétition et grave atrophie du sens de l'humour. Le coche fit halte devant la barrière qui fermait l'unique entrée du camp, un gradé nerveux se présenta, couvert deux collègues peu amènes. Sook se fit voir, l'homme fit signe de passer.

Descendus dans la cour, ils virent que l'intérieur était occupé d'une impressionnante rangée de grands bâtiments bas et larges, tous identiques dans l'absence de charme, d'où s'échappaient des bruits de machine et des flots de personnes pressées transportant des tas de choses difficilement identifiables. Un personnage qui avait tout de l'expert-comptable sortit d'un bâtiment adjacent et vint les accueillir. La sorcière, qui visiblement ne tenait pas à s'éterniser, lui adressa quelques mots rapides à mi-voix, et il désigna l'un des bâtiments, qui était selon lui un entrepôt, vers lequel ils se dirigèrent tous trois.

- Impressionnant pas vrai ? Nous sommes dans les ateliers de la SODERA, la compagnie qui s'est rendue célèbre en fabriquant les automates magiques que vous avez sans doute remarqués en ville, des cousins des golems en fait, un peu perfectionnés. J'en ai un chez moi, vous vous souvenez ? Ils en vendent pas mal depuis Achs jusqu'à Sembaris, ils se font un fric dingue avec ça.

- C'est stupéfiant, commenta Piété. Quelle industrie !

- N'est-ce pas. Quand le patron de la boîte a cherché à s'agrandir, il lui a fallu rapidement une grande quantité de fonds, que je lui ai fournis avec quelques amis. Voici pourquoi il me doit un service, que je viens me faire payer sous la forme de...

Dans la pénombre de l'entrepôt désert, une douzaines de gros objets, hauts de deux mètres chacun environ, attendaient, bien rangés sous des bâches blanches. Sook tira l'un des voiles et découvrit un automate, plus massif que ceux qu'ils avaient vus, tout d'acier poli et d'argent. Il ne faisait aucun doute qu'il était de la même origine que les précédents, mais sa finition, sa matière, tout indiquait qu'il s'agissait d'un modèle supérieur.

- Tadaaa.... Je vous présente monsieur Bloblo. Monsieur Bloblo et ses collègues nous accompagneront dans notre expédition. Nos ennemis sont des magiciens. Je connais bien cette engeance

pour en être, et je sais combien ces gens sont puissants, mais je sais aussi quel est leur point faible : ils ne s'en remettent qu'à la magie, ils ne connaissent que ça, ils ont pour seule obsession de s'en protéger, et n'envisagent qu'elle comme moyen de nuire. Monsieur Bloblo et se semblables sont précisément faits d'un alliage antimagique, et recouverts d'enchantements protecteurs. Mieux encore, ils peuvent à loisir dissiper les magies pas trop puissantes. Leur fonction, leur unique raison d'être, c'est la défense contre les sorciers, et c'est précisément ce à quoi on va les employer.

- Nyaaaaaaaa, miaula Xyixiant'h qui ouvrait des yeux ronds. Je croyais avoir tout vu, mais ça, c'est la première fois qu'on me fait le coup.

- S'pas. Alors, je m'suis bien démerdée hein ?

XII La nuit de Figatelli

Morgoth revint assez tard ce soir là à l'auberge, visiblement fatigué, et parla peu durant le repas. Il écouta le récit de Xyixiant'h et Piété avec grand intérêt, mais sans faire de commentaires superflus. Sook ne les rejoignit pas ce soir là, prétextant qu'elle devait dégivrer le frigo, mais elle leur avait laissé de précieuses indications sur la suite de l'enquête. Ils se rendirent donc nuitamment dans le quartier ouest de la ville, derrière le grand dôme magique abritant l'assemblée des citoyens et les administrations attenantes. Il y avait là un lacin de petites rues calmes et de jardinets propres autour desquels s'étaient établies les hôtels particuliers des citoyens les plus éminents de Dhébrox, ceux qui comptaient, ceux qui possédaient la fortune et dont l'influence s'étendaient bien au-delà des murs de la ville.

Le dénommé Ange Figatelli habitait une de ces riches demeures, pas la plus riche certes, mais il étalait suffisamment de prospérité pour rassurer ses partenaires en affaires. Nos trois compères planquaient, pour employer la terminologie technique, sous une statue représentant "la Justice et la Vengeance pour-

suivant le Crime à Vélo". Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'un personnage louche en sorte, seul et visiblement aux aguets. D'après Sook, Figatelli n'était plus dans la prime jeunesse, mais il était difficile d'en juger précisément car l'homme était enroulé dans un de ces sombres manteaux à capuchons que les aventuriers appellent un "conspirateur". Il semblait aux aguets, aussi décidèrent-ils que Piété seul irait le suivre, car à trois ils étaient sûrs de se faire repérer, et en outre, le jeune homme avait de loin les talents de pisteur les plus efficaces.

Se glissant avec prestance dans les coulées d'ombre, il parvint sans peine à suivre le marcheur nocturne, développant avec lui une étrange familiarité. Parfois, il changeait subtilement sa mise, rajustant sa capeline, tantôt prenant un air voûté, tantôt se haussant d'un bon pouce afin de tromper un observateur distrait. Toutefois, le personnage ne se retourna pas, et poursuivit sa randonnée sur une bonne partie de la ville, longeant les bassins successifs de la rivière Doblé, grimpant les escaliers de la rue Meryadin jusqu'à la place Pidebouc, et constata là que son homme entraît dans une taverne étroite de façade mais d'apparence soignée. L'enseigne indiquait : "Le Singe Satisfait". Piété craignit de rentrer dans un endroit qu'il ne connaissait pas, aussi préféra-t-il jeter un oeil discret par une fenêtre, de suffisamment loin pour que la lumière de l'intérieur ne l'éclaire pas. Le bonhomme avait disparu. Quelques convives mangeaient et s'amusaient de bon coeur sous la surveillance d'un tavernier attentif, mais aucun d'eux n'était l'encapuchonné. A l'étage peut-être ? Un escalier en colimaçon y menait et Piété vit qu'en effet, des fenêtres y brillaient. Il se glissa alors dans la cour attenante, déserte et obscure, sans faire plus de bruit qu'un chat. Il grimpa dans la charrette à bras servant ordinairement à transporter les barriques, de là il sauta jusqu'aux croisillons de bois qui ornaient la façade et progressa jusqu'à un pan de mur colonisé par un lierre épais dans lequel il se perdit. Même en plein jour, il serait ainsi passé inaperçu aux yeux des badauds. Il jeta un oeil à une des fenêtres, qui était entrouverte. C'était un salon cossu et discret, tendu de velours rouge et meublé avec goût, que la

maison louait visiblement aux gens soucieux de dîner en paix et dans la discrétion. Et là, il vit...

- Bedilan ? Décidément, ils ne se quittent plus. Que disaient-ils ?

- Je n'ai pas pu l'entendre, raconta Piété une fois qu'il eut retrouvé ses camarades. Mais ils n'avaient pas l'air d'ennemis, ça c'est sûr. En fait, ils semblaient s'entendre sur une question grave.

- Je vois, fit Morgoth en grattant sa barbe naissante. J'ai réfléchi à tout ça, et il y a quelque chose que Bedilan a dit quand on l'a rencontré... Vous vous souvenez sans doute qu'il a évoqué un informateur qui l'aurait prévenu, un Séléune à la trouble réputation, tout à fait la description de Figatelli. Si tel est le cas, il n'est pas l'auteur de l'attentat, mais il le connaît sûrement, puisqu'il était au courant du complot. Il faut de toute façon le faire parler. En tout cas, beau travail, on avance.

- Mais mon histoire n'est pas finie, poursuivit Piété. Ils ne sont restés à discuter que quelques minutes, à la suite de quoi ils se sont séparés en se serrant la main. J'ai continué à suivre notre homme, on va dire que c'était Figatelli... mais il n'est pas rentré chez lui en ligne droite. Il a fait un détour par un quartier excentré, à un jet de pierre de la rue Infinie, il est rentré dans un bâtiment en ruines, une sorte de vieille tour, et il y est resté quelques instants. A la suite de quoi, il est revenu directement.

- Diable ! Est-ce que vous pensez tous à ce que je pense, mes amis ?

- Rentrer à l'auberge et dormir ? Suggéra Xyixiant'h.

- Oui... dans un premier temps, en effet. Mais je pensais surtout à visiter cette tour mystérieuse, histoire de voir ce dont il retourne.

- Ah. Oui, ça aussi. Demain.

Le lendemain, au matin, Morgoth écrivit un petit mot à Bedilan l'invitant aux arènes dans la soirée pour discuter du déroulement de l'enquête. Il s'arrangea pour glisser le mot à un

domestique qu'il avait intercepté alors qu'il revenait de faire une course, et le coeur léger, se rendit chez Sook, avec qui ils avaient rendez-vous. Elle leur fit découvrir toutes sortes d'endroits intéressants de Dhébrox, et ils firent quelques achats, notamment Xyixiant'h, qui vida la bourse de notre pauvre magicien.

- ...parce que voyez-vous, dans le sud, la mode est à des tuniques plus courtes, et bordées de liserés aux motifs colorés comme ce que vous pouvez voir ici, tandis que plus au nord, on a le choix entre soit des dégradés imprimés, soit pièces de cuir souple ajouré. En ce qui concerne la coiffure, c'est plutôt les cheveux longs, ce qui m'arrange. Alors je sais ce que vous allez me dire, c'est encore un peu tôt pour les sandales. Mais comme j'ai de très jolis petits pieds, vous voyez, j'en profite. Hein que j'ai de jolis pieds ?

- Ben...

- Dommage qu'ils soient pas poilus, ajouta Sook. On t'appellerait Bimbo le Hobbit.

Le regard lourd de menace de la simili-elfe passa largement au-dessus de la tête de la Sorcière Sombre.

- Au fait, le mec Figatelli là, ça a donné quoi ?

- On l'a suivi, il avait rencard avec Bedilan.

- Ah l'enflure, ça ne m'étonne pas le moins du monde.

- Quoi ?

- Votre ami Amansu Bedilan, c'est plutôt le genre sournois, pas super honnête mais qui ne se mouille pas... Il a tourné sa veste et laissé tomber les Séléunes avant les élections, croyant faire une bonne affaire, mais finalement, il y a eu pas mal d'affaires autour des Phalanstériens, des histoires louches... vu comme ça s'annonce, il aurait besoin d'un bon miracle pour faire triompher son camp. Mais bon, continuez votre enquête, il en sortira peut-être la lumière.

- On va voir. On a encore des pistes à explorer.

- Bien, bien. Gardez les yeux ouverts et le cerveau allumé.

- En parlant de se mouiller, intervint Xyixiant'h, il faudra faire gaffe à la pluie, j'ai l'impression que ça va se couvrir. Vous voyez ces nuages en altitude, ça annonce un front froid qui...

- Ouais, Thallia va nous faire la météo ! Thallia, Thallia !

Mais tout à ses sarcasmes, Sook ne prêta aucune attention à ce grondement sourd qui semblait monter des tréfonds de la terre. Le visage impassible de Xyixiant'h était comme la surface lisse d'un lac obscur et profond qui, sans un souffle de vent, se trouble soudain de sinuosités imperceptibles, seuls témoignages de la présence d'un monstre affleurant à quelques pouces de profondeur. Toute personne normalement sensitive se serait écartée.

Mais bon, c'était Sook.

XIII En attendant le Bourreau des Mau-dits

A tous les humains présents, il aurait semblé qu'il s'agissait d'une simple sculpture de pierre, hideuse et mal formé, représentant un démon cornu et ailé. Mais le grizzly, animal sauvage, avait les sens acérés pour remarquer que quelque chose n'allait pas. Était-ce l'odeur, ou quelque subtil mouvement échappant à la perception des autres créatures ? Lorsque la gargouille passa à l'attaque, elle avait déjà perdu l'effet de surprise, l'un de ses atouts principaux. La lourde patte poilue de l'un croisa le long bras grêle et rugueux de l'autre, mais si les griffes de pierre entaillèrent quelque peu le cuir de l'ours, le torse puissant de celui-ci, qui donnait sa force à l'attaque, fit toute la différence. La gargouille, perdant sa protection pectorale qui était partie en éclats rocheux, fut violemment repoussée jusqu'au bord de l'arène. Le prédateur des forêts du grand nord la poursuivit, comme le lui commandait son instinct, et en deux bonds fut sur elle. Mais la créature magique ne connaissait pas la douleur, ou bien était-elle animée d'un courage qu'on n'attribue généralement pas à cette engeance, toujours est-il qu'au dernier moment, elle parvint à lestement esquiver la charge du grand animal, et actionna ses ailes pour prendre du champ. Les bar-

reaux d'alliage antimagique qui bordaient l'enceinte, protégeant les spectateurs, l'empêchaient de s'enfuir, mais elle pouvait rester là, suspendue par les pieds comme une hideuse chauve-souris gris sombre, dardant son regard rouge sang sur le grizzly qui, à très juste titre, tournait comme un fauve en cage. La patience est la vertu de la gargouille, mais pas de son maître, qui lui commanda d'agir. Elle fondit sur sa proie, battant l'air de ses lourdes ailes, et porta un nouveau coup à l'ours, qui était dans une mauvaise position pour riposter. Le sang de la bête s'écoula le long de son pelage, et la douleur décupla sa rage. Montrant toutes ses dents, il se retourna juste à temps pour voir le monstre magique faire demi-tour en l'air, presque arrêté. Il lui couru sus sans réfléchir, la bête volante commença à prendre un peu de vitesse en direction du plantigrade, mais pas assez... Le choc les projeta tous deux contre les barreaux, brisant quelques os de l'ours, mais surtout réduisant en pièces l'armure naturelle de la gargouille qui, immobilisée, se sut perdue. Elle porta encore quelques coups, et périt sans se rendre, avec honneur.

- Intéressant, commenta Morgoth. J'aurais pensé que la résistance de la gargouille aux attaques physiques, ainsi que sa faculté de voler, lui assureraient une victoire aisée.

Ils s'étaient retrouvés aux arènes comme convenu, car c'était un lieu où deux hommes pouvaient se côtoyer publiquement et s'adresser la parole sans qu'on puisse les croire liés en affaires. La population de Dhébrox, largement oisive, avait plaisir à fréquenter l'arène, petite mais fort bien aménagée, où souvent des sorciers donnaient leur art en spectacle.

- Le grand stratège oriental Zong-Zi, répondit Bedilan, professait l'idée hérétique selon laquelle la force brute primait sur l'intelligence tactique. Toutefois, ma maigre expérience de ces choses ne me permet pas d'en juger.

- J'ai une bonne amie qui aurait sans doute eu bien des sujets de discussion avec ce Zong-Zi. J'espère en tout cas que ces deux magiciens ont vidé leur querelle.

- Mais quelle querelle ? Ils ne faisaient ici que montrer leur talent à qui voudrait bien les embaucher, sous un prétexte fu-

tile. Vous savez comme moi que quand deux sorciers ont une véritable raison de se battre, ils font ça discrètement et mortellement dans quelque lieu retiré, et pas à fleuret moucheté dans ce genre d'endroits. Vous êtes peut-être un peu jeune pour avoir eu des duels...

- J'en ai eu un.

Morgoth n'avait pas l'air de quelqu'un qui se vante d'un bel exploit.

- Oh, bien. Et quel en fut le résultat ?

- Je suis vivant, comme vous le voyez. Mon adversaire n'a pas eu autant de chance.

- Vous semblez le regretter.

- J'ai tué un homme qui ne m'était rien, dont je ne connais même pas le nom, pour une raison qui m'échappe encore. Techniquement j'ai gagné, c'est certain... Mais quel profit ai-je tiré de ma glorieuse victoire, si ce n'est le titre de meurtrier ?

- Eussiez-vous perdu que vous seriez mort, non ?

- J'aurais pu fuir.

- Et perdre votre honneur.

- L'honneur d'un assassin, je le laisse à ceux que ça intéresse. Et vous savez pourquoi je suis resté à me battre ? Pour quelle noble cause j'ai risqué ma vie et pris celle d'un autre ? Je vous le donne en mille, pour épater une gonzesse. C'est fort hein ?

- Je ne pense pas que vous soyez le premier. Sinon, vous m'avez donné rendez-vous ici pour discuter de quelque chose en particulier ?

- Ah oui, je parle, je parle... C'est que cet endroit me rappelle de mauvais souvenirs. Bref, nous avons fait quelques progrès dans notre enquête.

- C'est merveilleux !

- Quels sont vos liens avec Ange Figatelli ?

- Que... Comment...

Bedilan tâcha avec un certain succès de masquer son succès, il paraissait toutefois ébranlé.

- Je vois. Votre enquête a progressé, mais je crains que vous ne fassiez fausse route. Figatelli n'est pas l'homme qui a tenté

de m'assassiner.

- Diable, vous voilà bien affirmatif.

- Positivement. Vous l'avez peut-être déjà compris, Figatelli est lié aux Séléunes, mais c'est avant tout un soldat, un homme d'honneur. Je sais que c'est difficile à croire si vous connaissez sa réputation, mais comment dire...

- Racontez depuis le début, j'y verrai plus clair.

- Je le connaissais un peu avant tout ça, mais sans plus. Je savais vaguement qui il était...

- Mais vous ne vouliez pas trop être vu en sa compagnie.

- Exactement. Toujours est-il que moi et mes compagnons avons pris de la distance avec les Séléunes, et peu après, Figatelli m'a contacté discrètement pour m'entretenir d'une affaire grave selon lui. C'est alors qu'il m'a annoncé sans ménagement que des extrémistes Séléunes projetaient de m'abattre pour me faire taire. Vous imaginez ma surprise, ce n'est quand même pas courant dans les mœurs politiques par ici.

- Vous a-t-il expliqué pourquoi il les trahissait ?

- Il m'a affirmé, et je n'ai pas de raison de mettre sa parole en doute, qu'il était fidèle aux idées Séléunes, mais que les méthodes que ceux-ci employaient le révoltaient, d'où ses mises en garde.

- Et vous l'avez cru ?

- Non bien sûr, même si c'était inquiétant. Ce n'est qu'après l'attaque que nos conversations me sont revenues en tête.

- Et pour quelles raisons nous avez-vous caché l'identité de ce mystérieux informateur ?

- Parce qu'il m'avait fait jurer le secret voyons. Et je le comprends sur ce point, car si jamais les Séléunes avaient vent de ses indiscrétions, il risquait la mort. Ne sachant pas trop ce que vous comptiez faire pour votre enquête, j'ai pris le parti de protéger son anonymat. Du reste, si je puis me permettre, il me serait agréable que vous n'investigiez plus de ce côté-là.

- Tout ça se tient, en effet. Nous tâcherons d'être aussi discrets que des ombres de souris. Mais dites-moi au moins ce qu'il vous a précisément révélé au cours de vos entrevues, nous

aurons peut être une piste.

- En fait, il n'a pas cité de noms, ni de lieux, ni de dates. Il m'a juste informé que d'après des rumeurs courant parmi les Séléunes qu'il connaît, des assassins risquaient de s'en prendre à moi dans les prochains jours, et que je devrais prendre les précautions adéquates.

- Quelles précautions ?

- Eviter les trajets à heures fixes, changer souvent d'itinéraire quand c'était possible, ne pas s'aventurer dans des endroits isolés et sans témoins, ni dans des culs-de-sac... C'est aussi lui qui m'a conseillé, s'ils m'attaquaient dans ma voiture, de sauter immédiatement et de m'enfuir là où un piéton a l'avantage sur un cavalier. Il m'a probablement sauvé la vie ce soir-là, non ?

- En effet. Je ne trouve rien à reprocher à ces préventions, qui me semblent de bon sens. Mais j'y songe, vous avez évoqué les itinéraires que vous avez l'habitude d'emprunter.

- Et bien ?

- Est-ce que ces itinéraires, vous les avez communiqués à Figatelli ?

- Mais où voulez-vous en...

Mais Bedilan, qui n'avait rien d'un imbécile, comprit la pensée de Morgoth avant d'avoir fini sa phrase. Néanmoins, le sorcier formula.

- Il est possible que ce monsieur, sous prétexte de vous sauver, vous ait en fait soutiré de précieux renseignements sur vos habitudes et vos horaires. Plus habile encore, voici que s'attirant votre sympathie, il s'assure du même coup votre silence, y compris en cas d'échec de sa tentative.

- Mais vous l'avez dit, il m'a donné des conseils utiles à ma sauvegarde. Pourquoi m'alarmer si c'est pour me tuer ?

- Bien sûr, il n'allait pas vous suggérer de vous promener dans tous les coupe-gorges de la ville avec une cible accrochée sur le ventre. Ces conseils de prudence, n'importe quel homme d'armes un peu averti de son métier vous les aurait donnés.

- Bouh, que de méchanceté et de vilénie dans tout ça. Et pourtant je suis politicien !

- Mais gardons-nous de juger. Je vous prie de considérer tout ceci comme une hypothèse parmi d'autres. J'ai toujours vu triompher la vérité, si Figatelli est sincère, nous le saurons bientôt, et si c'est une canaille, il sera démasqué.

- J'admire votre foi. Bon, ça vient ces gladiateurs ?

Comme pour répondre à l'invitation de Bedilan, deux fiers guerriers n'arborant d'autres armes que leurs musculatures touffues foulèrent au petit trot le sol sablonneux sous les hourras de la foule qu'ils saluaient à grands renforts de poses viriles. Tous deux étaient vêtus de cuir très près du corps, et dissimulés sous des masques souples et grimaçants. Et le commentateur d'exposer :

- Et maintenant, POUR VOUS cher public, voici venir votre héros L'ANGE BLEU et l'immonde BOURREAU DES MAUDITS, applaudissez-les bien fort !

XIV La gloire !

L'ange bleu gagna.

Morgoth fut financièrement bien aise d'avoir passé l'après-midi seul avec Bedilan, plutôt que d'avoir encore traîné avec sa dispendieuse compagne. Il revint à l'auberge assez tôt, les autres n'étant pas encore rentrés. Il monta dans sa chambrette, se livra à quelques travaux usuels de sorcellerie, puis revint dans la salle, détendu, pour y attendre ses camarades d'aventure et profiter de la bonne ambiance qui régnait en fin de journée. Mais tandis qu'il descendait le vieil escalier grinçant, dont du reste il n'entendait guère les grincements qui se perdaient dans le brouhaha, son oreille se dressa involontairement, car parmi les multiples voix qui composaient le joyeux tumulte vespéral, il avait cru ouïr son nom prononcé dans une phrase. Discrètement et faisant mine de rien, il observa la salle du coin de l'oeil, et avisa un petit groupe de cinq sorciers, des apprentis à en croire leurs robes aussi à la dernière mode que leur permettaient leurs finances déficientes et la morgue juvénile qu'ils affichaient

dès que leurs maîtres respectifs étaient hors de vue, afin sans doute d'impressionner les filles. Ils débattaient accoudés au bar devant leurs chopines, avec force exclamations et moulinets de bras, sans souci d'incommoder les habitués. Notre héros se fit à lui-même quelques réflexions peu charitables sur ces gamins stupides, leur conduite puérile et sur le fait qu'à leur âge il ne se serait jamais permis de tels débordements, ce à quoi il se répondit qu'il avait précisément le même âge, qu'il n'était pas non plus un modèle de conduite, et qu'il ferait mieux de cesser de s'importuner avec des considérations vaines et autocentrées. Il se fit aussi quelques soucis pour sa santé mentale. Il s'approcha du bar et, comme par hasard, vint se placer juste à côté du groupe. Prenant son air niais des grands jours, il écouta quelques temps la conversation. Un grand gars qui lui ressemblait beaucoup, mais en roux, discourait avec fougue.

- ...et avec un balais, c'est un 300 cc de chez Fanthik. Enfin, je sais pas si c'est un Fanthik, mais pour avoir la classe comme ça, c'est au moins un Fanthik qu'il faut, moi j'dis.⁵

- Ouais, t'as raison, renchérit un collègue à la face large et à l'embonpoint qui commençait déjà à poindre sous la force de la jeunesse. Ou un Barley.

- N'importe quoi, fit un autre, Barley c'est trop la lose.

- Oh bouffon, Barley c'est toi la lose ! Barley c'est du vrai objet magique, c'est fait à la main comme dans le temps. Quatres azurites à plat les Barleys ! Et ça tombe pas en panne toutes les cinq minutes comme les orientaux. Ca c'est la tehon grave, les orientaux.

- Ah ouais, la tehon, opinèrent les autres avec une belle unanimité.

Morgoth n'avait que trop souvent entendu des conversations semblables du temps de sa jeunesse au pensionnat du Cygne

⁵En toute bonne foi, je devrais transcrire ici les propos de ce jeune homme tels qu'ils les auraient lui-même écrits, c'est à dire selon une graphie du genre : "anfin je sé pa si c 1 fantik mé pr avoir la klaaaaaasss kom sa c au moins 1 fantik ki fo IMHO :-)))". Toutefois, ayant quelque respect pour mes lecteurs, pour mes professeurs, pour mon ordinateur et pour moi-même, je m'en abstiendrai.

Anémique, où les balais volants étaient le prétexte à ce genre de cérémonies païennes, en petits comités, où il était de bon ton de s'écharper gentiment en termes ésotériques sur les mérites supposés de telle ou telle marque, sachant que bien sûr, aucun des participants n'avait jamais eu les moyens ne serait-ce que de louer l'un de ces balais orientaux si méprisées (et avant qu'ils en aient les moyens, ils en auraient probablement perdu l'envie). N'ayant eu goût ni pour ces bavardages stériles, ni grande sympathie pour ses compagnons, notre sorcier s'en était toujours tenu éloigné, et il allait une nouvelle fois s'éclipser, déçu, lorsque la conversation prit un ton plus intéressant.

- Ouais c'est sûr, c'est pas Morgoth qu'on verra voler en mobylette de chez Ramayana ou Kaztwadizi.

- Sûr. Morgoth, il assure trop sa race grave.

- Excusez-moi, demanda Morgoth l'air ingénu, curieux de mieux connaître l'assureur excessif qui lui était homonyme. Euh... vous parlez de qui là ?

- On parle de Morgoth, dit le roux (qui assurait sans doute, inconsciemment, la fonction de chef du groupe).

- Et qui c'est ce Morgoth ?

- T'as pas entendu parler de Morgoth ?

Les convives lui lancèrent des regards peu amènes, du genre "de quoi tu t'mêles de ma vie, va mourir blaireau". Regards qui se muèrent en "mon ami, mon frère, lumière de mon existence" lorsqu'il fit signe au serveur qu'il payait la prochaine tournée.

- Morgoth, c'est un lascar, c'est un vrai dur de dur. Tous les sorciers voudraient être comme lui.

- Ouais, renchérit un petit loucheur aux grandes oreilles, et surtout, c'est un mec qui est libre.

- Qu'est-ce qu'il a fait pour s'attirer une telle considération ?

- Tout le monde y court après, mais personne l'attrape, expliqua un grand noir athlétique au crâne rasé, ayant plus un physique de guerrier que de magicien. Certains disent qu'il est au service de l'usurpateur de Gunt, d'autres que c'est son pire ennemi.

- On dit, précisa un autre qui n'avait strictement aucun signe

distinctif, que la Reine Noire de Baentcher offre son poids en or à qui lui ramènera sa tête.

- On dit qu'il a attaqué et détruit à lui seul l'école du Cygne Anémique.

- Et qu'il a vaincu les meilleurs Ambrins de Pic-Gaillard.

- Il a terrassé des kilomètres dragons.

- Il s'est acoquiné avec les pires assassins du Nord, il les a roulés et s'est tiré avec leur or !

- De source sûre, je sais qu'il a remporté un concours d'archers dans la cité même de Sandunalsalennar, contre les meilleurs spécialistes elfes qu'il a ridiculisés, et qui ont juré de se venger !

- Et il a enlevé la plus belle des elfes pour lui faire subir les derniers outrages.

- Il faut dire qu'il avait été initié aux sombres voies du plaisir charnel par la Reine Blanche en personne.

- On dit d'ailleurs qu'il est tricouilles.

- Ouais, et il a pillé un monastère Heganite dans le nord, et tué tous les moines. C'est là qu'il a gagné son triste surnom de "l'empaleur".

- On le surnomme aussi "Presque-Robin-des-Bois", car à la tête de ses joyeux compagnons, il prend aux riches.

- On dit qu'il fut l'élève de Thomar de Gorlenz, puis qu'il l'a assassiné pour lui voler sa célèbre cape.

- Et même que il est moitié démon et moitié cyborg et moitié loup-garou, et qu'il a appris les arts martiaux avec les plus grands maîtres Shaoling. Son corps entier est une arme de guerre.

- Il est toujours accompagné de neuf cavaliers noirs qui lui sont asservis, et ensemble ils ont mis le feu au Temple Noir de Baentcher.

- Weu, c'est même pas vrai, ils l'ont inondé !

Pensif, soupçonnant même quelque foutage de gueule, Morgoth poursuit ses investigations.

- Et... à quoi il ressemble, ce grand homme ?

- Les avis sont partagés, pontifia gravement le rouquin. D'aucuns disent que c'est un géant sans âge, un colosse venu du fond des temps, rejetons maudit d'un dieu fou. D'autres prétendent

que c'est un des redoutables nains-sorciers de Dunededeux. Certaines histoires en font une liche jouant de sa harpe maléfique et toujours parlant en vers. On dit aussi souvent que c'est un dragon, ou que c'est un enfant de dragon, ou alors qu'il va monté sur un dragon.

- J'ai entendu dire, coupa le sorcier au physique insignifiant, qu'il portait une armure épouvantable et qu'il n'ôtait jamais son heaume, car son visage n'est qu'une masse de chair putréfiée et difforme, reste d'un ancien maléfice. Enfin, c'est ce qu'on dit hein...

- Moi, je crois que tout ça, c'est parce que c'est un être protéiforme. Vous savez, comme le dop qu'on a disséqué le mois dernier en térato... Pas étonnant qu'on ne le retrouve pas, il peut être n'importe où, sous n'importe quelle forme. Si ça se fait, il est parmi nous !

- Wah, fit Morgoth, l'air étonné.

Puis il suivit un peu la conversation (qui dériva sur le sujet ô combien important de l'entretien des balais volants et du fait que l'on devait dire "un Fanthik" ou "une Fanthik") avant de repartir, pensif. Il ne faisait pas de doute pour lui que sa soudaine notoriété devait plus à son curieux nom (qui attirait l'attention et se retenait facilement) qu'à ses hauts faits d'armes, mais il ne savait qu'en penser. D'un certain côté, il ne détestait pas d'avoir une petite renommée, car il n'était pas totalement dénué de vanité. Mais d'un autre côté, elle était aussi imméritée que peu flatteuse, et risquait fort de lui attirer des ennuis.

XV A baston

Le soleil avait échauffé l'atmosphère humide du littoral Balnais durant toute l'après-midi, et maintenant le vent fraîchissant annonçait le premier orage de la saison, qui déjà au loin grisait par instant les boules nuageuses suspendues dans le ciel et les draperies arachnéennes de trombes d'eau qui se rapprochaient de minute en minute des remparts de Dhébrox.

- Une aventure sans donjon, c'est comme un repas sans moustaches, chuchota mystérieusement Xyixiant'h tandis que Morgoth s'escrimait contre la porte de la mystérieuse tour dans laquelle, la veille au soir, le supposé Figatelli avait brièvement trouvé refuge. Ils avaient attendu que la nuit fut tombée et que la foule fut rentrée chez elle pour quitter le Singe Equilibré, équipés de pied en cape comme de redoutables aventuriers. Morgoth avait encore de la peine à se considérer comme tel. Il arrivait qu'habillé de ses plus beaux atours, parmi ses compagnons, les gens du commun le considèrent avec crainte et respect et s'écartent devant son passage, et lorsque cela se produisait, il avait encore le réflexe de se retourner pour voir quel considérable personnage se trouvait derrière lui. Il se sentait un peu coupable du plaisir qu'il éprouvait alors à susciter l'intérêt de ses contemporains. Xyixiant'h paraissait avoir dépassé ces vanités depuis des éons, et Piété s'émerveillait encore du simple privilège de vivre, sans souci de jouer les fier-à-bras. Pourquoi se sentait-il tarauté, lui, par ce besoin d'en imposer ?

En fin de compte, la serrure ne céda que soumise à un sortilège élémentaire, et ils pénétrèrent dans l'antichambre.

Ils entrèrent, et n'eurent pas le temps d'admirer le décor (qui n'avait du reste rien d'admirable). La porte, qui pourtant semblait faite d'un bois ancien, verroulu et proche de la reddition, se referma avec vigueur. Ils étaient acculés. Une rafale de vent éteignit aussitôt leurs torches, et si Morgoth ne s'était pas préalablement muni d'une sphère de métal enchantée dispensant une lumière jaune maladive, ils auraient été plongés dans l'obscurité. Quatre colonnes de fer soutenaient la tour, aussi massives que des troncs de chênes bicentenaires. Derrière chacune d'elle, une abominable créature se trouvait en embuscade.

Au premier abord, on eut dit des hommes très grands, car ils avaient chacun une tête, un tronc, deux bras et deux jambes. Et chacune de ces parties venait d'un être humain, c'était certain, c'était ignoblement certain. Mais elles étaient cousues ensemble, retenues par des bandes, des rivets, des lacets de cuir, des plaques de métal même, certaines parties laissaient appa-

raître des mécanismes de bronze et d'acier, ça et là, des fils crachaient par intermittence des étincelles bleutées, des tubulures menaient des fluides malpropres d'un organe à un autre, et si ces pantins étaient animés, aucune volonté ne se lisait dans leurs yeux, sur les traits de ces visages cireux qui n'étaient plus ceux d'hommes et de femmes. La vision répugnante de ces créatures devenait par endroit cauchemardesque, là où affleurait une cicatrice ancienne, un tatouage, ou quelque autre révoltant témoignage de celui ou celle à qui avait appartenu tel ou tel morceau lorsqu'il était vivant. La profanation abominable souleva le coeur de nos héros pourtant endurcis, et même la douce Xyixiant'h, qui en avait vu d'autres, perdit contenance devant tant d'épouvante. Elle prit à pleine mains le symbole doré de Melki et le brandit bien haut, pour que la puissance divine disperse les ténèbres des immondes sortilèges qui donnent naissance aux non-morts, et permettent aux trépassés de connaître le miséricordieux repos auquel leur avait donné droit leur décès.

Mais rien n'y fit. Soit Melki refusait son aide à sa prêtresse, soit les monstres n'étaient pas de ceux qu'on repousse de la sorte. Armé de son trident magique, Piété avança et parvint à en tenir deux à distance, mais ses bras constatèrent douloureusement que si ces abominations se déplaçaient avec maladresse, leurs corps frêles et composites n'en étaient pas moins dotés d'une remarquable force physique. Morgoth vit avec horreur qu'il n'était qu'à quelques pas du plus proche, qui s'approchait de lui avec des intentions homicides. Il n'avait pas le temps de lancer un sort compliqué, aussi cribla-t-il sa cible de quatre étincelles de lumière, un sortilège simple mais qu'il maîtrisait maintenant assez pour tuer plusieurs hommes en même temps. Mais rien n'y fit, ses traits ne firent aucun effet à l'ennemi, qui sans doute était insensible à ce genre de magie. Le bras grêle et griffu du monstre s'allongea, et lui porta un coup d'une puissance terrible, qui le fit tomber par terre à trois pas, le torse douloureusement entaillé. Xy, pendant ce temps, se tenait immobile, en prière, environnée d'un halo de sainteté. Il en fallait plus pour impressionner le dernier des guerriers recomposés, qui s'approcha et

porta un coup à la belle aux cheveux d'or roux. Elle ne sembla même pas sentir le choc, protégée qu'elle était par l'armure remarquable qu'elle portait, et qui était recouverte de ses propres écailles. Elle ouvrit toutefois les yeux immenses, considéra sans haine la face difforme qui lui faisait face. Soudain, un marteau ardent frappa l'horreur suintante, qui se perdit dans une colonne de feu dont la puissance ne sembla même pas déranger la prêtresse, bien qu'elle ne fut qu'à deux mains de la fournaise.

Le monstre en revanche avait reçu toute la puissance du sortilège. Ce qui ne signifiait pas qu'il fut perdu. Sa peau en effet, à peine roussie, parut absorber la thermie insensée qui l'avait frappée, et Xyixiant'h fut même convaincue un instant que les tubulures semi-transparentes qui parcouraient son cou et saillaient sous son aisselle pulsaient soudain plus intensément, comme pour absorber la chaleur, pour s'en nourrir. Toujours est-il que, bien qu'indemne, il semblait moins rapide. Xy en profita pour battre en retraite contre la porte d'entrée, bien décidée à défendre Morgoth, ramenant avec elle Piété.

- Les sortilèges n'ont aucun effet, dit-elle, tirant de son fourreau la rapière damasquinée qui était son arme de prédilection.

- Pas tous les sortilèges, répondit Morgoth.

Et il se mit à scander une conjuration que Xyixiant'h reconnut immédiatement, pour en avoir pratiquée elle-même une semblable. Ils repoussèrent quelques assauts de ces hideux monstres qui, par bonheur, se gênaient de leurs grands bras malhabiles. Leur énergie semblait sans limite, mais Piété était maintenant un combattant endurci, et Xyixiant'h tenait son rang avec honneur. Les monstres ne furent pas conscients de la lueur derrière eux, ni de l'ouverture soudaine d'une porte sur un autre monde, qui se referma aussitôt. Puis, de l'ombre, sortit avec une furieuse détermination une forme massive, un amas de muscles recouvert de plaques de cuir épais, un quadrumane titanesque, tout droit sorti des cauchemars cynégétiques des hommes des âges obscurs. Aux âmes faibles que les grands singes effraient, je dirais que cette créature était au gorille ce que le loup solitaire est au caniche de salon, c'était une quintessence de force animale,

une puissance brute à laquelle nul homme sensé ne se froterait. Pourtant, par la vertu de ce sortilège qui l'avait convoqué, il devait obéir à celui qui l'avait appelé.

Sur un signe de Morgoth, il se rua sur la plus proche des quatre créatures, qu'il empoigna par un bras, souleva et agita comme un pantin de chiffon. Il rugit puissamment, assourdissant les combattants, fier de montrer sa force à son maître. Il projeta sa victime d'un pilier à l'autre, la désarticula, la brisa, la démembra en ses fragments qui jamais n'auraient dû être rassemblés. Les trois autres réagirent enfin et, obéissant à quelque programmation secrète, tournèrent le dos à ce qu'ils devaient considérer comme un danger secondaire, et s'unirent contre le simiesque titan. Et les coups de griffe qu'ils lui portèrent entamèrent son épiderme squameux et épais, plongeant le monstre dans une rage insensée.

Le combat dura encore quelques temps. Profitant de ce que les trois abominations étaient occupées ailleurs, nos amis se mirent à l'abri derrière le monstre protecteur, le laissant porter les coups. Morgoth, blessé et faiblissant, ne pouvait plus faire grand chose pour ses amis. Xyixiant'h pour sa part usa de ses dons de guérisseuse sur le grand singe, le restaurant des dommages qu'il subissait plus vite que ses ennemis ne pouvaient lui en infliger, tandis que Piété, de son trident, repoussait les attaques latérales visant à déborder le colossal animal. En fin de compte, le calme revint lorsque les trois créations maléfiques rejoignirent leur collègue dans l'anéantissement, et que dans l'indifférence, l'invocation de Morgoth se dissipa, libérant le grand gorille de son devoir martial.

XVI L'énigme et l'arsouille

Une fois que Morgoth eut été soigné de ses tourments, il examina les morceaux de monstres et constata avec déplaisir qu'il s'était agi d'une sorte de golem. La magie n'atteignait guère cette engeance, et comme il ne s'agissait point de morts-

vivants, inutile de chercher à les repousser par la puissance de la foi. Ils fouillèrent la pièce de fond en comble, sans rien y trouver d'autre que du mobilier irrécupérable et le rebut de l'occupation des lieux par des squatters, qui avaient déguerpi depuis longtemps. Le sol n'était que boue parsemé de flaques, et les murs du rez-de-chaussée, autrefois recouverts d'un revêtement blanc uni, s'ornaient d'immenses traces d'humidité où prospéraient des colonies de champignons concentriques et polychromes. La seule issue de la pièce était un escalier de pierre accroché au mur circulaire de la tour. A l'aide d'une gaffe trouvée par terre, ils poussèrent la trappe, et parvinrent à l'étage.

Jadis, il y avait eu plusieurs niveaux superposés dans cette tour, sans doute propriété de quelque puissant mage. Toutefois, il semblait qu'on avait démonté tous les planchers, dont ne restaient que les fixations de fer et les trous dans lesquels s'étaient glissées des poutres. L'escalier était maintenant le seul témoin de cette époque glorieuse, assez large pour que trois hommes y montent de front, et curieusement en bon état, malgré l'humidité qui suintait de tous côtés. Piété fut le premier à gravir les marches avec d'infinies précautions, examinant chaque marche avec soin. Il est vrai que tout aventurier un peu expérimenté aurait considéré l'endroit comme hautement propice à l'installation d'une chausse-trappe mortelle, vu que d'une part c'était le seul chemin pour monter, et que d'autre part, il était fort étroit et avoisinait un vide impressionnant. De fait, ses sens aiguisés lui dénoncèrent une anomalie dans la conformation d'une des marches, dont la partie verticale était rayée et usée d'une étrange façon. Il leva les yeux et vit, deux étages au-dessus, une grosse pierre en surplomb. Sur le mur, juste à côté de la marche, quelqu'un avait fait un signe très discret qui ne se révélait qu'à celui qui le cherchait, représentant un rond barré de deux traits obliques. Le guerrier fit silencieusement signe à ses compagnons, qui comme lui évitèrent de poser le pied là-dessus.

Enfin, ils parvinrent au sommet. Le plancher suivant était soutenu par une structure de fer robuste, et une porte du même métal leur barrait le passage. Elle était ornée de motifs anguleux,

dans lesquels on pouvait reconnaître un point d'interrogation stylisé (en tout cas, la version locale d'un point d'interrogation, dans l'alphabet qui avait cours à Dhébrox).

- Comment va-t-on ouv... Demanda Piété avant d'être interrompu par une voix métallique dénuée d'expression, provenant de l'épaisseur de la porte elle-même.

- Bienvenue, étranges.

- Tiens, dit Morgoth d'un air blasé, une porte qui parle.

- Seul me franchira celui qui triomphera au jeu de l'esprit et de la tromperie, l'antique jeu de l'énigme.

- D'accord, fit Xyixiant'h. Mon premier protège les yeux de la lumière crue d'un puissant luminaire, mon second pousse sur la tête de Tintin, mon troisième réjouit le nourrisson, mon quatrième c'est toi, mon tout est un oiseau.

- Hein ? Fit la porte avec une nuance de surprise dans la voix.

- Tu donnes ta langue au chat ? Tu t'avoues vaincue ?

- Euh... non attends, c'est... des lunettes de soleil ? Euh... une minute. Tintin... ben...

Après une bonne minute de tâtonnements, la porte concéda.

- Non, je ne trouve pas.

- Donc on a gagné. Ouvre-toi, porte.

Et elle s'ouvrit, et ils la franchirent en étouffant des rires sous cape. Ce n'est qu'après qu'ils furent passés que s'élevèrent les protestations.

- Oh, eh, c'était moi qui devais poser les questions ! Oh, revenez les mecs, soyez sympas... Eh ? Qui c'est l'animal qui au matin marche sur quatre pattes... Oh, vous m'entendez ?⁶

Il n'était pas étonnant que la tour entière fut mangée par l'humidité, car le toit avait en grande partie disparu, à l'exception de quelques poutrelles éparses formant une sinistre toile d'araignée. L'ancien laboratoire du magicien anonyme était en encore plus mauvais état que le rez-de-chaussée, dévasté par les éléments et les années d'incurie. L'orage avait fini par éclater, et

⁶La solution de l'énigme est bien sûr "l'aigle noir".

l'endroit était balayé par de violentes rafales si chargées d'eau qu'elles aveuglaient parfois nos héros. Dans un coin encore tenu à peu près sec, une silhouette était affairée à quelque entreprise. Nos amis se préparèrent au combat, et Morgoth lança :

- Holà, retourne-toi, maraud !

Le maraud en question sursauta violemment et trébucha, tombant sur son séant.

- C'est Figatelli, expliqua Piété.

L'homme avait tout à fait la tête de l'emploi. Une face large sur laquelle des décennies de roueries et de trahisons avaient laissé leurs marques, un gros nez, et de curieux petits yeux fort plissés et obliques qui lui donnaient l'air fourbe. En fait, il avait tant l'air et les manières d'un pourri qu'il suscitait, curieusement, une certaine forme de confiance. Un homme se promenant sans façon avec une telle trogne ne pouvait pas être foncièrement malhonnête.

- Parle, maroufle, que sais-tu de l'attentat de Bedilan ?

- Mais rien, rien du tout mes bons seigneurs, fit-il avec un air franc comme un chat.

- Parle donc, nous finirons par savoir ce que nous voulons. Ah, mais que caches-tu derrière ton dos, misérable traître ? Est-ce un coffre ?

- Mais je vous en conjure, ça n'a rien à voir avec notre affaire...

- Ouvrez ça, foutriquet, ou je me verrais contraint d'employer la force.

Morgoth faisait tout son possible pour paraître terrible, la quintessence de l'ire sorcière. Son physique, quoique juvénile, lui permettait d'en imposer, mais il en rajouta en invoquant une illusion mineure qui gonfla sa cape d'un vent magique, et donna à son visage un relief émacié digne des plus redoutés nécromants du passé.

- Soit, gentil seigneur, vous triomphez... voici le coffret, mais... ah...

Il s'agissait d'un coffre de bois renforcé de bandes de fer, pas plus épais qu'une main mais suffisamment large pour qu'un

parchemin déroulé y rentre à plat et sans pliure. Ce modèle était souvent utilisé par les étudiants souhaitant conserver leurs thèses à l'abri des indiscrets et des voleurs. Tandis que Piété et Xyixiant'h prenaient connaissance des quelques feuilles conteneues, Morgoth poursuivait l'interrogatoire.

- As-tu, de quelque manière, participé à l'attentat sur Bedilan ?

- Mais non, je ne sais rien de tout ceci, je vous l'assure.

- Mais... qu'est-ce là ?

Un éclair zébrant le ciel s'était réfléchi l'espace d'un instant sur quelque pièce métallique traînant sur le sol, ce qui avait attiré l'attention de notre héros.

- Parbleu, mais c'est... un fer à cheval ! Il est tombé récemment, car le fer n'est pas oxydé, et il reste un clou fiché dans ce trou. Je comprends tout ! La monture volante... après l'attentat, le cheval s'est dirigé vers la ville, et il a atterri ici finalement ! Et c'est toi qui le menais, n'est-ce pas ?

- Moi, mais je ne... ah, dieux, que vous êtes cruels ! Je suis vaincu, vous avez vu juste, je suis un misérable. Oui, c'est moi qui ce soir-là ai mené cet attentat.

- Ah, tu avoues, scélérat ! Mais pourquoi avoir voulu tuer Bedilan ? Qui t'a pour ta scélérateuse ? Où sont les coupables deniers dont tu fus stipendié ?

- Messire, vous êtes injuste, il est vrai que j'étais ce cavalier que vous avez vu ce soir là sur la route, mais... Je ne suis pas un assassin, je vous l'assure. Je suis un petit affairiste de peu d'envergure, qui fait de petites combines pour de petits profits, mais pas un tueur, non... J'implore votre pitié, laissez-moi la vie !

- Tu n'es pas un assassin, mais nous t'avons vu commettre cet acte odieux...

- Morgoth, j'ai compris, fit Xyixiant'h. Lis ce parchemin, c'est très clair.

Et à la lueur de sa sphère magique, Morgoth prit connaissance des sombres secrets inscrits sur le parchemin, et du peu de foi qu'il avait dans l'humanité, un nouveau fragment s'envola.

- Ah l'enflure ! Enfin, j'veux dire, saperlipopette de ciboire de caribou niaiseux, ç't'écoeurant...

Et aussi sec qu'ils étaient mouillés, nos amis outrés sortirent dans la nuit, laissant Figatelli à ses gémissements, et filèrent jusqu'à chez Sook.

XVII Tout est bien qui finit bien

- Je me doutais que Bedilan était un malhonnête homme, mais là, il m'épate.

Ils lui avaient tout raconté, et la sorcière avait compati.

- Mais je ne comprends pas à quoi ça peut lui servir de faire une chose pareille ? S'interrogea Piété.

- Comme je vous l'ai dit, le parti de Bedilan a de gros problèmes en ce moment, le genre de problème qui inspire des solutions désespérées. Alors Bedilan a payé Figatelli pour monter un faux attentat, devant tout un tas de témoins, et le lendemain, son excellence le Ministre va faire le beau dans les journaux, se fait plaindre et ameute le populo sur le mode "la démocratie en danger, les Séléunes sont des assassins". Bref, pas très subtil comme coup, mais plus c'est gros plus ça marche, surtout que Bedilan et ses Phalanstériens sont assez puissants pour dissoudre le Sénat et convoquer des élections anticipées. Et alors là, sous le coup de l'émotion...

- Ils gagnent.

- Bawala. Mais bon, je vous dis les choses telles que je les sens, il faudrait plus que des plans parano comme les miens pour convaincre la milice ou la presse.

- Et bien, justement, on a, triompha Morgoth. Cette lettre laissée par Bedilan lui-même à Figatelli son âme damnée, où il reconnaît avoir fomenté cette tromperie. Lis !

- Oh, c'est... ah c'est pas joli joli, c'est sûr. C'est même franchement pas beau du tout. Je suis outrée, en tant que presque citoyenne de Dhébrox, que mes impôts servent à engraisser de telles gens. En tout cas, vous avez entre les mains de quoi faire

trionpher le bon droit et la justice, c'est merveilleux. Je donnerai cher pour voir la tête du Ministre quand ce document paraîtra dans la presse, ah ah ah !

- Juste, ce serait une juste punition pour sa vilenie que d'être déconsidéré. Et je pense... Mais, qu'as-tu dans les mains ?

Ils avaient tiré Sook du lit, et elle avait refusé de leur adresser la parole avant d'avoir pris une infusion d'un breuvage à la potabilité discutable. Elle était encore à moitié engourdie dans les noires profondeurs du Styx morphéen, mais tentait de se tenir éveillée en faisant sauter dans sa main un petit objet cubique et métallique, tellement familier à Morgoth que celui-ci n'y avait même pas prêté attention jusque là. Et s'il lui était familier, c'était qu'il possédait le même, dans sa poche. Et cela faisait des mois qu'il essayait de savoir ce que c'était.

- Ben, c'est un cube à thaumine.

- Je vois bien mais, où l'as-tu eu ? Et surtout ça sert à quoi ?

- Oh c'est tout simple, la thaumine est un alliage nain qui a la propriété d'absorber la magie lorsqu'il est congelé, et de la rejeter lorsqu'il est échauffé. Alors ça peut servir à capturer un sortilège. L'amusant c'est qu'une telle magie est difficilement détectable tant que le sortilège n'est pas libéré, sauf si on sait ce qu'on cherche. Dans ce cube par exemple, j'ai glissé un sort de bouclier, c'est pratique non ?

- Alors ça, c'est incroyable. J'ai étudié la magie des années durant et je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose.

- Oui, c'est nouveau, c'est peu diffusé en province.

- Ce genre de systèmes pourrait sans peine remplacer les parchemins, les bâtons magiques...

- Holà, doucement, comment tu y vas. Ces cubes se vendent gentiment mais ça n'a pas le succès que j'espérais, parce que si on met un sortilège trop puissant dedans, le cube est détruit par la libération de l'énergie mystique. Et puis la thaumine, c'est horriblement cher. Je vous ai dit que c'était moi qui fabriquais ça ? C'est moi qui fabrique ça. Enfin, j'ai des parts dans la société qui les fabrique.

- Ah, mais ça alors !

- Ben oui. Il faut bien vivre. Bon, Bedilan, vous comptez faire quoi ?

- Le dénoncer pardi, la justice doit triompher, le droit, la liberté...

- Oui oui, très bien.

- Il y a quand même un petit truc que je ne comprends pas. Que Bedilan complotte, admettons, mais pour quelles raisons a-t-il laissé cette lettre le compromettant ?

- Oh ça je sais. C'est que Figatelli a oublié d'être bête, c'est sans doute pas son premier coup tordu, et je suppose qu'il n'a eu qu'une confiance très modérée en Bedilan. Voici pourquoi il lui a fait signé un document tel que celui-ci, au cas où les choses tourneraient mal, au cas où Bedilan se ferait descendre par quelqu'un d'autre, au cas où... bref, Figatelli s'est couvert, et on ne peut pas lui donner tort sur ce point. Je suppose qu'une fois l'affaire terminée, ils se seraient retrouvés pour brûler la lettre et mettre fin solennellement à leur coterie.

- Ah, le beau sac d'ordures !

- Que voulez-vous, le monde n'est pas peuplé que d'honnêtes gens.

XVIII The Wouping Machine

Et au matin, les preuves de la supercherie abominable du Ministre du Commerce s'épalaient dans les colonnes du "Séléune Libéré", qui avait différé la diffusion pour sortir le scoop. Rapidement, la ville entière fut au courant. Figatelli et Bedilan furent entendus par la milice, et la presse se déchaîna contre le Ministre, qui dut donner sa démission et quitter la vie publique par la petite porte, celle de la réprobation générale. Il n'y eut pas d'autre suite juridique, le délit étant somme toute fort mineur, mais les Phalanstériens, bien qu'ils eussent pris leurs distances avec les amis de Bedilan, avaient pour un temps perdu tout espoir de gouverner Dhébrox.

Contents d'avoir résolu la petite énigme et satisfaits d'avoir

utilement occupé leurs journées, nos trois compères passèrent encore trois jours paisibles dans la belle cité, dont ils apprirent à connaître tous les aspects, même les moins reluisants. Puis, Sook vint les trouver pour leur annoncer que les préparatifs étaient terminés, et que le départ aurait lieu le soir même. Ils rassemblèrent donc leurs baluchons, leurs armes et leur matériel, payèrent ce qu'ils devaient à l'aubergiste, et quittèrent Dhébrox en fiacre, en direction des locaux de la SODERA.

Ils y arrivèrent à la nuit tombée. Les gardes peu commodes étaient là, et avaient été prévenus de leur arrivée. Ils furent conduits auprès du "hangar de l'installation spéciale". C'était une salle rectangulaire, dont le haut plafond était soutenu par des piliers de bois largement espacés. Le sol était encombré d'un bric-a-brac invraisemblable de caisses, d'outils, de matériaux et de papiers recouverts de tableaux, graphiques et interminables colonnes de chiffres, ainsi que des "Monsieur Bloblo". Huit magiciens en grande tenue, payés par Sook, s'agitaient autour du dispositif, qui consistait en une large plate-forme surélevée d'un mètre, tout en malachite polie. Six cônes de lumière magique jaillissant du plafond délimitaient par terre six cercles diffus.

- Voici la machine à woup, énonça Sook, bien que la chose fut évidente pour tous.

- Et ça marche comment ?

- Et bien quand on actionne le dispositif de commande qui est ici, la machine transforme le sujet en toutes petites particules, qui sont des morceaux très très fins, et les projette très très vite jusqu'au point souhaité, où ils se réassemblent automatiquement. Et normalement, dans le bon ordre.

- C'est... c'est douloureux ?

- En principe non. Oui Morgoth ?

- Pourrais-tu me suivre à côté, j'aimerais avoir ton avis sur le réglage à apporter aux broches, loin du champ de polarisation des modules d'interface induit par le couplage des bobines à induction du dispositif.

- Eh ? Ah, oui, comme tu veux.

Ils s'isolèrent dans une petite pièce, un bureau inoccupé à

cette heure de la nuit.

- Bien trouvé la polarisation de l'induction machin, t'as inventé ça tout seul ?

Morgoth s'appuya à la fenêtre et scruta l'obscurité. La pluie avait redoublé et formait un film mou sur l'extérieur de la vitre, parcouru par des ruisseaux, des torrents éphémères.

- En fait, je voulais ton avis sur cette histoire avec Bedilan.

- Je croyais l'affaire classée. La manigance tortueuse du politicien véreux s'est retournée contre lui, la justice et la vérité ont triomphé, les vaches broutent dans les prés, générique de fin. Tu veux quoi de plus ?

- Oui, tout est pour le mieux. Cela dit, il y a encore quelques zones d'ombre dans cette histoire. Bedilan met en scène l'agression, soit, mais pour quelle raison nous a-t-il ensuite engagés pour faire la lumière sur cette conjuration ? Il ne nous connaissait pas et n'avait aucun moyen de s'assurer que nous ne découvririons pas la vérité.

- C'est vrai, c'est assez curieux, quand on y réfléchit. Trop de confiance en lui, peut-être.

- Un travers assez commun, mais un autre détail m'a tout de même étonné. A la place de Bedilan, je n'aurais sûrement pas agi de la sorte. Je suis sans doute trop prudent, mais il me semble que je n'aurais jamais joué ma carrière politique d'une façon aussi légère, en tout cas pas en misant sur une franche canaille telle que Figatelli. Et puis, les ennemis de Bedilan sont puissants, ces fabricants d'armes sans foi ni loi, prêts à faire des fortunes en compromettant la paix de Dhébrox et du monde, ils existent, et certains sont sûrement assez surnois pour ourdir des complots tortueux pour le perdre.

- Du genre ?

- Par exemple, imaginons qu'une puissance souterraine ait payé Figatelli, ou bien se soit attaché ses services par un quelconque moyen. Imaginons que l'attentat ait été faux, certes, mais que Bedilan n'ait pas été au courant. En fait, on peut supposer que Figatelli aurait approché Bedilan pour le prévenir et que, sous couvert de lui donner des conseils de prudence, il se

soit renseigné sur ses habitudes et ses itinéraires. Le lendemain, notre politicien ne résiste pas à l'envie de faire connaître ses misères à la presse, sauf que quelques jours plus tard, on découvre "par hasard" des documents mettant en cause Bedilan lui-même dans cette crapulerie. Il s'en sortirait ridiculisé, les Phalanstériens seraient très affaiblis de ce scandale, d'autant qu'apparemment, il y en a eu d'autres auparavant...

- Ah, voilà un plan bien compliqué.

- Mais poursuivons le raisonnement. Qui donc aurait pu monter un coup aussi tordu ? Un magicien, assurément, car sans cela Figatelli n'aurait pu s'échapper le soir de l'attentat. Quelqu'un de puissant et riche, ayant des intérêts dans les fabriques d'armes, puisque c'est le principal intérêt de perdre les Phalanstériens. Quelqu'un enfin qui nous aurait mis sur la voie de Figatelli, quelqu'un qui savait qu'il ferait un crochet par la tour en ruine ce soir là, et que les providentielles preuves de la forfaiture de Bedilan s'y trouvaient. Bref, un être profondément surnois et doté d'une remarquable absence de scrupules moraux.

- Crois-tu ? Pourtant, il me semble...

En se déplaçant insensiblement, Sook avait pris le coupe-papiers qui traînait sur son bureau, un ustensile d'acier particulièrement aiguisé. Son mouvement était si maîtrisé, le son de sa voix si banal qu'elle ne se serait pas conduite autrement en faisant ses courses. Son attaque fut presque parfaite, une attaque que Vertu elle-même n'aurait pas renié. N'eut-elle été myope toutefois, qu'elle se serait aperçue que dans le reflet de la vitre, Morgoth l'observait. Un simple mot de commande lui suffit pour déployer, en une fraction de seconde, le sortilège protecteur qui transforma sa peau en une matière souple comme le cuir, solide comme le fer, grise comme le roc. La lame de la sorcière fut impuissante à la pénétrer et se brisa net près à ras la garde, et tout en émettant une note de pur cristal, jaillit dans les airs en tournoyant, manquant d'éborgner la meurtrière. Bien que légèrement ralenti par sa protection, Morgoth se retourna et empoigna son adversaire à la gorge, étouffant la conjuration mortelle qu'elle s'apprêtait à lancer.

- Et maintenant, c'est plus qu'un soupçon. Ainsi c'est toi, traîtresse, qui était derrière toute cette noirceur, et ce sont tes petits trafics que tu cherchais à protéger. Et dire que nous sommes venus te demander ton aide pour te débusquer toi-même, ah tu as dû bien rire de notre naïveté ! Comment un être d'une telle vilenie a-t-il bien pu prospérer dans cette ville de paix ? Parle, créature maléfique !

- Rheuu... rueuu...

- Ah oui, pardon. Parle maintenant, et gare à toi si tu cherches à marmonner une incantation...

-Ah, donc tu m'as découverte. Qu'est-ce qu'on dit dans ces cas-là ? Malédiction, je suis faite comme un rat ? les Karoths sont qu'huit⁷ ? C'est bon, tu as gagné, tu es le plus fort et le plus malin, tu les auras tes XP. Mais ça n'a pas d'importance, car vois-tu, ça ne changera rien au déroulement de l'histoire. Les Phalanstériens sont déconsidérés, les Séléunes gagneront ces élections, et j'obtiendrai du Sénat les lois que j'ai payées. Et enfin, je pourrai vendre à prix d'or les automates de Baentcher.

- Ainsi donc, tu travailles bien pour eux. Mais quelle folie t'a prise de t'allier à Condeeza et à ses sbires ?

- Tu ne comprends pas gamin, je ne suis pas alliée à eux. S'ils réclament avec tant d'insistance mes soldats mécaniques, c'est parce qu'ils ont découvert que l'usurpateur de Gunt avait à sa disposition une nouvelle arme magique, l'oeuf de Merenra, un outil de destruction capable de détruire une cité entière en une seconde. L'invasion de Gunt qu'ils préparent a pour but de détruire cette arme avant que l'usurpateur ne soit en mesure de l'utiliser contre Baentcher. Moi, je n'ai fait que leur vendre les armes qu'ils réclamaient pour se défendre légitimement contre une tyrannie expansionniste. En somme, je fais le bien. Tout en

⁷Cette expression populaire rappelle une anecdote historique. Lorsque Thadel le sorcier-mort affronta les Pictetés lors de la bataille décisive de Dûnkhalzbong, à la fin de la guerre Kaaz-Hoolay, il attendit le renfort de la légion des farouches guerriers Karoths, qui lui devaient allégeance. Hélas, seuls huit d'entre eux se présentèrent pour honorer la parole donnée, force bien insuffisante pour renverser le cours tragique de l'histoire. Sic transit gloria mundi...

veillant à ma prospérité, bien sûr.

- Mais quelle est cette histoire d'oeuf de Merenra ? De quoi s'agit-il encore ?

- Oh, une arme terrible, comme je te l'ai dit. Tu vois le cube de thaumine ? Imagine un instant qu'on en empile mille, les uns accrochés aux autres. Tu remarqueras que c'est particulièrement facile grâce aux encoches et rainures que tu as sans doute étudiées, et qui sont tout à fait idoines à cet usage.

- Et alors ? On obtiendrait un gros cube.

- Or, la thaumine libère les sortilèges qu'elle emprisonne dès qu'elle est exposée à une forte température. Suppose qu'une de ces sphères de thaumine se déclenche, produisant son effet, comme par exemple, au hasard, une boule de feu...

- Ses proches voisins seraient immédiatement...

- Tu commences à comprendre.

- Et elles mettraient alors le feu aux autres, et ainsi de suite...

- Les mille autres !

- Hazam tout-puissant !

- Sache maintenant que l'oeuf de Merenra est un tel dispositif, qui contient non pas mille, mais un million de cubes ! Imagine la puissance dégagée en une seconde. A mon avis, ça doit être joli à regarder, mais de loin. Même une ville de la taille de Baentcher serait réduite en cendres. Très fines les cendres. Et éparpillées jusqu'à loin.

- Malédiction.

Morgoth s'appuya contre un mur, frappé soudain par la sauvagerie des hommes capables de concevoir de telles abominations pour leurs guerres ineptes.

- Mais quel genre de sorcier pourrait faire une chose pareille ? De quel esprit tordu et démoniaque pourrait donc surgir une telle monstruosité ? Quel genre de malade...

- Tiens, j'ai l'impression qu'une idée horrible te vient...

- Mais bien sûr... C'est toi qui fabrique ces cubes, c'est toi qui a...

- Et notre sympathique gagnant remporte un filet garni !

- Tu armes... les deux nations...

- Comme je te l'ai dit, je ne suis pas alliée à Baentcher, pas plus qu'à Gunt ou à Tartempion City d'ailleurs. Non seulement j'ai fourni, par le biais de deux sociétés distinctes, des armes aux deux puissances, mais en plus, j'ai tenu soigneusement au courant chaque parti des avancées de l'autre, des fois qu'ils oublient l'utilité de m'acheter mes petites merveilles. Alors bonhomme, ça t'épate hein ? Ca change des arnaques à deux piastres de miss Vertu pas vrai ?

- C'est... c'est...

- Subtil ? Finement joué ? D'une rare intelligence ?

- C'est pas tout à fait ce que je voulais dire.

- Eh eh eh... Et le pire dans l'affaire, mon p'tit bonhomme, c'est que tu ne vas rien dire à personne de mes petites manigances. D'une part parce que c'est trop tard, les premières livraisons ont déjà eu lieu, les armées sont déjà en marche, j'ai juste besoin d'une toute petite loi pour toucher mon or. D'autre part parce que tu auras beau retourner la question dans tous les sens, tu as besoin de moi pour libérer les autres ahuris. Alors maintenant, mon coco, le choix est simple, soit tu sauves le ministricule du déshonneur, soit tu évites à tes compagnons de se faire raccourcir par le bourreau de Jhor. La décision t'appartient, Morgoth l'Empaleur.

- Le principe de cette machine ne m'inspire pas confiance, vous êtes sûre qu'elle va marcher ?

- Positivement. D'ailleurs, je monte dedans, et je suis mentalement équilibrée non ?

- Vous avez sans doute raison. Je suppose que vous l'avez déjà essayée des dizaines de fois.

- Oh oui... enfin, des dizaines, peut-être pas, mais on l'a testée, ça c'est sûr.

- Sur des gens ?

- Mais oui. Des sortes de gens. On peut dire qu'on a testé comme sur des gens.

- "Comme" ?

- Comme des sortes de gens... sur quatre pattes... avec un

groin et une queue en tire-bouchon. Mais c'est quasi-pareil... Bon, on a fait trois tests sur des cochons, ça vous va ?

- Des cochons ? Et ils ont survécu ?

- Ah oui, surtout le troisième. Il s'appelle monsieur Gruîk. Les deux autres... ben... il est vrai que du strict point de vue scientifique, ce qui est arrivé ressemblait plus à un tas de rillettes... Mais on a compris le problème, et on a mis au point ces tenues de contention moléculaire que nous allons enfiler.

- Ces pyjamas ?

- Ce ne sont pas des pyjamas, ce sont des tenues de contention moléculaire, et je vous conseille de les mettre soigneusement et de les respecter très fort, parce que c'est ça ou les rillettes.

Et ils mirent les tenues en question, qui en effet ressemblaient à des pyjamas noirs, avec les épaules et le haut de la poitrine colorés de rouge, bleu ou jaune selon les modèles. Le tissu en était souple et élastique, très confortable bien que serré, et mettait particulièrement en valeur les formes sveltes de Xyixiant'h ainsi que les muscles puissants de Piété.

- Ne crois pas que nous en ayons terminé, sorcière, chuchota Morgoth à l'oreille de Sook.

- C'est agaçant de se faire coincer hein ?

- Les êtres de ta sorte sont la lie de l'humanité, et dès que tout ceci sera terminé, je m'arrangerai pour que nous nous affrontions entre sorciers, pour que triomphe le droit.

- "Et je reviendrai, et ma vengeance sera terrible, et bla bla bla...." Si j'avais eu dix sous à chaque fois que j'ai entendu ça...

Puis, rompant l'aparté, elle désigna la dalle noire et ronde.

- Allez, montez et mettez-vous bien droit au-dessus des petits ronds blancs. Surtout ne laissez rien dépasser, à moins que vous ne soyez particulièrement amateur de rillettes de main.

Elle donna l'exemple en grim pant et en prenant position. Une fois que chacun eut gagné sa place, elle porta la main à son inexistante poitrine pour activer la broche qu'elle y portait, qui émit une trille joyeuse lorsque le lien se fit avec son homologue située au loin, à Gunt. Puis s'adressant à ses assesseurs, Sook, fière et pour une fois sérieuse, s'exclama :

- Quatre à téléporter. Energie.

Et une pluie d'étincelles descendit sur nos aventuriers tandis qu'ils se dissolvaient dans le néant.

La Tour de Fer

Morgoth IX – C'est le sentier de la route qui mène au chemin de la voie, disait à peu près Lao-Tseu. Et pour Morgoth, voici venu le temps, non pas des rires et des chants, mais de s'émanciper pour devenir un homme. Voici un nouveau récit plein d'aventure, de rire, d'émotion et de tétine.

I La Convent malgré lui

Depuis ses insondables tréfonds jusqu'à ses pinacles flamboyants, la Tour de Fer avait résonné des suppliques des milliers d'esclaves courbés qui avaient versé sang et sueur pour la construire, des suppliques qui n'avaient reçu comme réponse que le fouet ou la mort. Ô, combien elle méritait son nom, cette Tour de Fer qu'un esprit dément avait conçu tout de poutres enchevêtrées, de plaques boulonnées, de chaînes et d'arches vertigineuses. De loin, on aurait dit une dague barbelée pointant ses multiples pignons vers le ciel comme pour le déchirer, une dague déjà souillée de coulures de sang. Quel que fut son génie pour faire tenir debout une si grande et si lourde masse, l'ar-

chitecte n'avait rien prévu pour empêcher le fer de rouiller. A la base étaient fixées ce qu'un observateur peu attentif aux proportions aurait qualifié d'ailettes, des contreforts gigantesques tranchant la structure même de l'antique cité de Jhor, plantés à travers les bâtiments, sans égard aucun pour le tracé des rues ou les besoins de la population. D'immenses rangées de colonnes formaient le corps du bâtiment, au travers desquelles il était impossible de deviner la structure interne, pas plus que la raison d'être de l'édifice. Des étages supérieurs portaient cinq grands panneaux vastes chacun comme une place de marché, dont la forme rappelaient les ailes d'un monstrueux chiroptère, et qui portaient un ensemble complexe de sortilèges et de machines de guerre propres à tenir tête à tout assaut aérien. Au sommet, surplombant la ville et même les grandes collines du voisinage, palpitait un feu démoniaque visible même en plein jour. A ceux qui l'ignoraient, les initiés expliquaient à mi-voix qu'il s'agissait de l'oeil de Bronze, un mystérieux artefact magique, fruit des travaux des plus brillants sorciers du Covenant Royal de Gunt.

Et dans l'un des niveaux les moins fréquentés, proches de la base, un des plus mystérieux que seuls arpentaient parfois quelques rares spécialistes en quête de savoir ancien et de rare matériel magique, conversaient deux femmes venues de lointaines terres étrangères, deux femmes acharnées à leur triste besogne. Elles avaient été les témoins muets de maint maléfices, elles avaient assisté à des expériences révoltantes et contre-nature, elles avaient entendu les mélopées blasphématoires de nécromants fous se prosternant devant les idoles de Nug et de Yeb, elles avaient tenu entre leurs doigts usés les amulettes anciennes forgées par des peuples oubliés depuis des éons, et leurs yeux avaient parcouru les parchemins abominables écrits à l'encre de sang sur la peau humaine, vomissant un savoir hideux et malin. Mais rien de tout ceci ne les avait détournées une seconde de leur tâche humble et obstinée.

– Madame Da Silva, venez donc voaw ici donc qu'est-ce que j'ai twouvé !

Voyant que sa collègue considérait avec étonnement l'objet

qu'elle tenait dans ses mains, Maria Consuella Da Silva Y Figueroa rangea son balai dans son seau et approcha sa silhouette cinquantenaire et percluse de rhumatismes.

– Marie-Josée, qu'est-che que vous m'avez encore dégot-téché ?

– Wegawdez cette cochonnewie, c'est quoi encow qu'ils nous ont inventé ? C'est wangé n'importe comment comme d'habitude, ils ont mis ça avec les instwuments de musique.

– Aaaah là là là là... Ay, mais ch'est quoy ? Qu'est-ce que c'est laich !

– On diwait le cwâne de quelque bestiole...

– On lui aurait fourraich les tibiach dans le néou...

– Oh mais dites-donc là, on diwait des sowtes de fils... C'est-y pas une vawiété de guitawe des fois ?

– Si ch'est oune guitare, ch'est normal qu'elle soit dans la pièce oùque on ranche les instrumench de miousique.

– Oui mais c'est peut-êt' pas un instwument, qu'est-ce que j'en sais moi de leur magie.

– On n'est peut-être pas chour que ch'est ouin instrument, mais on est chour que ch'est en os. Moi, je le mettraich dans la pièch où on ranch les vieux och.

– En tout cas, on est suw de se faiwe disputer... Bon, ben je vais wanger cette saleté avec les os.

Et Marie-Josée Fortunée Laventure dandina sa masse de graisse et de mamelles jusqu'à ladite pièce en traînant les savate, d'une main tenant l'objet avec répugnance, de l'autre soutenant ses vieilles lombes. Elle déposa la chose aux pieds d'un squelette pendu à un portique à roulettes, un de ces squelettes que l'on destine généralement aux études anatomiques et que les étudiants affublent de surnoms tels que "Gertrude", destinés à dissimuler le malaise que l'on éprouve à fréquenter un cadavre humain. Puis, elle referma soigneusement la porte derrière elle, et prise d'une soudaine illumination, s'écria :

– Oh mais dites-donc, c'est pas qu'on appwoche de l'heure de la pause là ?

– On dirait biench. On descend à la cafétériach ?

– C'est pas twop tôt. Et sinon, comment va madame vot'mèwe là ?

– Pas trop biench...

Et, tout en devisant des ennuis de santé de madame Dos Santos, des études problématiques du jeune Jean-Baptiste Laventure, de l'augmentation scandaleuse du prix du poireau et de toutes sortes de sujet qui n'ont qu'un assez vague rapport avec la matière habituelle d'un récit d'héroïc-fantasy, nos braves commères quittèrent la "Remise Judiciaire des Objets Magiques Non Identifiés", parfaitement inconscientes d'avoir mis en branle une ancienne nécromancie.

Il est un lieu terrible et mystérieux que seuls ont vus en songes les fous et les prophètes, un pays fait de voiles gris et glacés qui effraie jusqu'aux dieux, un monde secret que pourtant, nous sommes tous appelés à explorer lorsque sonnera notre heure. Nulle chair n'est permise en ce lieu, qui veut y séjourner doit laisser derrière lui sa dépouille mortelle. Innombrables sont les ombres qui s'y croisent et entrecroisent, muettes, ce sont les âmes des défunts venus de mille fois mille mondes, en route chacune vers son séjour éternel.

Mais il est d'autres créatures, moins nombreuses, qui restent ici plus longtemps. Elles s'accrochent aux voiles gris, se tapissent dans de douillets cocons ectoplasmiques, glissent le long de chemins oubliés en quête de leurs passions abolies, ou parfois, s'assoient au bord des allées les plus fréquentées pour observer le ballet sans fin des lucioles, profitant de la paix qui règne en ce lieu.

Il ressentit l'appel. Encore. ça devenait une habitude. Même pas une surprise. Aucune peur. L'aptitude à la peur est la première chose que l'on perd après la mort. Ce qui est logique, quand on y pense.

Il faudrait qu'il compose une petite ballade sur ce thème. Lorsqu'il aurait recouvré sa voix.

Il entreprit alors le chemin du retour.

II Rap et tôle

*Moi chuis né dans la merde
J'veais finir dans la merde
Moi j'veais m'prendre une boulette
Comme Mou Pack ¹ dans la tête*

– Qui c'était ce Mou Pack ? Demanda Sarlander à Grand-marteau Rochebrise, qui préférait se faire connaître sous le sobriquet de "Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah".

– Mou Pack, c'était un vrai mec tu vois, un type qui a vécu vite et qui est mort tôt. Mou Pack, tu vois, c'est un mec qui est mort pour ses idées, tu vois. Ca c'est un vrai mec tu vois, sa vie est un exemple pour la jeunesse et pour tous les nains. Tu vois ?

– C'est vrai, expliqua Ghibli quand Puppy fut hors d'ouïe, qu'il défendait des idées originales. En particulier en matière commerciale, où il était partisan de considérer comme facultatif le fait de rembourser les fournisseurs. ça ne lui a pas valu que des amis. Il avait de façon plus générale une conception spéciale de la propriété privée. Pour tout dire, il considérait que la propriété c'était le vol. Comprendre par là que la propriété des autres, c'était son vol à lui.

– Ah, je vois. Un idéaliste quoi. On n'est pas loin de la doctrine communale de Marxengael, qui préconisait la redistribution de l'outil de production au profit des prolétaires, de manière à...

– Dis-donc l'elfe, tu ne serais pas un peu pédant ? En plus ?

Cela faisait quelques semaines que le gros de la Compagnie

¹Brosseroche Peignecailloux, dit "Mou Pack" (car il était très lent à descendre six bières), trouva la mort à 68 ans, ce qui est fort jeune selon les critères nains, dans de troubles circonstances liées semble-t-il à un trafic de stupéfiants. Il eut toutefois le temps de composer quelques-uns des chefs-d'oeuvre de la chanson naine contemporaine, tels que "J'baise ta mère", "Moma lik my dik", "Ta mère j'l'encule", "Dans l'cul d'ta maman" ainsi qu'un florilège de comptines pour la fête des mères.

du Gonfanon, c'est à dire Vertu, Mark, Monastorio, Sarlander et Ghibli, avaient été capturés par la douane alors qu'ils entraient au royaume de Gunt. Depuis, ils attendaient leur jugement dans les geôles de la Tour de Fer. La plupart d'entre eux ayant déjà eu affaire à la chose pénitentiaire, ils estimaient donc en connaisseurs avoir été plutôt bien traités. De fait on les avait dépouillés de leurs possessions et jetés dans ce cul de basse-fosse, ils avaient une nourriture presque acceptable et jouissaient d'une heure de promenade quotidienne dans une cour intérieure. La prison n'avait que quelques années d'existence, elle avait été conçue dès l'origine en tant que prison, ce qui était rare dans un monde où l'on considérait que n'importe quelle forteresse avec des murs épais et des fenêtres étroites pouvait faire l'affaire. Les murs de la Tour de Fer ne l'étaient pas tant que ça, épais, mais ils étaient en fer, inutile donc d'espérer les creuser avec une cuiller en bois. La cellule où croupissaient les quatre compagnons mâles, ainsi que sept nains de B'rszon Herk arrêtés avec eux et trois voleurs de poules de Jhor qui étaient là avant eux, mesurait vingt pas sur dix de large, autant dire qu'elle était bien assez vaste pour eux. La pièce était très haute de plafond, et le bas de l'unique porte arrivait à trois hauteurs d'homme du sol, de telle sorte qu'il était impossible de tenter une sortie en force. Pour les sortir, les gardiens utilisaient une échelle de fer amovible, qu'ils ramenaient soigneusement après usage. Non contente d'être haute, la porte était d'une épaisseur dissuasive. La lumière, qui jamais ne s'éteignait, était fournie par trois globes magiques fixés au plafond. Ils n'avaient trouvé aucun moyen de s'échapper. Pour tuer le temps, ils se racontaient des histoires, chantaient des chansons, songeaient à ce qu'ils feraient une fois dehors.

– Ben moi c'est décidé, j'arrête cette quête pourrie, posa Ghibli du ton de celui qui défie quiconque de le contredire.

– Je comprends totalement ton attitude, acquiesça Mark. Cette histoire ne nous a rapporté que des ennuis, et je t'emboîterais bien volontiers le pas si je n'étais tenu par mes "devoirs" de "paladin".

– Mais la reine des elfes ? S'insurgea Sarlander.

– Si tu n'étais pas un de ses amis, je t'exposerais plus avant ce que tu pourrais en faire, de la reine des elfes. Qu'elle garde son or et qu'elle aille aux putes avec si ça la chante, je rends mon tablier.

– Aye, et le sort du monde, ami, qu'en fais-tu ?

Monastorio était sorti de sa réserve, il est vrai qu'il n'était pas particulièrement disert au naturel, et la détention ne l'avaient pas déridé.

– Bof, le monde, il en a vu d'autres.

– Mais c'est important. Il faut retrouver cet anneau d'une indicible malévolence et le briser enfin, avant que les forces des ténèbres ne se l'approprient. Comment rester indifférent devant une telle perspective ? C'est une sainte mission que la notre.

– Génial. Alors va trouver d'autres volontaires pour la sainte mission parce que moi, j'ai donné. Comme on dit par chez moi, "ne remets jamais à demain ce qu'un autre couillon va bien finir par faire à ta place".

– Hin hin hin, ricana Mark.

– Monsieur le nain, vous êtes un couard. Dois-je vous rosser pour vous rappeler à votre devoir ?

– Devoir de quoi ? Je suis un mercenaire moi, pas un blanc croisé du Saint-Tétin, je te rappelle, et j'ai été bien peu payé pour les efforts que j'ai fait, pour les kilomètres à cavalier dans la neige, et pour les coups pris et donnés. Et puis observe attentivement les autres nains qui nous accompagnent dans cette cellule. Tu noteras qu'ils font tous partie de la variété des nains couards, et sais-tu pourquoi ? Parce que les nains courageux, c'est ceux qui se sont faits tuer à B'rszon Herk en combattant un ennemi supérieur alors que de toute évidence, l'attitude adéquate était alors de fuir, comme nous l'avons tous fait, je te rappelle. Il en est ainsi depuis le commencement des siècles, ce sont les courageux qui meurent à la guerre et les lâches qui ont le loisir de vieillir en paix et de profiter de leurs amis, de leurs femmes, de leurs enfants et des richesses du monde. Nous sommes tous autant que nous sommes les descendants d'une

longue lignée de poltrons, et je compte bien faire perdurer les nobles traditions de ma famille, pour peu que ces geôliers nous relâchent un jour, ça va de soi.

– Peuh, monsieur le pleutre, vous ne méritez que le mépris. L'homme sans honneur a toujours mille phrases pour justifier ses manquements, tandis que l'homme de bien ne parle que par ses actes. Serions-nous en Malachie, monsieur, que vous feriez moins le malin. Chez nous, on saurait comment traiter les jacqueries de ce genre-là.

– Ah ? Demanda Sarlander, qui était curieux des moeurs étrangères. Et quelle serait votre méthode ?

– Et bien, tout dépend des circonstances, bien sûr. Le garrot, le pal, le bâcher... mais en général, dans les cas ordinaires, on se contente charitablement de la pendoison.

– Surprenante conception de la charité que vous avez, en Malachie.

– Bah, pendre quelques manants de temps en temps leur apprend quelle est leur juste place dans la société, et les dissuade d'ambitions mal venues et d'idées de fantaisie. Et puis, songez que ces gueux, pour quelque raison, se reproduisent toujours plus vite que les gens de bien, et est donc sain d'en occire parfois le surplus sans quoi on se retrouverait bien vite dans une nation de vils mendiants et de traîne-misères. Plaint-on au bûcheron le droit d'élaguer sa forêt ? Non, croyez-moi, une bonne exécution de temps en temps rappelle à la populace grasseuse le respect qu'il doit à ceux qui le dirigent.

– Bien parlé compère, approuva Mark. Tu reveux du saucisson ?

– N'étais-tu pas sensé être paladin à une certaine époque ? Lui rappela l'elfe.

– Contractuellement, je suis tenu de secourir la veuve et l'orphelin et de venir en aide aux petites gens. Mais rien ne dit que je doive penser du bien de la racaille.

– Ah, comme c'est curieux, je me faisais une autre idée des paladins, s'étonna Tiberius.

– Eh oui, mon jeune ami, moi aussi avant d'en être, j'en avais

une autre idée. Cela dit, je ne suis peut-être pas le spécimen le plus représentatif de notre noble congrégation.

– C'est le moins qu'on puisse dire, commenta Sarlander.

– Allez, s'enthousiasma le jeune prisonnier, racontez-nous encore une de vos palpitantes tribulations ! Ah, comme je réalise que ma vie jusqu'ici fut triste et sans relief comparée à la votre. C'est décidé, dès que je sors d'ici, je me lance dans l'aventure, foi de Redshirt ! Ah, comme ma jolie Wayonna sera fière de moi !

Tiberius K. Redshirt, l'un de leurs co-détenus, était originaire de Jhor. Il n'était pas si jeune que ça, mais à vingt-deux ans révolus, il était encore loin d'avoir achevé ses études de sorcellerie. D'après ses dires, il était victime du complot d'un condisciple jaloux qui l'avait fait jeter en prison pour quelque vétille. Du reste, tout dans sa naïve attitude trahissait en lui la victime désignée de toutes les manipulations. Malgré l'adversité, il était plein d'allant, joyeux et sympathique, et ne manquait jamais une occasion d'évoquer sa douce fiancée (dont il avait montré dix fois le portrait à tout le monde) et sa vieille mère qui l'attendait là, dehors.

Le pauvre garçon, se dit Mark. Et avec pitié, il entama le récit d'une de ses peu morales aventures.

– Or donc, voici la véridique, pénible et horrible histoire qui advint lorsque, défiant les affres d'un destin impropre, je pénétrais dans la forteresse de Granola à la recherche des Disques du Pouvoir, talonné par les sicaires du prince Delu...

III Vertu dans l'enfer carcéral

La pauvre se morfondait au fond de son cachot, solitaire et abandonnée, en proie à des crises de profond désespoir et d'abandon qui ne lui étaient pas familières. Elle se sentait souillée, bafouée au plus profond de son âme. La prison était un rude endroit, et depuis qu'elle était retenue là, elle avait eu à subir à maint reprises de la part de gardiens inhumains l'outrage le plus abominable qu'on puisse infliger à une femme.

Ils ne l'avaient pas touchée !

Pas une main baladeuse, pas une tape sur la croupe, pas une remarque salace, même pas un regard appuyé à sa poitrine.

Ils ne lui avaient même pas fait la fouille intime, les malotrus ! C'était quoi ce pays de fous ?

Mais pour qui se prenaient-ils ?

Et quand elle s'était dévêtue pour qu'ils examinent ses vêtements, ils s'étaient RETOURNES ces cochons !

Pourtant, les gardes étaient des hommes entiers, en pleine possession de leurs moyens, et guère plus invertis que la moyenne. Alors quoi, était-elle d'un coup si vieille et fanée qu'aucun homme ne cherche à profiter de sa détresse ?

A la promenade, ses compagnes d'infortune lui avaient expliqué que les gardiens du quartier des femmes étaient choisis pour leur probité et leur droiture morale. Ils étaient recrutés parmi une secte Hazamite de stricte observance, les Panghuri, d'austères dévots qui n'avaient pas même le droit de regarder en face leur propre nudité, ce qui leur posait d'ailleurs quelques problèmes lorsque la nature les appelait à arroser la terre.

Jamais elle ne s'était sentie aussi humiliée.

Où diable étaient-ils, ces soudards grasseyant entre les bras desquels elle aurait pu négocier quelque avantage, ou même préparer son évasion ? Avec ces tristes faces de lune, pas d'espoir de ce côté-là.

Avant de mater à l'oeilleton, ils demandaient toujours "eh-oh, vous êtes visible ?".

Parce qu'en plus, ils lui disaient vous. Et ils lui donnaient du "madame".

Ah, les immondes sagouins !

Elle avait beau se concentrer, elle n'arrivait pas à faire naître en elle ce brasier, cette boule tournoyante de haine ardente qui lui donnerait la force de déchirer les barreaux de sa prison. L'isolement, la solitude et le désœuvrement sont l'occasion pour les âmes fortes de se conforter encore, par la méditation, l'intros-

pection et la recherche de la vérité intérieure². Elle devait retrouver Ryunotamago, son arme. Une malédiction la liait à jamais à cette lame orientale d'une grande puissance, elle ne pouvait manier d'autre épée. Même si elle trouvait moyen de s'évader, cela ne lui servirait à rien si elle ne retrouvait pas son sabre.

Elle remonta par la pensée le long de ce lien que nul ne pouvait briser, son épée l'attendait là, bouillonnant de rage, pas très loin en fait... Quelques cloisons à franchir, quelques plafonds de fer sans doute... Oui, mais comment ? Une menue distance, mais des obstacles insurpassables. Voilà des considérations qui avaient traversé les esprits de tous les prisonniers, sans nul doute.

Tiens, mais elle s'était rapprochée, cette lame...

Non seulement elle s'était rapprochée, mais elle continuait à se rapprocher. Vertu pouvait la sentir, un sens secret l'en informait du plus profond de ses tripes... Ryunotamago n'était plus qu'à une trentaine de mètres maintenant, il se trouvait au même niveau qu'elle. Quel était ce bruit, qui résonnait dans les couloirs métalliques ? Rythmiques ? Une musique peut-être ? Oui, une musique comme elle en avait déjà entendue, moqueuse et désabusée. Mais où l'avait-elle entendue ? C'était comme si le souvenir la fuyait... Non, c'était plus que cela, c'était tout son esprit qui partait... Quelle était cette torpeur ? Pourquoi son corps se faisait-il lourd et inconfortable, pourquoi peinait-elle à garder les yeux ouverts ?

Un sortilège !

Elle résista autant qu'elle put, arc-bouta sa conscience contre l'engourdissement qui la gagnait, et qui toujours progressait. Puis elle employa une vieille technique qui jamais ne l'avait trahie, elle se mordit les phalanges, se lança contre le mur proche et y donna des coups de pied, en quête d'une salvatrice douleur qui la tiendrait éveillée.

Et elle y parvint.

La musique avait enflé, seconde après seconde, et parvenait

²Et pour les âmes moins fortes, ils sont l'occasion de conforter son biceps par la pratique de l'onanisme, ce qui n'est pas forcément plus inutile que la méditation, du reste.

maintenant de derrière la porte de fer de sa cellule. C'était là, à quelques mètres, que se trouvait aussi l'épée, objet de son désir dévorant. Qu'il entre donc, ce magicien mélomane, il aurait une belle surprise. Elle se coucha par terre, feignant d'avoir succombé au charme soporifique, et s'aperçut alors que sans le secours de la station verticale, il lui faudrait user de toute sa volonté pour rester effectivement éveillée. Comme dans un rêve, elle entendit plusieurs clés fureter dans la serrure d'acier, avant que l'une d'elle ne l'actionne. Elle avait perdu la notion du temps, s'était-il écoulé des minutes ou des secondes ? L'appel de la lame maudite l'inonda d'un regain de volonté, elle entrouvrit une paupière, juste assez pour que dans la pénombre, sa veille ne soit pas remarquée par l'intrus.

Était-ce un cauchemar ? Avait-elle finalement rejoint le pays des songes, malgré ses efforts ?

Elle reconnut alors le luth. Un squelette, porteur d'un luth fait d'os. Une vision étrange, et pourtant familière, celle d'un ami disparu, d'un barde mort-vivant, définitivement tué lors de leur capture.

Il joua à son oreille, mezzo forte, un petit air entraînant qui dissipa aussitôt en elle toute trace de la magique somnolence. Elle se releva donc sans peine, et contempla son camarade perdu, et maintenant retrouvé.

– Ne crie ni ne te pâme,
Car un os n'est qu'un os.
Mon âme reste mon âme
Revoilà Clibanios.

IV De l'inconvénient d'être Redshirt

– ...et voici donc comment seul, blessé, à mains nues et atteint de gastro-entérite, je défis une tribu entière de Baradaniktos mangeurs de tête. Mais mon triomphe allait être de courte durée, car déjà au loin battaient les tambours de guerre de Ghorghor le borgne, appelant à la vengeance les farouches...

Mark avait beaucoup lu de romans d'aventure dans sa jeunesse, aussi n'avait-il aucune difficulté à inventer tout un tas d'histoires véridiques, horribles et édifiantes pour distraire Tiberius.

– Ah, nota Sarlander qui avait l'oreille fine, on dirait que quelqu'un a décidé de ponctuer ton récit haut en couleur par un petit air, entendez, ça vient du couloir là-haut.

– C'est vrai, on dirait même que ça vient par ici. Nyaaaaaa... Wah les mecs, je crois que je vais en écraser méchant là...

– Oui, grododo. Je me demande si... zzzzzz...

– Gni ?

– Oh, debout vieux fainéant !

– Quequoi... Eh, Vertu ! On est où là ?

– On s'évade, c'est l'heure. Tiens, ta Holy. Clibanios n'a pas pu ramener ton armure, il faudra la chercher dans la réserve. Aide-nous à réveiller les autres.

– Ah, OK. Clibanios ? Mais, qu'est-ce que... T'étais pas mort ?

– J'étais mort, c'est un fait, plus qu'à l'accoutumée

Et j'errais sans soucis chez les perdues

Quand j'entendis l'appel plutôt inattendu

D'une noire magie qui m'a ressuscité.

Sans idée du pourquoi, j'en étais revenu

Parmi les ossements d'une triste remise

Peuplée de muridés et de poussière grise

Ballant bien tristement, à un crochet pendu.

Je me décrochais donc, des réponses cherchant

Parmi la collection des biens amoncelés.

Je trouvais ainsi en plusieurs pièces, morcelé,

Notre pauvre bagage, dispersé à tous vents.

Il fallut en manteau et chapeau me vêtir.

La nuit étant venue, je sortis en cachette,

Et fus bientôt surpris par un garde en goguette

Qui crut voir une liche, et me laissa partir.

Je lus sur un panneau que j'étais en prison,

J'avisais un quidam, demandais mon chemin,
Il montra le quartier des femmes de la main,
Et comme c'était mon but, j'en pris la direction.
Par la magie des notes, j'endormis les gardiens,
Je pus donc consulter le registre à loisir,
Puis, muni de la clé, j'eus l'honneur et plaisir
De rendre liberté à madame Lancyent,
Ainsi donc que ses armes, son arc et son épée.
Vous ayant déjà détaillé l'opération,
Signalons simplement sa réitération,
Ainsi donc, mes amis, vous voici délivrés.

– Bien bien. Mais tu as quoi sur la tête là ? On dirait que tu as un crochet vissé dans le crâne, mon pauvre ami !

– Oui, bon, ben on n'a pas le temps pour les travaux de taxidermie.

Et ils ranimèrent bien vite leurs compagnons, ainsi que les nains de B'rszon Herk, car ils trouvèrent correct de les faire profiter de l'aubaine. Ils se secouèrent, se partagèrent l'arsenal que Clibanios avait eu grand peine à trimballer jusque là, puis mirent le cap vers la sortie. Soudain, une petite voix les héla.

– Eh, là !

– Hum ? Fit Mark en se retournant, pour voir que Tiberius Redshirt s'était péniblement relevé, et manifestait le désir de les suivre.

– Vous n'allez tout de même pas me laisser croupir ici ?

– Tu crois que c'est bien prudent de partir à l'aventure, Redshirt ?

– Comme je vous l'ai dit, c'est mon rêve que de me battre utilement. Et je vous assure que je puis vous aider dans votre évasion, je suis magicien après tout, et surtout, je connais ces lieux qui vous sont étrangers.

– Ah là, il marque un point, ce drôle, commenta Vertu.

– A votre service, madame. Vous êtes ?

– Jamais son sabre ne faiblit,

Jamais sa flèche ne faillit,

Sans pitié pour ses ennemis,

Ni beaucoup plus pour ses amis.
Elle vole aux bronzes leur patine,
Aux élégantes leurs bottines,
Son trône au seigneur Palpatine,
Et aux nourrissons leurs tétines.
Bons bourgeois, tremblez pour vos biens,
Vilains, cachez troupeaux et chiens,
De vos richesses ne reste rien
Là où passe Vertu Lancyent.
Ce à quoi elle répondit :
– En écharde et en poudre d'os
Très bientôt sera Clibanios
Avant de poursuivre en prose :
– En tout cas, si vous pouvez nous aider de quelque façon à
quitter cet endroit, on pourra s'entendre, monsieur l'inconnu.
– Tiberius K. Redshirt, pour vous servir.
– Voilà un joli nom. Tout à fait prédestiné. Bienvenue dans
la Compagnie du Gonfanon, camarade.

Il est juste à ce point de récit que je décrive Tiberius Red-shirt, afin que vous puissiez en avoir une image juste. Il était assez grand, de la variété dégingandée, tout à la fois maigre et porteur d'une bedaine naissante, comme souvent les hommes peu adeptes de l'exercice physique. Ses traits ne présentaient ni irrégularité, ni grâce particulière. Sa tête large reposait curieusement sur des épaules trop étroites, ses cheveux ressortaient presque blonds lorsqu'ils étaient fraîchement lavés, et ses yeux bleus avaient du mal à se fixer plus de quelques instants sur un sujet précis. Il avait tout du magicien, en fait.

Tâchons maintenant de retrouver nos larrons dans la tour. Ils avaient monté deux étages. Comme ils étaient maintenant nombreux, et avaient peine à passer inaperçus, même en cette heure tardive où la plupart des étudiants et des mages de la Tour avaient déserté les couloirs. Aussi avaient-ils décidé, sous l'impulsion de Vertu, de recourir à une ruse subtile et inédite,

un machiavélique chef-d'oeuvre de ruse dont on peut résumer la matière tactique par : on assomme des gardes et on pique leurs uniformes.

Ils arrivaient justement à une large coursive qui ceinturait l'édifice, surplombant la cité scintillante de Jhor. Elle était éclairée de torches magiques à intervalles réguliers, ce qui leur indiqua qu'on en faisait un usage nocturne. L'endroit idéal pour un chemin de ronde. Vertu prit avec elle Mark, Ghibli, Sarlander et Tiberius (dont elle voulait jauger les capacités), dissimulant le reste de la troupe dans une pièce attenante, dont la fonction était indiquée sur la porte : "réserve de nourriture". Ils s'accroupirent, aux aguets, comme ils l'avaient tous fait cent fois en cent lieux. Ils furent bientôt récompensés de leur patience, le pas d'une patrouille se faisait entendre. A l'oreille, pas trop nombreux, ce serait facile. Encore quelques pas et ils tourneraient au coin du coude, se présenteraient dans la ligne de mire. Les lances d'abord... ils étaient quatre, tout allait bien. Beaux uniformes, il n'y avait rien à dire. Bretelles à carreaux, fanfreluches, casques coniques à plumes, mocassins à poulaines, plastron rouge orné de l'emblème du royaume de Gunt, le dragon de gueules issant et deux lunes d'or sur fond d'hermine. Pas faits pour passer inaperçu en campagne, mais avec ça sur le dos, personne ne remettrait en question le fait qu'ils étaient des gardes. En plus, ils n'avaient pas l'air bien expérimentés.

– Regarde, chuchota Vertu à Ghibli, celui de devant est même à ta taille !

– Très drôle.

Effectivement, le combat fut très bref. Par égard pour les préventions de Sarlander et les obligations de Mark, ils se contentèrent d'assommer leurs victimes du pommeau de leurs armes, et les ramenèrent rapidement tous les quatre jusqu'à la pièce déserte où leurs collègues les attendaient.

– Voyons voir les vilaines bobines de ces hommes de main, dit Mark en ôtant le casque du plus grand des quatre. Tiens, ce gusse a quelque chose de Morgoth avec une barbe et une moustache.

– Le mien a un vague air de Piété, dit le nain en essayant le casque (dont seul la barbe dépassait).

– Oh, s'exclama Tiberius, une elfe ! Alors ça, c'est la première fois que j'en vois une aussi belle...

Un silence pesant tomba sur l'assistance.

– Oups, hoqueta simplement Vertu en résumant l'impression générale. J'ai assommé le plus petit, regarde qui c'est, j'ai pas le courage...

Mark ôta le casque de Sook, dont le visage triangulaire et moucheté présentait les premiers signes précurseurs d'un réveil douloureux. Puis il dit, à moitié sérieux :

– Si tu veux, tu as encore le temps de lui trancher la tête. Après, ce sera trop tard.

Pendant ce temps, Tiberius était aux pieds de la douce Xyixiant'h, qui suscitait son intérêt au plus haut point, ce qui était bien compréhensible. Il s'adressa à Clibanios, tout proche.

– Dis moi, ami trépassé, puisque tu sembles connaître tout ce monde, qui est-elle ? As-tu à son sujet quelque petit couplet bien senti ? Je ne doute pas qu'elle t'ait inspiré.

– Approchez, je vous dirai qui

Est la prêtresse de Melki.

Parée de bien des qualités,

Sagesse, calme, et équité,

Son savoir est un puits sans fond

Où s'abreuvent ses compagnons.

En outre, elle est belle comme un rêve,

De jalousie plus d'une en crève,

Il n'est ni catin ni princesse

Qui l'égale en délicatesse.

Elle n'a que de jolies manières

Traduisant un bon caractère,

En bref, elle est belle et pas con,

Quel dommage qu'elle soit un dragon.

La conclusion est malheureuse,

Elle est de la gent écailleuse.

Qui donc, en cette elfette habile,
Aurait reconnu un reptile ?
Quel Don Juan aux yeux de braise
Courtiserait ce ver obèse ?
Il faut avoir un goût bizarre
Pour trouver grâce à un lézard.
Bon, j'arrêterai là mes vers,
Elle me regarde de travers...

– Oui, tu fais bien, dit-elle d'une voix faible. Que s'est-il passé ? Eh mais au fait, tu n'étais pas mort toi ?

– C'est l'hôpital qui se fout de la charité, lui rétorqua Vertu.

– Mais c'est vrai ça, ajouta le nain, aux dernières nouvelles tu agonisais au sommet de je ne sais quelle montagne.

– Je me sens mieux maintenant. Ou plutôt je me sentais jusqu'à ce que des malotrus m'assomment.

– Je crains, madame, d'être l'auteur malheureux et confus de vos tourments, s'excusa Tiberius, plus bas que terre (il est vrai que dans la confusion du combat, c'est lui qui avait frappé l'elfe).

– Bravo, c'était bien visé. Ah mais tiens, quel est ce hâle qui vous nimbe soudain ?

– De quoi parlez-vous ?

– Mais... c'est ma foi vrai, s'exclama Monastorio, regardez Tiberius, il est tout lumineux soudain ! Et cette musique, quelles sont donc ces clochettes glorieuses qui retentissent à nos oreilles ? On dirait le chant des dieux bénissant un mortel ! Voyez la force nouvelle, l'assurance virile qui se dégage maintenant de lui, l'assurance soudaine qu'il a prise !

– Ce qui, traduit du Malachien, signifie que grâce à un coup heureux notre jeune ami niveau un vient de terrasser un dragon mordoré vénérable, prêtresse vingtième de surcroît, ce qui lui confère une pile de XP comme on n'en a pas vu depuis la chute de Skelos. Et tout ça après cinq minutes d'aventure, bravo Tiberius, je crois que tu viens d'établir le record du monde de niveau par seconde.

V La vieille école

– Bon, alors je pense qu'on va faire les choses de manière civilisée, c'est à dire qu'en premier lieu je vais tuer l'enfant de putain qui m'a tapé dessus, et puis ensuite, on pourra négocier. Qui c'était ?

Sook, au réveil, avait l'air de moins mauvaise humeur qu'on n'aurait pu le craindre.

– Oh, eh, du calme, on est tous dans la même galère, intervint Mark. Je suggère que nous réglions nos comptes quand on sera sortis d'ici.

– Mark ! Ca alors, mais c'était donc vrai, tu es encore en vie, mon vieux filet dérivant ! Ah, comme je suis contente de te voir.

– Quel étrange sobriquet, s'étonna Xyixiant'h tout en prodiguant quelque soin à Morgoth. Quelle est l'origine de ce "filet dérivant" ?

– Ah tiens, c'est vrai ça, réalisa l'intéressé. Pourquoi tu m'appelles comme ça depuis toujours ?

– Eh bien, tu n'as pas deviné ? C'est à cause de ta légendaire faculté à ramasser les thons à la pelle.

– Ah ah ah, s'esclaffa Ghibli, je sens qu'on va bien se marrer.

– En tout cas, tu n'as pas changé, toujours aussi charmante et délicate. D'ailleurs, maintenant que j'y songe, c'est curieux que tu n'aies pas changé. ça fait quinze ans qu'on ne s'est vus, et les rides de l'âge n'ont pas adouci les traits déplaisants de ta vilaine bobine.

– Toi par contre tu as changé, éluda Sook. Tu as une face de bientôt-grand-père, et ton front est plus large que dans mon souvenir, mais il est vrai qu'à l'époque, tu avais une grande mèche qui te tombait devant. Et ça, c'est pas un petit bidon qui pousserait des fois ? Ah, mais en parlant de changements, on m'a raconté une incroyable histoire comme quoi tu aurais viré de bord et serais devenu paladin. Y a-t-il un quelconque soupçon de vérité derrière cette invraisemblable fadaise ?

– C'est totalement véridique, répondit Mark d'un air de défi.

Sook pinça ses lèvres, des larmes mouillèrent ses yeux myopes et des hoquets remontèrent de son diaphragme, qu'elle eut toutes les peines du monde à réprimer. Elle se détourna, fit quelques pas, puis ses jambes faiblirent, et elle dut s'asseoir par terre, avant de s'y rouler en frappant le sol de ses petits poings et en poussant de petits cris.

Puis elle se calma et parvint à s'asseoir en tailleur, puis en séchant ses larmes avec sa manche, s'enquit de quelques vieux amis.

– Tiens, Vertu est là aussi. La mauvaise graine a la vie dure. Et où est le reste de la fine équipe ? Ce vieux Wahg-Ork Brise-tibia ?

– Aux dernières nouvelles, il avait levé une armée dans le nord, histoire d'emmerder les nobliaux locaux. Mais bon, il se faisait vieux, ça m'étonnerait qu'il ait fait grand chose de remarquable.

– Et Nilbor, notre gentil archer, vous l'avez revu ?

– Non, pas depuis qu'une certaine sorcière lui a planté sa dague derrière la nuque au Bois-Portefaix. Comment elle s'appelait déjà...

– Ouh, oui, j'avais complètement oublié cette histoire. Ah ah, on se marrait bien quand même.

– Marrait ?

– Et l'ami Belam, notre bon prêtre, où en est-il de son évangélisation ?

– Hélas, j'ai appris qu'il nous avait quitté lui aussi.

– C'est terrible, comment c'est arrivé ?

– Disons qu'il est mort comme il a vécu.

– Dans un mouton ?

– Ouais. Berger. Fourche. Avec le pantalon sur les genoux, il n'avait aucune chance.

– Dur.

– C'était un saint homme.

– Le seul prêtre de ma connaissance qui n'ai jamais eu de goût pour les petits garçons.

– Ou alors rondouillards et frisés.

– Ouais. Paix à son âme.

Un silence s'installa entre les trois aventuriers.

– Ca nous rajeunit pas toutes ces conneries...

– On dirait pourtant que l'outrage des ans nous a touchés inégalement. Tu fais cobaye chez L'Oreal ou quoi ?

– Que veux-tu, je jouis d'une constitution robuste.

– On va dire ça.

Pendant ce temps, Xy avait ranimé Morgoth, aidé par Tiberius, toujours confus.

– Pédoncule ligneux de nudibranche, je me demande si je pourrai encore lancer des sorts.

– Si je puis faire quelque chose...

– Tenez la compresse fermement sur son front, il faut maintenant que j'aille aider Piété.

– On se connaît ? Demanda Morgoth.

– Non monsieur, mais j'ai cru comprendre que nous étions collègues. Tiberius K. Redshirt, magicien en apprentissage de troisième cycle.

– 'chanté. Morgoth. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

– Eh bien, nous avons décidé d'assommer des gardes pour prendre leurs uniformes et nous échapper...

– Quelle idée sotté.

– Je n'ai pas bien saisi votre nom...

– Morgoth. Oui je sais.

– Morgoth... Vous n'avez pas peur qu'on vous confonde avec Morgoth l'Empaleur ?

– La confusion serait justifiée, je suis Morgoth l'Empaleur. Mais d'où...

– Le Seigneur des Ruines !

– Hein ? Il doit y avoir méprise, je n'ai jamais régné sur aucune ruine, je dois avoir un homonyme...

– Mais non, j'aurais dû m'en douter... La légendaire Compagnie du Gonfanon... Ben ça alors...

– Légendaire, légendaire...

– Ah, quelle chance, quel bonheur est le mien de croiser votre route ! Dans tout Gunt, il n'y a pas un seul sorcier de ma génération qui ne suive vos exploits et qui ne rêve de serrer la main du héros de la Tombe-Helyce, l'héritier de Thomar de Gorlenz, l'ennemi mortel de la Reine Noire ! Permettez-moi de vous appeler Maître...

– Tiens, vous n'aimez pas la Reine Noire ? Demanda Vertu, soudain attirée par l'évocation de ce surnom honni.

– Qui l'aime à Gunt ? Les traîtres, les amis de l'usurpateur, voilà ses alliés, mais les vrais patriotes, et ils sont nombreux, savent bien malgré les mensonges officiels quelle est la voie de l'honneur et de la fidélité.

– Mais je croyais que Gunt et Baentcher étaient sur le chemin de la guerre, et surtout je croyais que l'usurpateur était l'ennemi de la Reine Noire ?

– Alors, vos informations datent un peu. Je vais vous raconter toute l'histoire, et vous verrez jusqu'où peut descendre la duplicité des politiciens corrompus.

– C'est pas trop tôt, ça commençait à devenir assez confus.

VI L'histoire du royaume de Gunt

Voici le récit que fit alors Tiberius K. Redshirt à ses camarades d'infortune, médusés. J'en fais ici une retranscription fidèle dans l'esprit plus que dans la lettre, l'expurgeant des hésitations et bafouillages propres au langage oral, des commentaires des auditeurs, des escapades digressives et autres scories verbales.

Or donc, vous savez sans doute que le royaume de Gunt fut fondé voici sept siècles par quatre archimages, messires Kle-tius Hippogryffe, Sofia Von Bouftouf, Darax Grolezaar et Junina Bec-de-Corbin. Chacun d'entre eux était le chef d'un grand parti, tout à la fois école de magie et secte hazamite. L'union de leurs quatre courants, jusque-là rivaux, permit l'émergence d'une puissance considérable et l'unification du royaume, qui

devint la prospère nation que vous connaissez. S'inspirant de ce qui avait réussi à Dhébrox, nos aïeux prirent le parti de s'investir le moins possible dans des relations avec les états voisins, qui se bornèrent à des échanges de colifichets et du sponsoring culturel.

Je vous épargne les multiples tourments de notre longue histoire, toujours est-il que depuis près de vingt ans, nous vivons sous la douce fêrule du fameux Athanazagorias Dumblefoot, le plus grand sorcier du monde, qui a accepté le titre de Magiocrate de Gunt et les responsabilités qui vont avec. Et de fait nous n'eûmes qu'à nous en féliciter, car non content d'être un sorcier compétent, c'est un homme bon et sage, et un dirigeant avisé qui sut contenir les ambitions déplacées des uns et des autres, et équitablement partager les richesses du royaume. Dans un premier temps.

Las, quelles que fussent ses vertus, l'Archimage n'est qu'un homme, et comme tel, il est faillible. Ainsi, lorsque voici huit ans il appela au poste de Sénéchal le felleux Marakhter, nul dans le pays ne s'en alarma, tant il semblait que ce personnage falot avait tout du petit commis de l'Etat sans envergure.

Nous déchantâmes.

Bientôt, d'alarmantes rumeurs vinrent de l'est. On disait que des armées se levaient, que l'Etranger ourdissait contre Gunt des plans machiavéliques, que le Mal ancien se réveillait, et toutes ces choses peu originales que l'on entend souvent dans les nations qui ont peu de nouvelles de leurs voisines. Au début, le peuple n'y prêta qu'une oreille distraite et incrédule, qui oserait attaquer la puissante Magiocratie de Gunt ? Mais les rumeurs revenaient, insistantes, relayées par des messagers sans doute stipendiés par quelque parti... Puis on vit de plus en plus souvent dans les rues les Zacemja, la milice de la secte Tharadanienne, patrouillant en grand uniforme avec leur morgue insupportable affichée sur le visage. Et lorsque ces jeunes fanatiques commencèrent à rosser leurs opposants, à saccager leurs demeures, à ruiner leurs affaires, il ne fallait pas compter sur Marakhter le Tharadanien pour leur adresser autre chose que des remon-

trances. On commença à dire que ceux qui s'opposaient aux Zacemja étaient à la solde de "la grande cité de l'est", c'est à dire Baentcher, accusée de mener une coalition armée contre nous. Ainsi peu à peu, la peur gagna les esprits.

Marakhter leva alors une grande armée pour contrer la prétendue force des envahisseurs, et il commença à bâtir la tour dans laquelle nous nous trouvons. C'est une imprenable citadelle, défendue par ses murs mais aussi par de puissants sortilèges. Le Sénéchal a saigné le peuple aux quatre veines pour en payer la construction. Ses flancs sont hérissés de machines de guerre prêtes à repousser n'importe quelle attaque, qu'elle vienne de la terre ou des airs, des boucliers magiques sont dressés, invisibles, à tous les étages. Dans les niveaux intermédiaires, juste au-dessus de nous, sont parquées des légions de wyvernes, golems, élémentaires, démons mineurs, morts-vivants et autres créatures magiques, sous la garde du complice de Marakhter, un abominable drake igné d'une puissance invraisemblable. Dans les étages supérieurs sont fabriqués et entretenus les mystérieux dispositifs magiques dépassant l'entendement, dont le plus connu est l'oeil de Bronze, celui qui voit tout, et qui permet à celui qu'on nomme maintenant l'Usurpateur de surveiller tout ce qui se passe dans son domaine.

Puis, une fois que son pouvoir fut fermement installé, il apparut qu'il n'avait plus besoin du Magiocrate. Il s'empara de lui, par la ruse sans doute, et l'enferma tout en haut de la tour. C'était une erreur de sa part, mais j'y reviendrai.

Or, voici deux semaines, un événement révéla à tout le peuple de Gunt la nature réelle de Marakhter. Il donna en effet à l'élite de ses armées, montée sur des tapis volants et des montures célestes, l'ordre de faire route vers les plaines de Tvoich Rukach, situées au sud de Baentcher. Là, les armées de mercenaires payées par Baentcher et menées par la fourbe Condeeza Gowan, connue sous le titre de "Reine Noire", faisaient le siège de la libre cité de Malcik. Eh bien, croyez-le ou pas, voici que le général qui commandait nos forces, obéissant aux directives de l'Usurpateur, a prêté main forte aux assiégeants ! En quelques

heures, c'en fut fait de la courageuse cité de Malcik, qui fut abominablement incendiée, pillée, ruinée et saccagée. Sur les horreurs qui se sont déroulées là-bas, on m'a fait des récits que je préfère ne pas rapporter ici, et j'ai peine à croire que des gentlemen de Gunt aient pu se complaire dans une telle barbarie, et pourtant, plusieurs témoins différents et dignes de foi...

Bref, à la lumière de ces événements, il est apparu à quiconque avait une conscience politique à Gunt, que la menace de l'est n'était qu'un écran de fumée, un prétexte ayant servi à Marakhter pour prendre le pouvoir, la justification de ses projets mégalomanes. Et il est probable que depuis le début, il est de mèche avec Gowan, qui a dû de même agiter la menace de Gunt devant les yeux de ses concitoyens pour monter de son côté une puissante armée.

Chacun de son côté, ils ont constitué une force redoutable, et ces deux forces, ils les ont maintenant unies. Maintenant que le glaive est forgé, maintenant qu'il est sorti du fourreau, croyez-vous qu'il y rentrera aussi facilement ? Les forces unies de Gunt et de Baentcher s'apprêtent à déferler le monde, c'est une question de semaines. Déjà, dans le sud, les armées se rassemblent en toute hâte pour contrer la menace, mais il est sans doute trop tard pour les contrées Balnaïses, les pays Bardites, la Mer des Cyclopes...

– Bigre, commenta Morgoth, voilà de bien vilaines nouvelles. Mais, s'il me souvient bien, l'ambassadeur de Gunt à Baentcher nous a précisément engagés pour le délivrer, le magiocrate. S'il est réellement retenu dans cette tour, nous pourrions profiter de ce que nous sommes ici pour remplir notre mission.

– Bien parlé, dit Vertu. Toutefois ce qui me préoccupe le plus pour l'instant, c'est comment partir d'ici. Dis-moi Sook, tu avais prévu quelque chose ?

– Evidemment voyons, pour qui me prends-tu ?

– Pour la reine du plan foireux.

– Ah là là, mais tu rabâches toujours ces vieilles histoires, c'est pas vrai ! Bon, le plan pour s'extraire d'ici est d'employer

le même que pour entrer : on contacte des complices que j'ai à Dhébrox via les broches de Morgoth, ils nous ramènent via la wouping machine. Woup. Je vois à vos mines incrédules que vous ignorez de quoi je parle, alors c'est un dispositif qui nous transporte immédiatement d'un endroit à un autre, en faisant un bruit de clochettes et des petites lumières.

– Ne serait-ce pas une sorte de transducteur moléculaire ?
Intervint Tiberius.

– Ah, mais notre ami est connaisseur ! En effet, c'est ce genre de système.

– Mais oui, j'avais écrit un mémoire à ce sujet en fin de premier cycle. C'est fantastique ! Comment avez-vous réussi à contrer l'effet Splatt-Bouzay ?

– Oh c'est simple, expliqua la sorcière avec grand plaisir, j'ai utilisé l'effet stabilisateur du dineutrosonium dont j'ai imprégné ces tenues de conten...

Puis elle se figea, air niais et bouche ouverte.

– Houlà, j'aime pas beaucoup quand elle fait son sourire figé, commenta Mark.

– Dis-moi, demanda Morgoth, tu as bien pris des tenues de contention moléculaire pour tout le monde ?

– Ben, tu vas rire...

– Oh c'est pas vrai...

– Ben, c'est un peu embarrassant...

Vertu, craignant le pire, s'enquit de la situation auprès de Morgoth.

– Quoi, c'est quoi ces histoires ?

– Il s'agit des tenues que nous portons sous nos uniformes.

– Ces pyjamas ?

– Ce ne sont pas des pyjamas. Ce sont des tenues qui sont nécessaires au procédé qui nous a amenés ici. Il semble que Sook ait omis d'en apporter pour vous.

– Ah oui. Et c'est vraiment important ? On ne peut pas essayer sans ?

– Ben... si, tu peux essayer. Sauf si tu fais partie des gens qui préfèrent trimballer leurs boyaux à l'intérieur de leur corps.

Bon c'est pas grave, on va trouver un autre moyen.

– Puisqu'on a quatre combinaisons, il n'y a qu'à faire des allers-retours pour ramener tout le monde.

– Ca ne marchera pas, les combinaisons sont conçues aux mesures des voyageurs, selon leur sexe et leur race. Non, il faudrait en créer de nouvelles. Le problème, c'est qu'il faut les imprégner à chaud dans une solution de dineutrosonium pendant trois jours.

– Ah. D'ici là, nos têtes auront roulé dans la poussière aux pieds du bourreau.

– Oh non, précisa Tiberius, on a une machine spéciale qui fait ça très bien, avec un panier dessous pour récupérer les... euh...

– Ouais, bref... Quelqu'un a-t-il une idée géniale pour sortir ? Une main se leva.

– Quelqu'un qui ne soit pas Sook ?

– Ben pourtant, c'était pas forcément une connerie.

– Bon, vas-y, accouche.

– Ben je me disais, puisque le soi-disant plus puissant sorcier du monde est emprisonné ici, autant le rejoindre. S'il est tellement balèze, et comme il doit connaître les lieux mieux que nous, on aura plus de chances de s'en tirer avec lui.

– C'est marrant, si ce n'était pas une idée à toi, j'aurais presque pu trouver qu'elle pouvait éventuellement présenter quelques traces de bon sens.

– C'est plus que des traces, réfléchis donc. La seule sortie de la tour, c'est par le bas, donc dès qu'ils auront découvert votre évasion, ils vont vous chercher dans les étages inférieurs et dans la cité. Jamais ils n'auront l'idée de fouiner dans les étages supérieurs, qui sont bourrés de monstres. Aucun évadé sain d'esprit n'irait par là.

– Et pour cause, ils sont bourrés de monstres.

– Ah, tu vois, nous sommes d'accord. Et comment devineraient-ils que nous allons délivrer le Magiocrate ? D'après ce que je sais, vous étiez en zonzon pour des délits de droit commun, ils ne peuvent donc rien savoir de votre mission.

– Pas faux. Mais ce qui m'inquiète, c'est surtout les monstres.

– Allons, allons, depuis quand une grande fille comme toi a peur de quelques petites bêtes. Tu devrais plutôt t'inquiéter des sorciers qui doivent monter la garde pour empêcher le Magiocrate de s'échapper.

– Pour ça c'est raté, dit alors Tiberius.

– Uh ?

– Il s'est déjà évadé, c'est ce que j'ai oublié de vous dire tout à l'heure. Pour être précis, il s'agit d'une évasion partielle, il a trouvé le moyen de se libérer de ses entraves magiques et, accompagné de quelques fidèles guerriers, il s'est retranché dans les derniers étages de la Tour. C'est en tout cas ce que j'ai compris d'une conversation entre deux gardes. En outre, j'ai senti les effluves émanant d'un puissant champ de confinement, sans doute lancé par un conclave de mages fidèles à l'Usurpateur pour empêcher la sortie du Magiocrate.

– C'est mauvais ça. On ne pourra pas franchir le champ de confinement, je suppose.

– C'est peu probable. En outre, je suppose que le Magiocrate a pris des mesures magiques pour empêcher toute intrusion.

– Ben c'est pas gagné les enfants. Mais d'un autre côté, on n'a pas le choix. Ecoutez, ce qu'on devrait faire, c'est grimper... Oui ? Ghibli, quel est donc ce nain conciliabule ?

En effet, durant la péroration des grandes personnes, le nain Puppy Dog Dog Doggy Dog Ouah Ouah et ses six compères s'étaient conciliabulés de conserve dans leur rocailleux langage, puis s'étaient adressé à Ghibli, qui faisait office de traducteur.

– On a un problème. Il se trouve que ces braves gens sont finalement moyennement contents de la manière dont les choses évoluent, et ils font valoir à juste titre qu'on ne les a pas consultés pour les libérer.

– Hein ?

– Certains ont des notions de langue humaine, et ils nous ont entendu parler de monstres, de dragons et de sortilèges, ce qui ne les rassure guère. Or il se trouve qu'ils étaient en prison pour une banale petite affaire de stupéfiants, ce qui ne justifie pas

une exécution, aussi préféreraient-ils retourner à leurs cellules avant qu'on ne découvre leur fuite.

– Euh ?

– Nuhuzûlgrukh ! Ajouta Puppy.

– Ah oui, et en plus notre ami auteur-compositeur-interprète fait valoir que pour sa carrière, un petit séjour carcéral serait du plus bel effet, car c'est à la mode et ça fait voyou.

– Ah bon. Dans ce cas, ils sont libres de retourner en prison si ça les chante.

En fait, Vertu n'était pas mécontente de voir partir les sept nains, car mine de rien, un groupe de dix-huit personnes, pour passer inaperçu, c'est malcommode.

Ils se séparèrent donc avec moult effusions, et les gnomes barbus s'en retournèrent avec un visible soulagement à leur lieu de détention.

– Bien, ceci étant résolu, où j'en étais ?

– Tu allais nous dire ce qu'on allait faire.

– Juste. Donc mon plan est le suivant : profitant de ce que l'alarme n'a pas encore été donnée, on passe à la réserve pour récupérer le reste du matériel. Puis on se dirige le plus vite possible vers les étages supérieurs en évitant d'attirer l'attention. Puis là, on observe attentivement comment est fichu ce champ de confinement, et on avise. Mais j'attire votre attention sur le fait que le temps joue contre nous, et qu'il faudra donc faire très vite !

– Voilà une utile recommandation, acquiesça Mark.

– Frappée au coin du bon sens, convint Monastorio.

– Très judicieux, approuva Tiberius dans un accès de lèche-botte.

– Ca me semble tout à fait approprié, appuya Sarlander.

– Ouais, ben si on est tellement pressés, qu'est-ce qu'on fout ici à organiser une conférence de presse depuis une heure ? Demanda Sook.

VII Du dudu du dududu...

En ces heures tardives, les couloirs aveugles de la Tour de Fer, vides d'hommes, ne résonnaient que des bronzinements sinistres des mystérieux dispositifs magiques accomplissant, dans les étages, leurs besognes étranges. On entendait parfois des coups, des cliquètements, des engrenages cachés dans les murs, et toutes sortes de mécanismes bien huilés, mais invisibles.

Ils suivirent Clibanios en silence et en file indienne, évitant les rares patrouilles dont la nonchalance indiquait sans équivoque que leur escapade n'avait pas encore été découverte. La porte de la réserve était encore entrouverte, aussi n'eurent-ils aucune difficulté à entrer, et bien vite, ils retrouvèrent leurs biens propres, ainsi que d'autres qui n'étaient pas à eux, mais à l'aventure, il n'y a pas de petit profit. Ainsi s'approprièrent-ils plusieurs bâtons et baguettes magiques, ainsi que des parchemins, un épais ceinturon à boucle bucéphale, un carquois de flèches de feu, une cotte de maille magique et un heaume de protection contre les coups à la tête, dont Ghibli trouvait la ligne jolie.

Puis ils gravirent encore quelques étages en empruntant un petit escalier de service. Ils entrebâillèrent une menue poterne sans grâce, et eurent leur première vision des étages intermédiaires.

C'était immense.

Sur la majeure partie de sa hauteur, la Tour était évidée en un gigantesque octogone, dont la base était formée de gradins concentriques. Deux piliers de lumière bleue oscillaient nerveusement dans un bourdonnement assourdissant, large chacun de dix pas, et grimpant jusqu'au plafond, qui culminait à des douzaines d'étages au-dessus d'eux, inaccessible. Mais le plus impressionnant, c'étaient les multiples coursives empilées les unes au-dessus des autres à perte de vue, donnant chacune sur une interminable rangée de portes grillagées, et derrière chacune de ces portes se trouvait un redoutable monstre, un meurtrier sans âme, un des innombrables serviteurs de Gunt formant cette nouvelle et redoutable armée qui, ils n'en doutaient plus maintenant,

s'apprêtait à fondre sur un monde incrédule et sans défense.

Les piliers de lumière éclairaient toute cette dantesque salle d'une lumière chiche mais suffisante pour que les patrouilles, qui ça et là sillonnaient les coursives et les passerelles surplombant le vide, les aperçoivent tous sans coup férir. Parmi ces gardes, ils reconnurent les robes irisées de sorciers de bataille, et les corps flous et flottants d'élémentaires.

– Nous n'arriverons jamais en haut sans nous faire repérer, dit Sarlander.

– Sans compter qu'il y a une trotte, et que je suis déjà crevé après dix étages d'escalier, précisa Ghibli.

– Mais où est donc la proverbiale vigueur des nains et leur légendaire bonus en constit ? S'étonna Mark.

– Venant d'un presque vieillard qui est plus essoufflé que moi, la remarque est comique.

– Vieillard ?

– Bon, Redshirt, toi qui connais les lieux, tu as une idée ?

– Mais je ne suis jamais venu jusqu'ici moi ! J'ai travaillé quelques fois dans les étages inférieurs, mais tout ceci m'étonne autant que vous.

Puis il se tut et réfléchit un instant.

– Vous voyez la double porte d'acier poli là-haut ? Je pense qu'elle conduit à un dispositif magique permettant de rejoindre directement les niveaux supérieurs. Il y en a d'assez semblables dans les quartiers de l'université. Si nous pouvions l'emprunter, nous éviterions les gardes et les monstres.

– Et la fatigue ?

– Aussi.

– Je vote pour, approuva Ghibli. Allez Redshirt, va en éclaireur !

– Que... quoi ?

– Ben, t'as eu l'idée, à toi l'honneur de t'attirer la gloire. Va voir là bas si tu as raison. On est onze, on ne va pas déplacer toute la troupe sur un "je pense que c'est peut-être un truc dont on a vaguement parlé à un lointain parent d'un ami un soir de beuverie".

– Oh, Ghibli, arrête d'effrayer notre nouvelle recrue.

– Ah, merci dame Vertu...

– Morgoth va te confier sa cape, tu y seras camouflé, à défaut d'être totalement invisible.

– Ah bon... Ah je vois, c'est une espèce de bizutage hein ? Si c'est une épreuve pour témoigner de ma valeur, j'en triompherai ou je mourrai, foi de Tiberius K. Redshirt.

– N'oublie pas, lenteur, silence, suis les ombres, et prie Fomkebloth. Euh... sinon il y a une question qui me turlupine depuis tout à l'heure. C'est quoi le K ?

– C'est pour Kenny. C'est mon second prénom.

– Tu t'appelles Kenny Redshirt ?

– Euh... oui...

Vertu jeta un regard abattu sur le jeune homme. Elle posa sa main sur son épaule avec compassion.

– Va !

– Oui madame.

Et sous la cape, il s'en alla bravement, avec l'assurance que donne l'absence d'expérience.

– Il était gentil, y'a pas à dire...

– Quoi, s'étonna Morgoth, vous avez tous l'air de croire qu'il va se faire occire. Il y a quelque chose que j'ignore au sujet de ce garçon ?

– Eh bien... Comment t'expliquer... il y a des gens qui l'ont, et d'autres qui ne l'ont pas.

– De quoi tu parles ?

– Ben, tu sais, le truc. Le machin là...

– Eh ?

– Bon, on se connaît depuis quelques temps déjà. Tu as sûrement vu, ou entendu parler, de gens morts bêtement d'être tombés dans un escalier, d'avoir pris un coup de marteau sur le pouce qui se sera gangrené, ou bien qui ont péri de saisissement parce que le bruit d'un blaireau nichant sous leur plancher les avaient rendus fous. D'autres se baignent, se sèchent mal, prennent froid, et une semaine plus tard, pouf, le jeu est terminé. C'est que la vie humaine est une petite chose fragile, la flamme

d'une bougie que souffle le moindre brin d'air. Et pourtant nous autres, on a traversé bien des épreuves incroyables, survécu à de nombreux combats qui auraient laissé sur le carreau n'importe quel guerrier aguerrri, robuste et expérimenté. Tu vois... Bon, quand tu as vu Clibanios vivant tout à l'heure, ça t'a étonné ?

– Ben... Oui un peu. Enfin vivant...

– Oui, oui, on se comprend. Mais tu n'es pas resté sur le cul comme deux ronds de flan. Au fond de toi, tu savais que c'était normal. Et moi pareil, quand j'ai vu que Xy était encore de ce monde, j'ai été contente, mais pas spécialement surprise. Car tu vois, cette quête, on l'a commencée à neuf, et bien il faut te dire qu'il est plus que probable qu'on la finira tous ensemble. Parce que nous, le truc, on l'a. C'est difficile à expliquer, et du reste il est rare qu'il soit besoin de l'expliquer, il n'y a même pas de mot qui l'exprime, c'est ce qui nous sépare des gens ordinaires... Regarde Sook, je savais qu'elle serait encore vivante, bien que ça fasse un moment que je n'en avais pas de nouvelles. Parce qu'elle l'a à donf, le truc. Nous sommes spéciaux, en quelque sorte.

– Tu veux dire que nous serions... des élus des Dieux ?

– Non, ça transcende les Dieux, c'est lié à la structure même de l'univers, à sa raison d'être. D'autres l'ont eu avant nous, d'autres l'auront après, et d'autres l'ont en ce moment même, et dans certaines circonstances, ça peut nous rendre bien plus forts que des dieux. Tiens, Xy, explique lui, tu connais sûrement ça mieux que moi.

– Hum... Vertu a raison et parle avec sagesse. Je ne vois pas vraiment comment le formaliser mieux qu'elle. Avec un peu d'expérience, on voit tout de suite qui l'a et qui ne l'a pas. Et Tiberius, lui, il n'en a hélas pas une once.

– En attendant, il revient, annonça Monastorio.

– Ah oui, tiens. Voilà qui est surprenant.

– C'est bien ça, annonça-t-il avec fierté à ses compagnons. C'est bien le dispositif dont je vous avais parlé, j'ai même pu lire les glyphes indiquant qu'il conduit aux niveaux supérieurs.

– Bien, la chance nous sourit. Mais il faut maintenant tra-

verser, et si je compte bien, nous sommes onze. Comment...

– J'ai une solution, proposa Morgoth. J'ai en effet ici un parchemin d'Invisibilité de Plusieurs Bonshommes, trouvé dans le tas de détritux en bas !

– Youpie, hurra pour notre sorcier en titre !

Après le sortilège, ils se glissèrent en file indienne hors de leur refuge et progressèrent dans le plus grand silence vers la double porte. Plusieurs patrouilles de gardes croisaient alentours, mais ne les apercevaient pas, gage de la qualité du sort.

– Et maintenant, ça marche comment ? S'enquit Vertu.

– Il suffit d'appuyer sur ce commutateur, indiqua Redshirt en joignant le geste à la parole.

Une lumière rougeoyante et de mauvais augure éclaira alors le doigt du magicien, qui ne parut pas s'en inquiéter.

– Et maintenant ?

– Ben, on attend. Ce n'est pas immédiat.

Ils attendirent. Et ils attendirent encore. Et au bout d'un moment, ils commencèrent à avoir quelque inquiétude quand à la durée du sortilège d'invisibilité.

Puis la porte s'ouvrit, projetant un grand trapèze de lumière crue sur le sol nu. Six gardes armés jusqu'aux dents étaient à l'intérieur, accompagnés d'un mage barbichu à l'air ombrageux. Nos amis s'immobilisèrent tous autant qu'ils étaient, le cœur serré, les mains prêtes à jaillir vers les armes. Tiberius avait-il trahi ? Les avait-ils menés dans un traquenard ?

Mais non, les regards bovins des gardes ne croisèrent pas les leurs, pas plus que les yeux fatigués et courroucés du mage. Les servants de l'Usurpateur sortirent du réduit propre et aveugle qui se trouvait derrière la porte et poursuivirent leur chemin. Tiberius se glissa à l'intérieur derrière eux, actionna un mécanisme bloquant la fermeture et fit signe aux autres d'entrer rapidement et sans crainte. Le principal ornement du lieu était un panneau de bronze plus haut que large vissé contre la porte, incrusté de nombreuses gemmes de pacotille portant chacune un de ces glyphes numériques usités par les sorciers.

Du dudu duduuu dudu duduuu...

– Chaque interrupteur mène à un niveau, précisa Tiberius.
Dududuuu du du dudu duduuu...

– J'avais compris, répondit Vertu, inexplicablement énervée.
On va où ?

– Je l'ignore. J'ai compté une vingtaine de niveaux de passerelles au niveau de nos têtes, et cet afficheur magique indique que nous sommes au vingt-sixième niveau. Disons cinquantième ?

– Va pour cinquante.

Du dudu dudu du du dudu duduuu...

Ainsi fit-il. La porte se referma. Il y eut comme un léger choc mais Tiberius rassura ses compagnons d'un sourire.

L'ascension commença au moment où, dans un crissement évoquant le déchirement d'une toile d'araignée, le sort d'invisibilité se dissolvait.

Puis, Vertu mit le doigt sur ce qui l'énervait.

La musique.

Du dudu duduuu dudu duduuu...

– Arrêtez de siffloter ça, c'est agaçant !

Un ding, et un nouveau choc.

La porte s'ouvre.

Une deuxième patrouille se présentait devant eux, tout à fait semblable à la première. Sept hommes accomplissant leur office avec lassitude.

Comme un seul homme, les aventuriers prennent un air détaché. Traqueurs et traqués se frôlent, se touchent, se sourient d'un air gêné. C'est curieux la psychologie des soldats, dès qu'ils sont en groupe, ils deviennent moins soupçonneux. Si l'un d'eux envisagea une seconde que ces inconnus fatigués et armés jusqu'aux dents n'avaient rien à faire ici, il n'en dit rien.

Dududu dudu dudu... dudu dudu...

Quarante-sixième, nouvel arrêt. Les gardes descendent.

Du du du dudududu...

Cinquantième. Les portes s'ouvrent.

Immense. Un tas d'or. Non, pas vraiment, des lingots bien alignés, des milliers de lingots d'or et d'argent empilés sur des étagères. Et des sacs de monnaie.

Le trésor de la magiocratie, un des états les plus riches du monde. Et là-bas, au milieu...

Non, c'est impossible.

Non, ça ne peut pas exister, pas de cette taille...

C'est sûrement une illusion magique.

Cette surface, un champ de mort noir et cendre, veinée de ruisseaux de lave...

Et là, ce joyau d'or en fusion... Non, c'est un oeil qui vient de s'ouvrir. Un oeil qui voit maintenant chacun des compagnons.

Et cette terreur... Oh non, elle ne vient pas d'une illusion... Elle venait de par-delà le temps, elle évoquait ces souvenirs enfouis dans la mémoire collective de la race humaine, les souvenirs de ces millénaires obscurs où les hommes n'avaient d'autre choix pour vivre que la servitude sous Leur joug, et la fuite, loin, sous la surface des terres, dans les étroits couloirs où Ils ne pouvaient s'aventurer qu'au prix de grands risques.

Vertu a senti le sang quitter son visage. Livide, elle lève le bras vers le panneau métallique.

Cinquante-quatre.

Les portes se referment.

Dududu dududu duduuu... dudu duduuuu...

VIII Sur les vieux dragons et la sécurité incendie

Cinquante-quatrième étage. Une atmosphère étrange baignait les lieux. La conformation de l'étage n'était pas bien différente de celle des étages inférieurs, mais l'aspect était tout à fait étonnant. Les murs étaient recouverts d'une matière blanche, translucide et légèrement brillante, qui émettait sa propre lumière. Les couloirs avaient été complétés, en haut et en bas,

de panneaux leur donnant une section octogonale, forme qui avait semble-t-il quelque importance pour les maîtres des lieux. Des sons inquiétants se faisaient entendre de tous les côtés, chuintaient au travers des murs. Une puissante magie était à l'oeuvre aux alentours, il était inutile d'être sorcier pour s'en rendre compte.

Ils ne traînèrent pas à découvert et trouvèrent refuge dans une salle voisine, dont un panneau indiquait obligeamment qu'il s'agissait d'une réserve de nourriture. Comme la précédente, on n'y trouvait aucune trace de nourriture, ni rien qui puisse servir à la stocker, ni rien du tout d'ailleurs, la salle était d'une vacuité confondante.

– Vous avez vu comme moi ? Demanda Mark, tremblant.

– Quoi donc ? Demanda Sook.

– Le dragon.

– Où un dragon ?

– Ah c'est vrai que toi, tout ce qui se trouve à plus de deux mètres... Il y avait un gigantesque dragon de la variété des pas commodes.

– C'est donc pour ça que vous faites ces têtes d'endives. J'ai vaguement entendu parler d'un bestiau de ce genre, en effet. C'était quoi exactement comme drags ?

– Ses écailles étaient comme un champ de mort noir et cendre, parcouru par des...

– C'était un grand drake igné, dit Xyixiant'h, sinistre. Markhyxas.

– A tes souhaits.

– Tel est son nom.

– Ah, d'accord. C'est vrai que ces saloperies ont toujours des noms à coucher dehors.

– Markhyxas l'abomination. Markhyxas la pourriture vomie par la terre. Markhyxas le dernier de la race maudite. C'était donc là qu'il se cachait.

– Il est si fort que ça ?

– Je crois, expliqua Vertu, que j'ai déjà entendu parler de ce grand ver. Il a, me semble-t-il, inspiré une amusante et instruc-

tive ballade intitulée “mouiller la culotte”, que notre cher barde va se faire une joie de nous interpréter, s’pas ?

– Plink plink...

*Tous les gars de ma cité et même d’ailleurs,
De la Tour-aux-Mages à la guilde des voleurs,
Rêvaient de pièces d’or et de bijoux qui brillent,
De gloire et de fortune et puis de jolies filles.
Et c’est comme ça ici et c’est pareil ailleurs,
Tout ce que l’aventure a attiré de meilleur
S’est retrouvé un jour devant le grand donjon,
Et là vous pouvez m’croire on faisait moins les cons.*

Refrain :

*Mouiller la, mouiller, mouiller la culotte,
Mouiller la, mouiller, mouiller la culotte...*

*Alors on s’est avancés, les yeux aux aguets,
D’un coup le ménestrel semblait beaucoup moins gai.
Aussi à l’aise qu’un violeur qui va à confesse,
On aurait pu presser de l’huile entre nos fesses.
Un loup des glaces est arrivé, la pauvre bête
S’est retrouvée hérissée de la queue à la tête,
Des flèches et des carreaux plantés de tous côtés,
En un round il n’en restait plus que du pâté.*

(refrain)

*Mais plus on descendait plus ça devenait dur,
Combat après combat nos coups étaient moins sûrs,
Les pièges et les embuscades ont fait des dégâts.
La mort a emporté bêtement pas mal de gars,
C’était foireux, souvent on se tirait dessus,
Un copain m’a balancé un vilain coup d’massue,
J’ai été sonné et j’y ai perdu deux dents,*

J'avais cherché la merde, et bien j'étais dedans.

(refrain)

*Enfin on a découvert la salle au trésor,
Et comme prévu elle regorgeait de gemmes et d'or,
A perte de vue, qu'on aurait cru voir la mer,
C'était si beau qu'on en a tous pleuré nos mères.
Soudain un grondement derrière nous, c'est alors
Qu'on a tous repeint nos bénards en bicolore,
Rien que sa tête était plus grande que ma baraque,
Sans négociations il est passé à l'attaque.*

(refrain)

*J'ai été dans les premiers à prendre la fuite,
C'est pour ça que je n'ai pas vraiment vu la suite,
J'ai entendu des cris, des vociférations,
Des bruits de combat, et puis de mastication.
Nous étions partis cinq-cent mais pas assez forts,
Nous nous vîmes que trois en arrivant au port,
Bredouilles et fatigués on n'était pas très fiers,
Mais on était vivants, c'était une bonne affaire.*

(refrain)

*L'un devint boulanger, l'autre moine fanatique,
Pour ma part j'ai fait carrière dans l'informatique,
Jamais à plus d'une heure de marche de ma maison,
Evitant soigneusement monstres et donjons.
Ecoute donc ton père, pauvre enfant d'imbécile,
Beaucoup sont morts pour que je devienne moins débile,
A l'aventure choisis de puissants compagnons,
Et puis, quoiqu'il arrive, évite les dragons.*

– Je me demande bien pourquoi une bestiole de cette taille se cacherait, s'étonna Monastorio. Il avait l'air capable de tabasser les dieux eux-mêmes.

– On ne répand pas la mort, la souffrance et la destruction aveugle pendant deux mille ans sans se faire quelques ennemis.

– Et quel est donc cet ennemi si terrible que même lui soit obligé de s'en cacher ?

– Son ennemi, c'est moi. Lorsque je l'aurais tué, j'aurais presque achevé la tâche de ma vie, car il est le dernier de sa lignée immonde. Je les ai traqués tous, dans les recoins les plus reculés du monde, sous les océans où ils étaient les krakens, au sommet des montagnes, dans les cieux parmi les nuages ou dans les entrailles chthoniennes. J'ai envoyé mille serviteurs à leur poursuite, j'ai forgé mille flèches mortelles pour les abattre. L'un après l'autre, ils sont tombés dans les traquenards que je leur avais tendus, leurs agonies ont réjoui mon âme et soulagé mon coeur, et lorsque j'en aurai fini avec Markhyxas, alors je pourrais poser les armes, et annoncer à ma déesse que l'ancienne guerre est achevée.

Il arrivait parfois à Xyixiant'h, et c'était le cas à cet instant, de s'éloigner des valeurs humaines. L'aura de sainteté la ceignait, une terrible détermination à accomplir son destin se lisait sur son beau visage, curieusement mêlée à la douceur infinie de ses traits. Puis, ses mots tombèrent, comme la dalle de granit d'une tombe ancienne jetée à bas par d'imprudents pilliers de sépulture, et tous furent éclairés.

– Car en vérité, il est le dernier du sang de Skelos.

Un silence mortel s'en suivit. Ghibli fut le premier à le rompre.

– C'est pourtant vrai que c'est un donjon de bourrins. Bon, la suite des événements ?

– Je peux sentir d'ici ce fameux champ de confinement, annonça Sook avec inquiétude. Il est puissant, très puissant.

– Est-ce qu'on pourrait le couper ? S'enquit Vertu.

– On peut toujours couper un champ de ce type. Le problème de ces dispositifs, c'est qu'il faut des sorciers en permanence

pour les alimenter. Il suffit donc de les tuer, et le tour est joué.

– Sauf que ça ne marcherait pas, poursuivit Morgoth. Car Gunt a mis les moyens pour ce champ, je peux sentir d'ici qu'il y a quatre différentes harmonies mêlées, donc quatre sorciers différents, ou quatre groupes de sorciers, qui alimentent la conjuration. Que l'un fasse défaut, et les trois prendront le relais. Que de précautions, comme ils redoutent celui qu'ils tentent d'enchaîner.

– Tu peux les localiser ?

– Ben, vaguement. Il me faudrait un plan détaillé des lieux pour pouvoir en dire plus.

– Eh, dit Ghibli, y'en a un là ?

– Uh ? Mais c'est ma foi vrai ! Regardez ça, mais quelle raison pousserait un architecte de donjon à laisser un plan bien en évidence ?

– C'est marqué dessus, "consignes d'évacuation".

– Incroyable, il y a tous les niveaux supérieurs, figurés au millimètre près ! Il y a même un petit rond rouge "vous êtes ici". Et ça, c'est quoi ?

Et comme ils n'avaient rien de mieux à faire ce soir-là, à part bien sûr échapper aux assassins lancés à leurs trousses, ils lurent ceci :

CONSIGNES DE SECURITE

A suivre en cas de sinistre

- *Veillez à conserver en permanence les voies de circulation dégagées en débarrassant les couloirs et escaliers des objets inutiles qui pourraient gêner l'évacuation : emballages, mobilier, papiers, câbles électriques, extincteurs...*
- *Lors des alertes : laissez vos effets personnels en évidence sur votre bureau afin d'en faciliter la collecte par le service de larcin.*
- *Dès l'audition du signal sonore, courez dans les couloirs afin d'être dans les premiers à emprunter les ascenseurs. Le nombre minimal de personnes à placer dans*

un ascenseur en cas d'urgence est clairement indiqué sur un panneau à l'intérieur de chaque cabine.

- Optimisation létale : Le mobilier de l'immeuble, les cloisons, les moquettes et les faux plafonds de l'immeuble ont été spécifiquement sélectionnés afin d'offrir une inflammabilité optimisée et un dégagement maximal de fumées toxiques. Les pompiers ayant reçu pour consigne de ne pas monter dans les étages en cas d'incendie, en raison du danger que comporte une telle configuration, nous ne pouvons nullement garantir que vous serez secouru de quelque façon que ce soit. Donc, afin de vous éviter une mort douloureuse par suffocation, le service de sécurité a aménagé un espace de réception situé à gauche de l'entrée B du bâtiment. Cet espace consiste en une dalle de béton haute densité dont dépassent des tiges d'acier verticales de 20 cm de haut, qui vous garantissent un décès automatique et immédiat à condition que vous sautiez au moins du deuxième étage. N'hésitez pas à en faire usage en cas de besoin.*
- Si vous êtes témoin d'un départ de feu, attaquez-le à la base des flammes. De préférence à mains nues, afin de prouver votre virilité au personnel féminin de l'immeuble. Ne déclenchez pas l'alarme si vous ne voulez pas passer pour une tarlouze.*
- Rassemblez-vous au pied de l'immeuble, service par service, auprès des piliers indiqués sur le plan d'évacuation en annexe. Restez près du pilier qui vous a été affecté afin de faciliter l'identification des corps en cas d'effondrement de l'immeuble.*
- Lorsque retentit l'alarme, la conduite à tenir dépend du nombre de personnes présentes avec vous.*
- S'il y a plusieurs personnes, pratiquez la manoeuvre de Lasch et Vilcouart :*
 - Levez les mains en l'air et agitez-les.*
 - Courez en cercle dans la pièce.*
 - Ecrivez-vous : "Oh mon dieu, on va tous mourir !".*

- *S'il n'y a qu'une seule autre personne avec vous, pratiquez la manoeuvre de Phellon :*
 - *Empoignez fermement un extincteur.*
 - *Frappez le sujet à la base du crâne.*
 - *Assurez-vous du décès du sujet.*
 - *Appropriiez-vous les effets de valeur du sujet.*
- *Si vous êtes seul, pratiquez la manoeuvre de Plancais :*
 - *Glissez-vous sous votre bureau.*
 - *Mettez-vous en boule, les mains sur la nuque.*
 - *Appelez votre mère.*
 - *Pleurez convulsivement.*
- *En cas de collision d'un aéronef contre l'immeuble :*
 - *Mourez.*
 - *Si Dieu existe, suivez les consignes du personnel ailé.*
- *En cas d'alerte chimique :*
 - *Avissez un collègue détenteur d'un appareil normal de protection (masque à gaz).*
 - *Manoeuvre de Phellon.*
 - *Défendez vigoureusement votre appareil normal de protection (masque à gaz) contre vos collègues moins rapides. Le gaz devrait rapidement faire son effet, et diminuer le danger qu'ils représentent.*
- Bon, dit alors Sook, si ça intéresse encore quelqu'un, pendant que vous vous amusiez, j'ai ourdi un plan subtil, que je m'en vais vous narrer par le menu.
- Oh là là là là...

IX Le châtiment des gardiens

Munis du plan de l'étage, ils n'eurent aucune peine à repérer l'une des quatre chambres d'invocation présentement utilisées par les magiciens de Gunt. Sans bruit, Morgoth neutralisa deux gardes carrés qui encadraient la porte, lesquels s'affalèrent mollement sous l'effet du sortilège soporifique. Puis, Sook s'ac-

croupit dans l'ombre, face à l'entrée de la salle à l'intérieur de laquelle elle pouvait apercevoir les formes des trois puissants mages absorbés par leur ministère, prosternés devant les autels impies de Nug et de Yeb.

Elle fit alors signe à ses compagnons qu'il était temps, comme elle le leur avait expliqué, de se boucher les oreilles, ce qu'elle fit elle-même, et alors prononça-t-elle les phrases abominables et blasphématoires, les mots interdits vomis des tréfonds d'indicibles géhennes peuplées de créatures de cauchemar des difformes mandibules desquelles dégouttent des cérumens stygiens aux relents méphitiques et aux goûts sirupeux qui rappellent un peu la confiture de gratte-cul.

Et tandis que s'élevait le chant psalmodié des serviteurs de l'Usurpateur, la malédiction de la Sorcière Sombre faisait son oeuvre, et sa corruption s'étendait à l'intérieur du sortilège de confinement, touchant insidieusement les esprits des trois autres conclaves mystiques, les corrompant de ses noirs effluves. Et soudain, la mélopée entêtante se distordit d'effroyable façon, et bien qu'ils fussent ses ennemis, Morgoth se prit à plaindre sincèrement les malheureux théurgistes ainsi flétris dans leur verbe. Lors, l'un s'écria :

– Enlarge your penis, free cumshot !

Puis, voyant son triste sort, hurla de poignante façon à ses collègues consternés :

– Hardcore amateur lesbian ?

Lesquels répondirent alors, au comble du désespoir :

– Big tits XXX pornpussy, generic viagra income.

– Wholesale ?

– Dramatically low mortgage rates. Bulk e-mail webcam, naked celebrities...

Puis ils se lamentèrent de conserve, en ces termes :

– Fake diplomas, fake diplomas...

Et tandis qu'ils se mortifiaient, Sook, ravie, chuchota à ses compagnons horrifiés :

– Venaient, la voie est libre. Ils ne mettront pas longtemps à trouver la parade !

Ils coururent dans le couloir adjacent aussi silencieusement qu'ils le pouvaient, puis arrivèrent devant l'escalier monumental situé au centre exact de la Tour, au confluent exact des quatre salles d'invocation. Il y avait eu une barrière iridescente ici, elle avait disparu. Ils grimpèrent les marches quatre à quatre, traversèrent un étage vide et silencieux, et si les autres ne parurent rien remarquer, il sembla à Morgoth qu'une présence les avaient croisés dans l'obscurité, une ombre, un spectre peut-être, quelque mystérieuse essence les accompagnait, il aurait pu en jurer...

Quoique ce fut, c'était pressé et ça n'en avait pas après eux, c'était juste passé au travers d'eux avant de sortir par l'escalier aux marches d'acier, derrière. Ils gravirent un nouvel étage, qui avait visiblement été le siège d'un violent combat, et parvinrent enfin dans une vaste salle circulaire.

Cinq gigantesques cristaux pourpres pulsaient en silence, dans les tréfonds translucides desquels on pouvait discerner les corps horriblement distordus de cinq malheureux sacrifiés à quelque rituel nécromantique. Au centre d'un pentagramme d'or vibrant de puissance, était posé un simple autel de pierre grise, si vieux que les deux sinistres têtes de bouc figurées aux deux extrémités en étaient difficilement reconnaissables, à force d'érosion.

Dans un chuintement malsain, la barrière d'énergie se ferma derrière eux. En effet, les sorciers de Marakhter avaient recouvré leurs moyens, ou bien avaient appelé du renfort, et de nouveau, le champ de confinement était dressé, les emprisonnant maintenant dans les hauteurs de la Tour de Fer. Emprisonnés, mais aussi protégés de leurs ennemis, ils en profitèrent donc pour faire une halte bienvenue après ces émotions.

L'atmosphère de la salle ne se prêtait pourtant pas spécialement au repos et à la paix de l'âme. Il y avait quelque chose de caché dans l'air, quelque hideuse vérité cachée là, dessous, à une fraction de dimension... Était-ce un sanglot ? Une plainte ? Dès qu'ils tendaient l'oreille, ils n'entendaient plus que leurs coeurs et le cliquètement des plaques de leurs armures. Et ces murs, étaient-ils de cuivre poli ? Qu'étaient ces traces...

– En tout cas, on dirait que tu as retrouvé tes pouvoirs, s'étonna Vertu. Aux dernières nouvelles, un vampire t'avait réduite à l'état de non-magicien.

– Ben kesse tu crois, j'ai bossé pour récupérer ma magie. Petits sorts, moyens sorts, gros sorts... Pourquoi tu crois que j'étais à Dhébrox ?

– Tant mieux, on aura bien besoin de ça. Oh, regardez, un parchemin. Là, voyez !

Sur l'autel, en effet, à moitié déroulé. Il n'y était pas dix secondes plus tôt. Avant que Vertu ne parvienne à se décider, et avant que quiconque n'ai eu le temps de l'arrêter, Redshirt, désireux de prouver sa valeur, s'était glissé jusqu'à l'immonde pierre du sacrifice, et avait lu le rouleau.

– Ciel, une énigme ! De l'énochien archaïque, dirait-on. Je traduis pour ceux qui ne le pratiquent pas :

*Elle posa en ton sein sa griffe d'agonie
Toi seul est bienvenu et ouvrira la porte
Je t'attends, toi et tous ceux qu'ici tu apportes
Ouvre leur donc la voie, toi qui suis la Furie.*

Sook fit une moue blasée et balaya ses camarades du regard.

– Alors heureusement que je suis là pour traduire la traduction à destination des mal-comprenants. La Furie, c'est le surnom de Nyshra. Je crois me souvenir que cette déesse a la curieuse manie d'apparaître à quelques rares élus sous forme d'un tigre à l'aspect terrifiant, et de leur lacérer l'abdomen de ses griffes afin de leur conférer sa force et sa soif de vengeance. Les élus en question deviennent alors plus ou moins des prêtres, des sortes de saints dotés de pouvoirs spéciaux. Allez, soyez pas timides, faites montrer vos nombrils, qu'on n'y passe pas la nuit.

– Inutile, dit Mark.

Lui et Vertu se regardèrent un long moment, les yeux dans les yeux. Le jeu devait sans doute consister à rester immobile le plus longtemps possible avant de trahir la moindre émotion.

Puis Vertu se détourna, sortit de son pourpoint le symbole

de fer qu'elle portait contre son coeur, l'hexagramme de Nyshra, et sans un mot le posa sur l'autel.

La lumière baissa soudain dans la salle. Lorsqu'elle revint, ils étaient dans une chambre plus petite, mais toujours circulaire, le pentacle et l'autel étaient eux aussi présents. Les murs de pierre bleue pâle ornés de motifs géométriques se paraient de tentures bariolées et de meubles de goût, renfermant toutes sortes de potions et d'ustensiles magiques de grand prix. Un homme en lourde et longue robe de mage bleue se retourna, marquant quelque surprise. Il semblait vieux, très vieux, sa barbe blanche comme la neige fraîche descendait jusqu'à son abdomen, cachant entièrement sa bouche et ses joues. Toutefois, ses yeux bleus s'illuminèrent lorsqu'il vit les intrus, il leva au ciel ses grandes mains aux longs doigts tachetés de projections magiques, et d'une voix chaude et joviale se réjouit :

– Vous avez réussi ! Mes amis, je vous félicite, vous avez accompli un réel exploit, bravo. Bienvenue dans la modeste prison qu'on m'a alloué, venez, venez que je vous voie de plus près. Ah, mes vieux yeux sont fatigués d'avoir vu tant de trahison.

Et aucun des onze aventuriers ne douta une seule seconde d'avoir en face de lui le légendaire Athanazagorias Dumbledore, légitime Magiocrate de Gunt et plus puissant magicien de la Terre.

– Vous êtes je crois les aventuriers que ce bon vieil Olipharius m'a envoyé pour me délivrer... Oui, nul autre n'aurait pu passer la barrière que j'ai dressée entre moi et mes ennemis. Venez, venez, racontez-moi votre histoire, des héros de votre trempe ont sûrement vécu bien des choses passionnantes.

– Votre excellence nous flatte, répondit Vertu, hélas s'il est vrai que l'ambassadeur Rastampolias nous a envoyés à votre secours, j'ai peur que nous n'ayons échoué dans notre mission. Nous avons bien traversé le champ de confinement qui vous isolait, mais les sorciers de l'usurpateur l'ont refermé derrière nous.

– Oui, je sais, je l'ai ressenti. Toutefois, ils ignorent que

ce bref instant d'ouverture leur sera fatal. J'ai en effet un plan pour tirer parti de votre intrusion, et qui nous permettra de nous évader.

– Merveilleux !

– Eh oui, on me prête quelques talents. Eh eh eh... Suivez-moi, suivez-moi...

Il rit avec malice tout en caressant son interminable barbe, heureux à l'idée du tour qu'il comptait jouer à ses ennemis. Avec la troupe à sa suite, il se perdit dans les couloirs largement éclairés de son domaine.

– Et, c'est quoi ce plan ?

– Venez, je vais vous expliquer ça devant un bon repas. Venez venez, il y a là un ami que vous avez déjà rencontré, je crois, vous pourrez discuter du bon vieux temps.

– Un... ami ?

Il s'immobilisa devant une porte blanche, et posa la main sur la poignée.

– ...mais je préfère vous prévenir, euh... comment dire... Ce serait bien que vous ayez une attitude... euh, ouverte, face à la vie et aux aléas qu'elle comporte... comment dire... Enfin, bref, ne soyez pas trop surpris.

Puis il ouvrit la porte, et invita Vertu à entrer la première. C'était une salle à manger, aux murs et au mobilier d'une blancheur surnaturelle. A l'autre bout d'une immense table ovale, on voyait une forme noire ramassée sur un fauteuil, on eut dit un tas de chiffons informe. Soudain, la forme se redressa, et deux yeux rougeoyants transpercèrent les ténèbres.

Un Khazbûrn !

Dans un réflexe d'une promptitude surhumaine, l'arc de Vertu se retrouva dans sa main, deux flèches partirent presque simultanément. Elles se brisèrent sur la paume ouverte de l'adversaire honni.

Sa puissance mentale jaillit alors, et arracha à la voleuse son arme elfique. Le terrible Khazbûrn se l'appropriait, satisfait, puis d'un geste, écarta les chaises de la table, et invita poliment les Compagnons du Gonfanon à prendre place.

– Ca va vous étonner, mais je vous assure qu'il y a une explication rationnelle et logique à ceci.

X La Distillation de l'Anneau

– Eh oui, vous l'avez deviné, c'est moi qui ai créé ces serveurs que vous appelez des Khazbûrns. Ce n'est du reste pas la meilleure chose que j'ai faite dans ma vie, croyez-moi, et pourtant mes intentions étaient louables, je ne souhaitais que le bien de l'humanité.

– Et vous avez donc créé ces assassins ? S'étonna Morgoth.

– C'est un peu plus compliqué, hélas. Voici pas mal d'années, un mage se faisant appeler Thargol vint me voir pour que je l'aide, car il était rongé par une terrible malédiction. Son visage, son corps entier se recouvraient jour après jour de taches sombres et douloureuses, ses membres étaient pris de faiblesse et de spasmes, il perdait l'appétit et le sommeil. Je vis que son mal était d'origine magique, et que cette magie était d'une rare puissance. Malgré toute ma science, je ne pus rien pour le malheureux, mais il me confia avant de mourir la cause de son mal, et soudain je fus pris, eh oui, d'une irrépressible terreur.

– L'Anneau d'Anéantissement ?

– Tout juste. Je me souviens encore de cet instant où je le vis pour la première fois, au fond d'un minuscule coffret. Il l'avait remisé dans une simple armoire, entouré de conjurations protectrices, et n'y avait pas touché depuis des mois, mais s'il avait pu résister de toute son âme à la séduction de l'Anneau, les contacts répétés qu'il avait eu avec cet artefact ancien avaient corrompu sa chair. Ainsi, j'entrais moi-même en sa possession, tragiquement prévenu du sort qui m'attendait si je tentais de m'en approprier la puissance. A l'époque, je venais à peine de prendre la charge de Magiocrate, et les devoirs s'y rattachant m'accablaient grandement, aussi rangeais-je soigneusement l'Anneau dans un champ de confinement, assez semblable dans son principe à celui qui nous entoure présentement.

– C'est la sagesse même, approuva Morgoth.

– Or, dans les semaines qui suivirent, je revins plusieurs fois dans la chambre où j'avais confiné l'objet. Je m'assurais qu'il était toujours là, que personne ne l'avait dérobé, bien que je n'eusse dit à personne qu'il était en ma possession. Je revenais pour jauger sa puissance, pour tenter de comprendre la source de sa puissance et les émanations méphitiques qu'il exhalait. Une nuit, je me réveillais, pris de crises d'angoisse, pour m'assurer qu'il était encore en ma possession. Il était toujours là bien sûr, minuscule, anodin d'aspect, la lueur rouge de ma torche dansait à sa surface. Il n'a rien de remarquable dans son aspect, le saviez-vous ? J'ai alors connu un grand soulagement à le voir, et puis soudain, ce fut une terrible révélation pour moi. Je compris que je me leurrais, je compris que moi, Athanazagorias Dumbledorefoot, malgré mes pouvoirs, ma connaissance et mon expérience, malgré toutes les précautions que j'avais prises pour m'en protéger, j'étais en train de succomber à son pouvoir mortel. Aussi sûrement que la marée montant à l'assaut d'un château de sable, il sapait les fondements même de mon âme. Mais je vois à votre mine, mon jeune ami, que vous comprenez ce dont je parle.

– Certes... certes, approuva Morgoth, la gorge sèche. Mais poursuivez votre récit, je vous en prie.

– Donc effrayé par ce que j'avais découvert, je travaillais d'arrache-pied pour contenir la mortelle séduction qui émanait de l'Anneau. Je consultais les savants les plus érudits, envoyais mes agents dans toutes les bibliothèques du continent, évoquais démons et créatures d'outre-monde pour qu'ils m'indiquent la voie à suivre pour détruire cette abomination. Mais partout on me faisait la même réponse : l'Anneau est indestructible.

– Même si on le jette dans les tréfonds de la forge maudite dont il est issu ? Proposa Sook.

– Vous devez confondre avec un autre anneau, ma jeune amie. Du reste la chose fut déjà tentée, voici cent siècles. La forge fut détruite, ainsi que l'imprudent qui avait essayé le coup, seul est resté l'Anneau.

– Oh. Je me disais aussi, c'était trop facile.

– Toutefois, je conçus un plan. Si la puissance de l'Anneau ne pouvait être brisée, au moins pouvait-elle être fragmentée. Je fabriquais alors une machine capable de le diviser, le Distillateur, et je mis toute ma science et toute mon énergie dans ce projet. Et au final, il advint que je réussis. Ainsi, l'essence maléfique de l'Anneau fut-elle répartie entre neuf anneaux de moindre puissance, certes assez malévolents pour corrompre l'âme d'un homme ordinaire, mais pas assez puissants pour faire de lui une invincible menace.

– Je vois, dit alors Vertu (qui du coin de l'oeil surveillait le Khazbûrn silencieux à son côté). Mais ces anneaux, ils animent maintenant les noirs cavaliers qui nous poursuivent, si je ne m'abuse. Quelle idée vous a donc pris ?

– Hélas, c'est là que j'ai pêché. Comprenez que lors de mes recherches sur l'Anneau, j'ai tâché d'être discret, mais malheureusement, pas assez je le crains. L'Anneau excite la convoitise des hommes médiocres, qui pensent qu'ils pourront le maîtriser, qu'il fera d'eux le maître de l'univers. Quelques nécromants, quelques seigneurs ambitieux entendirent parler de mes travaux et en soupçonnèrent l'objet. La prophétie dit qu'un démon s'est éveillé, avide du pouvoir de l'anneau. On dit que deux divinités maléfiques, Nyshra et Naong, le convoitent aussi et ourdissent des plans tortueux pour s'en emparer, mais ça, vous le savez déjà. Peu après la distillation de l'Anneau, trois voleurs habiles poussés par l'avidité parvinrent à me berner et à s'emparer des neuf fragments. Ils étaient malins, et s'ils n'avaient sous-estimé les pouvoirs de ce qu'ils étaient venus dérober, ils auraient pu réussir. Hélas pour eux, ils étaient dotés d'âmes faibles et succombèrent au pouvoir, certes réduit, mais toujours redoutable des anneaux. Une fois qu'ils en eussent enfilé un chacun, ils perdirent toute humanité, et devinrent de noirs serviteurs du mal.

Dumbledore s'arrêta un instant dans son récit, visiblement embêté par quelque aveu difficile qu'il devait pourtant faire.

– Vous devez savoir que je n'étais pas totalement démuni

face au vol dont j'avais été victime, car le Distillateur était bien plus qu'une simple machine à découper les objets magiques, les anneaux lui étaient toujours liés. Lorsqu'ils décidèrent de les porter, les voleurs en devinrent les esclaves, mais ils devinrent aussi soumis au Distillateur, c'est à dire qu'ils devinrent mes asservis. Ainsi les fis-je revenir, les trois premiers porteurs d'anneau, les maudits, que je nommais le Décorateur d'Intérieur, Mange-pépins et Pas-top-rapide.

– Hein ?

– Ben... Vous devez savoir que j'ai une assez mauvaise mémoire des noms et des visages, alors je leur ai donné des surnoms parlants... Le Décorateur d'Intérieur m'avait semblé un peu efféminé, Pas-top-rapide était effectivement un peu benêt, et Mange-Pépins... ben... je sais plus. Enfin bref, j'avais maintenant trois gardes puissants pour protéger les autres anneaux. D'autres voleurs se présentèrent, mais à chaque fois, nous pûmes déjouer leurs plans, et bientôt, chacun des neuf anneaux fut attribués à un serviteur.

– Cool. Et où ça s'est cassé la figure, votre plan ?

– J'ai appris à mes dépens qu'il fallait prendre garde aux médiocres. Ils savent ne pas pouvoir compter sur leurs talents pour se maintenir à leur position, et sont prêts à toutes les bassesses pour vous abattre dès qu'un soupçon effleure leur petite âme que vous menacez les misérables prérogatives qu'ils se sont arrogées à force de vilenie, flatterie et génuflexions serviles. Tout ça pour dire que je fus trahi, voilà tout. Marakhter était mon disciple et, une fois que je fus Magiocrate, mon Sénéchal, un homme de confiance que j'avais choisi entre autres pour son peu d'ambition, un des rares à qui j'avais confié le détail de mes plans et de mes préoccupations concernant l'Anneau. Vous l'avez deviné, il abusa de ma confiance. Une fois les anneaux protégés chacun par un serviteur, j'entrepris sur ses conseils de faire construire l'oeil de Bronze. Son but était là encore de protéger l'Anneau contre les influences maléfiques de ceux qui le convoitaient, en effet, tous mes ennemis étant en théorie de puissants sorciers, ce dispositif devait me permettre de locali-

ser ses émanations où qu'elles se trouvent, fut-ce sur un autre continent, et de sonner l'alarme en cas d'intrusion. Marakhter participa à la construction de l'oeil de Bronze, et me convainquit que des forces étrangères s'amassaient à nos frontières pour nous abattre. Aussi approuvais-je son plan consistant à armer Gunt, à employer toutes les ressources du royaume à amasser une immense armée magique telle que le monde n'en vit jamais, et à construire cette tour dans laquelle nous nous trouvons. Tout à mon Anneau, je n'avais pas vu que l'ambition le dévorait, je n'avais pas vu que lui et la Reine Noire étaient des disciples de Naong et de son ordre secret, et qu'ils agissaient de conserve pour conquérir le monde.

– Et mon école ? Demanda Morgoth. La tour du Cygne Anémique fut rasée par les Khazbûrns, les aventuriers de la Tombe-Hélyce furent massacrés, mais pourquoi ?

– Je l'ignore, hélas. Marakhter m'avait convaincu que le concours efficace de mes serviteurs était nécessaire à l'éradication d'éléments subversifs complotant contre Gunt. Et moi, je l'ai cru, benêt que j'étais, lui qui était le seul véritable élément subversif à comploter. Sans doute y avait-il dans la tour du Cygne Anémique quelqu'un qu'il craignait, soit en raison de sa puissance, soit parce qu'il avait découvert la raison de ses plans, qui sait ? Pour la Tombe-Hélyce, j'ai cru comprendre qu'il souhaitait abattre Thomar de Gorlenz, et il y est parvenu, le bougre. Et il y eut d'autres crimes commis sous mon autorité, mais à son instigation. Aveugle que j'étais ! Ah, sot vieillard bouffi d'orgueil...

– Allons, excellence, j'ai appris que les masques du mal sont souvent trompeurs, et que nul ne peut être blâmé pour avoir cru un mensonge.

– Merci pour votre indulgence, jeune homme, mais j'ignore si je la mérite. Toujours est-il qu'ayant finalement compris son manège, bien qu'il ait éloigné de moi tous ceux qui m'étaient fidèles, je refusais de participer plus longtemps à ses plans maléfiques. Je dispersais alors mes serviteurs, et pour qu'ils ne puissent être rassemblés, je les envoyais donc en mission avec

consigne de rassembler chacun une troupe qui, au moment venu, servirait à abattre l'Usurpateur et restaurer l'ordre naturel dans Gunt. Comme l'Imprécis était mort, et je crois d'ailleurs que c'est vous qui l'avez tué...

– L'Imprécis ? Ah oui, sans doute ce gentleman qui nous a donné bien de la peine à la sortie du donjon de Sandunalsalennar.

– Sa défaite ne me surprend pas, il était le plus faible des neuf. De son vivant, il était fort maladroit, d'où son surnom d'ailleurs. Je suppose que son anneau a été perdu et qu'il est maintenant en possession de nos ennemis, ce qui est très fâcheux.

– Rassurez-vous messire, déclara Morgoth, je l'ai ici sur moi.

– Merveilleux ! Ah, vous ne me portez décidément que de bonnes nouvelles. Donc, j'enjoignis Mange-pépins de se rendre à B'rszon Herk...

– On l'a croisé, annonça Vertu.

– Pas-top-rapide fut envoyé dans la forêt de Trousse afin de s'assurer le concours d'une tribu de broos, Emmerdeur et Ote-l'Envie partirent dans les monts du Portolan afin de requérir l'assistance des dragons des glaces, j'expédiais Pisse-au-Vent jusqu'à la mer Kaltienne afin qu'il obtienne l'alliance des harpies et de l'erynie Numbarish, qui règne sur l'île de Bakhunos, j'envoyais Hyperexponentiellehuitpointquatre jusqu'aux bois nordiques de Nerkathor pour qu'il convainque les hommes-arbres de nous aider, ainsi que les tribus de pictetés qui vivent là...

– Hyperexponentiellehuitpointquatre ? Quel curieux surnom.

– Oui, en effet... je ne me souviens plus trop pourquoi je l'ai appelé comme ça d'ailleurs. Attendez, ça va me revenir... Ah oui, ça y est, je lui ai donné ce surnom car dans le civil, il était forgeron.

– Et alors ?

– Ben, Hyperexponentiellehuitpointquatre, monsieur la forge...

– Eh ?

– C'est pas grave. Et donc, j'envoyais l'Autre là courir après les gobelins des plateaux de Bolduc.

– Quel autre ?

– L'autre là. C'est son surnom. J'étais en panne d'inspiration.

– Il en manque un, je crois.

– Certes, le premier et le plus puissant des neuf-qui-furent-asservis, le Décorateur d'Intérieur. Je l'envoyais dans les égouts de Jhor afin qu'il prenne contact avec les abominables créatures qui y vivent, résidu d'expériences malheureuses de nécromancie. Et je fus bien inspiré ! Car peu après, voici que Marakhter, sans doute flairant le mauvais coup, me prit dans un piège et, inconscient, me fit transférer jusqu'à Jhor et incarcérer ici même, dans cette Tour de Fer que j'avais fait construire.

– Trahison !

– C'est un peu ce que je me suis dit aussi. Toujours est-il qu'il ignorait qu'à Jhor se trouvait mon serviteur, lequel apprit mon infortune, et trouva le moyen de se frayer un passage jusqu'en haut de la tour et de me libérer de la torpeur magique qui m'emprisonnait. Hélas, alors qu'il procédait, les mages du félon se regroupèrent et, voyant qu'ils n'arriveraient pas à me vaincre par les moyens honnêtes d'un loyal combat, prirent le parti de mettre le siège autour de mon étage. Par bonheur, j'avais prévenu quelques amis et alliés fidèles de l'infortune que je pressentais, et voici comment ce bon Oli vous a envoyés à moi.

– Toute cette histoire s'explique maintenant, dit alors Vertu. Et combien de temps croyez-vous que nous puissions tenir ici ? Peut-être quelqu'un lancera-t-il une expédition à votre secours, j'ai cru comprendre en effet que votre évasion n'était plus vraiment un secret, et qu'en outre vous jouissiez du soutien populaire, on finira donc bien par vous sortir d'ici.

– Ah oui ? Hélas, je crains que nous n'ayons plus vraiment de temps devant nous. Des sentinelles magiques que j'avais placées en secret aux frontières du royaume m'ont alarmé voici peu, des éléments ennemis foncent droit sur Jhor.

– Une armée ?

– Oh non, juste quelques personnes, mais très puissantes. Ils sont l'élite des serviteurs de Naong, les meilleurs guerriers qui

soient. Ils sont équipés d'armes et armures magiques, et leurs pouvoirs mentaux sont tels qu'ils peuvent rivaliser avec mes... Khazbûrns, comme vous les appelez.

– La Griffe Noire ! éructa Monastorio.

– Tout juste, messires, je vois que vous avez déjà entendu parler de ces sinistres sbires.

– Hélas, pour mon malheur. Mais poursuivez, je vous prie.

– Bien, je pense que l'Usurpateur les a fait mander pour briser la barrière qui me protège et m'assassiner. Et je dois dire qu'ils ont quelques chances de succès. Ils seront là d'ici une dizaine d'heures tout au plus, il faut donc que nous soyons partis avant.

– Très juste, demanda Mark, et comment on fait ?

– Il y a quatre conventions de sorciers qui activent le champ, mais ils ne font que redistribuer l'énergie mystique fournie par un condensateur gigantesque, situé juste au-dessus de la grande galerie des monstres. C'est une machine qui extrait la puissance des deux piliers de lumière bleue que vous avez sans doute vus en venant. Si vous mettez hors service cette machine, le champ sera coupé, et ils ne pourront pas le remettre en marche malgré leurs efforts. J'ai par bonheur un plan de l'étage en question qui vous sera utile dans cette tâche. Malheureusement, la pièce où se trouve le condensateur est fermée par une porte qui ne peut s'activer que depuis une salle située à l'autre bout de l'étage, il faudra donc qu'une deuxième équipe parvienne jusque là et ouvre la voie à la première. Ah, j'oubliais, il y a aussi, gardant le condensateur, deux puissants golems de magie, des créatures que comme leur nom indique, aucune espèce de magie ne peut toucher, pas même celle qui anime vos armes.

– Ben c'est gai.

– Il faudra donc que vous trouviez autre chose. Voilà. Une fois le champ ouvert, vous revenez ici même et je nous téléporterai en sécurité. Des questions ?

– Oui, dit Sook, on ne sait toujours pas comment sortir du champ de confinement.

– Ah, suis-je sot, j'oubliais. Vous sortirez exactement de la

même façon que vous êtes entrés.

– Mais, c'est fermé.

– Oui, mais c'était ouvert.

– Oui, mais maintenant c'est fermé.

– Oui, mais c'est resté ouvert suffisamment longtemps.

– Oh, je crois que je comprends, s'émerveilla Redshirt. Vous avez sans doute l'intention d'utiliser une boucle de Majel pour créer une convexion de flux chroniton !

– Bravo mon jeune ami, vous êtes doté d'un esprit vif, vous avez de l'avenir monsieur... monsieur ?

– Redshirt. Tiberius K. Redshirt.

– Ah. Bon, oubliez ce que je viens de dire. Pour les profanes, le principe est le suivant : je vais projeter vos essences mystiques dans le passé, très exactement à l'instant où le champ était ouvert, puis vos essences vont revenir dans l'avenir, c'est à dire au moment précis où je vous aurai fait disparaître, mais à l'extérieur ! Or les lois de l'univers sont ainsi faites que vos corps, séparés qu'ils seront de vos esprits, traverseront naturellement la barrière et se retrouveront du bon côté.

– Waaa, fit Morgoth. Mais comment accomplir un tel prodige sans inverseur de polarisation quantique ni chambre Atermox ?

– C'est impossible, répondit le Magiocrate. Heureusement, ces traîtres sont aussi bêtes qu'ils sont fourbes, ils m'ont enfermé à un étage où se trouve tout un bric-a-brac magique de haut niveau, y compris ces appareils ! Sont-ils niais tout de même ?

– Ah, mais nous sommes sauvés alors !

– Oui, mais à un détail près. Il me faudra encore quelques heures de réglages pour arriver au résultat souhaité. Mais j'y songe, puisque vous êtes deux hommes de l'art, vous plairait-il de me seconder dans cette tâche ?

– Ah mais oui, mais quel honneur ce serait pour nous de vous servir ! S'exclama Morgoth.

– Quoiqu'indignes de cette tâche, nous en serions flatté, Vénéré Patriarche, renchérit Tiberius.

– Euh, dit Sook, un peu agacée, il est gentil vot'plan là, mais on fait quoi pour l'oeil de Bronze ?

– Ce n'est pas une arme, expliqua le Magiocrate, ce n'est qu'un moyen de surveillance.

– Merci, j'avais compris, mais vous pensez bien que depuis qu'on est entrés ici, ils doivent surveiller toute la zone de près avec leur bidule. Je me doute que votre champ machin les empêche de regarder ici, mais dès qu'ils verront qu'on est sortis, ils comprendront vite ce qu'on essaie de faire, et adieu le plan, et adieu nous aussi.

– Mais, c'est pourtant vrai, votre remarque est frappée au coin du bon sens.

– Merci.

– Je suggère donc qu'au lieu de faire deux équipes, vous en fassiez trois. Par bonheur, vous êtes assez nombreux.

– La question, persifla Vertu, est de savoir qui va faire la partie de Sook, sachant que ses plans ont un taux de réussite quasi-nul et un taux de mortalité inversement élevés.

– C'est pas la peine, dit la sorcière, j'irai seule faire péter le noeunoeuil. Mais si, mais si, j'y tiens. J'ai du reste dans mon sac à malice un petit dispositif tout à fait idoine à cet usage.

– Bien, si vous tombez d'accord là-dessus... Je vous laisse régler les détails du plan d'action entre gens de l'art et profiter de mon hospitalité, pendant ce temps, nous allons faire notre travail. Allons jeunes gens, en avant, pas de temps à perdre, suivez-moi jusqu'à la salle des machines.

XI Amicales discussions avant la bataille

– Dis-moi, elfe jolie, quel tourment est le tien, toi que je vois solitaire et songeuse à la fenêtre ? Est-ce le sort de Morgoth qui t'inquiète ?

Xyixiant'h connaissait peu Sook, mais elle l'avait assez fré-

quentée pour savoir que ce vocabulaire ne lui était pas familier, et qu'il cachait quelque secret dessein.

– Certes non, je sais qu'il saura se débrouiller. C'est un sorcier capable et je ne doute pas une seconde qu'il fasse merveille aux côtés du Magiocrate.

– Certes, certes. Il est plus habile qu'il en a l'air, je m'en suis aperçue. Mais dis-moi, quelles sont vos relations exactement.

– Des relations très saines et parfaitement naturelles, sois-en certaine.

– Ah, bien. Mais, où en êtes-vous exactement de... l'avancement naturel des choses ?

– C'est un peu indiscret, mais ça n'a rien d'un secret, nous en sommes... Ah, mais je vois où tu veux en venir...

– Hein ?

– Si c'est pour une Compulsion d'Ouverture Immédiate, je crains de ne plus réunir toutes les conditions.

– Ah. On te l'a déjà faite.

– Et puis d'ailleurs, ça fait longtemps que je ne réunis plus toutes les conditions, si tu veux le savoir.

– Bon, ben ça coûte rien d'essayer, s'pas. Et puis de toute façon, même si tu étais encore... en état, je ne suis pas sûre que ta nature se prêterait à ce sortilège, si tu vois ce que je veux dire.

– Pas vraiment.

– Eh bien, ton nom m'a semblé vaguement familier la première fois que je l'ai entendu, mais je n'arrivais pas à remettre le doigt dessus, tu vois, ce genre de sensation agaçante... Et puis quand tu as parlé du dragon Markhyxas, cette vieille légende m'est revenue. Celle d'une très ancienne créature du nom de Xyixiant'h, la protectrice de la déesse Yeshmilaï, envoyée sur terre par les dieux après le Cycle de Sang pour anéantir tous les rejetons de Skelos. A part que dans la légende, cette créature n'est pas exactement une elfe.

– Ah oui, je connais cette histoire. Un dragon mordoré, si je ne m'abuse...

– Précisément, c'est ce qu'on dit. Le choix des Dieux fut

d'ailleurs assez curieux, car ce sont de pauvres et chétives créatures que les dragons mordorés, obligés de se cacher à la vue de tous pour se soustraire à la convoitise des hommes cupides qui cherchent à les dépouiller de leurs organes, de leur sang et de leurs écailles, parées de singulières vertus magiques. Certes, ils sont les maîtres de l'illusion, et peuvent ainsi se dissimuler parmi les bipèdes que nous sommes, mais si jamais leur secret est trahi, quel triste sort, vraiment, que d'être disséqué vif pour servir les sombres desseins de quelque nécromant.

– J'en frémis. Heureusement pour eux, ces êtres sont dotés de sens aiguisés par la nécessité. Savais-tu qu'ils sont les limiers des dieux lorsqu'il s'agit de traquer les forces du mal ? Leur odorat est si perçant qu'ils peuvent repérer la trace ancienne d'un suppôt du malin à des lieues à la ronde, le suivre et le débusquer dans sa cachette, quels que soient les déguisements et les précautions qu'il prendra qu'il se cacher.

Le grand sourire de l'elfe découvrait maintenant à dessein ses dents, aux bords particulièrement nets et aigus, et ses doigts menus aux longs ongles blancs passaient sur la joue maintenant livide de Sook, pétrifiée, avant de glisser dans sa chevelure rouge, courte et grasse. Ses lèvres délicates effleurèrent l'oreille de la sorcière, et elle y murmura, moins fort que le vol d'un papillon :

– J'ai su qui tu étais avant même de te voir, et tes manigances misérables me laissent froide. Tu n'auras de moi pas une écaille, pas une griffe, pas un croc. Des petits démons insignifiants de ton espèce, j'en avais broyé cent entre mes mâchoires avant d'être adulte. Je connais les... choses de ta sorte, bien mieux que tu ne te connais toi-même. Mais regarde-toi donc avec ta carcasse mal fagotée, ton regard myope et ton pelage huileux, lémure bouffi d'orgueil, tu n'es qu'un moucheron face à ma toute-puissance, tu n'es rien. Ne me menace plus, ni moi ni aucune de mes connaissances.

Durant toute sa tirade, Xyixiant'h n'avait élevé la voix à aucun moment, ni ne s'était défaite de son grand sourire.

– Note, rajouta-t-elle, quand on est à la fois bouffi et huileux, on peut avoir du succès à la télé.

– Et ça, c'est donc un portrait de ma vieille mère. Ah, l'admirable femme, comme elle a peiné pour élever seule ses enfants. Mais je ferai en sorte qu'elle soit fière de son fils, croyez-moi ! Et ici voici ma promesse, la douce Wayonna. Nous avons juré de nous marier à l'été prochain, lorsque j'aurai fini mon noviciat et que je serai z'établi. Et voici maintenant mon frère aîné Gracchus, qui est dans le commerce des spiritueux.

– C'est bien d'avoir une famille, convint Piété. Eh, Vertu, que penses-tu des valeurs familiales.

– Je n'en pense pas grand chose.

Elle était assise sur un banc, les coudes sur ses cuisses, son épée nue pendant entre ses jambes, le regard perdu dans les reflets de son tranchant. Elle semblait lasse tout d'un coup, et triste comme un macareux Polonais.

– Tiens, c'est vrai ça, rigola Mark. Tu n'as jamais songé à te retirer de tout ce cirque, à trouver un mari honnête et travailleur, un bon métier, une petite fermette en rondins au milieu des champs vallonnés ? Tu as encore l'âge d'avoir des mouflets.

– Merci pour le "encore".

En temps normal, elle aurait menacé le paladin de l'émasculer, mais il était visiblement impossible de la dérider cette nuit-là, aussi se retira-t-il pour aller jouer aux dés avec Ghibli, Sarlander et Monastorio. Seul Piété resta à son côté, car il devait s'enquérir d'une question qui le turlupinait depuis sa première rencontre avec Sook. Donc, avec la subtilité qui lui était habituelle et son art consommé de la périphrase, il demanda :

– C'est vrai que ton vrai nom est Legris ?

Elle leva les yeux vers lui, un peu trop vivement, puis feignit l'étonnement, assez mal.

– Qui donc t'a raconté cette niaiserie ?

– La rouquine a gaffé.

– La rou... Ah la truie !

– Il paraît aussi qu'on se ressemble. C'est pour ça que je me suis dit qu'on devait être vaguement apparentés. Tu es trop

jeune pour être ma mère, mais il m'est revenu le souvenir d'histoires que m'avaient raconté Droiture, mon frère aîné, à propos d'une soeur plus âgée encore, qui avait quitté la maison avait que je ne naisse. Elle portait le nom de Chasteté, je crois.

– Drôle de nom pour une vieille pute comme moi, pas vrai ?

– Alors, c'était bien toi, ma soeur.

– Ton histoire est exacte sauf sur un point. Je n'ai pas quitté la maison avant ta naissance, j'en ai été chassée par nos parents juste après. Il y avait une bouche de trop à nourrir, et j'étais une fille, alors le choix était vite fait. Père ne m'avait du reste jamais particulièrement porté dans son coeur.

– Désolé.

– C'était pas ta faute. Et puis, j'ai survécu, c'est plus que n'en peuvent dire nos frères et soeurs, je crois.

– Hélas. Tu n'as pas l'air bien effondrée par leur disparition.

– On doit tous mourir un jour. Crois-tu qu'on vive éternellement ?

– Curieuse façon de voir les choses.

– J'ai été témoin de bien des misères révoltantes au cours de ma vie, et je pense que mourir jeune vaut mieux que certaines longues existences. Mais laissons là ma triste philosophie, je suis de sombre humeur ce soir. Tu as donc suivi mes traces, à quelques années de distance. Je suis heureuse que tu t'en sois tiré. Voilà, tu sais toute l'histoire.

– Peut-être peux-tu encore m'éclairer sur ceci. Ce pendentif de pierre, je l'ai emporté avec moi lorsque j'ai quitté moi-même la ferme familiale. Il paraît que c'est elfique, et notre père semblait y tenir beaucoup, c'est pourquoi je lui ai volé d'ailleurs.

– Ca alors ! Regarde, je porte le même ! C'est pourtant vrai que tu as suivi mes traces... Ah ah ah, tu as bien fait on dirait. Ces pierres sont magiques, à n'en pas douter, ce sont de puissants talismans. Le fait que nous seuls de la famille ayons survécu n'est sans doute pas un hasard. Sais-tu d'où ils viennent ?

– Père disait l'avoir trouvé dans les bois du côté de la Combe Noire.

– Ah évidemment, encore un mensonge. Si tu es déjà allé à

la Combe Noire, tu as déjà vu les pierres étranges qui jonchent le sol, certaines évoquent des tronçons de colonnes, des lin-teaux de portes, et lorsque la lune pleine les éclaire, il arrive que d'étranges lignes d'écriture se dévoilent à leur surface. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'un établissement elfique s'était dressé là, voici des siècles.

– C'est donc bien de là que viennent ces pierres.

– Oui, sauf que ce gros lard n'aurait jamais pu glisser sa carcasse avinée dans le minuscule orifice conduisant à l'antique chambre qui contenait ces deux pierres. C'est moi, évidemment, qu'il a envoyée là-bas. Je lui ai donné une des pierres que j'avais trouvé, mais j'avais caché l'autre. J'étais petite mais pas idiote.

– Bien vu.

Il prit sa main. Et ils se donnèrent une longue et fraternelle accolade.

– On dit que le goût pour des partenaires plus jeunes est un des premiers signes de l'âge, persifla Mark du fond de la salle. Vertu fit mine d'encoher une flèche dans son arc.

– Fais moi plaisir, cours en zig-zag.

– Eh, compagnons, fit Xyixiant'h. Venez ici me dire ce que vous voyez en bas.

Ils s'approchèrent. Les premiers feux de l'aurore bleuissaient le ciel au-dessus des montagnes d'orient toutes proches, et l'on parvenait déjà, avec de la persévérance, à deviner le tracé des rues, places et bâtiments de Jhor en contrebas.

– Où ?

– Juste là, de l'autre côté du grand portail monumental.

– Ah oui, on dirait qu'ils sont en train de creuser un grand trou. Dommage que Tiberius soit absent, il aurait pu nous dire de quoi il retournait.

– C'est très grand cette excavation, vous ne trouvez pas ? Et là, on a dressé des échafaudages et entassé des poutres et des plaques immenses. Et regardez un peu la forme du chantier, il ne vous rappelle rien ?

– Nyshra vengeresse, s'exclama Vertu ! Ils ont commencé à construire une deuxième Tour de Fer ! Ces disciples de Naong

ont donc perdu la raison.

– Certes madame, certes, expliqua le Magiocrate, qui s'en revenait de ses travaux, accompagné de ses deux aides.

– A quoi cela leur servira-t-il ?

– Ils n'ont pas daigné m'en avertir. Voici à peine deux mois qu'ils ont commencé à déblayer le lieu de leur démente construction, sans égard aucun pour les pauvres habitants de ce quartier. Je pense que Marakhter veut faire de Jhor sa capitale, sa citadelle imprenable, le centre de son pouvoir. Souvent les tyrans ont-ils de telles vanités.

Il contempla avec désapprobation l'étendue du chantier.

– Bref, nous avons fini ce que nous avons à faire. Si vous êtes prêts, on peut y aller.

– Bien, messieurs, à vos armes et vos armures, le temps du combat est venu.

XII Le silence des gerbilles

Lorsque le Magiocrate activa l'Osmomètre de Dutrochet qui synchronisait la polarité induite des flux croisés thaumifère/antithaumifère sur les cristaux de dineutronium biréfringents au sein de la chambre Atermox, ce qui initiait la réaction chronoréverse, nos camarades crurent d'abord à une trahison de la part du vieux mage, tant il leur parut évident que l'absence totale de sensation corporelle qui les frappait ne pouvait qu'être le fait d'une mort franche et rapide. Toutefois, ils s'aperçurent aussi qu'ils pouvaient se mouvoir. Leurs perceptions étaient altérées, les couleurs du monde semblaient avoir été remplacées les unes par les autres sans logique aucune mais ils se reconnuèrent sortant de la salle en reculant, ils comprirent alors que le sortilège avait fonctionné, et que le flux du temps était maintenant inversé. Et il revenait rapidement en arrière, ce bougre de temps ! Ils se précipitèrent alors en flottant dans les couloirs, dévalèrent les escaliers jusqu'à la salle de l'autel, puis encore plus bas, dans les niveaux que le Khazbûrn avait nettoyés durant

son ascension. Ils voyaient maintenant distinctement la barrière d'énergie dressée devant eux, ils attendirent ici quelques instants. Comme c'était étrange, ce temps désincarné, dépourvu de tout repère biologique. Peut-être était-ce ainsi que les dieux vivaient le monde, du haut de leurs panthéons ?

Ils se virent alors arriver, à reculons et à toute vitesse, arborant une démarche du plus haut comique. La barrière avait cédé, l'espace d'un instant ! Ils s'y engouffrèrent en compagnie d'eux-mêmes. Ils étaient sortis, enfin. Ils n'avaient aucun mal à s'orienter dans ces couloirs dont ils avaient longuement étudié le plan, et n'eurent aucun problème à retrouver le réduit, en théorie désert, qui devait leur servir de point de ralliement, et qui était indiqué comme une "réserve de nourriture"³. Ils s'y rendirent. Aussitôt, le sortilège du Magiocrate se délita, le temps se remit à filer dans le bon sens, mais à toute vitesse, assaillant nos compagnons de visions hallucinées qui les auraient sans doute tués sur le coup s'ils avaient été à cet instant en possession de leurs corps. Ce n'est qu'après cette épreuve que leurs dépouilles mortelles, accompagnées de leurs affaires, les rejoignirent.

Soudain, tout redevint calme et normal.

Ils étaient un peu choqués, mais heureux tout de même d'être sortis de cet état déplaisant qui avait été le leur l'espace de quelques instants biscornus.

— ... c'était... plein d'étoiles... résuma alors Tiberius, encore émerveillé.

³Les lecteurs attentifs auront ici noté qu'il y avait dans la Tour de Fer une grande quantité de réserves de nourritures, et qu'elles étaient systématiquement vides. Ce dont ils auront fort logiquement tiré deux hypothèses. La première, c'était que la Tour avait été conçue pour abriter des régiments d'éléphants de guerre particulièrement voraces pendant toute la durée d'un long siège. La seconde était que l'architecte, cédant en cela à un travers fréquent parmi sa congrégation, avait construit l'édifice en fonction de critères esthétiques afin de lui donner l'aspect le plus monumental possible, sans se soucier de trouver une quelconque utilité aux dizaines de milliers de mètres carrés qu'il construisait en sur-nombre. Une fois le gros oeuvre achevé, il avait maladroitement tenté de camoufler son incurie par de petits panonceaux ornant les portes, qui ne traduisaient que son embarras, ainsi que son ignorance du mot "cellier".

– Allez les gars, au boulot, dit alors Vertu. Sook, tes alliés miracles.

– C'est parti !

Elle frappa l'écusson de métal qui ornait sa poitrine, don de Morgoth, et en une trille, contacta ses obligés de Dhébrox. Bien que Vertu ait pu s'en douter, ils étaient toujours à l'écoute, et comme promis, six formes se matérialisèrent dans la salle avec un bruit de carillon tintinnabulant.

Ils étaient faits à l'image de l'homme, mais d'hommes curieusement proportionnés, avec une taille minuscule surmontée d'une large poitrine, une tête allongée terminée comme celle d'un tapir dont le groin aurait été remplacé par une grille, des petits yeux en demi-lune, vides et morts, des bras réduits à de simples tubes de bronze supportant d'énormes avant-bras, trois doigts courts à chaque main, pas l'idéal pour le piano. Leurs longues jambes semblaient faites pour la course et le saut.

– Tu es sûre qu'ils sont aussi performants que tu le dis ?

– C'est le dernier modèle.

– Je dis ça c'est parce que d'habitude, tes gadgets... Bon. Tout le monde a compris quelle était sa place ? Allez, camarades, tâchez de tous revenir entiers. Même toi Tiberius.

– Pourquoi moi ?

– Que chacun d'entre vous garde au plus profond de lui le sens ultime de notre grande mission, que chacun parte le coeur pénétré de l'inflexible détermination du juste, et de la force que confèrent le bien et la vérité. Et dans bien des années, lorsque la noble blancheur de la vieillesse aura conquis nos chevelures et que nos forces déclineront, les enfants s'assembleront autour de nos genoux caducs pour entendre le récit des combats que nous allons mener. Et alors...

– Oh, Vertu, ça te prend souvent le syndrome de la Saint-Crépin ? On y va, on fait le boulot et on se barre.

– Comme tu veux, Ghibli. Bonne chance les gars, et je vous rappelle le mot d'ordre de la mission : vite et en silence, ou comme aurait dit Roddenberrius, "occultatio et octus distorsio".

Sook insista pour laisser tous les guerriers mécaniques à ses camarades, le groupe "O" se composait donc d'elle-même, et puis c'était tout. Elle prétexta pour ce faire que de toute façon, la garde de l'oeil de Bronze devait être considérable, que ce n'était pas un serviteur de plus ou de moins qui ferait la différence, et que seule la discrétion lui permettrait de parvenir à ses fins. Et pour une fois, elle n'avait guère menti sur ses raisons. Son bagage était lourd d'une vingtaine de livres, pesant douloureusement sur ses frêles épaules, toutefois, la perspective de détruire l'artéfact prestigieux qui trônait au sommet de la tour lui donnait des ailes. Elle se glissa dans la cage d'un escalier en colimaçon et entama une ascension longue et harassante, mais sans encombres. Car si le chemin qu'elle avait à parcourir était, en ligne droite, le plus long, ils avaient trouvé un chemin direct menant à la terrasse, elle avait donc prévu d'arriver la première à son objectif. Se morigénant silencieusement de n'avoir pas fait plus d'exercice physique ces dernières années, elle poursuivit avec obstination son périple circulaire.

Elle parvint finalement, sans rencontrer âme qui vive ni qui fut morte, à un réduit poussiéreux, encombré d'araignées et d'accessoires de ménage. L'escalier de service ne montait pas plus haut, une simple porte donnait sur l'extérieur. Un courant d'air frais et un rai de lumière orange filtrant au-dessous indiquèrent à la sorcière myope que l'autre côté était à l'air libre.

C'était là.

Elle se prépara. Sook était experte en magie de bataille, et ces dernières années, elle avait particulièrement travaillé ses sortilèges offensifs. Elle pensait être non seulement une des meilleures magiciennes du monde à cette spécialité, mais aussi un des meilleurs magiciens. Pourtant, elle craignait Gunt, ses serviteurs innombrables et fanatiques disposant d'une sagesse ancestrale et d'alliés dans tous les plans d'existence. L'appréhension la prit, elle qui n'avait jamais peur de rien. Elle prépara ses pièces d'or, utiles à la conjuration dite "Orbes de la Sainte Alliance", qu'elle commençait à maîtriser un peu. Elle avait aussi, tapis à la lisière de sa conscience, des invocations, des traits de

feu, des boucliers antimagiques, des déflecteurs de projectiles, des nuages empoisonnés et des Mots de Troubles aptes à semer la confusion dans les rangs des ennemis, l'abominable Chute de Plume, la conjuration de Mîo, et autres. Il lui prit cinq bonnes minutes pour se revêtir de tous les sorts de protection qu'elle connaissait. Mais rien ne l'avait préparée à affronter ce qu'elle vit lorsqu'elle arriva sur la terrasse. Car là, au plus haut de la Tour de Fer, entre les gigantesques crocs de fer, sous le prodigieux trépied d'acier sillonné de runes qui soutenait l'oeil de Bronze, gigantesque sphère armillaire tout d'airain haute comme dix hommes, parcourue de courants magiques violents et multicolores, là donc, sur le sol de fer encombré de pentagrammes, hexagrammes et dodécagrammes flamboyants, il y avait, tenez-vous bien, quedalle. Rien. Nada. Peau d'zobi, quoi.

Sook plissa les yeux, craignant que sa vue déficiente ne l'ait trahie. Mais non. Pas plus de gardien que de beurre en branche.

– Cool, commenta-t-elle.

Puis elle évalua la situation, et considéra que le point faible de l'oeil de Bronze était à la jonction des pieds monumentaux et du cercle non moins monumental qui supportait directement la masse de l'énorme boule tournoyante.

Elle s'approcha de l'un des pieds, solidement implanté dans la structure même de la tour. Elle en évalua la pente, la rugosité, la charge magique, l'altitude. Puis elle entama l'escalade.

XIII Deux duels s'engagent

– Et d'abord, pourquoi que ça serait toi le chef ? S'insurgea Ghibli.

– En raison de la sagesse de ma race, ou parce que je suis l'aîné du groupe, ou parce que c'est comme ça qu'on avait décidé de faire avant que monsieur ne fasse son cirque, rétorqua Sarlander, un peu las.

– Bien sûr, c'est toujours le pauvre nain de service qui fait la bête de somme tandis que les grands commandent et font la

loi. C'est toujours la même chose, c'est d'la discrimination moi j'dis, mais un jour ça va mal finir tout ça, on va s'révolter et on, on va foutre le feu partout, tu vas voir... Ce sera le réveil des nains, l'aube des nains, le monde tremblera sous le joug des féroces nains de guerre ! Ah !

– Je crois que ce qui t'ennuie, c'est surtout que ce soit un elfe qui commande, pas vrai ?

– 'porte quoi, cesse de dire des sottises. Et puis d'ailleurs, tu n'es même pas l'aîné du groupe. C'est elle là. Alors je te le redemande, pourquoi Vertu t'a nommé chef ? Si c'était un autre que toi, je penserais que tu lui aurais accordé des... faveurs spéciales, mais les choses étant ce qu'elles sont...

– Je crois que Vertu m'a fait chef par élimination. Toi, tu es impulsif et prompt à te jeter dans la bataille quelle que soit la force de nos ennemis. L'intrépidité constitue souvent un avantage au combat, mais pas pour notre mission du jour, qui requiert de la subtilité. Piété a l'étoffe d'un chef, mais pas encore l'expérience. Clibanios souffre d'un handicap particulier, en ce sens qu'un capitaine doit savoir se faire comprendre promptement de ses féaux pour qu'ils obéissent sur le champ. Or dans ces circonstances, les féaux en question ont rarement de temps à perdre à décrypter des quatrains. Quant à Xy... eh bien... Ah oui au fait, pourquoi ne t'a-t-elle pas nommé chef à ma place ?

– Oh moi tu sais...

– Elle n'aime pas trop se mettre en avant, annonça une menaçante voix de fausset.

L'immense et obscur couloir où ils se trouvaient, bordé par deux rangées de colonnes de porphyre, leur avait pourtant paru vide de toute présence lorsqu'ils s'y étaient engagés. Le personnage qui leur barrait l'accès présentait un aspect des plus singuliers, plus grand que la moyenne, bien que ses proportions fussent celles d'un homme de taille moyenne, vêtu de ce qui ressemblait à une riche et lourde robe noire semblable à celles des mage, ourlée de rubans pourpres, et coiffé d'une couronne d'argent et de rubis digne d'un grand roi. Mais le plus étonnant était son visage, une face lisse et cireuse, au nez droit et long

et aux orbites profondes, dont seul émergeait un regard fixe et froid. Quelle que fut cette créature, elle ne faisait pas vraiment d'efforts pour paraître humaine, ni pour dissimuler la puissance écrasante qui était la sienne, une présence hostile et terrifiante.

– Quelle joie de te revoir, poursuit l'importun. Mais dis-moi, as-tu songé cette fois à raconter à tes amis la vérité sur tes petites particularités ? Savent-ils à quelle ancienne race tu appartiens ?

– Nous savons qu'elle est un dragon, répondit Sarlander (car Xyixiant'h restait coite). Et nous n'en avons cure.

– Voici une franchise qui m'étonne d'elle, tout comme m'étonne le fait qu'elle vous accompagne au combat. Car sachez-le mortels, celle qui est parmi vous, et qui a sans doute manigancé votre venue ici, est la maîtresse de la duplicité, du mensonge, de la lâcheté et de la fourberie. Ce n'est pas dans ses habitudes d'aller elle-même à la guerre, elle qui préfère ourdir ses complots dans son aire lointaine tandis que les dupes qu'elle a manipulées accomplissent à son profit, et au risque de leur propre existence, ses sales besognes.

– Tu mens, Machin, elle est pas comme ça, intervint Ghibli.

– Nain courageux, tu fais honneur aux coutumes de ta race en défendant celle qui se dit ton alliée. Sache que tu n'es pas le premier à le faire. Bien des aventuriers sont venus à moi au cours des siècles, poussés par elle et ses plans tortueux aux fragrances délétères, enchanté par ses paroles, guidés par ses poèmes. Tous sont venus les armes à la main, pour prendre ma tête, car elle a soif de mon sang. Oui, je vois l'incrédulité dans vos yeux, car vous aussi elle vous a charmés, mais je parle bien de celle-ci. Et sachez aussi, vous qui venez à moi, que ceux qui vous ont précédé sont tous morts aujourd'hui, envoyés au trépas par celle qui, comme tous les dragons mordorés, n'est qu'une lâche sans honneur. Sois maudite Xyixiant'h, fille de Straasha.

– Les mordorés ne sont pas lâches, Markhyxas Sang-de-Skelos. Ils sont amoureux de la vie, au point de ne jamais mettre la leur en danger s'ils peuvent l'éviter. Ils ne livrent pas de vains combats lorsqu'ils sont perdus d'avance. Ils n'affrontent jamais

plus fort qu'eux, ils sont sages en cela. Tu me reproches de t'avoir fui ? Non, je t'ai combattu du mieux que j'ai pu, avec les armes les plus appropriées, qui étaient l'intelligence et l'illusion, la manipulation, la tromperie... je n'en avais pas d'autre. Et je t'ai finalement vaincu en te privant des attributs de ta virilité, s'il t'en souvient, avant que tu ne propages de nouveau l'immonde race de ton ancêtre, cela seul m'importait. Oh non, je ne suis pas avide de ton sang, Markhyxas, au contraire, je ne veux que sa disparition. Et ce soleil qui point à l'horizon se lève sur un jour de gloire, car c'est aujourd'hui que périt le dernier des rejetons de Skelos.

– Ah oui ? Et quelle armée as-tu emmené avec toi pour te protéger, Xyixiant'h, toi qu'on surnomme l'anguille à livrée de paradis ?

– Je n'ai plus besoin d'armée, abomination, car enfin les choses ont changé. Et maintenant, je puis t'affronter. Et vous, partez ! Je n'ai plus besoin de vous.

– Mais, si tu te bats... hasarda Sarlander, tentant de se souvenir qu'ils formaient une compagnie d'aventuriers.

Mais là-bas, la forme humanoïde se dissolvait en une débauche d'anneaux noirâtres, une masse sifflante et tortillante, en croissance rapide, bientôt prête pour le combat final. Tout disait à nos héros qu'ils étaient beaucoup trop près de ces affaires qui les dépassaient, qui n'étaient pas à leur échelle. La prêtresse de Melki se retourna, soudain dure comme l'acier, et congédia ses camarades d'un geste sec. Soudain, ils comprirent. Markhyxas ignorait tout de leur mission, il croyait, poussé par son égocentrisme de dragon, que Xyixiant'h et eux en avaient uniquement après sa vie. Ils se souvinrent que d'après le plan qu'ils avaient lu, la porte sur leur gauche conduisait, moyennant un détour, à la salle qui était leur objectif. Ils s'esquivèrent à toute allure et sans regrets.

Au cours de leur fuite, un rapide déplacement d'air les informa que Xyixiant'h avait recouvré sa livrée reptilienne à l'occasion du combat. Aucun n'était assez las de la vie pour s'attarder, ni même pour se retourner.

Deux hurlements venus tout droit du fond des temps se croisèrent. Les ailes claquèrent. Les grands dragons engagèrent la lutte.

Sook n'était pas une alpiniste chevronnée, mais lorsqu'elle avait une idée en tête, il était difficile de la faire renoncer, aussi parvint-elle finalement, après plusieurs essais douloureux pour son arrière-train, à grimper jusqu'à la jonction des pièces métalliques. La forte poutre de fer formait une sorte de corniche entourant l'oeil de Bronze, bien assez large pour qu'un individu de sa corpulence puisse s'installer à son aise. Arrivée là, elle se défit de son sac à dos et en sortit son arme destructrice.

C'était en métal. C'était cubique. Et ce cube à l'arête longue comme l'avant-bras de la sorcière était formé lui-même de cinq cent douze cubes aux arêtes métalliques emboîtés les uns dans les autres, chacun renfermant une sphère d'un autre métal, une sphère dont la sourde iridescence témoignait de la présence en son sein d'une puissante magie.

Elle s'aperçut qu'elle n'avait rien prévu pour attacher son engin mortel, et le vent étant violent à ces altitudes, elle craignit que le cube, pourtant dense, ne fut emporté, aussi défit-elle la longue bretelle de cuir souple qui équipait son sac et en ficela-t-elle son colis à un boulon saillant de la construction. Tout à son ouvrage, elle n'avait pas vu qu'elle n'était pas seule, au sommet de la Tour de Fer.

Un mouvement rapide à la limite de son champ visuel l'alarma, mais trop tard. Ayant à peine le temps de comprendre ce qui lui arrivait, Sook se sentit soudain transpercée par une rapide succession de très vives douleurs, comme des pieux ardents enfoncés dans sa chair et qui lui arrachèrent un glapissement pitoyable. Un réflexe la fit violemment sursauter, et elle chut le long du pied d'acier qu'elle avait eu tant de mal à escalader, parvenant toutefois à ralentir sa chute en s'accrochant désespérément aux runes en relief qui lui avaient servi de prises lors de la montée. Mais la faiblesse de ses membres lui fit bientôt lâche prise, et elle roula le long du plan incliné en forte pente, jusqu'à s'écraser

contre le sol de fer.

– Tiens tiens, mais qu'avons-nous là ? Ne dirait-on pas un jeune voleur ? Ah je vois, tu fais sans doute partie de la clique qui s'est introduite dans le réduit du vieux fou. Je ne sais pas ce que tu es venu chercher ici, mais c'est la souffrance et la mort que tu vas trouver en fin de compte.

Un homme se tenait là. Un physique quelconque, la cinquantaine, des cheveux gris en désordre. Sous lui piaffait un hippogriffe, sa monture volante. Son gris et lourd manteau était celui de quelqu'un qui, tout en voulant se donner des airs d'humilité, n'en était pas moins gravement atteint par les ravages de la vanité et de la quête du pouvoir. Il était nerveux, autant que son animal, posé sur la corniche. Son arme, un puissant bâton d'argent, pulsait dans sa main d'une lueur rouge de mauvais augure.

Il était trop loin pour que les mauvais yeux de Sook ne discernent ses traits, mais peu importait à la sorcière, qui comprenait bien qu'elle avait affaire à un ennemi. Il lui fallait gagner du temps, ça aussi, elle le comprenait. Peut-être était-ce le reste d'un de ses sortilèges protecteurs qui, incomplètement dissipé, lui avait épargné de périr lors de cette chute, peut-être était-elle plus résistante que sa misérable stature ne le laissait supposer, ou peut-être, plus simplement, "l'avait-elle". Mais quelles que fussent les circonstances qui lui avaient laissé la vie, elle n'en était pas moins sonnée, brisée et très affaiblie, à peine capable de relever le buste, les mains à plat sur la surface rouillée, au bout de ses bras tendus.

– Qui es-tu donc ?

– Moi ? Mais je suis Marakhter voyons !

– Marakhter... Marakhter...

– Parbleu, tu ignores mon nom ?

– Du tout, du tout, ça va me revenir. Attends, il faut que je reprenne mes esprits... J'ai déjà entendu un nom comme ça... Marakhter... Vous êtes dans les vins et spiritueux non ? La fameuse liqueur de la mère Marakhter...

– Mais non voyons, je suis sorcier. C'est un monde ça ! Ma-

rakhter ! On ne connaît que moi !

– Je suis désolée. Vous avez inventé un sort important, quelque chose comme ça ?

– C'est trop fort. Alors on se décarcasse des années durant pour le bien public, on dirige, on légifère, on négocie, on complotte, et personne ne vous reconnaît. Ah vraiment, j'aurais dû écouter ma mère quand elle m'a défendu de faire de la politique, ce n'est vraiment pas le moyen de s'attirer la gloire.

– Ah, mais vous faites de la politique ! Comme c'est intéressant ça.

– Oh, ne faites donc pas semblant, je sais bien que ça ennuie tout le monde. Et pourtant, il y a comme une beauté secrète et mystérieuse à une réforme bien menée, à un budget équilibré, à un équilibre subtil entre plusieurs partis, et tout ça est bien plus utile au monde que toutes ces sornettes d'aventures, d'explorations et autres pillages de donjons. Et pourtant, de qui parle-t-on dans les tavernes ? Sur qui fait-on des chansons ? De qui les posters décorent-ils les chambres des adolescentes ? Oh non, pas l'affreux Marakhter, il n'y en a que pour tous ces gommeux, ces freluquets, ces jean-foutres de fainéants d'aventuriers qui ne font rien de leurs journées que se rouler les pouces et se faire admirer.

– Eh oui, je vous comprends.

– Tenez, le dernier de ces apaches à faire fureur, comment s'appelle-t-il déjà ? Il a trouvé un pseudonyme grotesque, du genre Moloch l'Eventreur...

– Morgoth l'Empaleur.

– Exactement. Ah, lui, vous connaissez son nom, je le constate.

– Et pour cause, j'étais en sa compagnie pas plus tard qu'il y a une demi-heure.

– Ah oui ? Eh mais... Dites-moi, vous n'êtes pas en train d'essayer de gagner du temps, des fois ?

– Croyez-le, je suis navrée de devoir employer de tels procédés. Nous avons un duel, me semble-t-il ?

– Il faudrait pour cela que vous soyez sorcier.

– Je suis sorcière.

– Ah. Je suis confus de ma méprise, madame. Dans ce cas, battons-nous. J'ai d'autres affaires qui m'attendent.

– Je crains qu'elles ne vous attendent longtemps, monsieur.

XIV L'aventure, c'est un sale boulot

Tiberius ouvrit de grands yeux horrifiés. Vertu avait sabré les deux gardes sans coup férir et, c'était le plus stupéfiant, sans qu'ils ne puissent émettre le moindre son. La gorge tranchée, ils s'étaient effondrés l'un sur l'autre selon la trajectoire précise souhaitée par leur assassin, qui avait pu retenir leur chute. Le jeune sorcier venait visiblement de comprendre ce que la voleuse entendait exactement par "neutraliser les gardes", mais Morgoth se surprit à trouver cela normal. Depuis quand était-il devenu insensible à la mort d'un homme ? Après avoir dissimulé les corps dans quelque réserve de nourriture où on ne risquait pas de les découvrir avant longtemps, elle partit en éclaireur de son pas de félin en chasse.

– Euh... lui lança fort éloquemment Tiberius en désignant la voleuse, sur le mode "on a le droit de faire ça ?".

– Oui, je sais.

– Mais... euh...

– Eh.

– Ben...

– En gros, oui.

– Mais tout le temps ?

– L'aventure, c'est un sale boulot.

– Alors ça. Enfin, je me doutais que c'était violent, mais ces gardes n'ont même pas eu une seule chance.

– Vertu n'est pas du genre à laisser une chance à ses ennemis.

– Mais comment supportez-vous une telle chose, vous qui me semblez être un honnête homme ?

– Il est vrai qu'il y a quelques mois encore, j'étais idéaliste et naïf, et de telles actions m'auraient à coup sûr révolté. Je crois que les rigueurs de la vie m'y ont rapidement endurci, sans que

je puisse rien faire pour le prévenir, ni revenir à mon innocence passée. Je sens parfois monter en moi un mal sournois, semblable à une possession diabolique qui s'insinuerait entre mes pensées conscientes pour envahir peu à peu mon âme par les chemins obscurs du monde des rêves. Je lutte et me débats, mais plus le temps passe, et plus je peine à repousser de mon âme la souillure immonde de la brutalité, de l'avidité, du vice, de l'incontrôlable soif de puissance qui a perdu tant de sorciers illustres avant moi. Reviendra-t-elle jamais, la candeur perdue de la jeunesse ? Comment puis-je mettre un terme à mon tourment ?

– Prends un fervex, conseilla Monastorio. Et puis tais-toi donc, on essaie de rester discrets.

– Tu es bien nerveux.

– J'ai de bonnes raisons. Les guerriers de la Griffe Noire, ils se rapprochent, je le sens. Et crois-moi compagnon, ce ne sont pas des rigolos.

– Tu as l'air de bien les connaître.

– Et pour cause, j'ai été l'un d'entre eux. Assez discuté, voici Vertu qui nous fait signe de la suivre.

Xyxyant'h cabra son poitrail recouvert de larges écailles réfléchissantes pour recevoir le souffle ardent de Markyxhas. Les griffes du drake igné avaient laissé des failles béantes dans son armure, mais pas assez pour qu'elle ne put surmonter l'épreuve. Environnée de flammes, elle ne pouvait voir clairement l'adversaire, mais sentait sa présence massive devant elle. Sans prévenir, elle lança son propre souffle, une onde de choc assourdissante qui frappa le ver maléfique alors qu'il s'apprêtait de nouveau à bondir. Foudroyé dans son élan, il dut se jeter à terre. Les couloirs de la Tour de Fer, quoique monumentaux à l'échelle des hommes, ne lui permettaient pas de prendre son ampleur maximale. Il se retourna, pour constater que le pan de mur derrière lui avait été pulvérisé par le hurlement strident du mordoré, qui recouvrait peu à peu ses facultés. Markyxhas profita de l'aubaine et se jeta dans l'orifice, à l'encontre du vent frais du matin.

Avec retard, elle le suivit. Et nombreux furent les habitants de Jhor qui, éveillés de bon matin par la déflagration, levèrent les yeux au ciel et suivirent, horrifiés mais captivés, le duel des deux dragons.

– Malheur, on est découverts, s'écria Monastorio consterné. Regardez, les voilà, en bas !

Vertu et les siens tentaient maintenant de traverser une passerelle surplombant le vide vertigineux, et de là, ils avaient une très belle vue sur les sorciers qui, en dessous d'eux, s'activaient. Ils étaient nombreux, et accompagnés de nombreuses créatures invoquées. Par bonheur, ils n'étaient pas encore à portée de tir.

Une boule de feu éclata juste devant eux. Les sorciers de la Tour de Fer n'étaient pas des plaisantins.

– Courez !

Ils foncèrent vers une porte blindée en demi-lune, et l'ouvrirent, aux aguets. Le couloir était désert, et menait à un escalier étroit qui montait, normalement, jusqu'à la pièce qui était leur objectif.

– La plate-forme, devant la porte, est à l'abri des coups directs. Je crois que c'est là qu'on peut laisser les esclaves mécaniques de Sook, ils arrêteront les magiciens un petit moment, si elle ne nous a pas menti.

Vertu, toutefois, semblait peu convaincue par ses propres propos. Ils laissèrent là les trois mécaniques, gardiens impassibles de leur sécurité, et montèrent à l'escalier.

Les petits couloirs de service le cédaient aux escaliers tortueux, les locaux techniques et les réserves de nourriture se succédaient. Puis, ils parvinrent à une porte qui semblait être faite d'argent poli, et qui était fermée, sans mécanisme d'ouverture visible.

– Morgoth, un sort ?

– Inutile, cette matière est imperméable à la magie.

– Donc, cette porte n'est pas enchantée ?

– De par le fait.

– Donc, il y a forcément un mécanisme quelconque quelque

part. C'est sûrement derrière un de ces panneaux, regardez bien...

– Inutile, intervint Tiberius, je connais bien ce type de portes, j'ai travaillé dessus. Il suffit de pousser dessus, bien uniformément, des deux mains, voyez...

– Non !

Mais pourtant, contre toute évidence, le jeune Tiberius K. Redshirt ne fut pas du tout pulvérisé par un glyphe de garde, ni par une décharge électrique, ni par quoique ce soit. Le panneau de métal glissa sans bruit vers le haut et disparut dans le plafond. Derrière se trouvait un réduit, un petit couloir sombre, seulement éclairé par une vaste baie ouverte sur l'espace intérieur de la tour, et offrant une belle vue sur la plate-forme. A l'autre bout, la porte, la fameuse porte qui ne s'ouvrait que de l'autre bout du bâtiment. De l'autre côté, leur objectif, sans doute.

Lorsqu'ils furent entrés, la porte réfléchissante redescendit, toujours sans un bruit.

– Bon, il n'y a plus qu'à attendre que les autres fassent leur boulot.

– Tu veux passer en force ? S'inquiéta Piété.

– Je compte trois sorciers, deux de leurs acolytes,

Une wyverne trop grosse pour qu'on la fritte,

Et ces deux tourbillons sont des élémentaires

Mineurs mais pas commodes, de la variété d'air.

Et nous, quatre ahuris, et pas les plus balèzes,

On a une chance sur quatre mille sept cent treize.

Cela dit je confesse qu'il a pu m'arriver

Parfois, mais rarement, un peu de me tromper.

– Foutaise, dit Ghibli.

– J'abonde, ami nain, poursuivit Sarlander. Nos chances sont meilleures qu'il n'y paraît. Voici mon plan.

Les quatre aventuriers conférèrent un instant à mi-voix, derrière le coin de couloir en T qui les séparait de leurs ennemis, lesquels les séparaient à leur tour de la salle d'activation des portes. Sarlander et deux des guerriers mécaniques de Sook se postèrent un peu en retrait. Ghibli brandit sa hache, Clibanios

son luth magique qui faisait aussi arbalète, Piété reçut l'arc et les flèches de l'elfe, qui n'en avait pas un grand usage. Avec un des guerriers mécaniques, ils débouchèrent à découvert, en faisant semblant d'être surpris.

Les cinq sorciers les virent, et lancèrent à leur poursuite leurs bêtes, tandis qu'ils préparaient leurs sortilèges. Mais les armes de jet des aventuriers firent rapidement des ravages, ignorant les monstres invoqués pour se concentrer sur les mages eux-mêmes. La hache de Ghibli trouva la poitrine d'un des acolytes, le carreau de Clibanios pétrifia net l'un des grands sorciers, et la flèche de Piété transperça le bras d'un de ses collègues. Deux giclées de projectiles magiques enflammés jaillirent alors en sifflant du groupe de mages, contournant les monstres pour fondre sur nos camarades.

Heureusement, la machine de Sook était efficace. Conçue pour lutter contre les magiciens, elle était en effet dotée d'un bouclier annulant les sortilèges élémentaires à quelques pas autour d'elle, et les projectiles s'écrasèrent pitoyablement sur le bouclier invisible.

Tous quatre, ils prirent alors la fuite, faisant mine de poursuivre leur route. Les sorciers et les monstres les suivirent en criant.

Ils s'aperçurent trop tard qu'ils venaient de tomber dans un piège. Sarlander poussa un hurlement terrifiant en bondissant, hache en avant, sur l'un des sorciers qu'il décapita. L'élémentaire qu'il avait invoqué fut aussitôt rappelé dans sa lointaine dimension d'origine. Ghibli à son tour fit vrombir sa hache, et Piété embrocha la wyverne de son trident, pas assez pour l'occire, mais suffisamment pour tenir hors de portée la queue de scorpion à l'aiguillon mortel. Les ailes du monstre, lointain cousin dégénéré des dragons, battirent l'air, empêchant les mages survivants d'activer leurs protections. C'est alors que les arbalètes à répétition des automates entrèrent en action. Chacune tirait de lourds carreaux anti-magiques, propres à transpercer les protections habituelles.

Le combat s'acheva rapidement, sans perte du côté de nos

amis.

– Vite, pressons, nos compagnons doivent attendre notre intervention, là-haut.

Ils pénétrèrent en trombe dans la salle des activateurs, surprenant un malheureux technicien, qui n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait avant de tomber sur les coups de Piété.

Il y avait une grande rangée de pupitres avec plusieurs chaises tournantes, de nombreux cadrans clignotants, des indicateurs, et des boutons, des boutons, et encore des boutons... Il semblait qu'on avait épuisé la production annuelle de boutons du continent pour construire cette salle.

– C'est lequel, pour ouvrir la fameuse porte ? Demanda Piété.

– Ben...

XV Sook, faut pas la faire chier

Sook était condamnée à passer à l'offensive, puisqu'elle avait sottement épuisé ses sortilèges défensifs avant le combat. Elle lança un éclair contre Marakhter, mais celui-ci disposait visiblement d'une protection contre les sorts élémentaires, et l'éclair se scinda en deux juste avant de frapper sorcier et Hippogriffe. Dans la foulée, elle projeta une volée de flèches enflammées contre son adversaire, qui déploya alors sa cape grise, qui s'avéra alors être elle aussi une protection magique. Il commença à entonner une invocation, sans doute pour s'attirer le concours de quelque puissante créature, mais la magicienne l'interrompit par un jet de dague qui, bien qu'imprécis (rappelons que notre héroïne était fort myope), ne rata l'Usurpateur que de quelques centimètres.

Il vit alors qu'elle s'était rapprochée dangereusement, et comprit alors qu'il n'avait pas affaire à un sorcier ordinaire agissant selon les bons usages des duels de mages, mais à une aventurière sans scrupules, pour qui seule comptait la victoire, fut-ce par les viles armes d'acier. Comprenant le danger, Marakhter

décida de prendre du champ, et ordonna à sa monture de l'emporter un peu en retrait, pour profiter de l'avantage que confère la suprématie aérienne.

C'était précisément ce que Sook attendait.

Elle attendit qu'il fut à bonne distance pour lancer sur son ennemi le plus fourbe de ses sortilèges, une conjuration peu connue mais à l'efficacité mortelle, en certaines circonstances.

Chute de plume.

Et aussitôt, l'hippogriffe se retrouva battre l'air désespérément de ses moignons d'ailes, dans le nuage de ses plumes perdues, avant de se mettre à tomber rapidement dans un horrible piaillage de bête qui se sait perdue, emportant avec lui Marakhter. Et ils churent ainsi durant de longues et horribles secondes le long des flancs de la tour, voyant à côté d'eux filer à toute allure gargouilles, gouttières et personnel d'entretien. Mais Marakhter n'était pas arrivé à sa position sans un certain contrôle de lui-même, ni sans une certaine prudence. Il avait prévu quelque chose au cas où la bienveillante sollicitude d'un de ses concurrents en politique l'aurait conduit "par accident" à passer par une fenêtre.

Encore une fois, sa cape lui sauva la vie en se déployant autour de lui. Et tandis que sa monture finissait en tas de viande malpropre sur un des contreforts de la gigantesque tour, l'Usurpateur remontait, propulsé par un sort de vol.

Il revint sur la plate-forme sommitale, et vit que Sook était affairée à rechercher dans son sac quelque provision, car elle était fort altérée après son duel.

Il ne ferait pas deux fois la même erreur. Rien ne vaut une belle boule de feu. Depuis ses débuts en sorcellerie, il avait cette conviction, que du reste il partageait avec Sook. Il gardait toujours, dans un coin de son esprit, une boule de feu. Oh, mais pas la boule de feu ordinaire, non, une boule de feu de maître ès-boule de feu, nourrie, soignée, peaufinée, surdimensionnée, une boule de feu garnie de gadgets magiques admirables destinés à en augmenter la précision, à lui faire transpercer les protections magiques les plus puissantes.

Sook entendit le chuintement qu'elle connaissait si bien. Elle se retourna pour voir la sphère écarlate fondre sur elle.

Explosion.

Le soleil levant, l'espace d'un instant, fut éclipsé.

Marakhter contempla avec satisfaction la forme noircie de Sook, hurlant de douleur. Il voyait les membres de son ennemie déjà pris par la raideur que procure la cuisson des muscles. Elle périssait d'une bien vilaine façon, celle qui l'avait défié. Et ça durait. Et ça durait. Elle brûlait, et brûlait encore. Mais que se passait-il, elle se relevait ?

Elle était debout maintenant, noire, rouge, luisante de flammes. Sa bouche crachait des étincelles rougeoyantes mais continuait à hurler... Mais ce n'était pas un hurlement. C'était un rire ! Les yeux incandescents s'ouvrirent. Les ailes noires se déployèrent, la queue de Sook fouetta l'air.

Et l'oeil de Bronze pivota soudain sur son axe, furieux, effrayé, et fixa en contrebas la forme terrible du démon, la monumentale pupille écarquillée, les éclairs pulsant selon un rythme frénétique.

– Toi !

Marakhter se souviendrait longtemps dans ses cauchemars du sourire mauvais de Sook lorsque, sans même se retourner, elle tendit la main derrière elle, et projeta une vomissure de flammes en direction de l'armature d'acier.

La machine infernale qu'elle y avait installé explosa alors. Et la boule de feu de Marakhter n'était rien contre les cinq-cent douze boules de feu qui, en une fraction de seconde, déchirèrent l'atmosphère, l'emplissant d'une thermie insupportable.

Le pied d'acier ploya à la jonction du cercle, et l'oeil de Bronze sombra dans un fracas indicible, projetant d'énormes plaques d'airain, des rouages et des fluides magiques sur toute la plate-forme.

Atterré, Marakhter comprit alors à quoi il avait affaire. Sagement, il activa un sort de téléportation, et quitta la scène.

Puis, la Sorcière Sombre reprit sa forme d'origine, et avec la satisfaction d'un ancien devoir accompli, se mit en quête de

quelque pièce d'étoffe propre à couvrir son osseuse nudité, et surtout, à dissimuler sa queue.

XVI La foire au bourrin

– C'était quoi ce bruit ?

– Ca venait d'en haut. A mon avis, c'était Sook.

– Mais enfin c'est pas possible, c'est juste Sook, la petite Sook !

Broom Broom...

– Et c'est quoi ça ?

– C'est juste la petite Sook.

– C'est dingue, je me souviens encore de la première fois où je l'ai vue, avec ses socquettes à pompons...

– Dans mon souvenirs, c'était pas des pompons, c'était des crânes de rats. Passe-moi la scie transverse hélicoïdale.

Vertu essayait de tuer le temps en cherchant un moyen d'ouvrir la porte, mais malgré sa science de ces choses, elle ne parvenait à rien de probant. Les garçons pour leur part assistaient au spectacle de la lutte sans merci entre les trois guerriers de métal et les magiciens et gardes de la Tour de Fer. Et pour l'instant, ça tournait plutôt à l'avantage des jouets de Sook. Dès qu'un des mages s'avavançait, il se faisait soigneusement canarder de carreaux d'arbalète tirés en abondantes rafales, et si jamais il avait le temps de lâcher l'un de ses sortilèges, il ne faisait pas grand mal à des machines spécifiquement conçues pour y résister.

– Oh oh. Je sens que ça va se gêter. Regardez qui s'amène.

– Qui sont-ils ?

Il y avait deux guerriers en armure noire, dans le même genre que celle de Mark, mais en plus sobre. Tous deux portaient une cape rouge et un écu aux armes du dragon noir, au moins ne se cachaient-ils pas de leur allégeance. L'un était presque un géant, rouquin à barbe soignée et cheveux courts, approchant la cinquantaine. L'autre était bien plus jeune, son disciple sans

doute, mais bien que son impatience fut visible dans ses mouvements, il n'y avait rien dans ses gestes qui ne fut réfléchi. Les mages peureusement dissimulés derrière quelques accidents du terrain s'écartèrent pour les laisser passer.

– Les fameux chevaliers de la Griffes Noire, les serveurs de Naong. J'ai été l'un des leurs, jadis. Les guerriers mécaniques ne tiendront pas.

– Tu es sûr ?

– 'fait pas un pli. Je vais leur prêter main forte. Je connais leur technique, c'est moi qui ai le plus de chances.

– Eh mais... Je rêve ou il y va tout seul ?

– Laisse-le si ça l'amuse, conseilla Vertu à Mark. C'est la première fois que je le vois faire preuve d'un certain caractère viril, ne décourageons pas les bonnes volontés. Tiens, passe-moi la tricoise à double binche de biche.

– Celui-là ?

– Oui. Ah, cochonnerie, ce bidule est coincé... Bougre de... Gni... Tiens, tire ici pendant que je dévisse ce machin-bidule là.

– Têtard bicéphale de marigot croupi, jura Morgoth⁴, Monastorio avait raison, les créations mécaniques de Sook se sont fait hacher menu. Tiens, le voilà justement qui arrive.

– Et comment il se débrouille, l'hidalgo ?

Morgoth jeta un oeil en contrebas, et vit avec horreur les deux chevaliers à l'armure noire emprunter la passerelle au petit trot, sûrs de leur force, suivis de loin de leurs magiciens. Bientôt, ils les auraient rattrapés.

Mais ils s'arrêtèrent net. La grande porte de fer venait de s'ouvrir, projetant sur l'immense hangar un rectangle de lumière crue. La longue silhouette de Monastorio s'y encadrait, immobile et sinistre. Il releva la tête et montra à ses ennemis son visage déformé par un rictus démoniaque, nulle trace de peur ne pouvait se lire dans son attitude. D'un geste, il ôta le manchon qui protégeait la lame de feu de son bâton-lance. Puis il fit de même à l'autre extrémité, découvrant une deuxième lame de feu. Il fit quelques dextres moulinets pour prouver la maîtrise qu'il avait

⁴Car c'était un juron.

de son arme redoutable, puis se mit en garde. Les deux sicaires de Naong firent signe à leurs suivants de s'éloigner, puis tirèrent leurs propres épées, et coururent sus à leur frère félon. Les lames s'entrechoquèrent, presque avec légèreté, dans un vrombissement audible depuis le promontoire, elles tourbillonnaient si vite que les yeux pourtant exercés du jeune sorcier parvenaient à peine à saisir les enchaînements complexes, les enjeux éphémères de l'engagement. Les trois hommes dansaient plus qu'ils ne combattaient, interprétant à merveille cette mortelle chorégraphie née le jour où, des tréfonds des âges obscurs, le frère affronta son frère. Un observateur inattentif aurait pensé que les coups n'étaient pas portés, et pourtant, chacun d'entre eux aurait sans peine tranché un fer-vêtu et son cheval. Les éclairs, les flammèches jaillissantes entouraient les trois formes bondissantes, dansant autour d'eux à chaque coup, on eut dit la forge des dieux. Leurs membres se tordaient à la limite de la résistance des articulations, leurs muscles avaient la grâce et la célérité de ceux des chats, la moindre de leurs postures était un miracle d'équilibre, évitant ici, parant là. Et dans ce jeu redoutable, Monastorio se montra le maître. Bien qu'il fut seul contre deux, bien que ses adversaires l'eussent pris en tenaille, lui les tenait en respect de sa double lame. Était-il le plus rapide ? Le plus fort ? Le plus expérimenté ? Rien ne permettait de le dire. Il les gardait hors de portée par son audace sans nom, par son assurance. Morgoth sut à cet instant en le voyant que Monastorio avait une qualité dont lui-même ne pourrait jamais se vanter. Il pouvait s'abstraire de toute idée de défaite. Il pouvait abolir en lui le doute. Il pouvait, le temps d'un combat, abandonner loin de lui toute faiblesse humaine pour ne garder dans tout son être que ce que Vertu lui avait, jadis, décrit comme étant l'essence même de la discipline martiale : pourfendre son adversaire.

– Ca... ça va, répondit enfin le sorcier, la gorge sèche. Il assure tranquille.

Mark intervint alors, piqué au vif dans ses viriles prérogatives de paladin par l'étourdissante démonstration de celui qui, de son propre aveu, ne savait pas se battre.

– Bon, ben s'il veut jouer au plus con, on sera deux, et il est pas sûr de gagner. Amusez-vous bien pendant ce temps, moi je vais l'aider un coup.

– C'est ça, ramène le pain en passant.

Et le paladin de Hegan s'en fut en courant, avide d'en découdre.

– Ah je vous jure, les bonshommes.

Pendant ce temps, le duel des dragons s'était déplacé vers le bas. Markhyxas avait finement joué en amenant son adversaire à le poursuivre à basse altitude près des remparts. Là, il avait reçu le renfort des mages de bataille qui assuraient la protection externe de Jhor. Xyixiant'h s'était tout d'abord sentie faible, puis lourde, et avait dû se poser sur une place de quartier, provoquant la fuite des commerçants ambulants qui y installaient leurs étals. Puis, une sorte de filet était apparu, d'une matière grise et collante, tout d'abord sur les arêtes de ses ailes, puis sur la totalité de son corps, l'enveloppant d'une solide entrave qui à chaque seconde resserrait son étreinte. La queue monumentale frappa un bâtiment dont le rez-de-chaussée était occupée par l'atelier d'un cordonnier, et qui avait le malheur d'être au coin d'une rue. Il s'effondra dans un concert de hurlements, auxquels se mêlaient les cris de rage de la prêtresse saurienne. Elle frémissait, tremblait de rage, ses écailles se hérissaient sur tout son corps. Mais que pouvait-elle faire ?

Soudain, elle se tut. Elle s'immobilisa parfaitement et fit silence. Elle fit ralentir les battements de son coeur, bloqua sa respiration, et se concentra. La rage destructrice de dragon qui l'habitait s'éloigna un instant. Elle tendit l'oreille autant qu'elle le put. L'ouïe du dragon mordoré est prodigieuse. Elle isola les bruits de panique, d'incendie, les conversations affolées des habitants. Elle tenta d'oublier Markhyxas qui, au loin, faisait son demi-tour pour revenir l'achever. Elle se concentra sur les sons autour d'elle, et finit par trouver ce qu'elle cherchait. Le sourd marmonnement d'une demi-douzaine de mages de bataille. Où pouvaient-ils être ? Ca venait de par là... pas ce bâtiment, pas

celui là... C'était cette tour oblongue, là-bas, à trois cent pas. Ils étaient là. Elle tourna lentement la tête, vit du coin de l'oeil le drake igné qui fondait sur elle pour la calciner de son souffle ardent, et avec elle une bonne partie du quartier. Tout était dans la synchronisation.

Elle concentra alors toute la puissance de son souffle en un mince et long pinceau. Elle se dressa de toutes ses forces au-dessus de la ligne des bâtiments, et cracha son rayon destructeur. Un clocher qui se trouvait sur le chemin fut vaporisé, la tour des magiciens explosa. Rares furent ceux de ses occupants qui réchappèrent à la puissante vague d'énergie, et tous ceux-là restèrent sourds jusqu'à la fin de leurs jours. Aussitôt, la toile se dissipa. D'un bond, Xyixiant'h évita la marée de feu que son ennemi avait libéré, et qui se répandait maintenant dans les rues étroites de la ville.

Pour Markhyxas, au désespoir, il était temps de fuir. Pour l'instant, sa vitesse acquise lui permettait de mettre quelque distance entre lui et Xyixiant'h, mais l'accélération de cette dernière, il le savait bien, lui permettrait de le rattraper rapidement. Toute sa vie durant, il avait dû se méfier des manigances du dragon mordoré, mais aujourd'hui, il se rendait compte que c'était une toute autre créature qu'il affrontait. Une créature conçue pour affronter les démons les plus puissants, une machine à conduire la guerre contre le mal. Le dragon mordoré n'avait pas accompli ses dernières métamorphoses, mais il était déjà de taille à lutter contre les vers les plus puissants. Bientôt, si on ne l'arrêtait pas, les dieux du mal eux-mêmes devraient craindre sa puissance.

Dût sa fierté en souffrir, il fallait qu'il fuie, ne serait-ce que pour rapporter au monde des ténèbres qu'à nouveau, un dragon iridié sillonnait les cieux.

La magie enveloppa le drake igné de la queue au bout des ailes. Il ne fallut que quelques coups d'aile à Xyixiant'h pour le rattraper, mais au moment où elle crut refermer sur lui ses crocs d'argent, il n'en restait déjà plus qu'une vapeur noire et malodorante. Markhyxas s'en était allé lécher ses plaies dans

quelque havre secret.

XVII Duel of the fates

Monastorio, d'une feinte magistrale, amena le plus jeune des deux chevaliers à porter une attaque imprudente, qu'il esquiva avant de le précipiter d'un coup de botte par dessus la balustrade. Il chuta, puis retomba lourdement sur la passerelle située dix pas en dessous. Seul avec le plus vieux des deux, il redoubla d'efforts pour rompre sa garde. Mais l'expérience du chevalier parlait pour lui, et bien qu'il reculât, jamais il ne cédait à la panique, et il parvint même, à une occasion, à porter un coup dangereux que le Malachien ne bloqua qu'en toute dernière extrémité. Il poursuivit toutefois son assaut, non pour profiter d'une maladresse hautement improbable de la part de ce rude combattant, mais pour l'affaiblir peu à peu, et tirer parti de son âge relativement avancé.

Soudain, le plus jeune des deux fut sur la passerelle. Il avait fait un bond surhumain, aidé par les pouvoirs mentaux propres à son ordre, et Monastorio se retrouvait maintenant pris entre deux feux. D'une souplesse hardie, il parvint à échapper à son jeune adversaire, à mettre les deux combattants du même côté, puis recula jusqu'à la porte blindée. Ayant pris du champ, il tendit la main vers la tête inerte d'une des machines de Sook, qui gisait sur la plate-forme après que les combattants de la Griffes Noire l'eussent décapité. Sans qu'il la touche, la lourde pièce métallique fut soulevée et projetée à toute vitesse vers l'activateur de la grande porte, qui s'ouvrit alors dans un lourd grondement métallique. Il put ainsi continuer le combat en reculant, en prenant bien soin de les éloigner de la zone où se trouvaient Vertu et ses compagnons. Il combattit ainsi dans les escaliers, les étroits couloirs, évitant autant que possible de combattre ses deux ennemis à la fois.

Il recula tout en fouettant l'air de sa longue arme à la lame enflammée, jusqu'à parvenir dans un couloir qui lui offrait

l'avantage tactique d'être trop étroit pour que deux combattants puissent efficacement duelliser. Soudain, il vit un élément qui fit germer dans son esprit un plan diabolique. Il venait de franchir une porte ouverte, telle qu'il en avait déjà vu de nombreuses, et l'activateur était juste là, à sa portée. D'un geste, il la referma, et une grille de fer antimagique spécialement traitée descendit trop vite pour que les chevaliers puissent anticiper le mouvement. Et cette grille avait séparé les deux combattants, le plus jeune restant à l'extérieur, le plus âgé étant maintenant seul avec Monastorio dans une salle circulaire bâtie autour d'un puits immense donnant sur les tréfonds de la tour. Ils savaient tous deux à quoi s'en tenir, l'ancien avait combattu avec le plus d'ardeur, il était maintenant épuisé. Tandis que le combat se poursuivait, ses mouvements se firent plus lents, moins puissants, moins précis. Et devant les yeux de son disciple, le vieux guerrier finit par faire une erreur infime, mais mortelle. La lame incandescente de Monastorio lui transperça la poitrine, et il s'effondra sans un cri. Le combattant victorieux se retourna alors pour lancer un regard de défi au jeune disciple, sans doute le giton du vieux à voir sa fureur désespérée, et d'un geste déclencha l'activateur de la porte.

Il se rua sur lui, mettant toutes ses forces dans la bataille, frappant avec toute sa rage, tant et si bien qu'il mit un instant Monastorio en difficulté, qu'il fit reculer. Mis en confiance et poussé par la colère, le jeune disciple fit une nouvelle fois l'erreur de sous-estimer son ennemi, d'entrer dans sa feinte, et le paya cher. D'un sournois coup de coude, Monastorio désarma le guerrier, et le déséquilibra, le faisant basculer dans le puits.

Apaisé, il se pencha alors au-dessus du vide, pour constater que le jeune garçon avait trouvé un moyen de s'accrocher des deux mains à une aspérité du puits. Ainsi, le commandant Monastorio avait gagné, et il comptait bien profiter de sa victoire et de l'impuissance de son ennemi. L'épée ardente du jeune dévot de Naong gisait non loin, il la jeta dans l'ouverture du bout du pied, et contempla sa chute. Puis, de sa propre épée, frappa le bord du puits afin d'en faire jaillir des étincelles et des goutte-

lettes de matière en fusion, pour déloger son jeune adversaire de sa position.

Toutefois, les guerriers de la Griffe Noire sont pleins de ressources. Comprenant qu'il fallait faire taire la fougue juvénile qui l'avait tant desservi, il se concentra sur son ennemi, sur son environnement, se remémora l'enseignement de son maître. Il délassa alors tous les muscles de son corps, et en reprit le contrôle. Puis, démontrant la qualité de sa formation, il se projeta en l'air tout en attirant à lui, par ses seuls pouvoirs mentaux, l'arme de son maître qui gisait à terre. D'un bond, il passa au-dessus de Monastorio médusé, atterrit derrière lui, se retrouva l'arme à la main...

Il y eut le sifflement d'une lame acérée.

Monstorio se retourna, conscient d'avoir été fort imprudent. Il vit le visage de son adversaire empreint de haine et couvert de sueur. Il vit l'éclair rouge et argent filer le long de son cou. Il vit la jeune tête tomber à terre, suivie du corps, dans un bruit mou. Mark se tenait derrière, la Holy Avenger à la main.

– Ben aussi, fais gaffe.

– Tu tiens le plan dans le mauvais sens.

– Mais non, regarde, la petite marque ici donne l'est.

– Tu n'y connais rien, elfe stupide, tu vois bien que c'est une mouche morte. Regarde, là l'activateur, et là les portes des cages. Mais la porte qu'on veut ouvrir, c'est ce bouton-là.

– Celui-là ?

– Mais non, tu viens d'ouvrir la porte extérieure. Tiens, c'est celle-ci, là. C'est pas compliqué.

– Eh, les deux, si on a fini, on peut se tirer d'ici non ?

XVIII Backstab

Vertu leva un instant les yeux de son travail et aperçut en contrebas un groupe d'arbalétriers en position de tir, visant ostensiblement Tiberius qui avait omis de se coucher. Elle bondit

sans réfléchir, souple comme un chat, et le faucha aux genoux. Il tomba à terre, à l'instant précis où un carreau enflammé se fichait dans le métal là où sa tête ne se trouvait plus. Vertu se releva, adossée à la porte ornée de runes. Elle aida le jeune mage à se relever, à couvert.

Derrière la voleuse, la porte extérieure s'ouvrit, sans un bruit.

– Franchement, qu'est-ce que vous feriez si je n'étais pas là ?

Quel était ce choc dans son dos ? Cette faiblesse soudaine ? Pourquoi Redshirt la regardait-elle avec cet air effaré ? D'où venait tout ce sang qui maintenant maculait sa toge et sa figure ? Pourquoi n'arrivait-elle pas à tomber ?

– Ils vont le savoir tout de suite, ricana derrière elle une voix qu'elle reconnut tout de suite.

Condeeza Gowan retira son épée du cœur de Vertu, qui s'effondra face contre terre, vomissant son sang, incapable de respirer. La Reine Noire la retourna sans ménagement d'un coup de botte, sans un regard pour les deux magiciens. Vertu vit le visage hideux de son ennemie penché sur elle, déformé par une fureur indicible. On aurait dit la face d'une lionne achevant une antilope après une trop longue traque.

La douleur n'était rien, Vertu n'était que stupeur.

Ca ne pouvait pas finir ainsi.

Trop bête.

Même pas vengée.

Injuste.

Mort.

Peur.

Vertu Lancyent sombra dans la nuit, tandis que résonnait dans toute la Tour de Fer le rire triomphant et douloureux de la Reine Noire, enfin victorieuse après tant d'années. Un rire mêlé à un rugissement de dépit, car dans l'âme tumultueuse de cette fille des enfers, il était révoltant que tant de rancoeur accumulée s'achève par cette agonie si brève et presque indolore.

Tiberius resta frappé par la présence écrasante de la Reine Noire, elle-même sous le coup de sa victoire aussi soudaine

qu'imprévue, sur sa pire ennemie. Morgoth, lui, ne réfléchit pas. Il jeta sa chaîne de combat qui s'enroula autour du cou de Condeeza, qui glapit de rage. Mais il n'avait pas la vigueur d'un guerrier, ni sa vivacité, et avant qu'il ne parvienne à lui trancher la gorge, sa terrible adversaire avait lâché son épée ensanglantée et, prenant à pleine main la chaîne qui l'étranglait, s'en assura la maîtrise. Elle projeta soudain contre Morgoth un violent éclair d'azur aveuglant contre son ennemi pour s'en dégager. Choqué, il recula jusqu'à traverser la porte derrière lui, qui venait enfin de s'ouvrir. Là, titubant, il vit avec un relatif détachement la Reine Noire venir sur lui, sans empressement, sûre de sa victoire sur un si piètre adversaire. Son ennemie disparue, elle se sentait en effet invincible.

Un nouvel éclair frappa Morgoth, qui mit genou en terre sous l'effet de la douleur.

– C'est à elle que je réservais ce traitement, mais puisqu'elle est morte avant son tour, tu vas avoir l'honneur de subir à sa place les mille agonies que je lui réservais. Souffre donc, sorcier.

Et derechef, les éclairs jaillirent, plus puissants que jamais, arrachant de cruels hurlements d'agonie à notre héros qui se tordait maintenant par terre comme un lombric au soleil. Si puissante était l'énergie dégagée par la Reine Noire que le corps martyrisé de Morgoth ne pouvait la contenir, et s'échappait autour de lui en tourbillons mystiques, en éclairs secondaires qui rebondissaient dans toute la vaste salle circulaire où se déroulait le combat.

Car en fin de compte, ils étaient parvenus à la salle du condensateur. La machine en elle-même semblait n'être qu'un amas de bulbes et de dômes de porcelaine et de verre, transpercés par des piques de cuivre poli, le tout haut comme un immeuble de trois étages. Deux surprenantes créatures s'activaient autour d'elle, pour autant qu'on put les qualifier de créatures. Car les golems de magie n'étaient que des conglomerats de sphéroïdes, de rubans, d'étoiles et de nuées mystiques, flottant librement au sein d'une forme invisible mais vaguement humanoïde, hauts chacun comme deux hommes. Incrédules, ils

s'étaient figés pour observer les deux combattants, ne sachant trop que faire, car le monde des êtres organiques leur était totalement étranger et parfaitement incompréhensibles, eux qui n'étaient soumis qu'aux lois de la magie.

Puis, ils virent que la plus puissante des deux entités, qui avait visiblement le dessus, projeta une puissante décharge contre le condensateur. Certes, celui-ci était conçu pour en absorber bien plus, mais pas de cette façon, pas à cet endroit. Avant que les deux gardiens n'aient pu faire quoique ce soit pour rétablir la situation, les délicats équilibres qui régnaient dans la machine furent rompus, et une chaîne incontrôlable de déflagrations mystiques se mit à en parcourir les canaux.

Furieux, les deux golems se précipitèrent sur Condeeza, qui du coup oublia Morgoth pour se concentrer sur eux. Bien qu'ils fussent insensibles à la magie, elle parvint à les tenir à distance par la seule force de sa volonté, ployant l'espace autour d'elle et leur projetant des éclats de réalité altérée. De curieux phénomènes se produisirent alors, des créatures éphémères et grotesques se matérialisèrent et disparurent presque aussitôt, certaines disparaissant d'ailleurs avant d'être apparues. Des couleurs nouvelles apparurent dans l'univers, des altérations sensorielles, de minuscules boucles temporelles, comme sur un disque rayé. Puis, Condeeza tira son fouet ardent et leur causa de cruelles blessures pour qu'ils se tiennent tranquilles. D'abord surpris par cette violence, les deux golems modifièrent subtilement leur essence propre, puis se mirent à avancer, à avancer vers la Reine Noire ivre de sang...

Morgoth n'en vit pas plus. Il était parvenu à reprendre quelques forces, et avait à son grand regret puisé quelque énergie supplémentaire dans son anneau vert, fragment de l'Anneau d'Anéantissement. Assez pour se lever, et fuir loin de cet enfer magique. Il tira Tiberius par la manche, et tous deux, ils transportèrent au loin le corps sans vie de Vertu.

Ils n'allèrent pas loin. Trois pas plus loin, ils tombèrent sur des sbires de Condeeza, armés jusqu'aux dents et d'humeur

homicide. Mais ils ne les virent pas longtemps, car avant même d'avoir pu se préparer au combat, leurs vues à tous deux se brouillèrent. Il leur sembla que des cloches se mettaient à carillonner dans leurs oreilles. Puis, un vent puissant les frappa, et en ouvrant les yeux, ils virent qu'ils avaient été transportés par magie sur la plate-forme sommitale de la Tour de Fer.

Il y avait là Dumblefoot, visiblement affairé à quelque sorlège, et son noir séide impassible, et puis Sook, curieusement drapée dans un étendard royal de Gunt. Derrière eux, un capharnaüm indescriptible de machines fondues et de tôles tordues, restes dérisoires de l'artefact qui avait fait la fierté du Convent Royal. A leur tour apparurent dans un pentagramme de sang Monastorio et Mark, puis enfin le groupe de Sarlander.

– Hélas, s'excusa le vieillard, je ne trouve nulle part votre elfe.

– Elle est là, voyez, dit Mark. C'est ce grand dragon qui cerce à quelque distance de la tour.

Effectivement, Xyixiant'h orbitait à une raisonnable altitude, attentive à tout mouvement dans les airs. Car les forces armées du royaume de Gunt, même privées de leur pièce maîtresse qui était Markhyxas, n'en étaient pas moins appuyées par une impressionnante variété de créatures et de machines volantes, que l'on avait alarmées et qui, petit à petit, s'amassaient dans les cieux. Il faut dire toutefois, pour être honnête, qu'ils ne faisaient pas trop de zèle pour aborder le grand dragon mordoré, dont les cercles menaçants suffisaient à inspirer le respect.

– Merveilleux ! Ah, quel spectacle... Mais j'y songe, pourrait-elle nous transporter en lieu sûr ! Ce serait plus sûr que tout autre moyen magique.

– Certes, certes. Notre mission consistait à vous ramener jusqu'à la tour de Banaga, où vos partisans se rassemblent, alors si cette destination vous agréée...

Le Magiocrate ne fit pas d'objection. Mark fit donc un geste pour attirer l'attention du dragon. Dans les airs, elle avait l'air grande. Mais une fois posée, avec des points de repère, elle était colossale. Elle débordait de tous côtés. Elle était plus grande,

en fait qu'ils ne l'avaient jamais vue, plus brillante aussi, en quelque sorte, plus complète. Ceux qui avaient déjà eu le loisir d'étudier les écailles de son mufler en comptèrent un plus grand nombre. Quand à Tiberius, bien qu'il en eut vu assez en quelques heures pour combler toute une existence de souvenirs épiques, il béait. Il avait cru jusque là que quand les autres qualifiaient Xyixiant'h de "dragon", c'était une métaphore, une taquinerie, ou une plaisanterie entre eux faisant référence à une anecdote dont il n'avait pas connaissance. Eh bien non, c'était un dragon.

Et ils montèrent dessus.

Elle décolla, et rapidement, laissa derrière elle ses poursuivants. Alors Morgoth, ayant laissé son sinistre fardeau à Mark, se rapprocha de la tête de sa douce et tendre, et lui hurla dans l'oreille :

- Elle est morte. Vertu est morte.
- Je sais, répondit mentalement le dragon.
- Xy, pourras-tu la ressusciter ? Pourras-tu la sauver ?
- J'essaierai, Morgoth, j'essaierai.

XIX La fin de la Compagnie

Ce qui pour un peuple passe pour une marque de barbarie est souvent chez un autre un usage normal et honorable. Morgoth, qui se flattait de son esprit large et avait pas mal voyagé, le savait bien. Pourtant, il avait du mal à comprendre comment les habitants de Gunt pouvaient se livrer à de telles pratiques funéraires, à d'aussi obscènes profanations. Bien sûr, dans un pays hanté par tant de nécromanciens, la nécessité de détruire les corps était compréhensible, mais comment supportaient-ils de voir ainsi réduits à néant ceux qui avaient été leurs proches ? Comment pouvaient-ils sans tressaillir voir noircir et se craqueler la peau, et sourdre les filets de graisse bouillonnante ? Comment pouvaient-ils, sans défaillir ni vomir, sentir cette abominable odeur de grillade nauséabonde, âcre et tenace, qui s'accrochait à la peau et aux vêtements, piquait les yeux ? Comment

pouvaient-ils, sans se boucher les oreilles, rester sourd à l'éclatement des os, le grésillement des organes ?

Il se forçait toutefois, avec une obstination perverse, à ne rien manquer de la crémation. Il ne quittait pas des yeux le cadavre immonde, squelette noir et desséché posé sur son bûcher torride, dont la bouche grande ouverte vers les cieux exhalait de longs rubans de cette fumée noire. Peut-être pensait-il lui devoir d'endurer cette épreuve, à celle qui sans être sa mère l'avait mis au monde, à celle qui sans être son amante avait fait de lui un homme.

– Par Hegan, je jure de n'avoir de repos tant que cette femme sera vivante.

Mark, empreint d'une gravité peu coutumière, résumait l'opinion générale autour du bûcher. Nulle trace de vice, de mensonge ou de dissimulation n'était plus lisible dans son expression. Vêtu d'un pourpoint blanc, appuyé sur sa grande épée, il avait maintenant tout du paladin. Comme il avait changé.

– Mort à la Reine Noire.

Piété tira du fourreau le sabre maudit de sa soeur, comme s'il voulait que la lame vit le funèbre spectacle. Il était de son droit de seul parent survivant que de prendre les possessions de Vertu. Il s'était notamment approprié l'épée maudite, et en toute connaissance de cause, avait fait sienne la malédiction de Ryunotamago. Brusquement, il se détourna, et partit dans la nuit. C'était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Mark à son tour se fonda dans la nuit, laissant Morgoth en compagnie du diacre de Hazam qui procédait à l'office funèbre. Lorsque soudain forçit le vent sec de cette triste nuit, les bûches calcinées du centre s'effondrèrent en une gerbe d'étincelles, emportant ce qui restait de Vertu dans les tréfonds du brasier. Puis, quelque chose s'en échappa, et roula quelques pas avant de s'arrêter contre la botte du magicien. Il le considéra, et n'éprouva pas de dégoût. Il s'accroupit, prit le crâne noir et encore fumant dans sa main gantée de cuir noir. Ainsi, il resta un long moment à contempler ce visage familial qu'il reconnaissait encore, comme s'il recouvrait toujours les ossements salis. Puis,

il le reposa parmi les braises, et attendit là en silence, jusqu'à l'aube.

Derrière la colline de la nécropole, il y avait une petite rue calme et étroite que l'on était obligé d'emprunter pour rendre hommage aux défunts. Dans cette rue, il y avait une taverne, qui n'était ni gaie ni bruyante, car le lieu ne s'y prêtait pas, mais où l'on pouvait trouver quelque apaisement à ses peines. Là s'étaient finalement retrouvés les autres survivants de cette aventure. Dumblefoot avait tenu à assister au début de la cérémonie, il avait réconforté la Compagnie de quelques banalités bien senties, puis s'était absenté, car de pressantes affaires l'attendaient. Sans grande distinction, Xyixiant'h buvait bière sur bière, comme si elle pouvait atteindre l'ivresse malgré sa constitution de dragon. Elle n'aimait pas la mort, ni l'échec, et par dessus tout, elle n'aimait pas faire montre de son impuissance devant ses amis. Ghibli souigna :

– Et dire qu'elle avait si peur de vieillir. Elle n'en aura pas eu l'occasion.

– On ne savait pas grand chose d'elle, finalement, poursuivit Sarlander. Sook, tu sembles l'avoir fréquentée plus que nous, je crois.

– Ouais. Mais c'est pas pour autant que j'en sais plus que vous. C'était une nature, ça c'est vrai. Une vraie légende. Et elle avait une façon de vous égorger son manant, du grand art, je doute de l'égaler un jour. Eh oui, la vieille garde se clairsème, hein Mark ?

Le paladin ne répondit pas.

– En tout cas, dit Tiberius, même si je l'ai peu connue, c'est quelqu'un que je n'oublierai pas.

– Et que comptes-tu faire maintenant ? Demanda Monastorio. Nous étions neuf, il nous manque quelqu'un...

– Ca ne sera pas moi, répondit-il. Je ne crois pas être fait pour la vie d'aventurier, finalement. Je crois que quand toutes ces affaires se seront tassées, je vais rentrer à Jhor pour retrouver les miens et mener une petite vie tranquille, loin des armes et

des tracas⁵.

– Sook alors ?

– Je ne suis pas certaine que tout le monde m'apprécie dans ce groupe, je me vois obligée de décliner l'invitation. Et puis, le nord me sort par les yeux, j'y ai plein d'ennemis, et cette histoire d'anneau ne me dit finalement rien qui vaille. Je pense que je vais rentrer à Dhébrox pour mettre mes affaires en ordre, et de là, partir vers le continent oriental. Il paraît qu'on s'y agite un peu, ça me fera du bien de changer d'air.

– Tu ferais mieux de laisser tomber, Monastorio, dit alors Mark d'une voix pâteuse. La Compagnie du Gonfanon n'existe plus. Libre à toi de continuer cette quête, mais je crois pour ma part qu'elle est vaine. Je vais retourner chez les paladins du Coeur d'Azur, en tout cas dès que j'aurais desoûlé, et je vais me consacrer à mon sacerdoce. Par pure ambition personnelle, bien sûr.

– Bien sûr, moqua le nain.

– Si je compte bien, il ne reste que moi, Morgoth, Xy, Clibanios, Sarlander, Ghibli... Six sur neuf.

– La quête de l'anneau est terminée, Monastorio, exposa calmement Xyixiant'h. Que veux-tu de plus ? Moi et Morgoth avons convenu de lutter contre Condeeza et ses sbires, aux côtés du Magiocrate. Quant à Clibanios, il n'a pas l'air particulièrement enthousiaste à l'idée de te suivre, en tout cas, il est bien silencieux.

– Et il ne faudra pas compter sur moi ni sur Sarlander, acheva Ghibli.

– Allons bon, vais-je me retrouver seul ?

– On vient de convenir que nous perdions notre temps dans

⁵Ceux d'entre vous qui s'en inquièteraient auront le soulagement d'apprendre que Tiberius Kenny Redshirt retourna finalement à Jhor, comme telle avait été son intention. Après avoir éclairci son affaire avec les autorités, il épousa sa promise et, ayant consacré ses points d'expérience à progresser jusqu'au huitième niveau d'aubergiste, il s'installa à son compte en rachetant une taverne, qu'il fit prospérer jusqu'à sa mort, laquelle intervint précocement à l'âge de quatre vingt treize ans, suite à une mauvaise chute dans un escalier.

cette histoire. Et puis, on l'a retrouvé, l'Anneau, et d'une certaine façon, il est brisé, ou en tout cas, hors d'état de trop nuire. La guerre qui s'annonce n'est pas la nôtre, on peut donc dire qu'on a fait notre boulot. Plus ou moins. Alors voilà, après avoir bien bourlingué, on a découvert qu'on était tous les deux passionnés par la civilisation Bardite, alors on a décidé de partir tous deux explorer ces contrées et découvrir les merveilles de cette antique civilisation, ses aèdes, ses hétaires, sa sculpture toute en subtiles nuances de force et de grâce. On m'a souvent vanté la polychromie du kouros de...

– Ah oui ?

– Ah oui, et aussi nous frayer un chemin dans la vie à coups de marteau et de hache lourde ! Par la barbe de saint Naindeguerre, tavernier, une chope d'hydromel, et gare à ta tête si c'est que de la pisse de troll ! Que les os moussus de mes ancêtres... et tous ces trucs. Non parce qu'on n'est pas des pédés, quand même !

– Ah.

– Enfin, à 75%.

Morgoth en RTT

Morgoth X – Le temps a passé, et notre héros a muri quelque peu. N'est-ce pas le moment de retrouver un peu de son innocence perdue en prenant des vacances ?

I Les deux tours

Debout sur le promontoire saillant de la colline où il avait installé son quartier général, entouré de trois de ses capitaines consternés, le grand nécromant contempla le résultat de ses efforts. C'était désastreux. Marakhter l'Usurpateur, bien qu'il eut trouvé une juste mort quatre mois plus tôt, n'en avait pas fini de contrecarrer ses plans. Quelques dragons blessés s'en revenaient, mais leurs rangs s'étaient considérablement clairsemés. Les deux tiers des tapis volants, pourtant moins robustes, avaient survécu, sans doute parce que le tir des défenseurs s'était concentré sur les nobles reptiles, dont beaucoup, frappés à mort, contorsionnaient leurs anneaux en longues et sonores agonies dans les quartiers de la ville.

La puissance de l'assaut aérien s'était brisée sur les défenses de Jhor, sur ses murailles peuplées de maint archers, et surtout

sur les deux orgueilleuses tours de fer, deux géantes hérissées de sorts mortels, deux soeurs se protégeant l'une l'autre. Il pouvait presque les entendre ricaner, les magiciens renégats du Sénéchal, ourdissant leurs conjurations abominables dans les recoins de leurs deux imprenables forteresses. Cette pensée lui était insupportable. Cela faisait plus de trois ans que la guerre déchirait Gunt, trois très longues années de massacres, d'horreurs, il avait vu tomber bien des hommes valeureux autour de lui, bien des lâches, et des ennemis qu'il n'avait plus le courage de compter. Il était victorieux. Il était puissant, et riche. Grande était sa renommée à présent. Toute la Magiocratie de Gunt était reconquise, à l'exception de cette maudite cité de Jhor, où ils s'étaient retranchés, ces félons, ces rats. Jhor était le dernier obstacle avant la paix, avant la gloire ou avant la vengeance, selon l'humeur du moment. Et Jhor tenait bon, contre toute évidence, contre toute logique.

Car il ne pouvait trouver de parade contre tous les sorts, et il ne pouvait protéger chacun des membres de son armée. Il avait cru que la brutalité de l'attaque et la force du nombre suffiraient, mais il s'était cruellement trompé, et le résultat n'était pas beau à voir. Ni à entendre. Deux jeunes dragons des glaces s'étaient posés à quelque distance derrière lui, et hurlaient à la mort. Ce n'étaient pas leurs blessures qui les faisaient souffrir, mais la perte de leur bien-aimée, Naxhydis aux Cent Perles, qui avait achevé ce jour-là ses six siècles d'existence, offrant sa carcasse désarticulée en dérisoire oriflamme à la plus ancienne des deux tours. Bien qu'il en eut fréquentés un grand nombre ces trois dernières années, le nécromant s'étonnait toujours des curieuses manières des dragons. L'attachement qu'éprouvaient ces deux-là à leur femelle était d'une intensité peu commune parmi cette race, mais pas exceptionnelle. Ayant quelques notions de draconique, il tendit l'oreille à leur conversation. Les deux vers se disputaient nerveusement. L'un désirait se battre à mort contre l'autre, afin qu'ils s'entre-tuent en une sanglante offrande à leur amour perdu. L'autre n'était pas plus désireux de vivre, mais faisait valoir que disparaître sans venger leur mie

serait une attitude indigne.

A chaque bataille s'étaient posés de nouveaux problèmes, à chaque bataille il avait trouvé de nouvelles solutions. La ruse et l'audace avaient fait sa réputation, ainsi que son habileté à transformer les situations délicates en victoires éclatantes. C'était pour cela que ses ennemis le craignaient.

Pour investir les tours, il devait envoyer son infanterie. Mais un assaut frontal des troupes terrestres se briserait sur les murailles. Pour abattre celles-ci, il devait mener ses machines de siège à courte distance. Mais ce faisant, elles seraient sous le feu des tours. Le contournement était impossible, des pièges, des monstres tapis et des batteries de scorpions nichées dans les collines escarpées des alentours disperseraient ses lignes. Et maintenant, la maîtrise du ciel était ennemie. Il connaissait bien les impasses mentales, qui poussent les individus médiocres à décréter du ton péremptoire de l'imbécile satisfait que "c'est impossible". Il chercha l'élément-clé qui lui donnerait la solution de cette énigme, à supposer qu'il y en ait une. En contrebas, les cimiers blancs et bleus de ses cavaliers s'affairaient autour des crinières de leurs montures, ses fantassins lourds, toujours en cuirasse, s'étaient accroupis pour jouer aux dés. Bientôt, ils allumeraient les feux de la nuit, car le soleil commençait à se faire bas. Les artilleurs détendaient les cordes de leurs catapultes, l'assaut n'était pas pour aujourd'hui. Non loin, un soldat inconscient se faisait vertement disputer par son adjudant pour avoir allumé sa pipe à proximité des outres de feu grégeois. Il était bon pour faire quelques tours du campement pieds nus et au pas de course. Sur le flanc droit, les légions mortes qui lui obéissaient, les cadavres pourrissant de ses ennemis ramenés par lui à la vie, et qui maintenant le servaient, combattant leurs anciens camarades avec une aveugle obstination, et semant la terreur parmi leurs rangs. Les troupes vivantes se tenaient à l'écart de cette sinistre armée, en raison de l'odeur pestilentielle qu'elle exhalait à des lieues à la ronde. Une odeur particulièrement insupportable aux dragons, dont les survivants pensaient leurs plaies juste derrière lui. Ah, mais ne pouvaient-ils donc pas se taire, ces deux

braillards suicidaires ? Il se concentra de nouveau sur son sujet, et observa les archers montagnards. Quoiqu'ils aient refusé de porter un uniforme et de combattre en rangs, ces nordiques formaient une troupe disciplinée, à sa façon, et presque aussi efficace que leurs homologues elfes. Ils se mêlaient peu aux autres soldats, et évitaient tout particulièrement la fréquentation de la gent gobeline, une horde de petits bonshommes laids à la peau caoutchouteuse et sale, piaillant et chamailleurs, sans hiérarchie discernable, et dont la seule stratégie martiale semblait consister à sautiller sans peur parmi les rangs ennemis, la dague à la main, pour égorger, éborgner et saigner tout ce qui n'était pas protégé par une épaisseur de fer. En se retournant, le nécromant considéra l'emplacement où, s'il n'avait été dissimulé sous un puissant manteau d'invisibilité, il aurait pu voir le camp de ses sorciers. Sans doute la plupart d'entre eux étaient-ils fort occupés à ravauder les tapis volants mis à mal par les carreaux de Jhor.

Ah, mais c'était insupportable ! Que quelqu'un fasse donc taire ces jérémiades sauriennes.

Puis, il observa de nouveau les tours.

Puis les dragons suicidaires.

Puis les tours.

Puis le feu grégeois, dont il avait des tonnes.

Puis les dragons.

Puis les tours.

Et puis encore le feu grégeois.

Et alors, une idée germa dans son esprit. Pas glorieuse et pas franchement loyale non plus, l'idée. Et guère chevaleresque. Une de celles qu'il avait appris à aimer. Il plissa les yeux, esquissa un sourire et, drapé dans sa noire cape, se caressa la barbe tout en contemplant le disque rougeoyant du soleil se couchant une ultime fois sur les tours jumelles de la cité honnie.

Les habitants de Jhor avaient profité de la nuit pour sortir des caves où ils étaient calfeutrés, à l'abri de la guerre qui s'était déchaînée au-dessus d'eux. Ils sillonnaient les rues, en

quête de quelque provision qui aurait échappé à la voracité de l'armée assiégée, laquelle n'avait que peu de considération pour la population civile. Il y eut alors un sifflement au-dessus de la rue Tamachine, puis un long vrombissement. Les plus sages filèrent se cacher dans des recoins les plus obscurs, les autres levèrent le nez pour voir le ventre et la queue d'un grand dragon passer au raz des toits (ou du moins était-ce l'impression que cela produisait). Un souffle de vent le suivait de près, car il allait aussi vite que ses ailes le lui permettaient. Quelques traits ardents, des projectiles, des boules de magie se mirent bientôt à fuser de la Tour Nouvelle vers laquelle il se dirigeait inexorablement, et si les épaisses couches de protections magiques qui l'entouraient fondaient à toute vitesse sous les assauts des mages ennemis, le dragon n'en avait cure. Ses yeux étaient braqués sur les niveaux qu'on lui avait indiqués, entre les casernements des armées monstrueuses et les laboratoires de Haute Magie, aux trois-quarts de la hauteur totale. Sa résolution était inébranlable. Incrédules, les mages qui avaient cru à une attaque ordinaire virent le grand ver cracher son souffle de glace à pleine puissance sur la paroi métallique de la tour, quelques fractions de seconde avant de s'y encastrer, faisant voler en éclat les plaques et les poutres d'acier fragilisées par le choc thermique. Il mourut en un éclair et sans un cri, tandis que les milliers de litres de feu grégeois qu'il transportait sur son dos se répandaient dans l'étage en une marée mortelle, qui explosa immédiatement. Le mur de flammes porté par l'onde de choc détruisa tout sur leur passage, se propageant dans les couloirs, les escaliers, les conduits d'aération, jusqu'à ressortir en une boule de feu veinée de fumée noire par toutes les ouvertures du niveau touché.

Et à peine la l'inférieure conflagration avait-elle laissé la place à un incendie ravageur que les habitants médusés de Jhor virent le sinistre spectacle se répéter, inexorablement. Cette fois, la défense désespérée des mages de la Tour Ancienne fut plus virulente, mais le résultat n'en fut pas pour autant meilleur, et la seconde tour fut à son tour touchée, semant la consternation chez les fidèles de l'Usurpateur.

Pris au piège de l'inférieure thermie et des vapeurs délétères, les mages de bataille des niveaux supérieurs étaient maintenant réduits à l'impuissance. Depuis les collines, le sombre nécromant sentit avec satisfaction les boucliers mystiques qui s'effiloquaient. Il enfourcha alors son noir palefroi, qui se cabra en hennissant nerveusement et fouettant des antérieurs, et donna ordre à ses cors de sonner l'attaque.

Les gobelins se ruèrent alors à l'assaut d'une barbacane, couverts par de puissants tirs de scorpions, tandis que les mortsvivants progressèrent vers une seconde, située à un quart de lieue sur la droite, suivant le plan de bataille mûrement réfléchi. Puis, tandis que ceux des défenseurs qui étaient restés fidèles à leurs serments militaires faisaient leur devoir, repoussant du mieux qu'ils le pouvaient la marée furieuse, le gros des troupes s'avança dans la zone de la muraille située entre les deux édifices. Les lourdes balistes, les catapultes, entrèrent en action contre un point précis de la maçonnerie, et ne tardèrent pas à y pratiquer une brèche. Les sapeurs accoururent alors, sous leurs larges boucliers de bronze, pour combler le fossé hérissé de piques à l'aide de grands fagots de bois fraîchement coupés dans les forêts alentours. Peu de défenseurs étaient alors en position de contrer leur progression, et ceux qui s'y risquaient se trouvaient exposés au feu nourri des archers et arbalétriers. Puis, l'infanterie lourde chargea avec la féroce envie d'en finir. Ces hommes étaient certes des professionnels de la guerre, mais s'estimaient aussi patriotes, se battant pour une cause qu'ils savaient juste, en plus de lucrative. Leurs ennemis n'avaient pas une telle motivation, et rapidement, ils se débandèrent et fuirent dans les quartiers populaires aux rues sombres et étroites, abandonnant armes, armures, casques et uniformes à ceux que pouvaient intéresser les reliques d'un empire révolu.

La cavalerie franchit les remparts au moment où, spectacle hallucinant autant qu'inattendu, les Tours de Fer, rongées par un brasier infernal, s'effondraient dans un fracas de cauchemar, précipitant des torrents de poussière ocre et dense dans les rues de la ville martyrisée. Et les derniers défenseurs virent bientôt,

sortant de cette nuée comme de furieux fantômes, le redoutable nécromant chargeant à la tête de ses cavaliers, fauchant les vivants, piétinant les morts, frappant de terreur bêtes et gens.

Les marées loyalistes déferlèrent dans l'antique cité des mages. La bataille était gagnée. Si quelques maquis de sorciers et de mercenaires résistaient encore en périphérie de Jhor, tentant de rallier les unités légères postées sur les collines, le centre-ville était calme, et l'état-major remonta l'avenue cérémonielle jusqu'au Palais Ducal sans rencontrer d'opposition. Il n'y eut pas non plus d'accueil triomphal, car la population craignant le chaos, le pillage et les représailles, préférait se terrer en silence et attendre de voir dans quel sens le vent tournerait.

Et le nécromant victorieux ne voulut pas entendre les félicitations de ses laudateurs. Las, il gravit les marches de l'édifice prestigieux, donna quelques consignes à ses subalternes, puis se mit en quête d'une chambre agréable pour s'y étendre. Solitaire, allongé tout habillé parmi la soie, il attendit que viennent le hanter les visages de ceux, des milliers, qui avaient péri cette nuit par sa faute. Ils ne vinrent pas. Il n'était pas certain que c'était une bonne chose.

Il s'endormit donc.

Le lendemain matin, avant toute autre affaire, il s'attabla au petit secrétaire de bois précieux qui faisait l'angle de la pièce, et d'une plume d'aigle noir, rédigea une pénible missive.

Bien chers papa et maman,

Je me porte bien, et je souhaite vous trouver en bonne santé, vous et toute la famille. J'espère que le cadeau de baptême pour le petit Baalzeboul vous est bien parvenu (sinon : c'était une tétine).

J'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer. En effet, je viens d'achever le travail important que j'avais à faire, et je pense donc pouvoir prendre bientôt quelques jours de congé afin de vous rendre visite. Je pourrai ainsi faire la connaissance de tout le petit monde que je n'ai jamais vu, en parti-

culier, mes neveux et nièces. Je m'en fais une joie.

Votre fils à l'étranger Morgoth.

(gribouillis)

PS : Je viendrai accompagné d'une jeune personne que je souhaite vous présenter, et à qui j'espère que vous ferez bon accueil.

PS 2 : Vous risquez d'avoir du mal à me reconnaître, car j'ai bien grandi, et je porte maintenant la barbe.

II L'appel de la vengeance

Morgoth avait peine à se figurer que la bourgade miteuse qu'il voyait à quelques lieues devant lui était bien Galleda. Dans son souvenir, le lieu de sa première aventure était une bien plus vaste métropole aux rues bien plus nombreuses, aux maisons bien plus hautes, et cet anecdotique ouvrage de maçonnerie aux tours pompeuses et aux mâchicoulis déliquescents ne pouvait décemment être le palais du seigneur local, qu'il se remémorait comme étant une inexpugnable forteresse aux sinistres souterrains labyrinthiques.

Et pourtant, bien que ces lilliputiennes constructions ne fussent qu'un reflet déformé de ses souvenirs, elles étaient familières, et maint souvenirs s'accrochaient à ces rues, à ces places (au nombre d'une), à ces fontaines (elles aussi au nombre d'une, et dans lesquelles il savait qu'il était interdit de se soulager, même les soirs de grande ébriété), et à ces riantes auberges (on en comptait deux, qui se partageaient une clientèle rare et de piètre qualité).

Il pressa de ses talons les flancs du dragon qu'il chevauchait, et désigna d'un ton impérieux une clairière isolée et déserte en

cette heure tardive, afin qu'il s'y pose. Ce à quoi le dragon répondit d'un ton aigre qu'elle n'était pas sa bonne, que pour qui il se prenait, qu'il avait salement chopé le melon depuis sa victoire, que s'il n'était pas content, il n'avait qu'à descendre et finir la route à pied, et que s'il continuait, il passerait la soirée en compagnie de la veuve Poignet. Morgoth pensa (il avait mis au point un sortilège de communication mentale) les plus plates excuses, fit valoir qu'elle l'avait mal compris, qu'il était désolé mais qu'il était fatigué et que c'était pour cela qu'il prenait des vacances, la pression tout ça, et qu'en outre, il n'avait pas l'honneur de connaître cette dame.

Après moult tergiversations, ils finirent par se poser à l'endroit dit.

Vu du sol, l'aspect de Galleda était plus proche de ce qu'il attendait. Il fit un détour pour retrouver la porte où, quatre ans plus tôt, il avait fait son entrée moyennement triomphale dans la cité. Il y avait là un garde en uniforme bouffant, qui n'était visiblement pas un professionnel de la guerre. Il considéra d'un oeil étonné le curieux équipement qui s'avavançait. Un sorcier à l'air terrible, de cette variété que l'on appelle souvent "nécromanciens", grand échalas nerveux au corps cependant souple et musclé, vêtu d'un long manteau de velours noir, sur un pourpoint de cuir ciré de même couleur. Une fibule d'argent et la boucle de sa ceinture formaient ses seuls ornements de quelque prix, mais la qualité et l'élégance de son vêtement désignaient du premier coup d'oeil un homme important, prospère et habitué à être obéi. A sa suite venait un personnage plus inquiétant encore. Sous son manteau blanc, on ne voyait rien de ses traits, mais parfois, lorsque s'écartaient les deux pans, on entrapercevait le clignement de quelque lumineuse écaille. C'était une femme, c'était visible à sa corpulence et à sa démarche, mais le plus marquant était l'insaisissable impression de puissance qui s'en dégageait, et qu'elle ne parvenait qu'imparfaitement à dissimuler.

– Eh, mais je vous reconnais, lança Morgoth au factotum.

Vous êtes Sterbin Colophyle, n'est-ce pas ?

– Ah, mais point du tout, étranger, je suis Celestin Colophyle, vous devez me confondre avec mon père.

– Diable ! Toutes mes excuses, mon garçon. La ressemblance est frappante.

– On me l'a souvent dit, approuva l'homme. Hélas, si vous l'avez connu, j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre, car voici bientôt un an et demi qu'on l'a mis en terre.

– Oh, comme j'en suis navré. Mais pas autant que vous, je pense. Comment est-ce donc arrivé ?

– Hélas, il avait un penchant pour la boisson, mais vous le saviez peut-être, et donc un soir d'hiver, il a pris part un soir à un concours de vol avec des malandrins avinés. Une compétition qui lui fut funeste.

– Et qui diable avait-il donc essayé de voler ?

– C'est pas "qui", mais "de quelle altitude".

– Ah. Bon. Tout le monde n'a pas le don pour ça.

– Bref, tout ça pour dire, halte là, qui vive ?

– Eh bien, je suis... disons, Broussewilis, et voici mon épouse Démimoure, et nous cherchons un gîte pour la nuit.

– Ah, mais c'est que nous sommes très pointilleux ici, à Galleda. Nous ne laissons pas entrer parmi nous n'importe quel gringalet...

– Oui oui, tiens, trois pièces d'or pour l'octroi.

– Bienvenue à Galleda, prospère étranger !

Sous les regards insistants des indigènes étonnés, ils se rendirent sans hésiter à l'auberge du "Crüchon Nouer", la meilleure de la ville depuis que l'autre avait fermé suite à une infestation de puces. Ils prirent d'autorité la meilleure table, et Morgoth commanda le plat le plus cher de la carte, le canard aux aînelles et au champignons des bois, accompagné d'un vin fin importé de Lumie, lointaine région viticole des pays Balnais, et qui, malgré son prix et son origine exotique, n'en était pas moins une piquette infecte. Le sorcier détailla les traits de l'aubergiste qui procédait à l'anatomie, et qui lui était familier car il lui avait

donné asile quelques temps, une éternité auparavant. Cependant, le commerçant ne sembla pas le reconnaître. Comment l'aurait-il pu ?

– Dites-moi, mon brave, vous devez en voir passer du monde ici, non ?

– Ah, certes, messire, de par le fait que je suis le seul aubergiste à des lieues à la ronde, on peut dire que tous les étrangers ayant trois sous vaillants sont nécessairement mes clients.

– Je suis à la recherche d'un coquin qui a filouté ma famille jadis, et qui se nommait Koilindon. J'ai appris que ce vaurien était passé dans la région, voici quelques années, ça vous dit quelque chose ?

– Koilindon ? Voyons... Ah, j'y suis, effectivement c'était bien un gredin. Avec trois complices, il a essayé de dérober les bijoux du Baron. Mais ils se sont fait attraper.

– Vous savez ce qu'ils sont devenus ?

– Pour autant qu'il m'en souviennne, ils ont trouvé le moyen de s'évader.

– Tous les quatre ?

– Hélas oui. Je me souviens qu'on avait préparé un beau gibet pour rien, quelle pitié. C'est pas tous les jours qu'on a une belle pendaïson, dans le coin, on s'en faisait toute une fête. On a été déçus...

– Et vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ?

– Je suppose qu'ils sont allés se faire pendre ailleurs, littéralement. Bon débarras.

– Bon débarras.

Puis ils changèrent de sujet. Lorsque l'aubergiste se fut éloigné, Xy s'étonna.

– Tu sais que ce n'est pas beau de mentir ?

– Mais si, c'est beau. Il y a comme un esthétisme pervers à un mensonge bien tourné, qui permet de détourner les soupçons, d'éviter des explications fastidieuses, et de résoudre élégamment maint problèmes.

– Tu devrais te méfier. Plus ça va, plus tu parles comme Vertu.

– Vertu dont je me rends compte chaque jour un peu plus combien son enseignement était plein de sagesse et de choses très vraies. Ah, comme elle me manque.

– Elle serait fière de toi.

– Ouïs-je un ton aigre-doux dans ta voix d'or, mon aimée ?

– Tu te fais sûrement des idées.

– Sûrement. Jalouse d'une femme morte voici des années, et qui était en âge d'être ma mère... tss...

Mais Morgoth se méprenait quant à l'inquiétude de Xyixiant'h, dont elle préféra taire les origines. Elle esquiva donc les questions gênantes et embraya habilement sur de tout autres sujets. Puis, canard mangé, ils prirent le chemin de leur chambre.

Il ne savait pas trop ce qu'il était venu chercher en ces lieux, et plus ennuyeux, il n'avait pas l'impression de l'avoir trouvé. En s'envolant à tire d'aile le lendemain matin, survolant au passage les clochers gris de Galleda, et mis le cap au nord-ouest. La brièveté du voyage le surprit, quelques coups d'aile suffirent pour qu'ils franchissent une distance qui, dans ses souvenirs, constituait un périple homérique de plus d'une journée. Il faut dire que la première fois, il avait fait la route à pied, qui plus est avec de mauvaises chaussures. Après quelques minutes d'un vol indolent, Xyixiant'h se posa à proximité d'un éperon rocheux séparant la forêt de conifères, en contrebas, d'une lande de genêts peu incommodés par les vents et l'altitude, infestés de lapins. Le Portolan aux cimes blanches étendait déjà sa masse écrasante à quelques lieues de là, pour tout dire, nos héros foulaient les contreforts de la majestueuse chaîne de montagnes qui courait depuis le lointain orient.

La forme du bâtiment était encore clairement visible et familière vue du ciel, mais dès qu'il fut à pied, Morgoth dû se forcer pour se convaincre qu'il était revenu dans son école du Cygne Anémique. Les éléments et la végétation avaient eu le temps de parachever l'oeuvre destructrice des cavaliers noirs de Gunt, et les villageois des alentours avaient depuis longtemps emporté tout ce qui pouvait présenter un quelconque intérêt dans ces

ruines muettes. Rares étaient les pierres à être encore érigées sur d'autres pierres, et seul un pan de mur avait survécu à la dévastation, long de trois pas et pas plus haut, en sa partie la plus élevée, que les clavicules du sorcier. Avant que Xyixiant'h ne fut revenue de l'endroit isolé qu'elle avait choisi pour se changer, les mots d'une ancienne conjuration franchirent sèchement les lèvres de Morgoth, qui tendit la main en un geste rageur. Le mur explosa en une pluie de fragments.

– Soyez maudits ! Maudits !

– Tu as vu quelque chose ?

– Non. C'est juste que j'avais juré de revenir et de me venger.

– Nourris-tu donc quelque grief envers les lièvres de la contrée ?

– Mf... Tu peux pas comprendre. 'passé toute ma jeunesse dans ce... Bref. Ah mais, tiens... Qu'est-ce donc là, parmi la broussaille ? Un blanc minéral, une racine desséchée, ou bien la coquille d'un oeuf desséché ?

– Je pencherai plutôt pour quelque macabre relique.

– Je crains que tu ne sois dans le vrai. Cet os-là vient d'un doigt d'homme, et celui-ci est une côte. Et cette calotte émergeant à demi de l'humus... Eh oui, c'est bien un crâne, sans doute celui d'un de mes condisciples, ou bien d'un professeur. Vois ce front large, songe que jadis, cette tête fourmillait de projets, d'ambitions, de passions plus ou moins élevées, et de magie aussi. Et aujourd'hui, ô, vanité des passions humaines, elle ne fourmille plus que de fourmis. Nous sommes peu de chose, tout de même.

– Je suppose que ce "nous" était exclusif. Euh... tu ne comptes pas la garder, tout de même ?

– Eh bien, pour ne rien te cacher, si.

– J'avais bien compris que tu ne débordais pas d'affection pour les compagnons de ton enfance, mais de là à profaner leurs restes, ça m'étonne.

– Sois sans crainte, je ne compte pas les poursuivre de ma haine jusque dans la mort. Au contraire, je souhaite permettre à celui-ci, et à travers lui, à tous ceux qui ont péri cette nuit là, de trouver le repos, en faisant la lumière sur les circonstances

et les raisons précises de leur disparition.

– C'est toi qui vois. Avons-nous d'autres affaires à régler ici ? Le jour s'avance, et il nous faut encore franchir une belle distance.

– Allons, en route, mon beau dragon aux ailes de nacre fine, vole et me ramène parmi les miens !

III Brath-le-manant

Des heures durant, les montagnes déroulèrent leurs vallées et leurs cols sous le ventre de Xyixiant'h, qui volait bas pour épargner à son compagnon les affres de l'altitude. Ils devisaient ainsi de sujets sans grande importance, de politique, d'histoire et de géologie, et le dragon racontait au nécromant toutes sortes d'anecdotes pittoresques ayant lieu en des temps qu'à certains indices, Morgoth devinait fort anciens.

– Dans la région, jadis, il y avait un brillant royaume d'humains, qui vivaient en harmonie avec la nature et en bonne intelligence avec les elfes. Ils n'avaient guère de goût pour le travail de la pierre, aussi les vestiges de leur industrie ont-ils disparu depuis longtemps, ainsi que le souvenir de leur gloire. Mais à mon sens, la grandeur d'une civilisation ne se mesure pas au volume de tombeaux excavés, au tonnage d'obélisques déplacés ou à la surface de bas-reliefs hiéroglyphés.

– C'est l'évidence même.

– J'ai toujours été fascinée par le cycle des civilisations chez vous autres, et par la faculté que vous avez à rapidement oublier ce qui fit un jour votre grandeur. J'ai été maint fois le témoin de longues périodes de stagnation à la limite de la barbarie, puis brutalement, un jour, sans qu'on sache pourquoi, une contrée devient plus riche que les autres, commence à produire des érudits, des artistes et des richesses à foison, et ça dure ainsi quelques décennies, quelques siècles... et puis tout aussi soudainement, tout cela s'écroule. Il me vient ainsi l'exemple d'une civilisation puissante et cruelle, organisée comme une fourmi-

lière, avec ses fonctionnaires, ses prêtres, ses guerriers et ses astronomes, qui régnait sur un continent entier depuis plusieurs siècles. Il suffit d'une année de calamités pour qu'il n'en reste plus que ruines.

– Quel en fut la raison ?

– J'ai longuement réfléchi à la question, et j'en suis venue à la conclusion que la civilisation en question avait cru en autorité et en complexité dans l'unique but de concentrer toujours plus de richesses entre les mains de la classe dirigeante, au détriment de l'immense majorité de la population. Les connaissances accumulées par les savants de ce temps étaient certes précieuses, mais elles étaient jalousement gardées par eux. La médecine était développée, mais seuls les nantis y avaient accès. Les artisans étaient d'une prodigieuse habileté, mais seuls les temples et les palais des princes profitaient de leur art, les braves gens vivant dans des huttes de terre et de bambou. Les prêtres, les guerriers, les nobles avaient tous les droits, et les paysans qui les nourrissaient n'en avaient aucun. En fait, je pense qu'à un certain point de cette évolution, les paysans en question ont considéré que les maigres bienfaits que leur procuraient la civilisation ne valaient tout simplement pas le prix d'or et de sang qu'ils les payaient, ils ont donc abandonné sur place les outils de leur métier, et sont partis dans la jungle vivre comme leurs ancêtres, certes primitifs, mais libres et heureux. Et les autres, les grands, ils sont morts de faim et de folie, seuls dans leurs citadelles absurdes et désertées, parmi leurs tas d'or qui n'avaient plus rien à acheter et les souvenirs de leur gloire enfuie.

– On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est un triste destin pour une civilisation. Peut-être l'homme est-il condamné par sa nature à retomber éternellement dans les mêmes erreurs, mais j'aime à croire qu'il n'est que la victime des chaînes qui le lient à ce vieux monde décadent. Qui sait, l'avenir de notre espèce réside peut-être dans les cieux, un glorieux destin parmi les étoiles... Peut-être verrons-nous un jour une génération de jeunes gens hardis à l'âme bien trempée et au cœur plein de rêves partir vers les cieux pour explorer de nouveaux mondes

étranges, chercher de nouvelles formes de vie, de nouvelles civilisations, et s'aventurer crânement là où nul homme n'était allé auparavant...

– C'est une noble vision, et puisque tu es si enthousiaste, tu devrais songer à mener toi-même ce projet. Je t'y aiderai pour peu que l'occasion s'en présente. Oh mais, regarde la jolie bourgade en contrebas... J'ai bien envie de jouer à brath-le-manant, ça fait une éternité que je n'ai pas joué à brath-le-manant.

– C'est quoi brath-le-maaaaaAAA !

Mue par quelque subite envie, Xyixiant'h piqua sèchement du nez vers le sol, dangereusement penchée sur le côté droit, et prit rapidement une vitesse d'autant plus considérable que bientôt, la proximité du sol et des arbres la rendit vertigineuse. Elle redressa pour se stabiliser à quelques hauteurs d'homme au-dessus des prés et des champs, faisant s'égayer boeufs et ovins en une joyeuse chorégraphie. Puis elle redressa la trajectoire juste avant le village pour exhiber ses ailes déployées tout en poussant son puissant cri de dragon. Et les braves habitants du coin, surpris dans leurs activités, de souiller leurs nippes, de tomber à genoux en implorant leurs dieux, ou pour les plus courageux, de s'enfuir à toutes jambes, marmots et jambons sous le bras. Puis, le dragon passa et s'en fut comme il était arrivé, en un claquement d'ailes.

– Hein que c'est rigolo ? Regarde comme ils courent partout en agitant les bras...

– Oui oui, sûrement. Euh... c'est curieux, mais ce clocher m'est familier.

– Ah bon ?

– Je me demande si ce ne sont pas les manants de mon village que tu as brathé.

– Oups.

Pas très loin de là, il y avait une rivière glacée et peu profonde sautillant sur un lit de galets blancs et jaunes, entre les mamelons d'une géographie accidentée. Comme l'endroit était

impropice à la culture, il se couvrait d'un bois touffu, humide et obscur, intitulé de façon fort peu originale "Bosquet de la Sorcière". Lorsque, selon les Anciens, la saison était propice, les villageois de Noirparlay sur Ymondîs, lieu de naissance de Morgoth, s'y rendaient en furtives expéditions familiales débutant avant les premières heures de l'aube, sous de gris manteaux. Chaque famille avait son Lieu au coeur de la forêt, depuis la nuit des temps, un endroit secret, que nul étranger jamais ne devait connaître. Puis au petit matin blême, ils s'en revenaient chargés de lourds et mystérieux fardeaux, foulant aux pieds l'innocente rosée, retournaient dans le secret de leurs chaumières, et attablés tous ensemble, ils sortaient les couteaux pour se livraient à un rituel plus ancien que l'écriture, plus ancien encore que la parole.

Et une fois les champignons nettoyés, ils faisaient une omelette.

Ce n'était pas encore tout à fait la saison, voici pourquoi le bois était désert. Xyixiant'h descendit au ras du sol et remonta la rivière (l'Ymondîs) à ce qu'elle considérait comme une vitesse réduite. Puis, avisant une berge dégagée par le pli d'un méandre, elle posa sa masse énorme dans le cours d'eau, faisant détalier truites et brochets. Xy, qui aimait bien se baigner, signifia alors son contentement en battant joyeusement des ailes et en miaulant d'aise. Morgoth tâcha de descendre avant d'être complètement trempé. Sa compagne avait parfois tendance à oublier sa présence.

– Bon, tu viens ?

– Patiente un peu, mon compagnon, et laisse moi délasser un instant mes anneaux fourbus à l'onde claire de ce ru glacé. Et Morgoth considéra avec philosophie (et l'expérience que confère une longue fréquentation) que le vocable "un instant" pouvait recouvrir un laps de temps bien différent selon qu'il était invoqué par un être normal ou par un dragon qui avait été vieux avant même que ne se produisent des événements dont la légende humaine avait perdu tout souvenir.

– Bon, tu me trouveras au village.

Il observa encore du coin de l'oeil le réjouissant spectacle du grand reptile faisant danser sur ses ailes les gouttelettes irisées, les expédiant jusqu'à la cîme dansante des ormes en frémissant d'aise, puis il emprunta une sente à peine visible, qu'il avait parcouru maintes fois étant enfant. Il avait remisé dans son sac magique la puissante robe de mage et la cape de Thomar, le ceinturon du Narghûr Liquide, la tiare sacrée de Dordorian, les bracelet protecteurs de Makhoulith, les bottes du Gris-Passant, et toutes les autres babioles magiques qu'il avait glanées au cours de ses aventures, et avait plus modestement revêtu l'habit d'un voyageur ordinaire, armé d'une chaîne Vantonienne, ustensile traditionnel dans ces contrées parfois rudes, où les mandrins ne sont pas rares. La preuve :

– Holà, manant, ta bourse et vite !

Juché sur une boule granitique un peu plus haute qu'un homme était apparu un bandit de gris et de marron vêtu, et surtout, de trop grand pour lui. Une sorte de cagoule écrue protégeait son anonymat. A son flanc battait un long poignard attaché à une simple ficelle et qui eut mérité un meilleur entretien, et à deux main, il brandissait une arme bizarre, faite d'un fer d'authentique pertuisane à la mode Balnaise, fixé de branlante façon à un manche long comme un bras, et qui selon toute vraisemblance était emprunté à un balais. Sans réfléchir, il vint à l'esprit de Morgoth quatorze procédés pour se débarrasser de son adversaire.

– Ton or, tout de suite, ou mes compagnons cachés dans les fourrés te feront regretter d'être né !

Lesdits compagnons devaient avoir du sang d'elfe sylvestre dans les veines, ou être de véritables génies de la dissimulation en milieu naturel, car notre héros n'en percevait aucune trace.

– Mais... Mais ma parole, tu ne serais pas Fornhax Fléaudesmondes, le fils de Gorkhan Fléaudesmondes le boucher¹ ? Ta mère sait que tu fais le bandit de grand chemin ?

– Que... Mais qui...

– Morgoth l'Empaleur, tu te souviens ?

¹Ce n'était pas un surnom, il tenait effectivement une boucherie.

– Morgoth ? Alors ça... Mais comment tu m'as reconnu ?

– Si je me souviens bien, nous avons trouvé ce fer de lance ensemble à la lisière du Marais-Garghoul, et nous l'avions caché sur la colline de Sombrequine-les-Corbins comme s'il s'agissait d'un grand trésor. Nous lui prêtions des propriétés magiques, des porteurs légendaires, une histoire tragique... Toutes ces choses qu'on invente quand on est enfant.

– Fistule de chat, tu te souviens encore de ça ? Ah, Morgoth, c'est bien toi, moi qui t'avais pris pour un touriste. Tu reviens au pays alors ?

– Juste quelques jours, histoire de dire le bonjour aux parents et aux amis.

– On m'avait dit que tu étais devenu magicien, c'est vrai ? Allez, viens donc, on va s'en jeter un à l'auberge du père Letueur, tu me raconteras tout ça en route !

– Ah, ce bon vieux Hannibal, que d'heures n'a-t-il passé à nous chasser de son établissement...

– C'est qu'à l'époque, on n'avait pas d'argent à lui donner.

– Sois sans crainte, je peux te payer à boire, l'ami. Oh, mais dis donc, elle est encore debout, cette ruine ?

Morgoth désigna à quelques jets de pierre du chemin, à demi ensablée dans les broussailles qui marquaient la lisière du bois, une grande bâtisse tout en hauteur, flanquée de deux tours pointues. Le toit en croupe, crevé en plusieurs endroits, le porche de bois noir et les fenêtres étroites donnaient à l'édifice un aspect sinistre. Dans le pays, on l'appelait juste "le Manoir", ou bien "la Demeure", et on évitait d'en parler devant les bambins turbulents, pour qu'ils n'aient pas l'idée de traîner dans le coin. Morgoth avait mis quelques secondes avant de reconnaître le bâtiment, en raison de la végétation qui avait pas mal poussé autour depuis son enfance, mais surtout parce qu'il avait gardé de ce lieu interdit autant que familier le souvenir d'une imprenable citadelle auréolée de mystère. La vie ayant passé et la maturité étant venue, il n'y voyait plus qu'une vieille bicoque qui, du temps lointain de sa splendeur, avait à peine été digne d'un anonyme nobliau de province. Et contemplant à bonne dis-

tance la façade jadis glorieuse éclairée par les rayons jaunissants d'un soleil déjà usé, notre héros se dit : "Eh bien, heureusement que je suis en vacances, sans quoi je parie que cette ruine aurait été la scène de quelque violente aventure".

IV La famille l'Empaleur

Morgoth et Fornhax durent toutefois remettre à plus tard leurs projets de beuverie. En effet, la route de l'auberge passait juste devant le domicile des l'Empaleur, et notre sorcier estima peu civil d'aller s'enivrer au cabaret avant même d'avoir présenté ses hommages à ses géniteurs. Donc, après avoir assuré au larron que c'était partie remise, il ajusta son pourpoint et ses chausses, dépoussiéra quelque peu ses bottes de cuir et sa longue cape, lustra son galure de feutre, tâcha de se donner bonne figure, et passa la porte du logis familial.

Les l'Empaleur étaient une des familles les plus prospères de Noirparlay sur Ymondîs. Drapiers de leur état, ils avaient profité de la production locale de lin, abondante et de bonne qualité, ainsi que de la présence dans les montagnes alentours de diverses plantes et ingrédients utiles au blanchissage du textile. Après que le grand-père Lenoir fut décédé, ils avaient touché un héritage coquet qui leur avait permis de s'agrandir, et commerçant maintenant avec les régions voisines, ils avaient fait fortune en quelques années. Depuis la dernière visite de Morgoth, qui datait d'une dizaine d'années, la famille avait déménagé dans une ancienne ferme un peu à l'écart, dont les granges et reconverties en modeste manufacture bruissaient du grincement des machines et du glou-glou des grandes bassines bouillonnantes. Conscient qu'on ne risquait guère de l'entendre toquer en raison de l'agitation, et notant que le portail était ouvert, il franchit le porche et traversa la cour, n'attirant qu'une attention polie de la part de la poignée d'employés qui s'activaient à leurs tâches. Le corps de bâtiment principal présentait un étage, des soupentes, ainsi qu'une curieuse tour d'angle ornée de mâchicoulis

factices, témoignage de la vanité architecturale du constructeur, dont l'histoire locale n'avait retenu ni le nom ni les motivations. Morgoth monta les trois marches du perron, encadré de deux pots de lys, et tira la chaîne de la clochette.

– Ah, c'est vous le nouveau comptable ? Dites-donc, vous savez que vous avez deux jours de retard ? Vous croyez que les percepteurs royaux vont attendre ?

Le personnage qui s'exprimait ainsi était d'un âge certain, d'une taille moyenne, et arborait un visage au menton étroit et à la peau prématurément parcheminée par les rigueurs d'une vie de travail. Il n'était guère mieux vêtu qu'un des employés dont du reste il partageait le labeur, mais l'énergique assurance qu'il déployait le désignait sans conteste comme chef.

– Euh... Non, je ne suis pas vraiment le comptable que...

– Est-ce que vous connaissez la comptabilité ?

– Ben... un peu, mais...

– Eh bien, vous ferez l'affaire, allez par là vous faire embaucher.

– Mais enfin...

– Je n'ai pas bien saisi votre nom...

– Euh... Morgoth...

– Voilà un prénom bien grotesque. Il me souvient que j'ai eu un fils de ce nom, qui est parti chercher l'aventure et les ennuis au loin... Vous le rencontrerez peut-être, il doit passer dans les jours qui viennent. Mais peu importe.

– C'est à dire qu'il s'agit de moi, père. Je suis ton fils, Morgoth.

– Ah oui ? Ca m'étonnerait beaucoup, il est tout petit et il a l'air assez niais. Ah, mais maintenant que j'y fais attention, il est vrai que vous avez quelque chose... Morgoth, mon fils, c'est toi ?

– Mais oui, père, c'est bien moi. J'ai grandi.

– Orge molle et blé gluant, mais c'est bien vrai que te voilà ! Ah, mon garçon, je vois que ta santé s'est améliorée depuis qu'on ne s'est vus. Tu étais si maigre et dépenaillé... Et maintenant, te voilà devenu un robuste et prospère gaillard.

– J'essaie de mener une vie saine et de faire de l'exercice.

– Je peux t'en parler maintenant que te voilà tiré d'affaire, mais lorsque tu étais petit, tu nous as inspiré de vives inquiétudes. Tu étais si pâle et chétif que nous ne pensions pas te voir survivre jusqu'à l'âge d'homme. Ah, mais que n'es-tu pas revenu plus tôt, pour rassurer ta pauvre vieille mère qui sur son lit de mort s'inquiétait encore pour toi !

– Ma pauvre vieille mère, c'est pas celle que j'ai aperçu en venant, qui étendait le linge dans le pré ? Son décès doit être récent, elle m'a encore l'air assez robuste.

– Allez, monte-donc installer ton baluchon, andouille, au lieu de contredire ton père. Ah, je vous jure, les gosses, quelle plaie ! Et il rigole en plus, cet âne ! Eh, attends une minute, il y a une question qui me taraude depuis un moment et que je brûlais de te poser.

– Je t'écoute.

– C'est vrai que tu t'y connais en comptabilité ?

D'aussi loin que remontassent les souvenirs des anciens du village, on n'avait jamais entendu Waldemaar l'Empaleur s'adresser à quiconque autrement qu'en l'engueulant. Il était ainsi, et il était maintenant trop vieux pour changer. Ce pittoresque travers mis à part, de l'avis général, c'était le meilleur des hommes.

– Morgoth, mon fiiiils magicien, mais c'est vrai que tu as grandi, viens dans mes bras, s'exclama Morticia l'Empaleur, née Lenoir, lorsqu'elle aperçut son rejeton. Il s'agissait d'une femme plutôt carrée, dont l'âge n'avait point encore entamé la robustesse paysanne. De toute évidence, elle était encore vivante, comme en témoignait sa solide accolade.

– Rh... répondit Morgoth.

– Tu as mangé ? Eh, venez voir qui est là !

On fit mander dans tout le village, ce qui fut vite fait, ceux qui n'habitaient pas la demeure, parents, amis, relations d'affaire, et bientôt, on se marcha sur les pieds pour voir la mine du fils prodigue. Il y avait là tous les ressortissants du clan l'Em-

paleur, à savoir Iago le frère aîné, qui secondait son père à la fabrique, et avait amené avec lui la petite Ebzebeth qu'il portait sur ses épaules, et sa femme Cruella (fille de Dagoth Grand-cornu le charpentier) au sein de laquelle s'accrochait Jezabel, la dernière-née. Lucrèce, soeur puinée, avait traîné son époux Moltar Funestedestin, dont elle avait un nourrisson mâle, Baal-zeboul. Il n'y avait pas un amour immodéré entre les parents l'Empaleur et Moltar, qui avait le tort d'être plus âgé que sa femme d'une quinzaine d'années, et veuf de surcroît. Toutefois, certaines circonstances avaient rendu l'union des tourtereaux impérieuse autant qu'urgente. Morgoth avait aussi trois frères plus jeunes, prénommés Drako, Néron et Sidious, qui étaient très étonnés de voir un sorcier en vrai, même s'il n'avait pas la robe, le chapeau pointu, la baguette magique et les parchemins qu'ils imaginaient consubstantiels à la fonction. Il y avait aussi Mogh Soltah Appeldémoniaque, le prêtre de Miaris et sévère guide spirituel de la communauté, accompagné d'Acta Vilaleine son apprenti et de sa fille Toxine, Mordred Tristesire le voisin avare et jaloux, éternel rival de Waldemaar, la vieille Morgane Abomination, veuve Noire, la matrone qui avait accouché tout le village, y compris Morgoth lui-même, et que l'on soupçonnait assez régulièrement de sorcellerie, Gorkhan Fléaudesmondes le boucher et son fils Fornhax, déjà cités, Ivan Lefourbe, cultivateur et ami de la famille, Valtaar Feudenfer le forgeron, Hakim le fils du forgeron, Arsinoë Septcalamitésdivines, l'amour de jeunesse de notre héros, Sinistre Sombreseigneurvêtudenoir, un cousin du côté maternel avec lequel il avait joué étant enfant, et bien d'autres encore, qu'il ne reconnut guère.

Le père l'Empaleur offrit une collation en bougonnant que toutes ces largesses allaient finir par le ruiner, tandis que la mère trouvait le temps de préparer quelques rustiques mignardises qui ravivèrent chez notre héros des souvenirs bien agréables de goûters enfantins. Puis, tout le monde ayant constaté que Morgoth était en bonne santé et point trop dans la misère, les villageois se dispersèrent par petits groupes dans la nuit, pour médire de lui dans la quiétude de leurs foyers respectifs, laissant à leurs

affaires intimes les drapiers du village.

– Ah, que d'émotions, mon petit Morgoth ! S'exclama Iago en serrant derechef son frère dans ses bras.

– Et sinon, quoi de neuf depuis votre dernière lettre ?

– Oh, pas grand chose. Le père Pactedesang est mort il y a une semaine. Il y a une assez inquiétante maladie de la patate qui se répand dans les champs. Le cours du lin chute. Et puis il y a eu un gros orage de grêle, mais heureusement, il est tombé après la moisson. Tout à l'heure, un dragon est passé au-dessus du village, paraît-il. On attend le collecteur de taxes dans deux semaines, et on n'a toujours pas de comptable. Au fait, toi qui es clerc de notaire, tu pourrais nous aider...

– Je veux bien, mais je ne suis pas clerc de notaire.

– Ah bon ? Tu fais quoi alors pour gagner ton croûton ?

– Je... euh... C'est un peu compliqué. Disons que je résous certains problèmes qui peuvent se poser...

– Tiens au fait, c'est vrai ça, s'inquiéta Morticia (que la question intriguait depuis pas mal de temps), quel est donc ton métier ?

– Eh bien, dans certains pays, il y a des gens qui sont des membres productifs de la société, et d'autres un peu moins, et d'autres pas du tout... Et certains sont en fait des nuisibles... Et puis, il y en a d'autres, à l'extérieur, qui convoitent les richesses produites... et donc... Lorsque parfois arrive que des violences... euh... C'est un peu compliqué.

– On t'écoute.

– Je suis fonctionnaire. Voilà, je suis fonctionnaire, et le service dans lequel j'officie veille à... ce que les honnêtes gens puissent travailler en paix et jouissent des fruits de leur labeur... sans avoir à craindre des actes de malveillance...

– Ah. Tu es vigile, quoi.

– Euh... C'est pas tout à fait... Comme disait l'autre, hein, ce qui s'énonce bien, n'est-ce pas, parce que des fois, y'a des mecs y disent des trucs tu vois, mais en fait dans leur tête, si tu veux, c'est pas tout à fait comme ça, alors au final, ben c'est plus difficile, tu vois. C'est comme l'autre jour, y'avait un type

un peu comme ça, enfin, pas vraiment à ce point, mais presque, et ben... Y faut que je te dise que c'était la nuit, alors je sors, mais tu vois, c'était la nuit, alors je voyais pas. Alors le mec... en fait c'était le lendemain matin, je m'en souviens... Bon, ben il était pas net. C'était pas franc tu vois, mais pas net, un peu le genre, tu vois ce que je veux dire. Louche. Enfin bon, c'est pas pour dire, chuis pas comme ça non plus mais bon. Non parce que aussi, une fois que les bornes sont passées, y'a plus de limite. Mais l'important, on est bien d'accord, c'est de rester bien dans son truc, parce que si on fait n'importe quoi, on a vite fait de se faire bouffer. Tu crois pas ?

– Si, si... En tout cas, je suis contente de voir que tu ne fais plus l'aventurier mais que tu as trouvé un vrai métier. Et que fais-tu exactement de tes journées, alors ? Tu travailles dans un bureau ?

Pour quelque raison, il répugnait à expliquer à sa mère quelles étaient ses fonctions exactes, sans doute n'en était-il pas particulièrement fier. Pourtant, il se doutait que ses manoeuvres dilatoires n'auraient qu'un temps, car Morticia était obstinée et d'autant moins sensible à son art d'éluder les questions que c'était elle-même qui le lui avait appris. Il fallait de toute urgence qu'il dévie la conversation sur une autre voie, mais quel sujet serait-il susceptible d'intéresser une mère plus que la carrière de son fils ? L'esprit supérieur de Morgoth ne tarda pas à trouver un vil subterfuge.

– En fait, j'exerce une fonction méconnue, mais indispensable à la bonne marche du royaume. Xy a coutume de dire qu'il n'y a pas de sot métier... Ah, mais suis-je distrait, je ne vous ai pas encore parlé de Xy.

– Qui est-ce donc ? Ah, mais ne serait-ce pas la fameuse jeune personne que tu voulais nous présenter ?

Morgoth lissa sa barbe et dissimula un sourire de contentement.

– Eh bien, puisque tu abordes la question, en effet, c'est bien elle. Une dame de qualité.

– Et où est-elle, cette demoiselle ? Tu ne devais pas l'amener.

– Euh... Je l'ai laissée derrière moi il y a quelques heures, elle avait à faire, elle ne devrait pas tarder à arriver.

– Quoi ? Tu laisses une jeune fille seule, la nuit, dans une terre infestée de brigands et de monstres ?

– Oh, de brigands... Le seul malandrin du voisinage était fin saoul quand il a quitté la petite sauterie de tout à l'heure, et pour ce qui est des monstres, tu sais aussi bien que moi qu'à part les vipères et les renards enragés, dans le coin...

– Mais pas du tout ! Le Manoir est infesté de goules, fantômes et autres ectoplasmes qui terrifient les imprudents de passage depuis des mois, et pas plus tard que cette après-midi, un immense dragon a attaqué le village, semant la mort et la désolation sur son passage.

– La mort et la désolation ?

– Ben, en tout cas, il a effrayé la volaille. Et une cheminée est tombée. Quelle horrible bête, il me semble que son braiment résonne encore dans mes oreilles.

– Les dragons ne braient pas, ils brathent. Mais peu importe.

Et pendant tout ce temps, Morgoth se demandait "Bon, elle arrive, l'autre ?".

V Nuit noire & dame blanche

Or donc, Xyixiant'h était tout à ses jeux d'eau lorsqu'elle s'aperçut que le vent fraîchissait, et que le soleil n'était plus là pour la réchauffer. Elle sortit donc de l'onde, secoua ses anneaux, regarda de droite et de gauche pour vérifier l'absence de témoin, puis reprit sa forme d'elfe. Son armure était enchantée de telle sorte qu'elle n'eut pas besoin de l'ôter ni de la remettre avant ses métamorphoses, mais il n'en allait pas de même pour les effets tels que vêtements, bijoux, armes, symbole de Melki, fioles d'eau bénite, pots à fards, parchemins, or et autres babioles, qu'elle avait rangées dans un sac déposé au pied d'un grand orme. Le sac lui-même n'était pas ordinaire, car constitué de cuir de malebranche, une sorte d'animal-arbre

particulièrement sournois ayant la capacité de changer de taille et de volume par quelque procédé magique propre à sa race. Morgoth avait enchanté cette matière, longuement tannée et trempée dans la liqueur épectatique, pour en faire un contenant diminuant considérablement le volume et le poids de ce qui y était enfermé. Elle put donc y ranger toute son armure, non sans avoir extrait une longue robe blanche et fine comme un courant d'air, ceinte de larges anneaux d'argent, ses bracelets d'or, son pendentif sacré, ses boucles d'oreille ornées chacune de trois grenats pendus les uns aux autres, ainsi que sa tiare d'or et d'ivoire lissant les friselures de ses cheveux jusqu'au sommet de sa tête. Enfin, elle invoqua de ses doigts grâciles un sortilège de psyché, une conjuration ordinairement utilisée pour se protéger des regards pétrifiants tels que ceux des basilics et des méduses, mais qui dans le cas présent lui fournissait surtout un miroir dans lequel, aux derniers feux du crépuscule, elle se mira avec plaisir.

Xyixiant'h était belle. D'une beauté à faire pâlir le soleil, et tous ces trucs qu'on dit généralement. Du reste, c'était normal, car quand on est un dragon polymorphe, prêtresse d'une déesse de la beauté, et qu'on a passé des siècles à parfaire son apparence humanoïde dans le but de susciter la dévotion des hommes, il serait mal venu de ressembler à un veau marin. Lorsqu'on se met à écrire, on s'aperçoit vite qu'une des choses les plus dures qui soient est de dépeindre un beau visage. Si l'on décrit de façon exacte l'individu, on arrive vite à un résultat assez bizarre, car même les traits réguliers paraissent, à la lecture, disgrâcieux. Disons d'une femme qu'elle a le nez droit, les joues rondes et les yeux en amande, et on va droit dans le mur, car même si c'est plutôt une bonne chose, cette description clinique sonne mal. Certains auteurs s'en tirent à bon compte en restant dans le vague, en parlant de "courbes grâcieuses", d'"ovales harmonieux" et autres "fossettes mutines", mais de tels procédés, à l'évidence, ne font que masquer l'impuissance littéraire, et laissent au lecteur le travail d'imagination (ce qu'un honnête écrivain aura précisément à cœur d'éviter). Fort heureusement,

je contournerai cette difficulté avec la hardiesse qui m'est coutumière, en vous signalant simplement que de figure, Xyixiant'h rappelait assez Kristin Kreuk.

Ayant acté la perfection de sa mise, elle recouvrit le tout d'un long manteau gris souris, et s'en fut de son petit pas trébuchant parmi les buissons et les racines, en quête de quelque chemin. Elle erra quelques temps dans l'obscurité, et fit maint détours inutiles car le sens de l'orientation n'était pas sa qualité première, mais elle parvint finalement à discerner au loin des lueurs oranges et rectangulaires typiques des fenêtres allumées. Elle se dirigea donc aussi droit que possible compte tenu du terrain, et parvint au seuil d'une grande propriété silencieuse. Sans appréhension particulière, elle franchit une grille béante autant que rouillée, gardée par un gnome de pierre difforme et hilare juché sur l'embrasure, et traversa un jardin semé de ronces, d'orties, de liseron et de statues érodées par la pluie, dont les yeux semblaient pleurer des larmes noires. Il n'y avait pas de Lune ce soir-là, et la maigre lueur des étoiles lointaines ne parvenait guère à transpercer les branchages entremêlés des arbres morts s'étendant au-dessus de l'elfe, qui n'en avait cure, car elle jouissait d'une excellente vision nocturne. Sous le toit en croupe, les fenêtres faisaient comme les yeux d'un géant en demi-sommeil.

Elle franchit deux marches et tira la chaînette. La cloche retentit à l'intérieur. Elle attendit, son oreille perçante en alerte, mais elle ne perçut aucun bruit. Elle sonna de nouveau, et attendit encore. Puis, estimant avoir perdu assez de temps, elle recula dans l'allée pour tenter de se présenter à quiconque voudrait la voir depuis les fenêtres.

Eteintes.

La haute façade de bois et de lierre était maintenant noire.

Elle revint sous le porche, assez mécontente d'être traitée avec tant d'impolitesse, et tenta vainement de voir quelque chose au travers du vitrail crasseux qui ornait la porte étroite de la demeure, qui se révéla hélas d'une opacité désobligeante. Toutefois, en examinant mieux le motif, elle remarqua qu'il ne représentait pas des plantes et des fleurs vides de sens comme

elle l'avait tout d'abord cru, mais qu'il composait les lettres d'une écriture contournée et peu lisible, formant un nom.

De Kellon

Peut-être s'agissait-il du propriétaire malpoli de la maison ?
Ou bien de l'architecte ?

Un bruit derrière elle la tira de ses réflexions. Un cheval blanc et mince se tenait dans l'allée, à dix pas à peine. Une cavalière tout aussi blanche et mince le montait, tant qu'elle semblait luire de quelque éclat propre. Ils avançaient dans sa direction, d'un pas très lent. Il était curieux qu'elle ne l'eut pas entendu plus tôt, les elfes ont l'oreille fine.

– Bonsoir, je me nomme Xyixiant'h. Belle nuit, n'est-ce pas ? Vous êtes d'ici ? Je cherche le village de Noirparlay sur Ymondïs, mais je crois que je me suis perdue.

Sans un mot, la blanche dame tendit le bras dans une direction derrière elle, menant manifestement à l'extérieur de la propriété.

– Merci, bonne soirée madame.

Et toute guillerette, Xyixiant'h contourna le bel animal et redescendit l'allée en direction de la grille. Elle y était presque arrivée lorsqu'elle commença à trouver l'affaire un peu étrange. En effet, les humains, elle l'avait noté, pratiquaient essentiellement l'équitation de jour, et non lorsqu'il fait nuit noire. Ce qui tombait bien, les chevaux étant du même avis sur le sujet. En outre, pourquoi cette dame était-elle nue ? Et que lui était-il arrivé pour qu'elle fut dépourvue de visage ?

Xy se retourna. L'allée n'était qu'un grand trou noir et vide.

Elle s'arrêta un instant, intriguée, puis poursuivit son chemin. Elle franchit la grille en se grattant la tête, et se retourna une nouvelle fois. La forme de la demeure lui semblait étonnamment proche, surtout en considérant la longueur de l'allée, qu'elle avait pu apprécier. Mais elle devait se faire des idées, le sens de l'orientation, on l'a vu, n'était pas son fort.

Le gnome de pierre, sur son piédestal, grimaçait horrible-

ment.

Ah, se dit-elle alors, ce doit être une maison hantée !

Et, satisfaite d'avoir trouvé une explication rationnelle, elle reprit la route de Noirparlay.

VI La belle-fille

Toc toc toc

Sauvé, se dit Morgoth en reconnaissant le martèlement caractéristique de sa bonne amie.

Iago alla ouvrir, et la grise silhouette apparut devant sa lanterne.

– Bonjour, chuchota presque la douce voix, je cherche la propriété de la famille l'Empaleur.

– On dirait que vous l'avez trouvée.

– Ah, enfin. J'ai erré presque sans fin parmi la lande ennemie pour vous trouver. Xyixiant'h, enchantée.

– A vos souhaits. Ah, mais j'y suis, t'es la belle-doche !

– Eh...

– Entre donc, mon aimée, l'invita Morgoth en se présentant à son tour.

Elle entra donc dans le salon des l'Empaleur. S'ensuivit une conversation non-orale entre les deux frères, qu'on pourrait résumer ainsi :

– Regard appuyé et oblique de Iago sur l'arrière-train de Xyixiant'h, suivi d'une moue approbatrice à destination de Morgoth.

– Regard courroucé de Morgoth, avec mâchoires serrées et front en avant.

– Grand sourire niais de Iago.

– Lent secouage de tête de Morgoth, assorti de roulade des yeux et petit sourire en coin.

Le tout avait duré deux secondes, au cours desquelles elle avait atteint l'endroit précis de l'assemblée d'où chacun pouvait la voir.

– Mes estimés parents, mes chers frères et soeurs, neveux, cousins, collatéraux et autres alliés, j'ai le plaisir de vous présenter mon amie Xyixiant'h.

Elle s'inclina en une révérence charmante, polie mais sans obséquiosité, dénotant d'une excellente éducation.

– Je suis ravie, gazouilla-t-elle de sa voix la plus légère.

– Et nous donc, ma jeune amie, on ne vous attendait plus, répondit le maître de maison.

– Vous souffrez d'une maladie de peau ? S'inquiéta faussement Morticia.

– Non, pourquoi ?

Puis, faisant semblant de saisir subitement l'allusion.

– Ah, mais je suis confuse, j'ai tant pris l'habitude de me couvrir lorsque je voyage que j'en oublie souvent de me dévoiler lorsque je suis arrivée à destination.

Et là, Morgoth se retint fortement de lancer "vas-y, fais-nous ton numéro". En effet, pour l'avoir pas mal côtoyée, il avait noté que sa mie usait fréquemment des mêmes procédés pour se mettre en valeur.

D'un seul geste d'une grâce infinie (car infiniment répétée devant sa glace), elle défit la fibule de son grossier manteau et le laissa négligemment choir sur le tapis. Elle se tenait à l'exacte distance où les flammes grasses de la cheminée jouaient le mieux avec les ondulations de sa chevelure plus rouge que jamais, et il était peu probable que ce fut un hasard. Elle se gardait les yeux mi-clos, le visage légèrement incliné, comme prise de quelque langueur, et offrait son corps gracile et son visage de porcelaine aux regards.

On entendit un gobelet d'étain tomber au sol et rouler sur le plancher. Drako ou Néron (ils étaient jumeaux) émit un "inculééé !" étouffé, et Moltar s'exclama "Ksxysphfls'nkhzbth brflhz", ce qui en draconique signifie "trois hérons en papier alu", mais c'était sans doute une coïncidence. Elle fit un petit geste de la main pour arranger ses cheveux, puis ouvrit ses grands yeux verts-xpluixhsct.

– Hazeflu ! S'exclama Waldemaar, lorsqu'il fut en état de

résumer l'opinion générale.

- Nous allons passer à table, je crois. As-tu faim, ma douce ?
- Je grignoterai bien un peu, en effet.

Xyixiant'h était un être poli et gracieux aux manières retenues, toutefois, lorsqu'elle se mettait à table, elle éprouvait parfois des difficultés à réprimer les instincts qui la poussaient à se jeter avec voracité sur tout comestible passant à portée de ses crocs. Il s'agissait de mouvements très vifs, quasi-imperceptibles si on ne l'observait pas attentivement, un couteau à la trajectoire trop incurvée, une pique trop rapide à harponner un bout de viande, des dents s'avançant un peu trop vers les aliments. C'était une des rares occasions où transpirait, pour l'oeil exercé d'un spécialiste, sa nature de dragon, mais même pour le commun des mortels, le spectacle avait quelque chose d'inquiétant, sans que quiconque ne put dire en quoi. Ordinairement, connaissant son travers, elle mangeait en silence et si possible sans témoins, mais là, bien sûr, les nécessités des convenances humaines rendaient impossible la dérobadie. Xyixiant'h et les l'Empaleur échangèrent un long moment toutes sortes de banalités convenues à dominante météorologique, avant de trouver, à la satisfaction générale, un centre d'intérêt commun, à savoir le textile et l'art de le travailler. On ne peut vivre aussi longtemps en s'intéressant à la mode sans avoir quelque lumière sur son principal ingrédient, et comme le métier de la famille était précisément de le confectionner, il y avait matière à s'entendre.

On se couchait tôt à la campagne, c'est donc bien avant minuit que nos héros fourbus rejoignirent la chambre d'amis, sous les regards torves des parents, qui ne disaient rien mais n'en pensaient pas moins.

- Bon, finalement, ça ne s'est pas trop mal passé.
- Ils ont tous l'air très sympathiques. Si l'on excepte la bien légitime réserve dont la plupart des gens font montre à mon égard.
- Oui, et puis d'ailleurs justement, vu la tronche qu'ils tiraient quand ils ont vu que tu étais une elfe, je préfère éviter

d'aborder certains points délicats, si tu vois ce que je veux dire.

- Non, quoi ?
- Eh bien, tu sais, la question qui fâche, quoi.
- Quelle question ?
- Enfin, Xy, tu vois bien ce dont je veux parler, non ?
- Oui, je vois bien, mais j'aime assez te regarder t'enfoncer.
- Ouais. Bref. Toujours est-il qu'ici, c'est la campagne, et

l'ouverture d'esprit n'est pas nécessairement la ressource naturelle la plus répandue dans la région, alors on a tendance à penser traditionnellement qu'un mariage est l'union de deux êtres de sexes différents appartenant à la même classe taxonomique. Mes parents n'ont pas réellement besoin de connaître tous les petits détails te concernant.

– Petits détails... Bon, si tu y tiens, je passerai pour la cruche de service.

- Tu seras bien aimable.

Les noirparliens partageaient avec tous les villageois du monde une surprenante aptitude à dire du mal des autres dans leur dos et une considérable habileté à former de petits comités pour ce faire. Ainsi, les l'Empaleur ressentirent-ils tous une petite fringale juste avant d'aller au lit, et totalement par hasard, se retrouvèrent dans la cuisine au même moment.

- C'est marrant je ne me figurait pas qu'elle était... si petite.
- C'est qu'il s'était bien gardé de nous parler de sa... taille.
- Note, elle est bien proportionnée...
- C'est dingue comme elle est... vraiment toute petite. Comme on s'imaginerait... les gens petits.
- Belle, gracieuse, empreinte d'une sagesse ancestrale qui dépasse notre expérience à nous autres les grands.
- Et tu crois que leurs enfants seront... plus ou moins petits ?
- C'est ennuyeux, dans la région, on n'aime pas trop ce genre de... gens de modeste corpulence.
- En tout cas, ça va poser pas mal de problèmes, cette histoire de taille.

– Bah, vous voyez tout en noir, quelle importance qu'elle soit petite. ça posera sûrement moins de problèmes que le fait

que ce soit une elfe.

– Drako, ta gueule.

Au petit matin, mais bien après le reste de la maisonnée, nos deux aventuriers s'éveillèrent dans la chambrette. Xyixiant'h était plus longue à se laver, vêtir, coiffer et parer, ainsi qu'à ramasser les pièces d'or dont elle semait sa couche (car à l'en croire, elle avait du mal à dormir sans l'influence somnifère des métaux précieux, ce qui ne lassait d'étonner son compagnon, selon qui les richesses avaient plutôt tendance à tenir les gens éveillés et prêts aux expéditions nocturnes les plus dangereuses pour les garder ou se les approprier). Donc, Morgoth descendit en premier, et croisa sa mère Morticia, qui bien qu'elle fut assez petite et pas de première jeunesse, parvint à l'entraîner assez rudement dans un coin.

– Dis-moi, malotru, où donc as-tu dormi ?

– Dans la chambre d'amis, à l'étage.

– Et la demoiselle ?

– Pareil.

– Et je suppose qu'avec ton elfe là, tu te comportes de façon tout à fait honorable.

– Absolument, je suis un vrai gentleman.

– Et tu crois vraiment que tu vas me faire gober un truc pareil ?

– Mais enfin, tu me connais.

– Tu es en train de me soutenir que tu passes ta nuit dans le même lit que cette personne sans la toucher ? C'est quand même difficile à croire.

– Ah mais non, bien sûr que je la touche. Que vas-tu donc imaginer là, que tu as enfanté un eunuque, ou un adepte de la pratique Bardite ?

– Tu avoues, misérable !

– Je n'avoue rien du tout, j'assume. J'ai avec mademoiselle Xyixiant'h des relations parfaitement saines et normales, et je m'en vante. Lorsque tu as mis en doute mon honorabilité, j'ai cru que tu faisais allusion à certaines perversions dont j'ai entendu

parler avec une certaine incrédulité, telles que la panspermie, la trophallaxie ou la copocléphilie. Et quand bien même, je ne vois pas vraiment en quoi ce seraient tes affaires.

– Mais je suis ta mère ! De mon temps, on avait le respect des convenances.

– Venant de quelqu'un qui s'est marié avec le ballon gros comme le bulbe de la chapelle, la remarque est amusante. Mais tu vas sans doute me dire que Iago était prématuré de quatre mois.

– Fils ingrat, si j'avais parlé à mes parents comme tu le fais...

– Ils t'auraient mise à la porte de chez eux, et du reste, je crois bien que c'est ce qu'ils ont fait.

– Ben c'est pas la question. Tu vas régulariser cette situation vite fait.

– Quoi, tu veux que je me marie avec Xy ?

– Parfaitement.

– Ca m'étonne assez, cet empressement subit à faire entrer une elfe dans la famille.

– Oui, ben c'est déjà du propre que ce soit une elfe, alors si en plus c'est une roulure...

– Pfff...

La conversation se poursuivit quelques temps, mais Morgoth savait qu'il n'aurait pas la paix tant qu'il n'aurait pas accepté les rudes conditions qui lui étaient faites. Donc, au final, traînant un peu des pieds, Morgoth remonta jusqu'à la chambre, se demandant comment aborder la question de manière romantique.

VII La demande en mariage

– Ma mère veut qu'on se marie.

– Quand ça ?

– Ben, dans trois jours.

– Bah, si ça l'amuse.

– Bon.

– Avec un peu de chance, il y aura des cadeaux.

- Sûr. C'est l'usage.
- Bien bien. Sinon, si jamais tu trouves un double-ducat de Brythunie avec tête laurée de Durgan IV et portant poinçon de l'atelier royal de Solipangre, c'est le mien.

VIII Xyixiant'h prend l'herbette

Donc, ce matin-là, dame Morticia réunit sa tribu dans le but de distribuer les tâches. Elle comptait bien profiter de l'occasion pour épater tout le village, aussi résolut-elle de faire quérir par monts et par vaux toutes les fournitures qu'elles estimait nécessaires à l'épatage de galerie. Elle expédia donc Néron et Xyixiant'h avec une mule dans la région voisine dite "lande du gibet de la sorcière" afin d'y cueillir des herbes aromatiques nécessaires à la célèbre soupe de la mère l'Empaleur, dont elle comptait bien régaler ses invités. Outre la quête de la purgevale, de la brindouillette sanglante, de la pue-sous-bras, de la bruyère des trépassés, de la colle-a-cule, du fouet à trois manches, de la fumette de perdrix, du pistou farineux, de la graine des fous et d'autres spécialités locales, Néron avait reçu de sa mère la délicate mission de découvrir d'où venait cette étrangère, si c'était une honnête femme, si elle était d'une bonne lignée et si elle en avait après le bien de la famille.

L'aventure était modeste et tenait plus de la promenade que de l'épopée, car la lande en question n'était qu'à une heure de là, et qu'entre les broussailles éparses et les rochers moussus, on apercevait encore fréquemment le sommet du clocher de Noir-parlay. Toutefois, Xyixiant'h ne souhaitait pas abîmer sa seule robe élégante dans les buissons, et en outre, même si on n'avait pas croisé de monstre plus gros qu'un chien dans la région depuis des années, on ne sait jamais. Aussi avait-elle revêtu son armure chatoyante, ce qui avait suscité l'étonnement bien compréhensible du village. Et tout en glanant de ci de là les multiples trésors parfumés répandus par la nature sur la terre sèche et pauvre de cette région, ils en vinrent à deviser du métier d'aventurier.

Contrairement à son jumeau qui était plus fantasque, Néron était un jeune homme sérieux, voire ennuyeux, qui ambitionnait de partir à la ville faire des études qui lui permettraient de faire un prestigieux métier dans une administration quelconque. C'est en tout cas la plaisante fable qu'il avait conté à ses pauvres parents, car dans les faits, il avait bien l'intention, dès que l'opportunité s'en présenterait, de chausser le cothurne, de brandir l'épée et de traquer la bête hostile dans les contrées désolées, et c'est bien pour ça qu'il admirait tant son frère magicien. La fréquentation d'une elfe authentique était, à ce titre, une aubaine inespérée et l'occasion d'en apprendre un peu plus sur le vaste monde.

– Ah, dites-moi, vous avez dû en croiser, des créatures terribles !

– Holà oui, on peut le dire. Tenez, une fois, Morgoth et moi, on a vu des broos. J'aime pas trop les broos.

– Ah, les ignobles créatures ! Comment leur avez-vous échappé ?

– En fait, c'est nous qui les avons poursuivis et châtiés comme ils le méritaient.

– Bravo !

– Oh, ce n'était pas réellement un exploit. Il y a des créatures bien plus puissantes que les broos, comme les golems, les géants...

– Avez-vous déjà vu un dragon ?

– Euh... oui. Plusieurs même. Pleinplein en fait.

– Quelle horreur ! J'en ai vu un moi-même voici quelques années, j'en garde un souvenir de profonde épouvante.

– Ah bon ? Racontez-moi donc.

– Oh, ce n'est pas une histoire très longue, et je gage qu'en comparaison avec vos tribulations, c'est une bien pauvre aventure. J'étais donc en montagne, vous voyez la vallée là-bas, qui part en oblique ? A un jour de mulet, il y a un bois où pousse un certain champignon d'où on extrait une teinture rare... enfin bref, j'en revenais avec mon chargement quand soudain, mon sang se glace et mes cheveux se hérissent sur la tête. Mon bourricot aussitôt se cabre et galope sans demander son reste, me

laissant là, sur le chemin, seul et saisi d'un effroi incompréhensible... Soudain, une compulsion mystérieuse me fait lever la tête. Il était là, planant bien au-dessus des cimes, il se découpait, noir sur le ciel lumineux. Oh, il était loin, très loin, ailes déployées, il ne semblait pas beaucoup plus gros que la Lune quand elle est pleine. En outre, il m'avait déjà dépassé, et ne faisait pas mine de faire demi-tour pour me croquer. Et bien malgré ça, croyez-moi, je n'en menais pas large. Ah la sale bestiole !

– Mais figurez-vous que les dragons ne sont pas des bestioles.

– Comment ça ?

– Comme chez les humains, il y en a de plus ou moins vifs d'esprit, mais ils sont intelligents. Et pas comme on dit parfois d'un chat ou d'un chien qu'il est intelligent, non non. Ils ont leur propre langage, leur propre écriture, beaucoup comprennent aussi les langues des hommes.

– Vraiment ? Je croyais que les dragons parlants étaient légende.

– Mais non, c'est un cas assez fréquent. Il en est même qui maîtrisent la magie, ce sont d'ailleurs les dragons qui l'ont inventée. Ainsi que l'écriture, et bien d'autres choses merveilleuses.

– Ah bon ? C'est fascinant. Mais si ces créatures sont si puissantes et si rusées que vous le dites, si elles sont dotées de conscience et d'ambitions comme les humains ou les elfes, comment se fait-il qu'on en voit si peu ? Pourquoi ne règnent-ils pas sur le monde, ils en auraient sans doute la faculté ?

– Et bien tout d'abord, les dragons sont individualistes, ils fréquentent rarement leurs semblables et se méfient les uns des autres. Il est vrai que s'ils s'unissaient, ils seraient un danger mortel pour les autres races, mais avant qu'une telle chose n'arrive, il leur aura poussé des tétines. Et puis, vous semblez croire qu'ils ont tous des fantasmes de domination et des instincts meurtriers, mais ce n'est pas le cas. Certains sont d'honnêtes gens, comme vous et moi, motivés par le souci de bien faire et l'honorable ambition d'améliorer le monde dans lequel ils vivent.

– Ah oui ? Et comment s'y prennent-ils, du fond de leurs

aires lointaines ?

– C'est une chose peu connue des hommes, mais nombre de dragons vivent parmi eux, dans leurs villages et leurs cités. Il leur suffit d'avoir la faculté de se métamorphoser, qui est assez commune parmi la Grande Race, et suffisamment de connaissance des usages humains pour se fondre dans la foule.

– Parbleu, vous plaisantez ?

– Mais pas du tout, j'en connais plusieurs.

– Mais de quoi vivraient-ils, parmi nous ? Quel genre de métier peut bien faire un dragon ?

– Oh, je ne sais... Le métier des armes conviendrait aux plus belliqueux, d'autres sont magiciens comme je vous l'ai indiqué, et peuvent poursuivre l'étude de leur art sous une autre forme... De toute manière, un dragon a toujours moyen de gagner sa vie en négociant son sang ou ses écailles, il semble que tout ce qui en tombe soit fort prisé par les mages. Voyez par exemple ces plaques qui forment mon armure, et bien, elles proviennent d'un dragon mordoré.

– Sans blague ! Mais alors, si les dragons sont vraiment parmi nous, comment les distinguer des gens normaux ?

– Il y a des moyens magiques, mais le plus simple reste l'observation du sujet. Car il est difficile de dissimuler longtemps sa nature profonde, personne ne peut jouer la comédie en permanence. Les dragons qui vivent parmi les hommes passent souvent pour des excentriques, des gens hors du commun aux réactions imprévisibles, tant il est vrai que la race saurienne est connue pour avoir un comportement entier et peu enclin aux compromis. Et puis, ils ont tous des petites manies bizarres, alimentaires, vestimentaires, sentimentales, ou autres. Toutefois, les plus rusées de ces créatures parviennent à donner le change, en particulier en justifiant leur excentricité par quelque judicieux artifice.

– Je ne vois pas trop comment.

– Supposons qu'un dragon veuille vivre comme un homme parmi les autres hommes, il sait que sa singularité le fera vite remarquer. Mais s'il prend la forme d'une autre race, comme

un nain, un elfe ou tout autre créature qui fréquente l'humanité sans en faire partie, alors les observateurs mettront son curieux comportement sur le compte des moeurs de ladite race, sans chercher plus loin.

– Ah, c'est astucieux en effet !

– Il pourra alors vaquer à ses affaires sans craindre d'être démasqué. Ainsi, si vous croisez un elfe isolé de sa race, ayant d'étranges manies, prompt à défendre la cause des dragons lorsqu'on les attaque et sachant à leur sujet bien plus de choses que les gens ordinaires ne sont sensées en connaître, vous avez de bonnes chances d'être en fait en présence d'un dragon.

– Alors là ma chère belle-soeur, vous m'en bouchez un coin. Croyez que dorénavant, j'ouvrirai l'oeil, et le bon !

– Ben... ouais... y'a du boulot.

– Attention, ça ne se ramasse pas ça ces boules.

– C'est pas ça la truffinette ?

– Non, c'est de la crottebique.

– Bê...

– La truffinette se trouvera plus probablement en lisière du bois, aux pieds de ce... oh, quelle horreur !

– Que se... bê...

Mais il ne s'agissait pas du même "bê" que pour la crottebique. Ils étaient arrivés à proximité du bois de la sorcière, dont les premiers grands arbres débutaient avec aplomb et sans transition avec la lande herbue. L'un de ces arbres se détachait de quelque pas, comme s'il était sorti du rang pour avancer imprudemment en terrain ennemi. Sa témérité ne l'avait pas servi, car il était mort, et du reste, à considérer son apparence biscornue et les multiples contorsions de ses branches brisées et nues d'écorce, son existence avait été tourmentée. Par les bras écartés, on y avait pendu le cadavre d'un homme écorché, suintant d'humeurs immondes et malodorantes. La charogne avait régalié les oiseaux la journée durant.

– N'approchez pas, s'exclama le jeune homme sans pouvoir cacher son émotion, c'est un spectacle difficile pour une dame.

– Hélas, mon jeune ami, j'ai été invitée au cours de ma vie

à maint spectacles de ce genre. Est-ce courant, dans le pays, de voir occis les voyageurs ?

– Pas du tout, les routes sont plutôt sûres, la région est paisible et la population est pacifique et sans histoire. Nous avons peu de brigands, et encore sont-ils d'aimables voleurs, pas du genre à trancher une gorge pour prendre une bourse.

– Je doute que le vol soit le mobile de ce crime. D'ordinaire, les malandrins dissimulent les cadavres de leurs victimes, ou pour les plus négligents, les laissent en l'état, mais ils ne les exposent pas comme des trophées. En outre, il me semble bien que ce malheureux a été écorché, et je ne vois pas pourquoi on aurait pratiqué un si macabre travail.

Xyixiant'h se rapprocha avec précaution du cadavre suspendu. Une petite voix dans sa tête lui disait : "Il n'a pas plus d'une journée, il sent bon, croque-le donc et régale-t-en". Mais une telle attitude n'aurait sûrement pas arrangé ses affaires avec sa belle-famille.

Soudain, l'atmosphère changea insensiblement, les oiseaux, les insectes se turent, y compris les mouches qui cessèrent un instant de tourbillonner autour de la chair à nu pour s'égayer parmi les bosquets, mais pas trop loin tout de même. Et d'entre les fibres des muscles suppliciés, sortirent alors des filets d'ombre et de lumière mêlées, des volutes fugaces qui s'épaissirent et bientôt s'assemblèrent, décrivant une ébauche de forme humaine, un spectre à la face mouvante et aux membres indistincts. Et une voix incroyablement douce se fit entendre, la assourdie voix d'une femme.

La roue tourne, la balance penche, le bois est à la Sorcière Blanche.

Xyixiant'h, percevant le danger, tira sa rapière qui n'était pourtant que de peu d'usage dans ce genre de situation, et fit signe à Néron de reculer. Celui-ci sortit des abysses de terreur dont les noirs filets le retenaient pétrifiés et parvint à faire quelques pas en arrière. La prêtresse sortit alors de son corsage

le symbole d'or de Melki, le visage aux trois yeux de la déesse, et le brandit au bout de sa longue chaîne devant la face du revenant tout en psalmodiant l'antique prière du repos des morts, qui datait, disait-on, des premiers matins de la race des elfes. L'esprit divin de la bienfaisante Melki baigna alors la scène, se manifestant sous forme d'un nimbe orangé resplendissant sur les écailles de l'armure et projetant aux alentours mille éclats scintillants.

Mais le fantôme sembla se rire de ces démonstrations. Sans paraître un seul instant troublé, il poursuivit ses malédictions.

Toi qui fus lieu de mon supplice, deviens mon jardin des délices

*Tout intrus, divin ou mortel, en sera gardien éternel
Et par ce procédé fatal, finira en nu intégral.*

Puis, l'apparition émit trois hoquets de rire amer, et s'évanouit. La lande retrouva sa relative quiétude.

– Qu'était-ce ? Demanda Néron une fois qu'il eut retrouvé quelque contenance.

– Un mort-vivant de quelque sorte, amateur de rimes. Elle a parlé d'une sorcière blanche...

– Que fait-on, maintenant ?

– Nous ne pouvons laisser ce corps pourrir ici, ce serait inconvenant. Ramenons-le au village, nous tâcherons de découvrir le nom de son assassin, et nous pourrons lui donner une sépulture décente.

Et le bourricot fut ainsi mis à contribution pour cette pénible tâche.

IX Escapade en mer

Mais au fait, qu'étaient devenus les autres Compagnons du Gonfanon pendant ce temps ? Eh bien Ghibli le nain bourru et Sarlander le plus mauvais archer de la race des elfes avaient

un temps visité les contrées Bardites et les ports de la Mer des Cyclopes. Ils avaient pris des vacances bien méritées, puis l'ennui venant, avaient loué leurs épées, ou plus exactement leurs haches, à des armateurs de la région désireux de sécuriser leurs transports. Ce type de précaution était devenu utile car les temps étaient troublés, plusieurs nations du Septentrion n'ayant rien trouvé de mieux pour occuper leurs jeunesses oisives et turbulentes que de déclarer la guerre à l'empire de Pthath, de l'autre côté de la mer. Ainsi donc avaient-ils sillonné les routes océanes, visité diverses villes, dont la merveilleuse Sembaris, et parcouru bien des contrées surprenantes.

Au moment où nous les retrouvons, ils avaient été embauchés à bon prix par la Hanse Occidentale de Venereille, une riche compagnie maritime du sud du Shegann au passé chargé d'histoire, de gloire et d'épiques truandages. La Hanse avait perdu plusieurs navires récemment, dont des fragments importants avaient été retrouvés sans présenter de trace de combat naval, et les enquêtes dans les bars à flibustiers et chez les receleurs habituels n'avaient rien donné. La mission des deux compères était donc de découvrir quel sort mystérieux avaient été celui des nefs "Monceau-d'or", "Perle-du-Nagus", "Héraut-de-la-Libre-Entreprise", "Fortune-de-mer" et "Exploite-tes-employés". Pour ce faire, ils avaient embarqué à bord du fier "A-moi-les-sous", commandée par le fier capitaine et habile négociant Jean-Roger Glandier-Duval, qui était de l'avis des marins un excellent capitaine, puisqu'on ne le voyait jamais sortir de sa cabine. Nos héros observaient la mer alentour, parfaitement plate et indolente, humaient le vent qui était parfaitement quelconque, cherchaient des yeux quelque navire suspect à l'horizon, et consignaient sur leurs carnets les allées et venues de l'équipage. Alarmé par ce manège, pour une fois, le capitaine fit son apparition sur le pont. Quel beau spectacle ! La cinquantaine élégante, perruque poudrée, bel habit, mise impeccable, un perroquet du nom de "Jococo" sur l'épaule.

– Eh bien messieurs, encore une plaisante journée de navigation à bord de l'A-moi-les-sous. N'est-ce pas ?

- Plaisante comme un rat mort, commenta Ghibli.
- Certes, certes, approuva Sarlander avec affectation. Remarquable navire, en effet.
- Alors, avez-vous trouvé quelque explication au mystère qui nous préoccupe ? Je vous vois consigner un rapport...
- Quelques notes de travail, tout au plus.
- Je vous assure qu'à mon bord, toutes les procédures réglementaires de la Hanse sont scrupuleusement respectées.
- Je l'ai noté, en effet. En fait, ce n'est pas tant l'application de ces procédures qui nous étonne que les procédures elles-mêmes.
- Ah, bien bien, fit le capitaine, soulagé de voir son commandement hors de cause.

Soudain, le premier-maître aperçut son supérieur sur le pont et, après un instant de surprise, se précipita sur lui pour lui montrer un document. Agacé, Jean-Roger Glandier-Duval y jeta un oeil distrait, puis le parapha de la plume d'oie qu'on lui tendit.

- Un problème capitaine ?
- Il semblerait qu'une élingue de bord d'éclisse aurait fusé sur la rouelle bâbord.
- Et alors ?
- Jococo aime les gâteaux !
- Eh bien, répondit le capitaine sans prêter attention au caquètement de son animal, la drisse de nage est au taquet, ce qui fait que la chaussette du cabestan du hunier de misaine est ferlée... Voyez, c'est inscrit là.
- Oui, oui, mais c'est grave ?
- Comment le saurais-je ? Je ne fais que vous rapporter ce que m'a dit ce garçon, je n'y connais rien à ces choses.
- Mais je croyais que vous étiez capitaine.
- Je suis là pour donner des ordres et pour vérifier qu'ils sont exécutés, pas pour entrer dans les détails techniques. C'est la tâche des subalternes ça. Et puis d'ailleurs je n'aime pas le terme de "capitaine", ça fait un peu marine à grand-papa, ne trouvez-vous pas ? Je préfère "senior-consultant en management de navigation".

– Hin hin.

Et nos compères commencèrent à se dire qu'ils avaient une piste.

X Le Rituel

Le corps fut mené jusqu'à la place du village, juste devant le grand lavoir, et étendu sur une claie. Tout Noirparlay était assemblé là, comme pour la grande fête de Sainte-Mortripe, mais l'ambiance était moins festive. Les notables étaient au premier rang, le père Appeldémoniaque, qui avait trouvé le temps d'enfiler sa robe azurée, Valtaar le forgeron, Morgane Abomination, Gorkhan le boucher, Hannibal Letueur l'aubergiste, et même le vieux bourgmestre Ben Laden, sorti de sa sénile retraite pour l'occasion. Les l'Empaleur eux aussi étaient là au grand complet. Aucune nouvelle manifestation surnaturelle ne se produisit à cette occasion. Acta Vilaleine, l'apprenti du prêtre, se chargea d'examiner la dépouille, car il faisait office de chirurgien dans la contrée. Il livra bien vite ses conclusions à la foule assemblée.

– La victime a été écorchée, et ses... organes abdominaux ont été retirés, de telle sorte qu'il soit impossible de déterminer son sexe. D'après l'état de conservation, la mort ne remonte pas à plus d'une journée. Je n'ai relevé aucune lésion susceptible d'avoir causé le décès, mais compte-tenu des parties manquantes, bien sûr...

– C'était quelqu'un du pays ? S'enquit un des gueux grisâtre.

– Difficile à dire.

– Il faudrait faire la tournée des fermes de la région pour voir si personne n'a disparu récemment, proposa le boucher.

– Il y a peut-être plus simple, dit alors Morgane, et tous se turent car c'était une sage femme dans toutes les acceptions.

– Caquète donc, mauvaise vieillarde, s'exclama Waldemaar.

– Le jour où je t'ai sorti du ventre de ta mère, j'aurais mieux fait de me saouler la gueule. Donc, comme les assassins ont pris soin de rendre leur victime méconnaissable, je propose que

l'on utilise les ressources mystiques pour découvrir le fin mot de l'affaire. Dites-moi, mon père, vous connaissez sûrement une conjuration pour faire parler les morts ?

– Quoi, moi ? Mais vous plaisantez, ou bien vous confondez Miaris avec d'autres divinités de moindre moralité. même si je reconnais la justesse de la cause, elle ne saurait me pousser à employer de tels procédés, dont d'ailleurs j'ignore tout.

Mais Waldemaar avait sa petite idée sur la question, et apostropha son fils en ces termes.

– Au fait, fils indigne et fainéant, as-tu retiré quelque chose des ruineuses études que je t'ai payées ? Puisque la science du clergé a des lacunes, peut-être que la magie profane pourra faire parler ce malheureux.

– La science du clergé n'a pas de lacunes, l'Empaleur ! Elle a des obligations morales qui...

– Oui, oui, bien sûr. Alors, grande andouille, te sens-tu capable ?

– Euh... certes, j'ai fait un peu de nécromancie. Peut-être puis-je m'essayer, mais il faut pour cela une enceinte fraîche, à l'abri de la lumière qui fait fuir les esprits, et le moins de témoins possible. Peut-être la chapelle ferait-elle l'affaire ? Le concours du père Appeldémoniaque serait aussi le bienvenu.

– Ah bon ? En quel honneur ?

– Ces sortilèges ont parfois des effets néfastes, et l'intervention vigoureuse d'un prêtre du bien pourrait être nécessaire pour conjurer les forces démoniaques autant qu'indésirables qui pourraient apparaître.

– Si tel est mon devoir, je consens à vous apporter mon concours. Acta, va quérir mon bâton à pommeau d'argent et ma chasuble d'exorcisme, il est temps de châtier le mal.

Le jeune apprenti fila au presbytère, tandis que Morgoth organisait la suite des événements. Il requit la présence de son père et de quelques autres notables choisis avec soin, formant une assistance de témoins dignes de confiance. En outre, il fit signe à sa promise de l'accompagner dans son office. Morgoth comptait parmi les meilleurs nécromanciens du Septentrion, aussi ne

craignait-il que fort peu les revenants, mais il avait considérablement exagéré le danger de l'opération afin de fournir à Mogh Soltah l'occasion de briller devant ses ouailles, car il pressentait que la défiance traditionnelle entre le prêtre et son père risquait de nuire à la prochaine cérémonie nuptiale, et il ambitionnait d'offrir à sa mie un beau mariage dénué de pugilat et de projection d'objets de culte.

Quatre hommes firent entrer la malheureuse dépouille dans le petit temple, puis sortirent et fermèrent les portes. La foule des curieux ne se dispersa pas pour autant.

Et parmi l'élite de Noirparlay, Morgoth donna son art en spectacle, s'appliquant à égrener chacune de ces phrases qu'il aurait pu prononcer en dormant tant elles lui étaient familières, soignant les inflexions, le rythme et le ballet des mains gantées au-dessus du corps.

– Qui êtes vous, monsieur ?

– Je suis Morgoth l'Empaleur, sorcier.

– L'Empaleur ? Mais vous devez être mon employeur alors ! Ah, monsieur, je suis confus de mon retard, figurez-vous que mon cheval, ce sot animal, a mangé des baies d'argouti sauvage sur le bord du chemin, et de par le fait qu'il a crevé, j'ai dû faire le reste de la route à pied. J'ai bien cru que je n'arriverai jamais vivant jusqu'à Noirparlay.

– Eh bien, pour être honnête, vous n'y êtes pas tout à fait parvenu.

– Ah ? Comment cela, je ne suis pas à Noirparlay sur Ymondïs, dans le pays Vantonnois ?

– Si fait, vous y êtes bien, mais j'ai le regret de vous informer que vous ne comptez plus au nombre des vivants. Vous êtes, hélas, défunt.

– Quelle est donc cette faribole ? Je vois, je sens, je réfléchis comme tout un chacun, je ne suis donc pas mort ! Voyez ces mains, sont-ce celles d'un trépassé ?

Il regarda ses mains, qui n'étaient que des griffes d'os recouvertes de tendons et muscles à nu.

– Ah ben oui. Mais... mais... Ma peau ? Et où diable sont donc passés mes intestins ? Ca alors, j'ai bien l'impression, monsieur, que vous avez raison, me voici mort, on ne peut plus mort.

– Croyez que j'en suis sincèrement navré.

– Et moi donc. Toutefois, je m'explique difficilement ma bonne santé. Permettez que je m'étonne, car j'ai vu quelques cadavres au cours de ma vie, et aucun ne m'a semblé en état de s'interroger sur sa condition comme je le fais présentement.

– Votre étonnement est bien légitime, mais la situation s'explique : il se trouve que je suis nécromant...

– Aaah ! N'en dites pas plus, je crois que je saisis maintenant le procédé, mais pas la raison de ma résurrection. Je suis dans un temple, à ce qu'il me semble, vous livrez-vous avec votre secte à quelque expérience révoltante sur vos contemporains ?

– Nullement, monsieur, et nous sommes dans un honnête temple de Miaris, dont le prêtre est précisément ici.

– Mes hommages, mon père.

– Enchanté.

– Et donc, reprit Morgoth, nous avons convenu de susciter votre concours post-mortem pour nous aider à résoudre une affaire criminelle mystérieuse, et je suis sûr que vous accèderez à notre demande quand vous saurez de quoi il s'agit.

– Je suis toute ouïe.

– L'affaire criminelle qui nous occupe est celle de votre assassinat. Nous avons trouvé votre... personne dans cet état à quelque distance du village, et nous désirons bien sûr retrouver le meurtrier. Vous conviendrez qu'il nous soit intolérable de laisser un tel scélérat en liberté.

– A qui le dites-vous.

– Donc, nous souhaiterions connaître le mobile et les circonstances de votre meurtre. Vous m'avez dit tout à l'heure que vous veniez me voir, n'est-ce pas ? Que je vous avais employé pour quelque besoin...

– J'ai dû me tromper, le l'Empaleur que je recherche est drapier et non magicien.

– Ah, mais ce doit être mon père, Waldemaar, que voici.

– Enchanté.

– Monsieur.

– Je suis confus de mon retard, et je sollicite votre indulgence car il n'était pas de mon fait, comme vous le constatez.

– Euh... certes, certes, vous êtes excusé. Mais vous veniez à quel propos, au juste ?

– Ah, mais en plus, je manque à mes devoirs les plus élémentaires. Je me présente, Jean Auguste René Marie Jubourg-Lemaupas, expert comptable. Désolé, je n'ai pas de carte...

– Le fameux comptable ! S'exclama Morgoth, qui avait passé toute la matinée à épilucher les comptes de l'entreprise familiale en lieu et place du susdit.

– Précisément.

– C'est étrange de tuer un comptable, comme ça. Comment cela s'est-il passé ?

– Hélas, je crains de ne pas vous être d'une grande aide. Je me souviens d'avoir marché quelque temps sur les chemins de votre pays, et m'être égaré à plusieurs reprises. Les collines peuvent être traîtresses, vous savez, quand on ne connaît pas le coin. A un moment donné, le soleil s'est mis à décliner, et moi-même je commençais à être exténué et affamé, j'ai donc pressé le pas pour arriver à Noirparlay avant la nuit. Les derniers souvenirs que j'ai de cette soirée, c'est que nous étions entre chien et loup, comme on dit. J'étais fort las. Après, c'est le trou noir.

– On dirait que les circonstances de votre trépas n'ont pas été particulièrement douloureuses. J'en suis soulagé pour vous. Aviez-vous des objets de valeur sur vous ? De l'or, des valeurs ? Quelque chose qui aurait motivé une crapulerie ?

– Jamais de la vie, voyons. Voyez-vous, les routes ne sont pas sûres.

– Ah oui ? Et où étiez-vous donc, au moment où vous avez perdu conscience ?

– Oh, je ne connais pas la région. Attendez que je me souviene... J'étais sur un petit chemin escarpé serpentant au flanc d'une colline. En contrebas, il y avait une forêt malade poussant sur un lit de rochers, on entendait le clapotis d'un ruisseau

invisible derrière les arbres... Clapotis n'est pas le mot juste, c'était plutôt un torrent.

– Hum... Oui, c'est un type de paysage assez commun par ici.

– Attendez, j'ai souvenir d'un élément qui pourrait vous aider. De l'autre côté du vallon, sur un plateau a la végétation rase, on apercevait les ruines d'une tour de pierre, au milieu des restes d'autres bâtiments et de murs d'enceinte. Sans doute une ancienne forteresse, ou bien un village fortifié.

– Mais bien sûr, c'est le village mort de Villepourry, vous étiez sûrement sur la Voie Contrée, qui surplombe le Bois des Maudits. Vous n'étiez pas arrivé, je pense que vous aviez encore deux ou trois heures de marche.

L'assistance approuva les conclusions de Morgoth.

– Nous savons donc où je suis mort, cela vous donne-t-il des indications sur les circonstances ? Y a-t-il un monstre dépeceur d'étrangers qui niche dans les parages ?

– Pas à ma connaissance.

– Ah. C'est ennuyeux, j'aurais au moins aimé savoir pourquoi... Enfin, ça pourrait être pire.

– Ah ? Mais en quoi ?

– Eh bien, nous sommes à la fin du mois du Rat-boule, c'est à dire avant la moitié de l'année civile.

– Alors ?

– Eh bien voyons, si j'étais mort deux semaines plus tard, ma veuve n'aurait pas pu bénéficier de l'abattement fiscal correspondant à douze douzièmes de la taxe de réversion interprofessionnelle de solidarité relative à la perception sur la valeur ajoutée foncière. Et si elle se remarie avant la fin de l'année, elle peut même bénéficier de l'exonération forfaitaire de charge sociales sur les plus-values de valeurs mobilières (nonobstant le plafond annuel de cessions de 730 ducats) ainsi que d'un crédit d'impôt de 12,5% à défalquer sur l'IRPP de l'an N+1 au titre des frais annexes de veuvage et d'obsèques à charge des usufruitiers de biens immobiliers non-gagés.

– Déductible des revenus externes a posteriori ? S'enthou-

siasma Xyixiant'h.

- Absolument, et au prorata du quotient familial rectifié !
- C'est génial ça, je savais pas.
- Eh, mais je vous remets, c'est pas vous qui jouez dans Smallville ?

– Ben... Non...

– Euh... Excusez-moi, mais le sortilège va arriver à son terme. Avez-vous autre chose à nous dire, monsieur le mort ?

– Du genre prophétie d'outre-tombe, des choses comme ça ?

– Ben, c'est des trucs qui se font.

– Voyons... Disons, "Méfie-toi de tes ennemis, et suis ton destin".

– Super. Vachement utile.

– Désolé, je suis comptable, pas augure, je fais ce que je peux.

– Moui. Bien. Repose donc en paix, âme troublée, nous te vengerons.

– Oh moi, maintenant, vous savez... Allez, salut, on se reverra sûrement un jour ou l'autre.

Et il retrouva son immobilité cadavérique.

– Quelle tristesse, quel gâchis, commenta tristement Mogh Soltah.

– Et quelle absurdité que de mourir sans jamais avoir su pourquoi, ajouta Waldemaar.

– Quelqu'un a vu mon Tobie ? Où es-tu, mon Tobie ? Demanda Ben Laden à l'assistance qui n'eut pas le coeur de lui annoncer pour la troisième fois de la journée que son chien était mort douze ans plus tôt.

– Un si bon comptable, se lamenta Xyixiant'h. Une tragédie, une perte irréparable...

– Il faudra songer à prévenir sa famille, nota à juste titre la veuve Noire.

– Hier, j'ai mangé des fayots, stipula le bourgmestre.

– Bien, allons expliquer tout ça à nos concitoyens.

Mogh Soltah sortit le dernier de son temple, et se plaça au milieu de la rangée des notables, comme pour bien rappeler à tout le monde que depuis les petits problèmes de santé de Ben Laden, il dirigeait de fait la communauté. Il leva les bras pour bien faire montrer les amples manches de sa jolie chasuble de soie, puis de sa voix de stentor, s'exprima en ces termes.

– Or donc, céans et tantôt, nous...

Et l'exposé, qui s'annonçait interminable, farci de citations savantes et de subordonnées oblatives, s'acheva là. Car la petite place du village, au demeurant fort typique et charmante avec ses arcades commerçantes, ses arches enjambant les rues étroites et ses quatre platanes à l'arbre bien clémente en été, venait d'être envahie par un parti de six cavaliers en armes, ayant fière allure. Et le plus grand s'exclama :

– Holà, gentils manants et braves vilains, ne tremblez plus, sortez de vos chaumines, que ris et chants fleurissent à nouveaux, ne cachez plus pucelles et damoiseaux, car voici que parmi vous s'avancent les Traque-Bestes du Vantonnois !

Nous ignorons encore tout de cette coterie-là, mais reconnaissons-leur au moins une vertu, ils m'épargnent le tracasserie de chercher un titre pour le chapitre suivant.

XI Les Traque-Bestes du Vantonnois

Celui qui parlait pour les autres était un robuste gaillard vêtu d'une armure polie et luisante dans le jour déclinant, portant un sabre de cavalier et une arbalète, ainsi qu'un grand pavois au blason plein de besons, de cotices, de queues d'hermines et autres lambels. Il était fort jeune, peut-être n'avait-il pas vingt printemps, et sa belle figure fit immédiatement tomber en pâmoison toutes les jeunes filles ainsi que quelques jeunes hommes aux moeurs douteuses.

– J'ai nom Hardi Brasdacier, dit "l'Intrépide", chevalier du bon et du beau, protecteur de la veuve et de l'orphelin. Qui donc parmi vous nous a fait mander, moi et mes joyeux compagnons ?

- C'est qui ces guignols ? Demanda Morgoth à son père.
- Sûrement les aventuriers qu'on a envoyés chercher pour donner la chasse au dragon, expliqua Waldemaar.
- Les quoi ?
- Soyez les bienvenus, mes amis ! S'exclama Mogh Soltah. Béni soit le chemin qui vous mène jusqu'à nous, et puissiez-vous triompher de la grand-bête. Mais pour l'instant, profitez de la légendaire hospitalité de Noirparlay sur Ymondîs.
- Lorsque nous eûmes reçu votre appel désespéré, nous avons sauté sur nos montures, et avons chevauché sans répit depuis Zhouft, aussi un peu de détente serait en effet bienvenue. Je vous présente mes compagnons.

Lesdits compagnons se mirent en ligne, et leur chef les désigna l'un après l'autre. La première portait une longue robe d'azur semée de motifs d'argent, dessinant quelque constellation exotique. Le vêtement étant peu pratique, elle montait en amazone. Serré sous son cou et pointant au ciel, un blanc hennin ceignait sa chevelure d'un blond par ailleurs assez quelconque. Son visage assez carré n'était pas dénué d'intérêt, et elle paraissait un peu plus âgée que le précédent.

– Voici Melisande Arcane, notre mystérieuse magicienne, initiée aux sombres voies de la magie dans les lointaines contrées d'Orient.

Elle agita sa baguette pour appuyer le propos de l'autre. Une baguette avec une étoile dorée au bout. Son voisin dans l'alignement était un rouquin d'assez petite taille, qui n'était pas Sook, vêtu de gris et de rouge. Il regardait partout avec suspicion et un sourire crispé, et se frottait les mains. Eut-il voulu prendre l'air torve et sournois qu'il ne s'y serait pas pris autrement.

– Prenez garde, bonnes gens, au rusé Felix Goupil, acrobate et tire-laine, beau parleur à la main leste. Cachez vos bourses, je ne réponds de rien !

A son côté se tenait, tout hiératique et mystérieux, un grand homme mince tout de marron vêtu, portant l'arc et le bâton de chêne. Le haut de son visage était dissimulé dans l'ombre de

son capuchon, et le bas, immobile et osseux, inspirait crainte et respect. Il ne bougeait pas d'un cil, les bras croisés devant lui en une attitude empreinte de sérénité et de virile assurance.

– Voici Boîteux, un homme des bois originaire du nord lointain. Il parle peu, surtout en ville, mais connaît tous les secrets de mère nature, et se bat comme un chef. Quel destin l'a mené à nos côtés ? Quel autre destin l'attend ? Nous n'en savons rien, il est bien taiseux, notre mystérieux ami.

Un peu plus loin se tenait une femme rubiconde approchant la quarantaine, mince et sèche, dont les interminables cheveux se teintaient prématurément de gris. Sa robe s'ornait de moult colifichets surprenants, faits de plumes, d'os, de tendons desséchés et de plantes innombrables, dont elle conservait de nombreux spécimens séchés dans ses poches en cuir.

– La nature n'a pas non plus de secret pour notre druidesse, Junon Arc-en-ciel, qui parle aux arbres et commande aux esprits de la forêt. Les fourmis sont ses yeux, les serpents sont ses oreilles, redoutez sa sagesse ancestrale.

Elle partit d'un rire hystérique, mais bref. Quant à la dernière à passer, elle ne s'habillait que de quelques bandes de cuir et pièces de fer, rehaussées, de ci de là, par un liseré de fourrure grise. Son heaume était fait du crâne de quelque grand loup, d'où pendaient trois queues. Son crâne était intégralement rasé, et sa peau bronzée et luisante. Sa mâchoire crispée ne semblait pas apte au sourire. Elle brandissait avec aplomb une longue pique au bout ferré.

– Chassée de sa contrée nordique par les hommes de sa tribu, qui jalouaient son courage et son habileté aux armes, voici Skorcha la Furie du Nord, une princesse guerrière forgée dans le feu des batailles.

– Rititititititi ! Hurla-t-elle pour appuyer son propos tout en faisant tourner sa pique.

Et Puis, ils entonnèrent une chanson.

Ils servent la justice, l'amour et le bon droit

Ils se mettent au service des manants comme des rois

*Ils ont tous fière allure, aux yeux ils n'ont pas froid
Acclamez les Traque-Bestes du Vantonnois*

– Mais qu'est-ce que c'est que ces béjaunes ? Se demanda notre héros, soudain très fatigué.

L'unique auberge du village était hélas pleine, du fait que c'était bientôt la saison du champignon. Noirparlay était réputée dans tout le Vantonnois pour sa production de champignons des bois, et quelques négociants de la région stationnaient pour l'occasion dans le village pour acheter aux gens du coin le fruit de leurs glanements. Ils n'étaient pas bien nombreux, du reste, ces négociants, mais l'auberge était fort modeste, aussi les Traque-Bestes furent-ils invités à loger chez l'habitant. Morgoth insista auprès de son père pour que l'habitant en question fut lui-même, car d'une part la propriété des l'Empaleur était une des rares du village à pouvoir accueillir tant de monde dans des conditions décentes, et d'autre part, il avait sa petite idée, qu'il chuchota en ces termes à sa fiancée alors qu'ils traînaient dans les ruelles désertes.

– Je ne sais pas vraiment si ces abrutis sont aussi bêtes qu'ils en ont l'air, mais prudence. A force de chercher les dragons, ils pourraient les trouver, fut-ce par hasard. Tant qu'ils seront sous notre toit, nous pourrons les tenir à l'oeil, et à l'écart des bavards du village, et nous connaîtrons leurs intentions ainsi que leurs allées et venues.

– Voilà qui est diaboliquement pensé.

– Et j'ajoute qu'éventuellement, nous pourrions trouver un moyen subtil de nous débarrasser d'eux définitivement.

– Morgoth !

– Je veux dire que nous pourrions les mettre sur une mauvaise piste. Qu'ils passent donc quelques semaines à battre les collines et les marais, ça les calmera, et le temps qu'ils reviennent, nous serons repartis depuis longtemps.

– Ah bon, tu m'as fait peur. Mais tu sais, ils ne m'ont pas eu l'air particulièrement redoutables.

– C'est vrai, mais imagine qu'un de ces rigolos soit pris d'une subite crise d'intelligence au cours de notre mariage et se mette à hurler à tout le monde que tu es un dragon...

– Ah oui, ça gêterait un peu la fête. Ce genre de détail pourrait même jeter comme un froid.

– Surtout si c'est suivi d'un combat, avec destruction du village à coups de queue.

– Finement observé. Hum... dis-moi, ce matin, j'étais en compagnie de Néron... Il est...

– N'est-ce pas un charmant garçon ?

– Si si... Dis-moi franchement, as-tu de l'amour pour ton frère ?

– Certes, certes...

– Ah. Et je suppose que tu l'apprécies pour ses qualités d'âme, sa franchise, sa droiture, son bon caractère...

– Sans doute, ce sont bien les qualités qu'on lui prête, pour quoi ces questions, tu veux l'épouser lui aussi ?

– Non non, c'est que... ben, heureusement qu'il a ces qualités hein ?

– Euh...

– Parce qu'en dehors de ça, il faut bien avouer qu'il est doté d'une stupidité remarquable.

– Ah ?

– Et d'après ce que j'ai compris, ce jeune nigaud s'est mis en tête de suivre tes traces et de devenir aventurier. Faut-il être bête tout de même. Tu devrais le surveiller, d'ici qu'il parte sur les routes avec les... comment s'appellent-ils déjà ? Les Traque-Bestes...

– Néron ? Courir après les dragons ? Effectivement, il est bien jeune et n'en a guère l'étoffe. Note bien, je n'étais pas beaucoup plus vieux lorsque je suis moi-même parti sur les routes, mais ce fut par nécessité et non par goût. Je vais tâcher de le dissuader d'embrasser un tel destin, ou au moins, le convaincre de ne pas se mêler aux autres zigotos. Tu as bien fait de m'alerter.

Morticia faisait un peu la tête d'avoir six bouches de plus à

nourrir qui débarquent aussi tard dans la soirée, et compte tenu de son caractère entier, elle ne fit pas mystère de ses opinions à ce sujet. Néanmoins, le repas se déroula sans incident. Après avoir meublé les silences par diverses considérations qui ne révolutionneront pas la science météorologique, on en vint au fond de l'affaire.

– Et donc, ce fantôme ne s'est pas montré hostile ?

– Mais non, répondit Xyixiant'h. Il s'est contenté de délivrer ses vers, par ailleurs fort quelconques :

La roue tourne, la balance penche, le bois est à la Sorcière Blanche.

Toi qui fus lieu de mon supplice, deviens mon jardin des délices

Tout intrus, divin ou mortel, en sera gardien éternel

Et par ce procédé fatal, finira en nu intégral.

– Une mise en garde on ne peut plus claire, hélas. On cherche à chasser les passants du bois, ou de la lande, ou des deux. Mais si le fantôme était du genre féminin, comment se fait-il que le cadavre dont il était issu était du genre masculin ? Demanda le Hardi Brasdacier.

– Ah, mais vous mettez le doigt sur un point intéressant, je crois. L'esprit est en effet sorti de ce cadavre martyrisé, comme si les deux étaient liés, mais... L'affaire est étrange, tout à fait étrange.

– Et après, il a disparu comme ça...

– Oui. Enfin, j'ai tenté de le repousser, mais je ne pense pas que ce soit mon action qui soit responsable de sa disparition. Et ça aussi c'est curieux, maintenant que j'y pense.

– Comment ça, vous l'avez repoussé ? S'étonna Felix Goupil.

– Avec mes pouvoirs de prêtresse. Ah, j'ai peut-être omis de préciser ce détail, je suis prêtresse de Melki.

– Ah, bien, Melki, reprit le chevalier. Mais il n'y a rien d'extraordinaire à votre échec. Sans vouloir vous offenser, ni vous ni votre déesse, je crois savoir que son domaine est bien éloi-

gné des basses considérations martiales et de la lutte contre les morts-vivants.

– Eh, quand même, je suis niv... enfin, j'ai déjà châtié des abominations autrement plus dangereuses que ce spectre.

– Bien, poursuivit le chevalier. Et quelle est donc cette sorcière blanche ? Je suppose que c'est la même que celle du "Bois de la Sorcière" et de la "Lande du Gibet de la Sorcière".

– Ah oui, s'enthousiasma Melisande, tu te souviens, c'est comme le pré du pendu derrière chez tonton Jacko. Mais si, c'était un vieux bonhomme que maman avait connu et qui s'était pendu un soir après que...

– Vous êtes frère et soeur ? Demanda Morticia.

– Euh, oui.

– C'est vrai que vous vous ressemblez, s'étonna Morgoth. Mais je croyais avoir compris que vous veniez de l'Orient lointain où vous aviez été initiée aux arts mystiques...

– Oui... En fait, ça s'explique... elle avait été... enlevée... petite... par des nomades... qui l'ont emportée... vers l'Orient lointain.

– Ah, mais c'est remarquable ça, poursuivit Morgoth en feignant à merveille l'innocence. Je suis moi-même fasciné par ces mystérieuses contrées aux coutumes cruelles. Vous étiez détenue où ? Shedung, Prythonnie, Danka...

– Exactement, à Shedungprythonniedanka.

– Tout à fait surprenant, en effet. En tout cas, je crois me souvenir que le bois et la lande doivent leurs surnoms à deux sorcières différentes. Et je ne saisis pas votre intérêt pour cette affaire. J'avais compris que le bourgmestre vous avait fait mander pour une sombre histoire de dragon.

– Certes, expliqua (sur le mode "explication patiente à destination des civils ignorants, après tout c'est pas leur faute") Hardi. Toutefois, votre contrée est de l'avis général paisible et sans histoire, il ne s'y passe jamais rien. Et puis brusquement, voilà qu'on voit un dragon apparaître et disparaître sans explication, suivi d'un meurtre horrible autant que mystérieux. La coïncidence est un peu grosse pour moi.

– Vous pensez les deux affaires liées, donc.

– Absolument. Qui pourrait donc dépecer un innocent composable en pleine campagne comme ça, pour le plaisir, et l'exposer ensuite de façon indécente ? Seul l'esprit pervers et profondément maléfique d'un de ces grands reptiles pourrait concevoir sans tressaillir de honte une telle vilénie.

– Ridicule, intervint Xyixiant'h en manifestant quelque discret agacement. Lorsque le dragon mange l'homme, il n'en laisse rien, il le mâche un peu pour en extraire le goût savoureux et briser les os, puis l'avale tout rond. Les plus jeunes, s'ils n'ont pas la force ou l'appétit, mangent la chair et ne laissent que des ossements épars. Mais une telle mise en scène, ce n'est pas le travail d'un dragon, je vous l'assure.

– Peut-être qu'il a un goût pour la peau, proposa Boîteux d'une petite voix de fausset qui surprit tout le monde. Moi j'ai connu quelqu'un qui aimait particulièrement la peau du poulet rôti, et qui...

– Je doute que ce soit quelque chose de cet ordre.

– Vous pouvez la croire, appuya Néron (qui était ravi d'avoir tant d'aventuriers à table). Elle a vu plein de dragons, hein, pas vrai ?

– C'est vrai, confirma la prêtresse, consciente d'avoir beaucoup trop parlé.

– Ah, mais si vous êtes spécialiste de ces bêtes, vous pourriez peut-être nous accompagner !

– Euh... j'ai un mariage, dans trois jours...

– Ah ? Vous ne pouvez pas vous faire excuser ?

– C'est à dire que mon absence risquerait de se remarquer. Vu que je suis la mariée.

– Ah évidemment, dans ce cas, c'est plus poli d'être présente. Mais j'y songe, nous n'avons pas besoin de bouleverser vos plans. Nous partirons demain examiner la Lande où vous avez fait cette macabre découverte, et par la suite, nous inspecterons le lieu présumé du crime. Nous camperons sur place et nous serons revenus après-demain, ce qui fait qu'il sera encore bien assez tôt pour célébrer votre hymen.

– Je ne suis pas sûre...
– Mais si, s'enthousiasma Morgoth, elle est trop modeste mais elle est ravie d'avoir l'honneur de vous accompagner. Pas vrai chérie ?

– Euh... oui...
– Il va de soi, monsieur, que vous êtes aussi le bienvenu.
– Non, ça ira, je dois... enterrer ma vie de garçon.
– Ah, je comprends.
– Vous reprendrez de la dinde ? Proposa Morticia.
– Mais bien volontiers madame, répondit Skorcha la Furie du Nord d'une petite voix chantante assortie d'un grand sourire. C'était tout à fait exquis, vous me donnerez la recette...

Puis, voyant que tout le monde s'était tu pour la regarder avec de grands yeux, elle ajouta en tapant sur la table :

– Par Barug, ça vaut bien une cervelle de goblin à l'hydromel, comme on les sert dans ma tribu, ah ah ah ! Et ritti aussi !

XII Les préoccupations du dragon

– Je suppose que tu as une bonne raison de m'envoyer courir le dragon.

– Une excellente, mon aimée. Demain, je compte faire un tour du côté du Manoir, car je pense que le noeud de l'affaire se trouve là.

– Je partage ton analyse.

– Et je voudrais éviter autant que possible d'avoir ces fouisseurs dans les pattes, surtout leur chef, qui m'a l'air moins bête que je ne l'avais espéré au premier abord. Donc si tu pouvais les occuper...

– Tu es sûr que tu ne veux pas un coup de main ? On ne sait jamais, en cas de coup dur.

– Eh, tu oublies à qui tu parles.

– Ah oui, c'est vrai, l'Archimage Morgoth, le Grand Nécromancien.

– Et puis d'ailleurs ce n'est que mon village, on ne part pas tuer Skelos. En plus de ça, je n'y vais pas seul, je pense que je vais emmener Néron avec moi pour lui montrer la réalité du métier d'aventurier.

– En espérant que ça lui fera passer ses sottises idées de gloire. A lui et à d'autres.

– C'est pour moi cette petite remarque ? Je te sens un peu chiffonnée depuis quelques jours.

– Tu t'en es aperçu ? Pour tout dire, plus ça va et plus je m'inquiète de ton évolution.

– J'ai l'air malade ?

– Du tout, tu as l'air en pleine santé, tu es même sensiblement plus vigoureux que lorsque nous nous sommes connus. C'est surtout ton état mental qui m'inquiète.

– Allons bon... Mais je t'assure que je me sens fort bien. C'est vrai que d'un certain point de vue, celui dont les facultés mentales déclinent est mal placé pour s'en apercevoir, puisqu'il juge de son état grâce à son intellect, qui est déficient. Mais dans mon cas il y a un signe qui ne trompe pas. En effet, comme tous les sorciers, mes performances professionnelles sont directement indexées sur la puissance et l'ordre de mon esprit, or je t'assure que jamais de toute mon existence je n'ai été plus puissant qu'aujourd'hui. Et ma maîtrise de l'art ne fait que croître de mois en mois, je croyais du reste que tu t'en étais rendu compte.

– Ca ne m'avait pas échappé, mais loin de me rassurer, ce point aurait plutôt nourri mon inquiétude. Car je ne te crois pas du tout atteint d'un de ces maux des gens du commun, comme l'idiotie ou la sénilité, mais d'un mal plus subtil qui en a emportés bien d'autres avant toi. Un mal sournois et insidieux, dont j'ai vu les ravages chez tant d'hommes...

– Peste, tu m'inquiètes ! Et quel est donc ce redoutable fléau dont tu me crois menacé ?

– Je crains, Morgoth, que tu ne deviennes un seigneur du mal.

– Moi ?

– Eh oui.

– C'est ridicule enfin ! C'est moi, Morgoth l'Empaleur. Bon, certes, mon nom ne parle pas en ma faveur, mais tu ne vas tout de même pas t'arrêter à ce détail dont, tu en conviendras, je ne suis pas responsable.

– Certes... Bien, je sais que c'est la chose la plus difficile qu'un homme mortel soit appelé à faire, mais tâche de réfléchir objectivement sur toi-même en conservant un regard extérieur. Tu es un nécromancien...

– Ah là là, toujours ces préjugés à propos de la nécromancie... C'est une noble et ancienne science visant à adoucir l'abrupte falaise séparant la mort de la vie, et permettant aux honnêtes gens curieux ou effrayés des choses de l'au-delà de se rassurer et de se familiariser avec le monde des défunts, voilà tout. On ne passe pas notre temps à réveiller les morts.

– C'est donc un autre Morgoth qui a levé une armée de goules et de squelettes contre l'usurpateur de Gunt ?

– Oui, bon... C'était la guerre, tout ça...

– La guerre... Tu y as donc mené une troupe comptant des gobelins et des dragons, ainsi que ta garde noire là...

– Ma garde noire ? Tu veux dire les Jurateurs de Zod ? Tu plaisantes, ce sont juste des jeunes magiciens idéalistes, un peu enthousiastes peut-être, qui me suivent par tocade ou par désœuvrement, parce que je suis une figure romantique, tu sais comme ils sont à cet âge. Ce sont des gamins inoffensifs, des sortes de fans.

– Tu es au courant qu'ils ont juré de mourir pour toi ?

– Dans six mois ils en riront, et dans dix ans ils auront oublié comment je m'appelle.

– Quatre-cent nécromants fanatiques prêts à te sacrifier leur vie, ce que certains ont déjà fait d'ailleurs, qui marmonnent des rites cryptiques venus du fond des temps en psalmodiant ton nom, qui te considèrent comme un dieu, et toi tout ce que tu trouves à dire c'est "ça leur passera, c'est des gosses". Et ta menue propriété au pied de la Montagne de Feu, tu en dis quoi ?

– Quoi, la Citadelle des Ombres de Gorgoroth ? Qu'est-ce qu'elle a, elle ne te plaît pas ? C'est pourtant spacieux, sûr, bien

exposé plein sud, pas trop loin des grands axes, et c'est la seule demeure qui avait une cour intérieure assez grande pour qu'un certain dragon que je connais puisse s'y poser. Et puis, j'ai eu un bon prix.

– Tu m'étonnes, c'est bourré de spectres. Et ton anneau maléfique, qu'en est-il ?

– Tu déraisonnes, cela fait des mois que je ne l'ai pas mis à mon doigt. Je n'en ai plus aucun besoin, vois-tu.

– Ne sens-tu plus son appel ? Ton âme n'est-elle pas attirée vers lui ? Ne me mens pas à celle qui partage tes nuits, Morgoth, car je sais quels tourments sont les tiens, et j'entends les mots que tu chuchotes lorsque le sommeil te libère des convenances.

– Foutaise !

– N'est-ce pas toi qui a abattu les murailles de Karkhathras, brûlé Soung et la vallée de Myrhel ? N'as-tu pas pillé les greniers de Daltar et le monastère de Pona ? N'es-tu pas le hardi général qui anéantit successivement les trois armées de l'Usurpateur levées contre toi ? As-tu donc déjà oublié le sac de Jhor et la destruction impitoyable des Tours de Fer, alors que leurs ruines sont encore chaudes ?

– Ce sont de brillantes victoires que tu me cites là, et dont je n'ai aucun remords. J'ai toujours cherché à épargner la vie de mes hommes, et dans la mesure du possible, celles des civils. Oui, j'ai tué nombre d'ennemis, mais n'est-ce pas le devoir de tout général ? Et lorsque cela ne présentait aucun risque, j'ai été magnanime envers les prisonniers, les ai bien traités et renvoyés dans leurs foyers. Si ce sont là les agissements d'un seigneur du mal, tu risques d'être à cours de mots pour qualifier ceux qui se conduisent plus mal que moi, et qui sont, je crois, une majorité parmi les hommes qui ont eu la lourde tâche de commander des armées en campagne. Je ne pense pas mériter ton mépris, Xyixiant'h, car j'ai toujours agi selon les lois et usages de la guerre, contre des ennemis qui se sont rarement préoccupés de telles considérations.

– Il est vrai, et tu te trompes lorsque tu dis que je te méprise, car tu n'es en rien méprisable à mes yeux. Mais si tu as respecté

ce que tu appelles les lois de la guerre, que penses-tu qu'ont fait tes soldats, tes officiers ? Ce que j'ai vu dans le sillage de tes armées, ce ne sont pas des champs de fleurs et des populations en liesse, ce sont au contraire les mêmes scènes que j'ai hélas contemplées dans tous les pays en guerre, le pillage, le viol, la terreur, les règlements de comptes, les vols et les combines... Oh, je me doute que tu n'as en rien ordonné ces ravages, certains ne sont même pas du fait de ton armée, car il suffit que l'ordre soit perturbé un temps pour que la convoitise, la peur, la haine trop longtemps contenue se déchaîne parmi les sociétés des hommes. Tout ceci n'était pas à ton instigation, pourtant, tu aurais pu arrêter ces ignominies. Si tes armées avaient été employées à bâtir plutôt qu'à détruire, à rétablir la concorde plutôt qu'à répandre le sang...

— ...nous aurions perdu la guerre et Gunt, ainsi probablement qu'une bonne partie du Septentrion, seraient aux mains de Condeeza, de l'Usurpateur et de leur dragon. Les idéaux, c'est bien joli, mais ça ne suffit pas à gagner une guerre. Il est un temps pour la philosophie, et il est un temps pour l'action. Et par bonheur, le temps de l'action touche à sa fin, car nous voici victorieux. Gunt, ainsi que les nations environnantes, ont bien souffert des feux de la guerre, des braves innombrables sont morts dans les deux camps, tout cela je le sais fort bien. Mais je sais aussi que l'ancienne société a été brûlée par ces mêmes feux, et sur ses cendres, nous bâtirons une nation nouvelle, plus forte, plus belle et plus juste. Il est peu d'exemples dans l'histoire que les médiocres, les parasites, les profiteurs soient exterminés et que les hommes de bien triomphent, et pourtant, cet exploit, nous l'avons accompli. Et c'est précisément là le point crucial de mon argumentaire : je me suis battu, non pour mon profit personnel ou dévoré par quelque ambition malsaine, mais pour que la paix revienne, que la justice règne, et que le légitime gouvernement de Gunt soit rétabli dans ses droits. C'est ainsi que je souhaitais faire, et c'est ainsi que ça s'est passé. Je ne suis pas un seigneur du mal, tout simplement parce que je me bats pour la cause du bien.

– Mais non, Morgoth, tu ne te bats pas pour le bien. Souviens-toi donc comment tout ceci a commencé, souviens-toi de ce que tu pensais de ces querelles, à l'époque. Tu n'en avais cure, voici trois ans, de Gunt et de son Magiocrate, et je suis convaincue qu'aujourd'hui encore, ce n'est pour toi qu'un souci bien secondaire. même si tu te refuses à l'admettre, tu ne te bats que pour une seule raison qui te consume plus sûrement encore que l'anneau, tu ne cherches que la vengeance.

– Que dis-tu, Xy, tu cherches à me troubler...

– La brutalité de tes actes ne me rappellent en rien le philosophe candide que j'ai connu jadis, me crois-tu donc aveugle ? En tout cas, je ne suis pas sourde. Tout à l'heure, tu as craché le nom de Condeeza comme un morceau de viande pourrie, et sache que lorsque la nuit vient, et que ce n'est pas la convoitise de l'anneau qui occupe tes rêves, tu appelles à ton secours un nom, le nom d'une femme, et ce n'est pas le mien. Ai-je besoin d'en dire plus ?

– ...tu...

– Ouvre les yeux, et regarde. Comment appelles-tu celui qui agit mû par la colère, celui dont la haine lève vivants et morts en armes, ruine les nations, déchaîne les plus noires sorcelleries issues d'éons tragiques ?

– Que Hegan me pardonne, tu as raison, je suis devenu un seigneur du mal !

La dureté qui s'était accumulée peu à peu sur le visage de l'elfe s'évanouit alors en un instant.

– Non, mon aimé, pas encore. Car j'ai lu en toi, et j'y ai vu une chose rare et incorruptible, que je n'avais trouvée que chez bien peu d'individus. Les épreuves que tu as traversées auraient irrémédiablement souillé tout autre nature que la tienne, mais elles ne t'ont pas totalement aveuglé. Bah, ce sont sans doute les fantômes de la nuit qui nous alarment, oublie ces questions, mon magicien, et abordons maintenant des sujets plus plaisants. T'ai-je jamais conté l'histoire de la dame à la licorne ?

– Je ne crois pas...

– En fait, c'est une histoire qui se conte avec les doigts...

XIII Retour en mer

Cette même nuit, à quelques deux mille lieues de là, en pleine mer Kaltienne, le climat était bien différent. Les marins appelaient ça, pour respecter le manuel de navigation de la Occidentale de Venereille, un “dysfonctionnement atmosphérique hyperpluviométrique à agitation océanique amplifiée”. On leur avait longuement fait comprendre qu’employer des termes désuets tels que “tempête” était non-professionnel et pourrait contrarier leur avancement au sein de la compagnie.

– Capitaine, capitaine...

– Tss... allons allons, que vous ai-je appris ?

– Mais capitaine...

– Je n’écouterai rien tant que vous n’emploierez pas la terminologie réglementaire, monsieur. Si on s’est donné la peine de la formaliser, c’est qu’il y a une raison. Sans doute.

Le quartier-maître se reprit.

– Monsieur le Senior-consultant en Management de Navigation, notre flottabilité est non-conforme avec les certifications de sécurité définies au titre des paragraphes V et VIII du Contrat de Nautation Triennal. En outre, le trend sur le ratio émergé/submergé de la coque est à la dégradation rapide.

– Ah ? Et quelle est la raison de cette évolution préoccupante ?

– Il y a un trou dans la coque, et l’eau rentre.

– Eh ?

– Je voulais dire, un audit informel a mis en lumière une étanchéité partielle de la paroi extra-contentrice, ayant pour conséquence l’irruption d’une grande quantité de liquide de sustentation, entraînant un déséquilibre auto-entretenu en feedback positif.

– Et vous croyez que la Direction Centrale Contentieux-Sinistre va se contenter d’un audit informel ? Envoyez le Directeur Qualité me faire une évaluation complète, avec rapport à

la clé indiquant un calendrier complet des événements à prévoir, un chiffrage précis des travaux de maintenance, et surtout, une indication des responsabilités engagées dans cette affaire. Pour ma part, je vais monter un Comité de Crise Pluridisciplinaire qui sera l'interlocuteur-métier sur ce pénible épisode. Et un Comité de Projet chargé d'étudier les évolutions d'organigramme qui s'imposent. Et je vais désigner un Chargé de Ressources pour gérer toute cette eau en mode projet. Mon dieu mon dieu, comme si j'avais besoin de ça, à deux ans de la retraite².

– Je dois en outre vous signaler que deux... Opérateurs de Propulsion ont basculé par-dessus bord lors du choc, et que les requins les ont mangés.

– Les requins ?

– Des Eléments Externes Pisciformes à Denture Proéminente.

– Ah, les Ingénieurs en Prédation Aquatique. Vous avez bien stipulé qu'ils avaient été dévorés ULTERIEUREMENT à leur passage par-dessus bord, comme vous dites dans votre langage imagé et folklorique. Au passage, la terminologie réglementaire est "externalisation des ressources".

– Euh... certes...

– Bien, dans ce cas, considérant qu'ils n'étaient plus à mon bord au moment des faits, ils n'étaient plus sous ma responsabilité, n'est-ce pas ? Voici donc une affaire qui ne me concerne en rien. Tiens, mais que se passe-t-il là-bas ? Que font ces ressources autour du Dispositif Supplétif de Navigation ?

– On dirait que nos passagers les exhortent à le mettre à la mer.

– Mais... mais ce n'est absolument pas de leur responsabilité ! Allez chercher l'Executive Synchronization Benchmark pour qu'il les rappelle rapidement à l'ordre avec son Equipement Pédagogique. Ah, mais c'est quasiment de la mutinerie, comment osent-ils ? Les blâmes vont tomber, vous pouvez me croire. Venez Berthier, il faut urgemment constituer un Rapport

²Statutairement, les Agents de catégorie IV bénéficient d'une retraite à taux plein après 140 trimestres de cotisations.

de Crise et constituer une Commission de Discipline afin de nous dédouaner. Ah, mais ça ne va pas se passer comme ça ! J'ai pas fait Monotechnique³ et les Naves⁴ pour me faire dépouiller de mes prérogatives par une paire de barbares hirsutes, sodomites et gauchistes !

– Certes non, capitaine.

– Et je vous jure que si j'attrape le bougre de glou qui m'a glou glou, je le glou glouglou glou...

– Glouglousanctions ?

– Glougloucomité d'architectureglou.

– Glou !

Et pendant ce temps, le Chief Executive Volatile s'enfuyait à tire d'aile vers les chaloupes bondées qui déjà souquaient ferme en direction de la terre, justifiant sa défection d'un strident "Jococo aime pas l'eau, Jococo aime les gâteaux".

XIV La Modeste Compagnie part en campagne

Or donc, bien avant que l'aurore ne se fut levée, Morgoth déposa un doux baiser sur le front de sa mie encore alanguie, prit le sac contenant ses affaires, puis alla réveiller Néron. Celui-ci se montra fort étonné, mais suivit néanmoins son frère dans la nuit fraîche et humide.

– Où tu m'emmènes, comme ça ?

³Ecole Supérieure Monotechnique de Saint-Exans les Tripiers. Joli uniforme.

⁴Ecole des Naves : Etablissement de grand renom où sont enseignées toutes les connaissances nécessaires à la conduite d'un navire, le cursus étant articulé autour de quatre unités de valeur :

- Maîtrise et mise en oeuvre du verbiage charabiatesque
- Dilution de responsabilité au détriment des subordonnés
- Histoire et pratique des dix-sept Génuflexions Serviles devant les Puissants
- Analyse financière et créativité comptable.

– Au Manoir. Mais auparavant, nous allons chercher un autre joyeux compagnon.

– Au Manoir ? Mais que diable comptes-tu faire là-bas ? On le dit hanté.

– Précisément, et c'est pourquoi j'ai le sentiment qu'il y a plus à apprendre sur les affaires qui nous tracassent en visitant cette ruine plutôt qu'en cherchant un improbable dragon dans les terres sauvages.

– Vraiment ? Mais alors, il faut prévenir les Traque-Bestes immédiatement !

– Certainement pas. Qu'ils aillent donc se perdre dans les marais autant que ça leur chante, tout ce qui m'importe, c'est qu'ils ne viennent pas traîner dans nos pattes. Xy y veillera.

– Tu n'as pas l'air d'avoir beaucoup d'estime pour eux. Ils m'ont pourtant eu l'air d'aventuriers fort capables ! Du reste, j'avais plus ou moins caressé l'idée de me joindre à eux...

– Seigneur, mais as-tu des yeux ?

– Ils ont belle allure et des armes étincelantes...

– Si elles sont étincelantes, c'est parce qu'elles n'ont jamais servi, nigaud. Ce sont des béjaunes, de cette variété d'aventuriers qui ne quittent jamais la ville, ne sortent jamais l'épée du fourreau et ne voient jamais d'autres monstres que les éléphants roses et les rats peuplant la ruelle derrière la taverne, où ils se retrouvent cul par dessus tête les soirs de beuverie.

– Ceux-ci m'ont pourtant l'air disposé à partir à l'aventure.

– Alors, ils sont de la plus dangereuse variété de béjaune, celle des inconscients. Chaque année il se trouve de nombreux jeunes gens comme eux pour quitter le confort de leurs foyers et partir chercher les ennuis dans les donjons. La plupart ne vivent pas assez longtemps pour voir l'issue de leur premier combat. En plus ceux-là, ils ne se mouchent pas avec les doigts, ils partent chasser le dragon mordoré vénérable. Enfin bref, tout ça pour dire que si un jour tu t'engages dans une compagnie d'aventuriers, choisis judicieusement tes compagnons, c'est le plus important. S'ils sont débutants, tes chances de survie sont quasi-nulles. Et méfie-toi des apparences, elles sont souvent trom-

peuses. Ces guignols se donnent beaucoup de mal pour avoir l'air de durs à cuire, les véritables aventuriers se donnent tout autant de mal pour passer inaperçus. Dans ces matières, la discrétion est un avantage.

– Je suppose qu'il nous faut trouver un nom.

– Un nom ?

– Pour notre compagnie. C'est l'usage. Du genre "les Batailleurs de Ceci", ou "les Pourfendeurs de Cela", ou "les Protectors du Machinchouette"...

– Ou bien plus fréquemment, "les Disparus du Marais", "les Cadavres Non-Identifiés", "les Regrettés Fanfarons", "les Mendiants Eclopés", "les Ecrasés-Sous-Rochers", "les Errent-Sans-Tombes", "les Dysenteries Hémorragiques", "les Grands-Brûlés", "les Sans-Victoire", "les Bouffeurs de Pissenlits par la Racine", ou pour les plus chanceux, "les Dépouillés Du Premier Kilomètre". Bon, si tu y tiens, et comme j'évoquais tantôt les grandes vertus de la modestie, pourquoi pas "la Modeste Compagnie" ?

– Je doute qu'on en fasse des chansons, mais soit. Mais pourquoi t'arrêtes-tu donc devant la boucherie ? Elle est fermée à cette heure.

– Eh oui, mais c'est notre escale.

Ils étaient en effet devant la boucherie Fléaundesmondes, où ils se présentèrent pour prendre Fornhax avec eux. En fait, ils le surprirent au moment où il sortait de chez lui en catimini. Ils le hélèrent et, d'un pas alerte, partirent tous trois en direction du bois.

– Tu faisais quoi là, à te faufiler comme un voleur ?

– Eh bien, j'allais au boulot, quelle question. Ah, mais c'est vrai, tu n'es pas forcément au courant. Il se trouve que je suis le bandit du village.

– Félicitations. Mais pourquoi sors-tu à cette heure ? Ne me dis pas que tu cambriolais tes parents.

– Du tout voyons, pour qui me prends tu ? Tu sais que traditionnellement, le bandit du village est banni du village.

– Si tu as été banni, qu'est-ce que tu faisais ici ?

– Ben... je dormais. C'est chez moi.

– Tu es banni de jour ? C'est un intéressant concept juridique.

– Ben... Non, en fait je suis officiellement banni de jour et de nuit. Sauf que la nuit, il fait noir, donc je peux revenir et personne ne me voit. Je mange, je me repose, j'habite quoi. Et à l'aurore, je retourne dans les bois.

– Tu n'as jamais croisé personne dans les rues la nuit ? J'ai peine à le croire.

– J'ai souvent croisé des gens, mais il faisait assez noir pour que les gens en question puissent plausiblement nier m'avoir reconnu.

– Ah, je vois. On ne peut pas dire que la population de Noirparlay te traque impitoyablement.

– Ca reste dans les limites du raisonnable, il est vrai. En fait, j'ai été condamné par un juge de la ville, et tu sais comme par ici, on n'aime pas que les gens de la ville se mêlent de nos affaires. Et puis je ne fais de mal à personne, je ne détrousse que des étrangers.

– Un parfait honnête homme, donc.

– Exactement, un honnête homme. Et donc, vous aviez besoin de moi pour quoi ?

– Visiter le Manoir et savoir ce qui s'y trame.

– Ah, comme au temps de notre enfance. ça ne nous rajeunit pas. Tu savais qu'il était hanté ?

– C'est bien ce qui me fait aller là-bas. Si je me souviens bien, il ne l'était guère, hanté, à notre époque.

– Oui, c'est une hantise récente. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, c'est vrai que c'est assez curieux.

– Et ça date de quand exactement ?

– Oh, je dirais six mois, un an, quelque chose comme ça.

– Bigre, et personne ne s'en est alarmé ?

– Ben, tu sais, elle est abandonnée, la bicoque, alors ce qui s'y passe... Et puis soyons juste, quand je parle de maison hantée, ce sont surtout des manifestations du genre statue qui se déplace quand on a le dos tourné, gémissements lointains d'âmes en peine, fenêtres allumées la nuit, feux follets, rien de

bien méchant. Il n'y a pas eu de disparition de nouveaux-nés, de vierges éventrées à la pleine lune ou de veaux à deux têtes, ce genre de choses. Le coup de l'écorché, c'est nouveau.

– Ouais. C'est bizarre, cette affaire. Donc, tu nous accompagnes ?

– Attends, je vais demander à ma secrétaire si j'ai des réunions dans mon agenda. Evidemment que je viens, c'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de rigoler un bon coup.

– Parfait, parfait. Tiens, mais c'est pas le père Tristesire que voilà ? Que fait-il avec cette fourche ?

Effectivement, Mordred Tristesire s'avavançait à grandes enjambées, la figure congestionnée et les yeux exorbités, agitant vivement son outil. Morgoth se souvint alors vaguement que l'allée Jean de Kellon, le chemin défoncé qu'ils empruntaient et qui allait droit au Manoir, passait sur ses terres.

– Ouate de phoque, mes yeux ne m'avaient pas trompé, c'est les fils l'Empaleur et l'autre malandrin ! Bougre de saligauds, sortez de ma propriété, bande de bons à rien ! Qui se ressemble s'assemble.

– Ah, mais monsieur, je vous prie de nous...

– Dehors, bandits, gredins ! Et allez dire à votre voleur de père que ses manigances ne marchent pas avec moi.

– Mais je vous assure que notre père est un honnête homme, tout dévoué à la cause de la communauté. Il est possible que vous ayez quelque ressentiment à son sujet, mais je vous assure que je ne sais rien de votre querelle.

– Tes belles paroles ne m'impressionnent pas, tu es un menteur et un escroc tout comme lui. La pomme ne tombe jamais loin du pommier.

– Mes hommages à votre chêne, monsieur. Allez, viens, on va faire un détour à travers champs.

– Bande de hippies ! Cochons d'enfants de salaud...

Les objurgations de l'ennemi familial se perdirent bientôt dans le bruissement des feuilles dans le vent et les piailllements des oisons. Morgoth s'enquit alors auprès de son frère d'une question qui le tracassait depuis longtemps.

- Tu sais pourquoi il en veut au paternel, au fait ?
- Je crois que c'est une vieille histoire de coins à champignons. Ou alors ça a un rapport avec la bergerie Figolu.
- Ah, la fameuse succession.
- En fait, je ne suis pas certain qu'ils se souviennent eux-mêmes des origines de leur haine réciproque.
- Mais en tout état de cause, ceci n'a sans doute que très peu de rapport avec l'affaire qui nous occupe pour l'heure. Hardi, compagnons, à l'aventure !

XV L'oracle

Pendant ce temps, après une bonne nuit de repos, les Traque-Bestes s'apprêtaient à leur tour à partir sur la route, cherchant querelle à un dragon qui, pour tout dire, les observait avec un certain amusement faire leurs préparatifs. Xyixiant'h avait ressorti son armure, son épée, son symbole Melkite et son petit sac. Son casque posé sur la table devant elle, son menton posé sur ses mains, elle racontait une histoire aux petites Jezabel et Ebzebeth, les filles de Iago, lorsque dame Morticia, prétextant quelque vague tâche ménagère, s'approchait d'elle.

– Or donc en ces temps-là, le bel et bon pays de Pluvalüe était gouverné par le vieux roi Poêlevrte, qui avait un fils, le vaillant Euribor. Ce dernier aimait en secret la douce princesse Eonia, héritière du royaume rival de Caquarante. Si grande était l'inimitié entre les deux familles que leur amour était impossible, mais un jour, elle fut enlevée par l'abominable serpent Monétaire...

- Dites-moi, ma future belle-fille...
- Oui ?
- Je me disais comme ça, enfin, je vous ai entendu dire tantôt que vous étiez de rite Melkite.
- C'est exacte, je suis même archiprêtesse de Melki.
- Ah, fort bien. C'est une déesse que nous avons peu l'habitude de pratiquer dans ces contrées.

– Il est vrai que mes collègues ont rarement eu la fibre prosélyte. Nous recrutons nos nouveaux adeptes parmi les âmes qui, un jour, sont touchées par la grâce, émues par les beautés du monde, nous rejoignent pour honorer cette lumière qui habite chacun d'entre nous.

– Remarquable. Mais je me disais que ça poserait peut-être un problème, par rapport au fait que j'avais jusque là prévu une cérémonie de rite Miarite. Car c'est, de toute éternité, la déesse Miaris que l'on prie par ici, comme vous avez pu vous en rendre compte.

– Une allégeance honorable que celle de votre village. Mais si cela dérange tant votre prêtre de marier une prêtresse de Melki, peut-être pourrait-on omettre de lui signaler ce point.

– Oh, mais ça ne posera pas de problème du côté du père Soltah, on lui paye assez cher en denier du culte pour qu'il daigne marier mon fils à qui bon lui semble. Je me disais que vous, en revanche, ça pourrait vous chagriner d'être l'objet d'une cérémonie... euh... païenne.

– Ah, je vois. Soyez sans crainte, ma déesse n'est pas de ces divinités jalouses. Elle est bien au-dessus de ces mesquines considérations.

– Tant mieux. Et aussi, puisque vous n'êtes pas spécialement... humaine... Je me demandais s'il y avait des usages spéciaux à respecter, des choses à savoir, des mets à ne pas servir au banquet... Quelles sont vos coutumes nuptiales, au juste, à vous autres ?

– Oh, nous n'avons rien d'aussi compliqué que vous. En général, le mâle en rut se met en embuscade derrière un nuage, et lorsqu'il aperçoit en contrebas une femelle à son goût, il plonge à toute allure, la saisit aux flancs et au cou, et là... Ah, mais vous vouliez dire "vous autres les elfes". Euh, eh bien, on fait ça dans la forêt, devant l'Arbre-Ancêtre, la nuit, quand la lune est nouvelle, à la lumière des étoiles, et devant le flambeau de Machinael, on se jure fidélité éternelle, on s'échange des bijoux, des trucs comme ça... Et puis on se met tout nus, on danse et on chante jusqu'à l'aurore. 'Nostalgie, monde perdu, trucs de ce

genre, je vous fais pas un dessin. Mais je vous assure que je suis parfaitement disposée à me marier selon vos coutumes, faisons en Chine comme les Chinois.

Puis, vint l'heure de partir. Xyixiant'h monta en croupe de Skorcha, qui bénéficiait du cheval le plus robuste. La dame se dit que tout était réuni pour que cette journée fut agitée et pleine de rebondissements. Comme quoi, même une créature d'une grande sagesse et parvenue à un âge avancé aurait tort de se fier à sa seule intuition, en effet, il ne se produisit rien de bien passionnant. Lorsqu'ils parvinrent à la lande, les cieux se mirent en devoir de les humecter quelque peu, sans grande conviction toutefois. Le crachin passait lorsqu'ils furent en vue de l'arbre fatal où le corps avait été trouvé. C'est en vain qu'ils se mirent en quête d'un indice éclairant le mystère, d'un parchemin perdu, d'une vieille amulette à moitié enfouie, d'une tombe ancienne, d'un dolmen maudit... On ne signala pas non plus d'apparition de fantôme, ni bien sûr de dragon, mais ce dernier point ne surprit guère notre prêtresse. Après quelques heures de recherche infructueuse, au cours desquelles Melisande Arcane eut tout loisir de démontrer sa totale incapacité à pratiquer les sortilèges divinatoires les plus simples, ils cassèrent la croûte, puis reprirent le chemin des collines qui se dressaient au nord.

Boîteux, l'homme des bois, fut partisan de prendre à val, avis que Xyixiant'h se garda bien de contredire, de telle sorte qu'au bout d'une heure, ils étaient perdus au fond d'une combe peu engageante à l'atmosphère putride, sans visibilité et sans moyen d'en sortir à moins d'abandonner les montures. Ils gaspillèrent ainsi une bonne partie de l'après-midi à faire demi-tour et à grimper sur une colline, pour redescendre jusqu'au chemin appelé "Voie Contrée", où s'était déroulé le drame. Et effectivement, comme la victime du meurtre l'avait elle-même décrit, on pouvait distinguer au loin, de l'autre côté de la vallée, mais quelques lieues en amont, des vestiges dépassant sans peine de la végétation. Toutefois, on ne les distinguerait pas bien longtemps, car Junon Arc-en-ciel, grâce à sa connaissance quasi-

empathique des cycles qui régissent notre mère nature, fit cette laconique autant que pertinente prophétie :

– On dirait bien que la nuit va tomber.

Il est vrai qu'ils avaient pris quelque retard. La route était étroite, le fossé profond et les bêtes fatiguées, ils convinrent de poursuivre quelque peu leur chemin en file indienne, puis de s'arrêter dès que la luminosité baisserait de trop. Ils n'allèrent pas bien loin du reste, car une demi-lieue plus loin, le chemin profitait d'un col, surnommé "Gueule de l'Oracle" par les gens du coin, pour se diviser au creux d'un espace suffisamment large pour former une pâture vaguement acceptable. Quelque berger de jadis avait jadis bâti ici sa cabane, une assez belle construction si l'on considère qu'elle était tout de pierres plates, surmontée d'une haute cheminée conique qui se trouvait fumer. Un aventurier ayant un peu de métier, ou un passant observateur, aurait tout de suite noté la bizarrerie de la chose, car d'une part on n'était pas en période d'estivage, et d'autre part, aucun troupeau n'avait brouté ici depuis longtemps, comme en attestait la hauteur de l'herbe. Qui donc pouvait habiter ces lieux retirés du monde et battus par les vents ? Vent qui agitait nerveusement les gerbes d'orties fraîches et de blé sauvage, la grappe d'aulx et le collier de fleurs grises arrangés autour du panneau de bois faisant porte, en une sinistre décoration. Hardi s'approcha et y toqua. N'obtenant pas de réponse après le troisième essai, il entrebâilla la planche et jeta un oeil.

Puis il recula d'un bond en poussant un cri, et se retrouva assis par terre. Les lames sortirent des fourreaux. Une tête de cauchemar, énorme, s'encadrait dans l'orifice obscur dont s'exhalaient des relents tièdes et humides de concoctions végétales en macération alcoolique. Toutefois, la tension retomba bien vite lorsque, une fois qu'il fut plus en vue dans la lumière crépusculaire, l'être s'avéra être un individu de sexe inconnu, aux jambes grêles, aux mains rendues griffues par la vieillesse, et affublé d'un masque confectionné à base d'une cucurbitacée géante des environs, qu'il avait évidée, trouée et garnie de maint accessoires tels que des ossements de rongeurs, des plumes de vautour et de

ces cailloux en forme de coquillage que l'on retrouve en abondance dans certaines veines rocheuses. Il brandissait un bâton cliquetant (car divers ustensiles bruyants y étaient cloués) et marmonnait ainsi.

– L'oracle ! Ils vinrent voir l'oracle. L'oracle qui savait tout et voyait tout.

– Excusez-moi, j'ai dû louper le début de l'histoire... S'enquit le jeune chevalier.

– C'était un guerrier bien musclé, mais sans cervelle, comme souvent les guerriers.

– De qui parlez-vous, vieillard ?

– Et ils lui posèrent maint questions stupides, auxquelles il ne répondit pas. L'oracle avait mieux à faire, il était occupé.

– Ah, c'est donc vous, l'oracle ! Je comprends mieux.

– Sokath, les yeux grands ouverts ! Les voyageurs posèrent maint questions à l'oracle, mais il ne répondit à aucune. Car l'oracle savait le prix de ses conseils.

– Blêh ?

– Il veut des sous, traduisit Xyixiant'h.

– L'elfe était belle et blonde, mais faisant mentir les adages communs, elle avait l'esprit vif. N'était-ce pas elle, d'ailleurs, qui jouait dans Edgemont ?

– Non.

– La Chinoise.

– Non.

– Pas la gouine, l'autre...

– Non-euh !

– L'affaire était toutefois de peu d'importance. Patient, l'oracle attendait.

– Tiens, vieil homme, fit Hardi en délaçant sa bourse. Voici trois pièces d'or. J'espère que tes conseils les valent, oracle.

– Ils étaient incrédules, mais l'oracle savait déjà qu'il satisferait ses clients. Il compta trois pièces d'or, cela faisait deux questions.

– Euh... trois non ? Trois pièces, trois questions...

– Il est relaté dans les Parchemins des Anciens que jadis, lorsque le monde était jeune encore et les couleurs du ciel bien plus claires qu'aujourd'hui, en cette ère de magie et de maint merveilles oubliée des hommes et dont déjà s'éteint le souvenir parmi la race des elfes, en ces temps là donc, trois pièces d'or valaient en effet trois questions, mais c'était avant que le Noir Ennemi ne souille la verte forêt de son souffle corrupteur et n'invente la taxe professionnelle, les charges, les complémentaires maladie et le timbre fiscal. Et puis, avec les trente-cinq heures, ça s'est pas arrangé, c'est encore la faute aux socialistes, tout ça.

– Bon... bien, euh... Notre quête est celle de la justice, puisque nous traquons un vil assassin. Nos soupçons se portent sur un dragon qui rôde dans les parages. Bien que le corps ait été découvert en bas dans la vallée, nous avons tout lieu de croire que le crime a été perpétré dans ces montagnes, et que le criminel, pour d'obscurcs raisons, l'aura véhiculé. La question est donc la suivante : savez-vous quelque chose à propos de ce malheureux comptable et de son bourreau ? Avez-vous vu ou entendu quelque chose de suspect ? Un indice qui nous mènerait sur la voie ?

– Oh, mais ce n'était pas une question pour un oracle, c'était plutôt le genre de question pour un témoin. L'oracle, cependant, était en toutes chose clairvoyant, et s'il n'avait pas d'histoire de meurtre, au moins avait-il une histoire de cadavre. Voici deux jours de cela, au matin, il avait vu près de la rivière un corps inanimé, celui d'un homme bien fait et bien vêtu. Sa mort était probable, aussi l'oracle, pris d'un sentiment religieux, se mit en devoir de descendre pour lui donner une digne sépulture. Et non point, comme pourraient le prétendre certains, pour le dépouiller, pouah, quelle vilaine pensée ! Or, le val était en cet endroit bien escarpé, et l'oracle n'avait plus ses jambes de vingt ans, ni de quarante, ni de soixante. Donc, il retourna à sa cabane chercher une corde à noeuds, afin de faciliter sa descente et de ne point se rompre le cou lui-même. Le temps qu'il revienne, le mort s'était enfui. Un fauve l'avait-il traîné jusque

dans sa tanière ? Était-il moins mort qu'il n'en avait l'air ? Qui le dira ? Une chose était certaine cependant, c'est qu'il restait aux voyageurs une question à poser.

– Bien, et cette question sera simple : trouverons-nous notre dragon ?

– C'était enfin une question pour un oracle, et il leur fut répondu qu'en effet, ils trouveraient leur dragon, à moins que le dragon ne les trouve, et qu'éventuellement, peut-être était-ce déjà fait.

– Moi qui me figurais avoir posé une question simple à laquelle on ne pouvait répondre que par oui ou par non...

– Partagèrent-ils ensuite la cahute du pauvre vieil oracle ? L'histoire ne le dit pas.

Il est vrai que la nuit tombait à grands pas, ce qui prouvait combien l'excès de métaphores conduit facilement les auteurs inattentifs à des absurdités sémantiques. Hardi jeta un regard vers l'intérieur de la cabane de berger. L'oracle devait probablement dormir roulé en boule, et débarrasser auparavant le brasero qui occupait le centre de l'édifice, car l'endroit paraissait trop exigu pour qu'une personne y dorme normalement.

– On ne voudrait pas déranger, monsieur, et si vous le permettez, nous allons planter les tentes sur vos terres.

XVI La Demeure

– Eh ben voilà, on y est... Annonça Néron.

– La sinistre Demeure, lieu de nos futurs exploits, renchérit Fornhax.

– Qui sait quel culte ancestral étend ses ignobles ramifications derrière ces murs ?

– Notre premier donjon. Enfin, à part pour Morgoth. Est-il vrai que tu as déjà... dans un... tu sais, un donjon ?

– Ca a dû m'arriver une ou deux fois, litota-t-il.

– On procède comment ? On rampe jusqu'à la... on se dissimule et on...

– Inutile, mon but n'est pas de prendre l'ennemi par surprise, mais de le débusquer, le forcer à se montrer au plein jour.

– Ah ! Bien.

Le portail de fer rouillé béait maintenant sur le jardin laissé à la nature, et les cyprès ployaient sous les assauts des rafales d'automne. Sur l'embrasure, ils notèrent la présence de ce curieux gnome qui se cachait les yeux. Ils avancèrent, Morgoth en tête, sur le chemin serpentant entre les statues muettes, jusqu'à se retrouver sous l'abri du porche. Le magicien à son tour déchiffra le vitrail ornant la porte.

– C'est quoi, "De Kellon" ?

– La famille qui possédait la Demeure, répondit Fornhax. Tu ne connais pas l'histoire ?

– Vas-y, raconte.

– C'était une famille des environs, les descendants des seigneurs féodaux que nos aïeux avaient chassé de leur castel à coups de fourches. Des gens qu'on essaye d'oublier par ici, tout ce qui en reste, c'est ce manoir, et le nom de l'allée qui y mène. On dit que par esprit de revanche, ils avaient passé une alliance avec un démon chassé des enfers. Celui-ci fut autorisé à féconder toutes les femmes de la famille, et en contrepartie de la préservation de sa lignée, il devait restaurer les De Kellon dans leur prospérité.

– Et qu'advint-il ?

– L'union contre-nature fut consommée, et les premiers rejets en naquirent, rusés et mauvais, comme prévu. Et le démon tint sa parole, conférant une nouvelle et inexplicable richesse aux De Kellon. Cela dura quelques générations, où ils retrouvèrent leur influence dans la région. Mais au final, la haine et la folie les emporta dans un tourbillon de meurtres, incestes, suicides... Le dernier d'entre eux est mort, seul et dément, une vingtaine d'année avant notre naissance. Ma grand-mère m'a conté que le jour où son corps fut retiré de sa demeure, il était horriblement défiguré par quelque pourrissement des chairs qui le dévorait depuis des années. De ce jour, le Manoir est abandonné.

– Hébé, c'est pas gai tout ça. Classique, mais pas gai.

– Et... Le démon... Qui... qu'en est-il advenu ? Demanda Néron.

– L'histoire est muette à ce sujet.

Une rafale agita les feuilles desséchées, portant le cri lointain d'un animal inconnu.

– Bien, trêve de billevesées. Fornhax, crochète la porte.

En silence, le jeune malandrin s'exécuta. Son matériel semblait bien rudimentaire à côté de ce que Morgoth avait vu entre les mains des voleurs de sa connaissance, et sa technique des plus hésitantes. Toutefois, après bien des hésitations, il parvint à faire jouer la serrure.

La porte couina longuement en s'ouvrant. Une odeur de moisissure s'échappa des ténèbres, suivie de deux cafards qui se glissèrent précipitamment dans un interstice entre deux planches du perron. Aux aguets et à pas de loups, Néron s'avança, courbé en avant, la dague à la main, sous l'oeil perplexe de Morgoth, qui le suivit, précédant son cadet.

Si l'abandon avait été un royaume, la Demeure en aurait fait un digne palais royal. Des tableaux aux couleurs passées, couverts de poussière sale, représentant des personnages aux visages souvent difformes et dont nul vivant n'aurait pu dire le nom, pendaient aux murs dont le plâtre par endroit se délitait, laissant à nu les lattis de bois et de torchis. Un couloir menait, vers la droite, à une triste salle de réception. Juste en face de l'entrée, un escalier étroit invitait à monter aux étages obscurs. A gauche, une porte devait en toute logique conduire aux cuisines et aux quartiers des domestiques.

– Et si on se séparait ? Proposa Fornhax, provoquant des roulements d'yeux affolés de Néron.

– Excellente idée, approuva Morgoth avec cependant une nuance d'ironie dans la voix, qui échappa à ses compagnons.

– Je vais voir par là, dit-il en se dirigeant, toujours du même pas ridicule, vers la salle à manger.

– Tiens, dit Morgoth en désignant les cuisines à son frère, va par là, et sois prudent.

– Eh...

Mais déjà, Morgoth se dirigeait d'un pas sûr vers l'escalier.

Qu'il était long, ce couloir, se dit Fornhax tandis qu'il s'avancait. Était-ce le froid qui faisait flageoler ses genoux ? Il se surprit à éprouver une certaine appréhension à l'idée de découvrir la salle de réception. Quel spectacle macabre l'y attendait-il ?

Pourtant, il n'y avait rien. Peut-être était-ce pire. Juste une grande table entourée de douze chaises à dossiers hauts, un grand buffet, deux grands fauteuils et un guéridon devant une immense cheminée éteinte depuis des lustres. Tous ces meubles étaient recouverts de dais blancs, étincelants de blanc même sous les rayons de soleil qui filtraient obliquement au-travers des planches clouées en travers des grandes baies vitrées. Aux murs, des trophées de chasse pourrissant, une bibliothèque presque vide de livres. Il s'avança dans la pièce, sursautant au moindre grincement que ses pas déclenchaient.

Le regard de Fornhax fut attiré vers un élément qui, immédiatement, devint le seul centre d'intérêt pour lui. La bibliothèque de bois noir construite dans une niche du mur était lisse, lustrée, et exempte de toute poussière. Et à hauteur d'yeux, sur la troisième étagère, posé à plat, se trouvait un unique livre. C'était un épais volume relié de cuir bordeaux. Lorsqu'il le prit, le voleur le trouva fort léger malgré ses dimensions. Debout, et malgré l'horreur qui commençait à l'envahir, il l'ouvrit, lentement, et lut sur la page de garde le titre de l'ouvrage.

Le dernier larcin de Fornhax Flaundesmondes

Les yeux exorbités, il vit avec terreur sa main, sa propre main, se diriger vers le coin de la page, puis la tourner, contre sa volonté.

La page suivante était blanche.

Un craquement le fit sursauter. Il se retourna d'un bond, un feu d'enfer crépitait dans la cheminée. Et sur le dossier d'un des fauteuils, posée comme une énorme araignée des forêts profondes, une main, noire et sèche, terminée par de cruelles griffes.

Les yeux de Fornhax tombèrent à nouveau sur le livre, sur la page qui, il le savait avant même de la voir, n'était plus blanche. Elle portait maintenant une illustration, une gravure. Son propre visage était représenté, son visage déformé par la mort, les yeux révulsés, la langue pendante et gonflée, une serre griffue serrée autour du cou en une ultime étreinte.

Le tome tomba des mains tremblantes du voleur, il tomba au ralenti, ouvert, comme les graines tournoyantes de ces arbres qui volent dans le vent d'automne. En touchant le sol, il souleva deux gerbes de poussière, et fit un bruit sourd et grave, qui fut le signal. Le signal de la fuite. Fornhax ne fit qu'un bond, et sans se retourner courut ventre à terre vers la sortie, sans plus rien voir autour de lui. Mais juste avant d'arriver à la porte, dont le franchissement était devenu son plus cher désir, un choc terrible brisa net son élan, et il sombra dans une douloureuse inconscience.

Néron attendit, la main à quelques centimètres de la poignée ronde de cuivre et de nacre. Mais quelle mouche l'avait-elle donc piqué ? Mais quelle folie l'avait-elle donc prise ? Qu'avait-il donc eu en tête lorsqu'il s'était pris pour un aventurier ? Ah, il devait bien rigoler, Morgoth, du bon tour qu'il lui avait joué. Bon, il l'ouvrait, cette porte ?

La paume n'était plus qu'à quelques millimètres du fatal bouton, dont il pouvait presque sentir la froideur métallique sur sa peau. L'imagination trop fertile du jeune homme lui donnait d'horribles aperçus des monstruosité qui pouvaient l'attendre, là derrière. Des monstruosité qu'il ne fallait pas déranger.

C'était fait maintenant, il touchait le globe solide, et incroyablement glacé. Il l'empoignait à pleine main, et le faisait tourner, bien trop vite à son goût. Il ne pouvait rien faire d'autre, il devait aller au bout de son calvaire. Il ne pourrait pas supporter les quolibets de son frère s'il échouait – non pas ceux de Morgoth, qui était bien au-dessus de tout ça, mais ceux de Drako, son jumeau.

Il ouvrit la porte en grand, d'un coup.

Non, ce n'était pas la cuisine, là derrière.

C'était une géhenne de pierres noires, une grotte colossale, une province caverneuse aux mille recoins, un pays souterrain dont les cimes de roche cristalline soutenus par de cyclopéennes colonnes de basalte scintillaient mille fois plus que le plus brillants des cieux d'hiver. Le flux des lacs, des torrents et des cascades de lave animaient cette scène dantesque d'une lueur méphitique et pulsante, et au long de ces artères ardentes s'activaient des hordes, des légions d'esclaves nus et enchaînés, gémissant sous le poids de lourdes charges et le fouet d'autres esclaves guère mieux lotis qu'eux-mêmes. Il vit les machines, les grues et les roues, les palans et les leviers gigantesques sur lesquels ils s'activaient, il en vit le moindre détail avec une acuité surnaturelle, bien qu'ils fussent à des lieues de là. Il vit aussi le fruit de leurs efforts, une citadelle de pourpre et de sable, de sang et de cendre, la construction la plus gigantesque qu'il se puisse concevoir, bien qu'elle fut encore loin d'être achevée. Il vit enfin le maître de ces lieux, lové, comme assoupi, au sommet d'une stalagmite, surplombant le chantier. Un dragon, un gigantesque dragon aux écailles noires et luisantes. Il le vit, et il le reconnut, tant il l'avait souvent croisé sous cent formes différentes au cours de ses cauchemars. Il était le Seigneur. Il était le Tyran. Il était la Destruction.

Et un oeil colossal s'entrouvrit, et le regard du jeune homme croisa celui du Dieu Ténébreux.

Sans plus chercher à comprendre, ni même à crier, ni même à respirer ou à rien faire d'autre, Néron tourna alors les talons et fila aussi vite qu'il le put jusqu'à la porte, où il fut brutalement arrêté par une collision violente qui le jeta par terre.

Le couloir de l'étage était vide. Les portes de toutes les chambres étaient fermées. Morgoth s'avança, l'oreille attentive au moindre bruit. Il tenait prêts quelques sortilèges défensifs et offensifs. Une porte s'ouvrit lentement devant lui, une silhouette vint s'y encadrer. Il retint au dernier instant une puissante boule de feu qui eut réduit en cendres une bonne partie du bâtiment.

Condeeza Gowan. Son ennemie. A cette distance, et seul, il n'avait aucune chance contre elle. Elle se tenait, narquoise, dans son armure de métal, une épée à la main, l'épée qui avait...

– Enfin, nous nous retrouvons, Morgoth. Quelle plaisante surprise. Voici qui me donnera l'occasion d'achever ce que j'avais commencé.

– Que d'acharnement, madame, à vouloir ma mort. Elle vous coûtera, soyez-en certaine.

– Oh, mais je ne compte pas me battre contre vous, monsieur mon ennemi. Bien au contraire, j'ai là une amie qui souhaiterait vous parler. Venez, ma chère, ne soyez pas timide...

Depuis la porte ouverte sur un trou de nuit, une silhouette s'avança alors, traînante, hésitante, malhabile. Une silhouette maigre, à la peau blanche et semée de mille traces de supplice. Ses yeux étaient éteints, qu'il avait jadis connus pleins de malice et d'acide philosophie. Le coeur de Morgoth se serra alors, de rage plus que de peur.

– Tu m'as bien déçu, Morgoth, tu m'as bien déçu. N'as-tu donc rien compris de ce que j'ai tenté de t'apprendre ? Il est vain de lutter, Morgoth, il est vain de se battre contre Elle.

– Vertu...

– Mais il ne sera pas écrit que je t'aurais laissé tomber entre ses mains sans rien faire. Ton destin ne sera pas le mien, Morgoth, ton âme ne sera pas jetée aux chiens dans ses donjons de torture.

Elle sortit du fourreau son sabre maudit, Ryunotamago, que Morgoth avait vu trancher bien des gorges et des membres.

– Tu auras la grâce d'une mort rapide.

L'espace d'une seconde, la guerrière morte recouvra sa force et sa souplesse, et lui porta une attaque parfaite, qu'il n'avait aucun moyen d'éviter, ni de parer. Il ne fit, du reste, rien pour se défendre, et resta au milieu du couloir, immobile, au bord des larmes.

La lame traversa le sorcier de part en part. Le visage interrogateur de Vertu resta un instant à hauteur du sien, puis se dissipa comme un nuage dans un ciel d'été. Condeeza fit une

révérence, puis partit d'un rire inaudible, et disparut de même, à son tour. Morgoth resta seul, au milieu du couloir. Il savait qu'il avait vu tout ce qu'il y avait à voir en ces lieux, fit demi-tour, et redescendit lentement l'escalier.

Arrivé au bas de l'escalier, Morgoth considéra avec scepticisme Néron et Fornhax, allongés et gémissant par terre. Manifestement, ils s'étaient rentrés l'un dans l'autre en fuyant.

– Arrêtez vos singeries et relevez-vous, j'en ai fini.

XVII La veillée

Revenons maintenant au lieu dit "la Gueule de l'Oracle", dont nous connaissons maintenant la toponymie.

– En tout cas, constata Xyixiant'h une fois que le camp fut dressé et le repas mangé, voici qui dédouane le dragon.

– Et en quoi, grands dieux ? Demanda le dénommé Felix Goupil. Mon père dit toujours, "Certains êtres ont le mal pour nature".

– D'après vous, tous les dragons sont maléfiques ?

– Certainement... Enfin, c'est bien connu, tout le monde sait ça. En quoi cette histoire de cadavre blanchit-elle le ver immonde ?

– L'oracle a dit avoir vu un corps, mais s'il avait été écorché, il me semble qu'il l'aurait signalé, non ? Ce genre de détail se remarque. En outre, il a bien dit que le corps était vêtu. On ne me fera pas croire qu'un dragon déshabillerait un homme pour le dépecer, puis le rhabillerait, puis le déshabillerait de nouveau pour le conduire ailleurs, l'attacher à un arbre et le laisser pourrir là.

– C'est un point troublant, en effet, concéda Junon.

– Foutaise, trancha Felix ! Tout ceci n'a qu'un seul but : nous tromper. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que la bête est responsable de votre macabre découverte. Il est certain qu'elle n'agit que par malignité, poursuivant des buts qui

nous échappent à nous autres humains, et que je ne veux pas connaître. Mon père m'a prévenu un jour à ce propos, en ces termes : "Gustave, sache que le démon affiche mille masques, l'homme de bien avance la tête haute et ignore ses simagrées".

– Il est draconologue, votre père ?

– Ben... non, il est notaire à Vellidia, le vieux. Mais ce qui vaut pour les successions houleuses vaut aussi pour les dragons.

– Ah. Vous avez sans doute plus de lumières que moi sur ce chapitre. Gustave.

– Euh... sinon...

– Oui ?

– Je me demandais simplement, il me semblait vous avoir déjà vue quelque part. C'est pas vous qui jouiez dans Dawson ?

– Non, non et NON ! Hum... excusez-moi. Et vous... Boîteux, si c'est réellement votre prénom, vous êtes bien coi ce soir.

– C'est que j'observe les étoiles, qui sont bien belles. Mais si ça vous intéresse, je m'appelle Alphonse Quatrefaces, et j'ai sottement quitté une belle situation d'apprenti comptable à Vellidia pour suivre les Molart, là ! Ah, mais je vous jure, qu'est-ce que je suis venu faire ici ?

– Les Molart ?

– Melisande et Hardi, ou plutôt Lucienne et Joseph, d'honnêtes prénoms que leur ont donné leur père, qui n'est pas du tout un prince cadet de Pélagie ayant fui son pays pour des histoires de prophétie et de tache de naissance, mais qui est chirurgien à Vellidia, et de surcroît un bien brave homme dont j'aurais mieux fait de suivre les conseils plutôt que les enfants.

– Alphonse, je t'en prie... fit Hardi.

– Ah, mais pourquoi ai-je donc sottement quitté la tiède étude de maître Phlagus ? Il caille ici !

– C'est la nature, voyons, s'extasia Junon.

– 'couilles, la nature.

Et sur ces fortes paroles, l'homme des bois-pas-trop-éloignés-des-grands-axes retourna à sa citadelle de silence.

– Dites-moi, reprit impitoyablement Xyixiant'h à l'adresse de la druidesse, qu'est-ce qui vous a poussé à entreprendre cette

quête ?

– Bof, ça ou vendre des légu... euh... je voulais dire, les arbres de la forêt m'ont parlé... et donc... un ennemi en marche... je dois protéger... les esprits anciens... nostalgie d'une ère révolue, tout ça...

– Hin hin. Noble cause. En tout cas, l'ami Alphonse avait raison sur au moins un point, la nuit est des plus claires. C'est fou comme les nuées ont disparu. On pourrait presque toucher les étoiles du doigt. Dites-moi, chère Melisande, quelle est donc cette constellation-ci, qui ressemble à une queue de scorpion ? Je suppose qu'une magicienne comme vous connaît les choses du ciel.

– Certes, pas vous ? Je vous croyais plus ancienne que nous tous, rapport à votre race, je suppose que vous avez eu cent fois le temps d'apprendre les voies du ciel.

– Selon la tradition des elfes, en effet, mais je crois que vous-autres humains découpez autrement le zodiaque. Comment s'appellent celles-ci ? ça ?

– Eh bien, c'est... les Trois... Etoiles... en Triangle...

– Oh... et celles-ci ?

– Les Deux... Etoiles Alignées.

– Et là, au nord ?

– C'est le Tas d'Etoiles Vers le Nord. Qui se prolonge par la Ligne Irrégulière.

– C'est fabuleux, on en apprend tous les jours. Et ça ?

– La Contribution Sociale Généralisée.

– Et cette formation laiteuse difficilement discernable, juste à côté de la grosse étoile jaune ?

– On l'appelle la Nébuleuse Floue Avec l'Etoile à Côté. Juste au-dessus, vous voyez la Route en Zig-Zag, et dans le prolongement, l'Equerre Biaisée.

– Tiens donc, c'est vrai que vu sous cet angle. Et ça ?

– L'Animal Bizarre.

– Et là ?

– C'est l'Engin Biscornu.

– Et celui-ci ?

- L'Objet Mal Défini.
 - Dingue ça.
 - Dans cette région, vous pouvez aussi voir le Poisson des Grands Fonds, et puis Scrophyon Ecrasé par le Rocher. Vous connaissez la mythologie je suppose ?
 - Oui, c'est le Scrophyon de Scrophyon-la-Bouse, je crois. Et là...
 - Fumer est Dangereux pour la Santé
 - Oh, et cette grosse là ?
 - La Tache de Vinasse
 - Et là ?
 - La Crêpe Ovale
 - Et là ? Et là ? Et là aussi ?
 - Les Etoiles Qui Restent. Bon, assez d'astrologie, j'ai sommeil. Bonne nuit.
 - C'est vrai, moi aussi. Oui Felix ? Pourquoi me fixez-vous ainsi ?
 - Ben... vous êtes sûre que... Bah, laissez tomber.
 - Ah. Bien.
- Hardi, le fils du chirurgien, entreprit alors d'éteindre le feu à coups de bottes, tandis que chacun faisait mine de gagner sa tente.

Deux heures plus tard, la petite troupe fut éveillée en sursaut par l'exclamation de Xyixiant'h.

– En plus c'est Katie Holmes, ça n'a rien à voir ! Alors lâchez-moi maintenant...

Elle trouva enfin le sommeil, et la nuit se déroula sans plus d'incidents.

XVIII Les troubles origines de Morgoth

L'expédition avait été brève, et les frères l'Empaleur furent de retour chez leur mère pour midi. Ils mangèrent en silence à la table commune, parmi les familiers et les ouvriers de l'entreprise,

sans qu'on songe à les questionner. La mine cadavérique de Néron et l'humeur taciturne de Morgoth suffirent à calmer les curiosités.

L'après-midi, les deux frères, qui avaient laissé Fornhax à ses coupables activités forestières, se reposèrent, se délassèrent un peu. Morgoth, dans la solitude de sa chambre, interrogea le crâne de son condisciple qu'il avait trouvé dans les ruines du Cygne Anémique, et comprit bien des choses à bien des sujets, mais il n'est pas temps d'en discuter ici. Puis, son humeur ne s'étant guère améliorée à la suite des révélations qui lui avaient été faites, il descendit à la cuisine retrouver le père l'Empaleur et Néron devant un bol de soupe. Son jeune frère exposait alors toute son aventure, sans doute poussé par quelque désir de se libérer d'une histoire trop pesante pour lui.

– Tout ça n'était qu'illusion, expliqua alors le mage lorsque son frère eut fini. Un rêve suscité par une habile sorcellerie, rien de plus.

– Tu en parles comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

– J'ai vu bien pis au cours de mes voyages, crois moi. C'est impressionnant, il est vrai, et moi-même, j'ai été un temps ébranlé par ces visions. Nul doute que celui qui les a suscitées est un fort capable magicien, avec qui j'aimerais bien discuter de deux ou trois détails techniques.

– Alors, il n'y avait pas de portail vers les enfers ?

– S'il y avait un seuil infernal à Noirparlay sur Ymondïs, je serais au courant. Rassure-toi, je t'assure que s'il y a un esprit malin derrière tout cela, c'est celui d'un homme de chair, et non celui d'un démon.

– A t'entendre, dit alors Waldemaar, on croirait que tu es un des puissants de ce monde, auxquels rien n'échappe.

– D'après ce qu'on dit, j'ai déjà ma petite réputation dans certains cercles. Mais j'y songe, peut-être pourrais-tu m'éclairer sur certaines chose que je pressens...

– Allons bon, il pressent maintenant.

– Depuis que je suis petit, je sens en moi comme... un appel.

Sans vantardise aucune, il m'a toujours semblé que j'étais différent des autres, et voué à suivre d'autres chemins, en marge de la société humaine.

– Ce que tu me décris, fils, est une grave maladie qu'on appelle l'adolescence, mais dont heureusement on guérit spontanément sitôt qu'on prend femme et mouflets, et qu'on a d'autres soucis en tête pour s'occuper le ciboulot. Tu peux en croire un ancien malade.

– J'ai pourtant l'intime sentiment d'avoir un destin particulier qui m'attend. Waldemaar eut alors une étrange moue, enleva ses lorgnons, en ôta les poussières avec sa manche, puis les remit. Après un silence, il raconta.

Je savais que ce jour viendrait, fils, où je devrais te conter les circonstances de ta venue parmi nous. Ton sentiment ne t'a pas trompé, car il est vrai que tu es marqué au front du sceau d'un destin unique, fait de grandeur et de folie, de gloire, de sang et de démesure. Mon histoire commence par une froide nuit d'automne, l'une de ces nuits livrées au vent et à l'orage, propres à épouvanter les âmes simples et inquiéter les gens de bien. En ces temps-là, ta mère n'avait pas encore hérité de ses parents, et nous vivions, en compagnie de Iago et Lucrèce qui n'était encore qu'un petit nourrisson, dans la chaumière du Puits-l'abeille, un peu à l'écart du village. Te souviens-tu de cette maison que nous avons eu ? Il est vrai que tu parlais à peine lorsque nous l'avons quittée, aujourd'hui elle tombe en ruine, le toit crevé... Mais à l'époque, c'était un abri d'autant plus appréciable qu'il faisait réellement un temps épouvantable dehors. Or donc, nous étions tous là, blottis autour de l'âtre, heureux à la simple idée de ne pas être dehors, lorsqu'on frappa une longue série de coups violents à la porte. C'était bien singulier, car on ne pouvait guère s'attendre à ce que quiconque voyage par ce temps et à cette heure, et surtout ces coups n'étaient pas ceux d'un personnage poli cherchant humblement quelque secours, mais plutôt ceux d'un individu énergique sachant ce qu'il veut. J'allais donc à la porte, prêt à tout, et la main po-

sée sur le lourd bâton que je gardais toujours appuyé près de la porte, j'ouvris. Un éclair illumina la campagne, et le personnage qui s'encadrait dans la porte m'apparut soudain. Il était très grand, très fort, c'était à n'en pas douter un homme d'action, un guerrier. Je revois encore son armure maculée de terre, faite de petites plaques de fer, sa grande cape rouge fermée d'une fibule d'or, je revois aussi son large visage à la barbe rousse, épaisse quoique taillée avec soin. Il était en sueur et, je le vis plus tard, en sang. Une cruelle blessure le faisait boiter, mais le peu de temps que je l'ai connu, je ne l'ai jamais entendu gémir ou se plaindre. Il entra en titubant, blême, un petit fardeau vagissant sous son bras. Il s'assit, s'effondra presque, sur le tabouret que je lui tendis, et sans se présenter, il parla et exposa son histoire sans périphrase ni politesse, non pas comme un rustre, mais comme quelqu'un de terriblement pressé, poussé par une impérieuse raison. Et ses paroles qui sont restées gravées dans ma mémoire, les voici :

“Ecoute, brave bourgeois, et fais comme je dirai, pour ton bien, et pour le bien du monde. Si toi et les tiens êtes des gens de bien, vous prendrez cet enfant, le nourrirez et le soignerez avec toutes les attentions. Car en vérité, des temps troublés s'annoncent, de sombres forces s'amassent dans le levant, qui déjà complotent, s'enhardissent et bientôt, sortiront de la nuit propice de leur maléfice ancestral pour fondre sur les nations sans défense. Et lorsque viendra ce jour, l'ultime espoir de l'humanité et des peuples libres sera l'Elu, dernier descendant de l'Empire d'Or, celui-là même qui n'est encore qu'un bébé à peine tiré du ventre de sa mère, mais dont déjà le front est marqué du tragique sceau d'un destin tourmenté. La nécessité me pousse à vous confier ce fardeau un temps, afin de tromper les meurtriers lancés à ses trousses par le Noir Ennemi. Je reviendrai un jour prochain le reprendre et poursuivrai ma route, mais si je faillis dans ma tâche, si jamais je tombe face aux forces du mal, je compte sur vous, mes amis, pour l'élever dans le secret de ses origines, comme s'il était de

votre propre sang.”

*Et il repartit dans la nuit et le froid, affronter ses démons.
Jamais nous ne l'avons revu, j'ignore jusqu'à son nom.*

– Mon dieu... Et ce bébé, c'était moi !

Waldemaar considéra son fils avec un moue consternée au coin gauche de sa lèvre.

– Alors toi, on peut te raconter n'importe quelle espèce d'in-vraisemblable connerie, et tu gobes. Dis-donc, bougre d'ahuri, tu n'as jamais remarqué que tu ressemblais à tes frères et soeurs comme deux gouttes d'eau ? Allez, file donc aider ta mère au jardin au lieu de me regarder bêtement !.

XIX De la bonne manière d'occire un dragon

Le lendemain matin, les Traque-Bestes et Xyixiant'h s'éveillèrent, transis de froid, perclus de courbatures, et soucieux de reprendre leur périple au plus vite, de manière à se réchauffer sous l'effet d'une chevauchée vigoureuse. Après avoir petit-déjeuné d'une soupe brûlante dont l'un d'eux avait emporté une outre, ils se remirent donc en route sur la Voie Contrée, afin de découvrir le lieu où le comptable avait fait la dernière rencontre de sa vie. Le temps était brumeux, et l'oracle les avaient mis en garde contre les traîtrises du chemin, aussi progressèrent-ils avec une certaine circonspection jusqu'à un tournant assez rude. Bien en contrebas, un éboulis se perdait dans l'ouate grise du matin frais, mais menait, leur avait-on assuré, à la dernière localisation connue du cadavre mystérieux. Ils descendirent, et constatèrent qu'en effet, l'oracle avait eu bien raison de ne pas descendre sans s'encorder, ce qu'ils firent eux-mêmes. Plus bas, la pente se faisait plus douce, tout en restant suffisante pour qu'un corps sans vie roule tout seul. Il y eut des touffes d'herbe rase, puis des buissons s'accrochant au flanc d'une prairie alpestre, et un peu plus bas, une rangée d'assez grands conifères, dont l'un, d'après

le vieil homme, avait dû bloquer la route du défunt. Junon et Melisande firent semblant de lancer des sortilèges de divination, mais Boîteux ne se donna pas la peine singer une recherche des empreintes. Ils se séparèrent en deux groupes pour fouiller l'orée du bois pendant environ une heure, sans rien découvrir de particulièrement notable, si ce n'est un outil bizarre, sans doute de forgeron, de charpentier ou de bûcheron, une pince toute en acier, longue comme un bras depuis l'épaule jusqu'à la main, fort lourde, et qu'un puissant ressort empêchait qu'on l'ouvre, à moins de faire de considérables efforts, en contrepartie de qui il rajoutait sa force à celui qui voulait la refermer. L'objet n'était sans doute pas un ustensile de comptabilité, à moins que les normes comptables de ces régions ne fussent particulièrement exotiques, et en raison de sa longueur et de sa masse, il constituait de fait une excellente arme contondante "par destination", comme disent les procureurs. Un peu lasse, Xyixiant'h fit remarquer :

– Ah, vous voyez bien, aucune trace de dragon.

– C'est bien ce qui les trahit, madame, s'emporta Felix. Les dragons sont rusés et fourbes, et le fait qu'ils en laissent pas de traces derrière eux signe leurs méfaits.

– Bien. Puisque manifestement vous êtes un spécialiste, savez-vous à quelle variété de dragon nous avons ici affaire ?

– Un gros et sournois.

– Oui, mais sa couleur ?

– Mais quelle importance, enfin, qu'il soit mauve ou écru ? Tout ce qui m'importe, c'est qu'après notre passage, on n'en voit que du rouge.

– Bien parlé, compagnon, intervint Hardi. Voilà une saine attitude.

– Ne me dites pas que vous êtes ignorants de la Grande Race au point de ne pas connaître les différentes races de dragons et leurs caractéristiques, ce serait trop comique.

– Il suffit, madame. Depuis Noirparlay, vous ne cessez de railler notre quête et de mettre en doute nos capacités, mais jusqu'ici, vous nous avez été aussi utile qu'une arbalète à un

macareux. Puisque votre science de ces abominables vers est si grande, nous vous écoutons, dites nous ce que vous en savez.

– C'est que... le sujet est plutôt vaste. La culture draconique est plus ancienne que celle des elfes, et...

– Peu nous chaut ces sornettes, nous ne sommes pas ici pour discuter aimablement philosophie et belles lettres avec ce monstre, mais pour le débiter en tranches et nous réjouir de ses râles d'agonie.

– Ouais. Je ferai celle qui n'a rien entendu. Pour ce qui vous intéresse ici, sachez que ce n'est pas une petite entreprise. Normalement, un groupe d'humains affrontant en loyal combat un dragon adulte et en pleine possession de ses moyens n'a guère de chances d'en triompher, quelles que soient les armes, armures et sortilèges mis en jeu. Dans un tel cas de figure, le dragon cherchera tout d'abord à frapper de son souffle les magiciens et les prêtres qui sont d'ordinaire au deuxième rang. Dès le début du combat, il ne reste donc plus que les combattants, qui ne peuvent compter sur l'aide magique de leurs compagnons morts. Et ces combattants comprennent vite qu'un dragon est certes massif, mais qu'il a la vivacité du lézard. Les griffes métalliques de ses pattes, s'appuyant sur une musculature de titan, déchirent sans effort les boucliers les plus durs, écrasent les armures comme vous écraseriez une châtaigne contre un arbre. Sa queue frappe avec la vitesse d'un fouet et le poids d'un boeuf, c'est suffisant pour briser l'échine du plus robuste des nains, et sa gueule est un étau sans pareil, capable de broyer un bloc de granite.

– J'ai... j'ai peine à le croire.

– A votre avis, quelle taille cela fait-il, un dragon ? Savez-vous seulement ce détail ? Oh non, inutile d'écarter les mains, ce n'est pas une bête qu'un homme mesure en un empan. Ce vous me montrez là, c'est l'envergure d'un jeune à peine sorti de l'oeuf, mais un dragon n'est qu'un enfant tant qu'il n'a pas atteint la longueur de trois bons chevaux, et c'est encore un adolescent lorsqu'il peut toucher du museau, en se dressant sur ses pattes postérieures, la cime de ce grand sapin. A chaque mue,

les dragons grandissent en taille, en force et en robustesse, jusqu'à atteindre l'âge ultime, celui de grand-vénérable. A ce stade seulement, il est en pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels. La taille précise varie selon la race.

– Mais que sont donc ces races de dragons, dont vous nous rebattez les oreilles, il y en aurait plusieurs variétés ?

– C'est le moins qu'on puisse dire, et je croyais sincèrement que c'était notoire. Vous devriez compulsier assidûment les Normes Donjonniques, mais comme je vois que votre ignorance est considérable, je vais vous instruire un peu. Le souffle du dragon n'est pas nécessairement de feu, je sais que beaucoup le pensent à tort. Seuls sont dans ce cas le Drake Igné à la livrée rouge et noire, le Ver du Désert qui est rayé dans le sens de la longueur, et le Dragon-Fée, qui est plus rare. Le Dragon des Glaces est tout de blanc vêtu, et tue lentement par son souffle de givre, c'est un assassin patient, que ses victimes aperçoivent rarement. Il peut aussi vous transir de froid d'un seul coup, mais s'y risque rarement, car cet effort lui coûte. Le Dragon-Tonnerre, aussi appelé Dragon Bleu, est bien plus brutal car il foudroie son ennemi à courte distance avant de le charger furieusement, c'est aussi un des plus habiles pour ce qui est de voler. Le Dragon d'Ombre et le Dragon Noir sont des cousins souvent confondus. Tous deux crachent un puissant acide, causant une mort abominable, mais le premier est plus puissant car il peut se transformer à volonté en brume visqueuse et insidieuse, et ainsi échapper à ses ennemis. Le dragon de perles est un des plus puissants, mais se mêle rarement des affaires du monde. Peu de choses résistent à son souffle pétrifiant dont il est le seul dépositaire, qu'il peut du reste échanger quand bon lui semble contre un éclair semblable à celui du Dragon-Tonnerre. Le Serpent de Mer est, comme son nom ne l'indique pas, un authentique dragon, le seul à ne pas voler. Son souffle est tout de vent et de courant, particulièrement dévastateur dans son élément, les marins le connaissent, le redoutent et évitent ses lieux d'établissement. Pour l'anecdote, il existe aussi la Cyber-Dracoliche de Destruction du Chaos, aussi appelé "El Bourrina-

dor” ou de son nom scientifique “*Draco Grosbillis Terminus*”. Il en est d’autres variétés, moins communes.

– Et d’après vous, quelle est la race de celui que nous cherchons ?

– Celui qui s’est un peu amusé – de façon tout à fait innocente d’ailleurs – au-dessus du village ? D’après la description, c’est un dragon mordoré.

– Vous ne les avez pas évoqués.

– Ah oui ? Je suis distraite parfois... Ce sont les plus doux et les plus timides des dragons, à telle enseigne qu’on les voit rarement sous leur forme reptilienne. Peut-être ai-je omis de signaler, et si je ne l’ai fait c’est encore un regrettable oubli, que nombre de dragons voyageaient de par le monde et se mêlaient à l’humanité en adoptant sa forme. Car il faut savoir que beaucoup de dragons sont magiciens, et acquièrent donc, par l’étude, ce genre de compétence. Mais pour les mordorés, nulle étude n’est requise, la métamorphose est un talent naturel, et par ailleurs des plus utiles, car jusqu’à un âge avancé, ils sont faibles et fort vulnérables, selon les critères des dragons, bien sûr. C’est que le mordoré grandit lentement, bien plus que les autres variétés, et peut paraître chétif. Toutefois, arrivé à un certain âge, il subit une métamorphose spectaculaire qui lui fait rattraper d’un coup la plupart de ses congénères, à supposer qu’il survive à cette épreuve, ce qui est fort rare. Et donc...

– Euh... vous avez bien dit que ces dragons sont vulnérables et chétifs ?

– J’ai dit ça moi ? Ah oui, j’ai dit ça.

– Eh bien, c’est tout ce que nous avons à savoir. On l’attrape, on le choppe et zou, à nous la gloire.

– Mais c’est pas vrai, c’est une obsession. Je vous dis que c’est difficile et dangereux, la chasse au dragon.

– Foutaise ! Qu’il vienne ici, ce ver, qu’on lui sorte les entrailles ! Par Hanhard, mon épée a hâte de fouiller sa panse.

– Mais vous n’avez même pas de plan de bataille !

– Bien sûr que si.

– Ah ?

– Moi, Boîteux et Skorcha-la-Furie-du-Nord, on l'encerclé, et pendant ce temps, Gus le criblé de flèches...

– Felix. Je m'appelle Felix.

– Oui, oui. Felix le criblé de flèches, Junon l'immobilise par un charme et Melisande lui balance des boules de feu. Jusqu'à ce qu'il n'en reste que du carpaccio. Génial non ?

– Ben... dans l'absolu ça se défend... mais j'ai l'impression que votre technique... mériterait une petite... simulation. Attendez, on va faire un essai, pour voir si ça marche bien. Je me mets ici, alors mettez-vous en ordre de bataille, comme vous avez dit, hein. Voilà, donc, on va dire que je suis un dragon.

– Ça demande un certain travail d'imagination.

– Attendez, je vais vous aider. Il y eut un grand "woosh", et les arbres ployèrent sous l'effet du déplacement d'air.

Il arrivait parfois à Hardi Brasdacier de faire un rêve, un cauchemar plutôt. Superbe, en habit de lumière, au centre de l'arène écrasée de soleil, il toisait à l'autre extrémité du grand ovale de sable un magnifique toro bravo de Miura, une bête ombrageuse de sept-cent kilos à la robe brune, aux sabots fins et aux cornes acérées, un animal suant et écumant de rage après qu'on lui eut, dans le secret du toril, dûment latté les cojones à coups de pelle. Puis, en un instant de terreur, il s'apercevait qu'il avait oublié sa muleta à la maison et que son épée s'était changée dans sa main en pique-saucisse de fer blanc. Et dans les gradins, quinze-mille bovins silencieux et immobiles l'observaient de leurs yeux noirs.

Il avait peine à croire que la scène qu'il avait devant les yeux était réelle. Ce n'était pas un monstre. C'était un sinueux océan de muscles agité des remous étincelants coulant gracieusement entre les arbres. Un monstre bien élevé, ça a les dimensions d'une bête. Ce qu'il avait devant lui n'était pas loi d'avoir des dimensions géographiques. Ce n'était pas grand, c'était vaste. Un monstre, même puissant, vous laisse toujours une chance de le terrasser, fut-elle infime. Il y a toujours une ruse subtile à décou-

vrir, une arme magique appropriée cachée dans quelque tombeau ancestral, un parchemin, une potion, un vieux-bonhomme-qui-sait, une prophétie, un rituel plus ou moins grotesque à accomplir, un talon d'Achille. Mais aucune arme enchantée des temps de légende ne semblait de taille à transpercer les épais boucliers vitreux qui recouvraient Xyixiant'h. Et quand bien même, comment trancher une tête grosse comme une diligence qui vous surplombe de dix mètres ?

Bien que peu aguerris, les Traque-Bestes réagirent d'un bel ensemble. Sous l'effet de la surprise, Hardi Brasdacier sursauta et lâcha son épée étincelante, qui décrivit une courbe irrégulière dans l'air frais du matin. Le temps qu'elle retombe, il s'était déjà éloigné de vingt pas, les yeux exorbités et trop effrayé pour émettre le moindre son. Mélisande Arcane tomba sur son postérieur, jambes coupées, et entreprit une retraite précipitée à quatre pattes, l'écume aux lèvres. Félix Goupil prouva qu'il était un acrobate capable en faisait un bond d'autant plus prodigieux qu'il était désordonné, et retomba en hurlant comme un possédé avant prendre la fuite à vive allure et en agitant les bras, malgré ses multiples contusions. Boîteux et Junon Arc-en-ciel s'effondrèrent à terre, inconscients. Eugénie-Nadège Darrançon de Lamballerie, dite "Skorcha-la-furie-du-Nord", lâcha son bâton et partit à toute jambes en hurlant quelque chose du genre "Rititititi".

– Intéressante technique.

XX Le félon est démasqué et la justice triomphe

– Ainsi donc, les Traque-Bestes t'ont laissée revenir toute seule...

– Voilà, ils sont partis très rapidement, à cause de leur chasse au dragon.

Pour des raisons inconnues de Morgoth, Xyixiant'h répugnait

à mentir, ce qui la forçait parfois à employer des tournures de phrases ambiguës dont seule une oreille exercée pouvait déceler l'hypocrisie. Toutefois, la salle à manger étant pleine de gens de la famille qui n'avaient pas à tout connaître de leurs petits secrets, aussi ne releva-t-il pas.

– Et vos recherches n'ont rien donné ?

– Rien, hormis ce médiocre résultat, attends que je cherche...

Voilà, on a trouvé ceci. Attention, c'est lourd.

– Ah ah, un indice ! C'est une grosse pince, dirait-on.

– On sent l'homme instruit. Effectivement, une pince.

– Holà, mais c'est qu'elle n'est pas facile à manoeuvrer ! Pas de doute, celui à qui elle était destinée était un robuste gaillard.

– Tout à fait juste. Mais je doute que nous en tirions le moindre renseignement utile.

Morgoth lissa sa barbe, les yeux mi-clos, pensif. Les rouages de son cerveau tournèrent à vive allure, et bien vite, parvinrent à des résultats inespérés.

– Au contraire, ma douce mie, au contraire ! Voici que cet utensile vient de me livrer l'identité de l'esprit malade qui a ourdi tout ce pénible complot, à défaut de ses motivations exactes.

– Fantastique, puisses-tu dire vrai !

– Suivez-moi, mes amis, allons mettre la main sur ce mal-faisant personnage.

Et il sortit dans la cour, suivi de sa famille, puis rameuta les employés des l'Empaleur qui déjà songeaient à rentrer chez eux. En remontant dans la Grand-Rue, le cortège grossit encore de quelques dizaines de curieux, et arrivés sur la place, c'est une centaine de villageois qui se pressaient. Fier comme la justice et terrible dans sa robe de sorcier, notre héros fit résonner trois fois le heurtoir de bronze scellé à la porte du temple. La foule était fort impressionnée par l'allure virile du jeune homme, à qui du reste la situation ne déplaisait pas.

Le portail s'ouvrit.

– De quoi-t'est-ce encore ? S'enquit Mogh Soltah Appeldémoniaque, qui était en civil, à défaut d'être grammairien.

– Je viens de découvrir le vil assassin, mon père.

– Ah, bonne nouvelle. Allons saisir ce scélérat !

– C'est que nous sommes arrivés, je crois. Votre jeune aide, Acta Vilaleine, est-il ici ?

– Euh... je suppose que oui, je lui ai dit de faire le ménage dans le temple... Mais, où est-il donc passé ? Vous le soupçonnez ?

Soudain, Morgoth aperçut, s'échappant de la porte latérale du temple, une silhouette furtive à la démarche suspecte et pressée.

– Saisissez-vous de lui ! lança-t-il à la cantonade.

On ne put guère parler de poursuite, car l'apprenti prélat fut agrippé de tous côtés par les villageois avant d'avoir fait trois pas, et fermement ramené jusqu'au parvis du temple, où Mogh Soltah, inquiet, l'attendait.

– Eh bien, Acta, où donc t'enfuyais-tu ? Ne me dis pas que tu as trempé dans cette vilaine histoire.

– Hélas, bon père, geignit le malheureux (dont la contrition était des plus touchantes), trois fois hélas, j'ai trahi votre confiance.

– Tu avoues ! Ah, et moi qui n'avais rien vu de la noirceur de ton âme, quel mauvais maître j'ai été. Mais quel démon t'a donc poussé à tuer ton prochain, toi, un novice de Miaris ? Pourquoi as-tu souillé de sang les mains que les dieux t'avaient donné pour bénir les fidèles ?

– Ah, mais pardon, je n'ai tué personne. Je me suis comporté de façon indigne, mais je ne suis absolument pas un assassin.

– Je suis prêt à te croire, Acta, temporisa Morgoth. Raconte-moi comment tout ça s'est passé.

– Voici toute l'histoire. Il y a trois jours de ça, j'étais allé, en cachette du bon père qui n'aime guère ces superstitions, jusqu'à la Gueule de l'Oracle pour consulter le vieux de la montagne, afin de savoir si j'arriverais à m'attirer les faveurs d'une certaine jeune fille. Ne le trouvant pas à sa cabane, je poursuis sur la Voie Contrée, jusqu'à ce que je l'aperçoive penché au bord du chemin, visiblement perplexe. Frappé dans ma curiosité, je scrute à mon tour le val en contrebas, et là, j'aperçois l'objet

de son attention, le corps d'un homme qui y était tombé. Alors, une idée démoniaque surgit dans mon esprit. Plutôt que de me faire connaître de l'oracle, je me dissimule dans les fourrés, et attends qu'il parte. Puis, je dévale tant bien que mal la pente, et m'empare du bonhomme. Il était mort, c'était certain, ses reins et sa nuque étaient brisés, et il était froid, sans doute avait-il raté le virage la nuit précédente, et s'était-il rompu l'échine en tombant.

– Le cas s'est déjà produit dans le passé, je crois. Continue.

– Bien, donc, me voici à fond de combe, à côté d'un cadavre. Aussitôt, je l'enveloppe dans son manteau, et le traîne à l'abri sous un bois touffu. Et là, dissimulé dans l'ombre propice, à l'aide de mon couteau, je dépèce le malheureux et le vide.

– Horreur ! S'exclama alors le prêtre. Mais pourquoi un tel blasphème ?

– Mon idée était de l'alléger autant que possible, car je doutais de pouvoir le transporter tout entier jusqu'au lieu où je voulais l'amener. Donc, après l'avoir dépouillé de sa peau, sa graisse, ses viscères et ses effets personnels, que j'ai enterrés non loin en un lieu que je vous indiquerai, j'ai enveloppé sa pauvre carcasse dans son manteau, et entame ma descente jusqu'à la Lande de la Sorcière.

– Et là, tu l'as crucifié.

– Exactement. J'ai attendu la tombée de la nuit, tapi dans le Manoir qui est non loin, puis j'ai effectivement procédé à cette macabre mise en scène. Puis, j'ai patiemment attendu qu'on vienne le découvrir, dissimulé dans le bosquet. J'avais acheté, lors de mon dernier passage à la ville, un parchemin d'illusion. Il m'avait coûté bien cher, mais s'est révélé fort utile pour simuler la présence d'un revenant.

– Mais dans quel but ?

– Eh bien voilà. Il y a deux ans, poussé par le désir de mieux connaître les forces maléfiques qui sont les ennemies d'un prêtre de Miaris, je me suis rendu, seul et en secret, dans le Manoir. Là, je brisais par mégarde un sceau, et libérais un ancien esprit tourmenté. Celui-ci, rendu fou par des années de solitude, se

mit à hanter la demeure. Je vis que son pouvoir était grand à l'intérieur de son domaine, où il pouvait fouiller dans l'âme des intrus pour les confronter à leurs terreurs les plus abjectes, et je décidais d'en tirer parti. Afin d'éloigner les gens de la Demeure et des bois environnants, je répandis la nouvelle qu'ils étaient hantés.

– C'était le cas.

– Certes. Toutefois, je m'aperçus bien vite que le pouvoir et la virulence du fantôme décroissaient très vite à mesure qu'on s'éloignait de son foyer, et pour tout dire, n'allait pas plus loin que les limites de son jardin. Or, les passants continuaient de croiser devant la propriété, mais personne n'y entraît jamais, l'efficacité de la méthode pour éloigner les intrus était donc quasi-nulle. Voici pourquoi j'ai décidé, dans un moment de folie sans doute, de me livrer à cette mascarade sordide.

– Il y a toutefois un point que je ne m'explique pas, s'étonna alors Morgoth. Pourquoi tous ces efforts ? A quoi vous sert-il d'éloigner à tout prix les gens du Manoir ? Quels pactes noirs y tramez-vous, dans le secret de cette maison maudite ?

– Eh bien, c'est un peu embarrassant... Comment dire...

– C'est le meilleur coin à champignons de la région ! Il voulait se le garder pardi !

Ainsi parla alors Ben Laden, sorti pour l'occasion de sa ba-fouillante sénilité. Et Acta baissa la tête, honteux et consterné de sa propre médiocrité.

XXI Histoire du Conté

Et il y eut une nuit, et il y eut un matin.

– Un coin à champignons ! Est-ce que tu te rends compte qu'ils m'ont dérangé, moi, l'archimage Morgoth dit "le Victorieux", Général en Chef des armées de Gunt, pour une histoire de coin à champignons ? Moi qui commande à des légions, moi dont le nom sème la... Ah, rien que d'y penser, ça me...

– Que veux-tu, on ne peut pas sauver le monde à tous les

coups.

– Non mais je demandais pas le Seigneur des Anneaux, une petite aventure sympa m'aurait suffi, quelques fées, quelques monstres, mais là, là... On n'atteint même pas le niveau d'un épisode de Scoobidoo !

– On est sensés être en vacances, cesse donc de te tourmenter pour cette histoire ridicule. Dis-moi plutôt, je me pose une question depuis qu'on est arrivés au village. Le bourgmestre là...

– Ben Laden, oui. Je pense qu'il occupait déjà ces fonction quand je suis né, mais je doute qu'il passe cet hiver.

– C'est vraiment son nom, Ben Laden ?

– Oui, que je sache.

– C'est quoi son prénom ?

– Il s'appelle Ben, évidemment.

– Aaaah ! C'est son prénom...

– C'est un diminutif.

– Bien sûr.

– C'est pour Benito.

– Mais pourquoi j'ai demandé ? Et puisque tout à l'heure, je vais devenir madame l'Empaleur, j'aimerais aussi savoir d'où viennent les patronymes un peu... étranges, que portent les gens de la région. Je suppose qu'il y a une histoire.

– Eh bien c'est... Jadis... Or donc... Il advint... j'en sais rien, en fait. J'ai tellement l'habitude que je ne me suis jamais posé la question. Tu devrais demander à mon père, il aime bien raconter de vieilles histoires. Toutefois, il est probable qu'il te sortira une invraisemblable fadaise de son invention, comme il en a l'habitude. A défaut d'être instructif, c'est distrayant.

– Certes, j'ai hâte d'entendre ça. Tout comme j'ai hâte de savoir quel raisonnement tortueux autant que brillant t'a fait comprendre, à partir d'une simple pince en fer, que ce type que tu connaissais à peine était le coupable !

– Oh, c'est un raisonnement subtil. Très subtil. Toutefois, avant de te l'exposer, je préférerai que nous fussions mariés.

– C'est cochon ?

– Non.

Et alors, ils se marièrent. Ce fut charmant et champêtre, et malgré le temps menaçant, ce fut fort réussi. Tout le village vint admirer la mariée dans sa robe blanche (bien qu'elle en fut à sa quarante-deuxième noce en tant qu'épousée) et le marié en costume traditionnel du Vantonnois (détail que par la suite, on évita de rappeler à Morgoth, même sur le ton de la plaisanterie). Le banquet dura toute l'après-midi, et Xyixiant'h enchantait jusqu'aux plus tristes sires de ses chants, danses et rires. Tout le village en tomba très amoureux, et comprit quel homme fortuné était Morgoth.

Puis, elle finit par se pencher vers son beau-père, déjà passablement aviné, pour lui poser la question. Ainsi lui fut-il répondu :

– Oh, c'est une vieille histoire dont peu de gens se souviennent encore. Il faut dire que ce n'est pas une histoire très glorieuse.

– Je vous écoute, j'adore les vieilles histoires.

– Eh bien voilà, c'était il y a très longtemps, pour être plus précis, il y a trois cent ans environ. Adonc, il y avait la guerre dans les territoires du nord. C'était une longue guerre, terrible et confuse.

– La guerre de succession de Lavonie ?

– Je vois que vous connaissez l'époque. Donc, un jour, une bande de mercenaires nordiques en maraude vint à errer dans la région. Des hommes sans foi ni loi, des brutes épaisses, pour tout dire. Ils vinrent la nuit, les villageois n'eurent même pas le temps de sonner l'alarme. La plupart des hommes furent massacrés dans leurs lits, et les femmes livrées aux sévices de ces guerriers sauvages.

– Quelle horreur !

– Ceci n'a rien d'extraordinaire, hélas. Ils s'installèrent, s'empiiffrèrent autant qu'ils purent et se réchauffèrent aux foyers mêmes de ceux qu'ils avaient assassinés, pillant le peu de richesses que possédaient les villageois. Ils comptaient rester quelques

jours et reprendre leur randonnée sanglante, toutefois, l'hiver arriva plus rapidement qu'ils ne l'avaient prévu. En l'espace d'une nuit, la neige recouvrit tout, et comme cela arrive certains hivers, Noirparlay fut coupé du monde. Et cet hiver fut particulièrement rude et long. Lorsque la glace et la neige fondirent enfin, nos mercenaires voulurent se remettre en quête de batailles lucratives. Mais ils apprirent incidemment que durant leur absence, la guerre s'était achevée, qui plus est par la défaite totale de leur employeur. Ils étaient donc sans ressource ni alliés, séparés de leur pays par des semaines de marche en contrée hostile...

– Les risques du métier.

– Tout à fait. En outre, certains de ces mercenaires commençaient à n'être plus tout jeunes et l'aventure avait perdu de son attrait à leurs yeux, et puis la nature avait fait son oeuvre, pas mal de ventres s'arrondissaient parmi les femmes, auxquelles du reste ils commençaient à s'attacher. Bref, quelques uns ont choisi de repartir braver le danger, et de ceux-là on n'a plus aucune trace, mais la plupart se sont installés à demeure, ils ont appris à cultiver la terre...

– Et donc, conclut Morgoth, nous descendrions de ces barbares ? J'ai peine à le croire.

– Tout le monde descend de barbares, seule change l'ancienneté de cette barbarie originelle.

– Mais quel rapport avec les noms de famille ?

– C'est tout simplement parce que ces nordiques avaient des noms imprononçables, et qu'en outre, ils ne parlaient pas un traître mot de vantonnois. Donc, leurs femmes, qui n'avaient pour eux qu'un amour très modéré, les ont affublés de surnoms peu flatteurs, qui leur sont restés et se sont, par la suite, transmis à leurs descendances en guise de patronymes. Voilà toute l'histoire.

Puis, la nuit tombant, on passa du repas de midi à celui du soir sans même avoir à quitter la table. On apporta les lourdes pièces de gibier, les tonnelets, on fit un grand feu au milieu des tables et on dansa tout autour au son des filuches, des sistres

et des brimboulettes. Comme dans toute noce bien réglée, il arriva un moment où les principaux intéressés se levèrent, saluèrent l'assistance, puis se retirèrent, soulevant un concert de plaisanteries graveleuse. Ainsi montèrent-ils à leur chambre, assez hilares, et se retrouvèrent-ils seuls, accompagnés seulement de la clameur de la foule qui filtrait péniblement au travers des lourds volets de bois.

– Ah, nous y sommes enfin, à ce moment tant attendu. Vasy, ne me fais plus languir.

– Il me semble me souvenir que nous avons pris un peu d'avance en ces matières, ces dernières années.

– Je ne te parle pas de ça, nigaud. Allez, raconte moi comment tu as deviné pour Acta !

– Es-tu sûre de vouloir l'entendre ?

– Sûre. Nous voici mariés, et des époux doivent tout se dire.

– Vraiment ?

– Vraim... euh...

– Alors peut-être vas-tu ENFIN me dire ton âge, qu'on en finisse.

– Trente-cinq, voilà, ça te va ? Bon, raconte un peu ton histoire.

– Trente-cinq quoi, au juste ?

– Murmble...

– Xy, tu es un peu agaçante.

– Mille. J'ai trente-cinq mille ans, tu es content ? Eh oui, je suis une vieille chose.

– Trente-cinq mille ans ?

– A quelques siècles près, j'ai un peu perdu le compte à une époque.

– Trente-cinq mille ans ?

– Tu veux voir ma carte d'identité ?

– Mais... ça n'existe pas, trente-cinq mille ans. Personne n'a trente-cinq mille ans. C'est impossible.

– Il y a moi.

– Mais tu déraisonnes, enfin, ça voudrait dire que tu aurais vécu durant le temps de l'Empire d'Or, et même le Cycle de

Sang, que tu aurais connu Skelos...

– Connu, connu... On ne fréquentait pas vraiment les mêmes cercles à l'époque.

– ...

– Je l'ai bien croisé deux ou trois fois chez des amis, mais... Oui ? Arrête donc de faire cette tête, tu savais quand même qui tu épousais. Je suis un dragon, pour ma race, c'est un âge tout à fait... tout à fait... canonique, d'accord, mais...

– Je t'aurais donné quatre ou cinq mille, pas plus.

– Merci, vil flatteur. Bon, ton histoire.

– ... euh, oui. Bien, bien. Mon histoire, alors. Mais je te préviens, ça risque de te choquer un peu.

– Vas-y, parle librement.

– Eh bien voilà, cette pince, j'ai essayé de la manoeuvrer.

– C'est dur, hein ?

– Très. Manifestement, un homme ordinaire ne pourrait en aucun cas la manipuler efficacement. En fait, seul un individu particulièrement robuste le peut, si tu me suis.

– J'avais compris.

– Donc, c'est une pince de fort.

– Oui, oui, et alors ?

– Eh bien, ça coule de source ! Si c'est une pince de fort, il est logique de déduire à partir de là qu'Acta ruse, aborde Gueule d'Oracle, voit si l'allée Jean de Kellon va Voie Contrée.

– ...

– Hein ? C'est logique non ? Eh, tu fais quoi avec cette arbalète ?

– Cours en zig-zag en poussant des petits cris.

XXII Epilogue

Et il y eut une nuit, sur laquelle nous ne nous étendrons pas, et il y eut un matin. Et il y eut un midi, au cours duquel on sauta le repas, car la veille, on s'en était mis plein la lampe.

Et puis, Morgoth laissa sa moitié vaquer à ses petites affaires avec les filles du village, et partit en compagnie de Néron sur la Voie Contrée, évita la propriété de l'acariâtre voisin, et parvint quelques minutes plus tard jusqu'au Manoir. Le gnome les regardait d'un air peu amène, les saluant d'un geste obscène. Il entra dans le jardin, observa la bâtisse. Il expliqua en termes simples les forces mystiques à l'oeuvre dans cette malédiction, de façon à ce que son jeune frère soit moins impressionné. Puis, ils repartirent en sens inverse sans même entrer, car aucun des deux n'en avait envie. Morgoth referma la barrière de fer grinçante, et accrocha un petit panneau de bois de sa confection, indiquant "Danger, spectres".

– Tiens, te voilà réduit à chasser les fantômes ? Comme Vertu serait triste de te voir arrivé là... ǝ Morgoth se retourna, Condeeza Gowan était à cinq pas, au milieu du chemin, en armure et manteau de fourrure.

– Eh oui, que veux-tu, on ne peut pas passer sa vie à lutter contre le mal, il faut un jour se trouver un métier honnête.

– Tu n'as pas l'air bien surpris de me voir.

– Non, ça va. Et toi, tes petites affaires ?

– Justement, je voulais en discuter un peu avec toi. Ça ne vous dérange pas si je vous emprunte votre... frère, là... ?

– Mais non madame, je vous en prie.

Morgoth avait ordinairement l'esprit vif, mais après les libations de la veille, il fallut trois secondes pour comprendre que Néron voyait Condeeza, et pour en tirer la conclusion qu'il n'avait pas affaire à une illusion fantomatique tirée des recoins les moins présentables de son esprit. Trois secondes, c'était plus qu'il n'en fallait à l'une des meilleures combattantes du monde pour franchir la courte distance qui les séparait, le mettre hors de combat d'une manchette dans le foie et activer une bague de téléportation.

Et Néron l'Empaleur resta au milieu du chemin, interdit.

Les Masques de la Perfidie

Morgoth XI – Ici sont apportées des réponses à bien des questions. Qui manipule la Compagnie du Gonfanon ? Quelles sont les motivations des partis en présence ? Où est le bien, où est le mal ? Quel sort abominable attend les élastiqueurs de paupiettes ?

I La vengeance du zeugma qui tue

Or donc, capturé par trahison et Condeeza Gowan, sa mortelle ennemie, le malheureux Morgoth se retrouva transporté dans quelque lointain et secret repaire, et jeté enchaîné au fond d'une geôle obscure et humide, parmi la paille moisie et la vermine excrémentielle. Sans nul ami alentour, il avait grand besoin de toutes les ressources de son caractère pour ne pas succomber à la terreur et au désespoir, attentif malgré lui aux hurlements poignants des hommes et des femmes suppliciés dans les recoins lointains de l'abominable forteresse.

C'est en tout cas ainsi que, par la suite, l'histoire fut écrite. Mais nous savons que l'histoire officielle est toujours trompeuse.

Sur le moment, Morgoth dut bien consentir à Condeeza

cette qualité : il n'était pas le prisonnier le plus mal traité du monde. Pour cachot, il se trouvait occuper des appartements vastes et hauts de plafond, entourés de larges baies vitrées donnant un clair regard sur l'impressionnant panorama qui se déroulait en-dessous, des montagnes vertigineuses et blanches de neiges, peut-être celles du Portolan ou du Bouclier des Dieux, encadrant une vallée dont la citadelle de Condeeza occupait presque le fond. Le mobilier de bois précieux renfermait toutes sortes de merveilles d'art et d'artisanat, des porcelaines fines, des livres rares et coûteux, des estampes suggestives d'un goût exquis, de riches toilettes des soies les meilleures, et un fils de drapier sait reconnaître ces choses. En guise de pain sec et d'eau, on lui faisait monter régulièrement un grand choix de fruits frais ou confits, de petits légumes découpés avec minutie, de tourtes grasses, quiches fromagères et tartelettes aux champignons, de potages, de bouillons, de sorbets, de crudités, de viandes de ferme et de gibier servis sur des plateaux d'argent comme on n'en fabriquait pas, pour autant qu'il sache, dans tout l'Occident. Ces mets étaient invariablement accompagnés de vins, bières, cidres et hydromels d'une grande variété, servis avec esprit et à-propos, et le tout en quantités bien supérieures à ce qu'il pouvait ingurgiter.

Voulait-elle l'occire d'hypertension ?

Cela faisait quatre jours qu'il goûtait à la très relative rigueur pénitentiaire de la Reine Noire, qu'il n'avait pas eu l'honneur de revoir depuis sa capture, et il se languissait. Dans les premiers temps, il avait tenté de concevoir toutes sortes de plans d'évasion, mais l'affaire était rude. Il était en haut d'une tour, sous un lourd toit de plomb et de fer. A l'étage en dessous se trouvait le seul accès praticable, une passerelle rejoignant une tour voisine, gardée à chaque extrémité par deux automates de métal. Les serviteurs qui lui portaient ce dont il avait besoin étaient des gobelins, de pauvres créatures bien inoffensives dont il aurait pu se défaire sans problème, mais il doutait de pouvoir se déguiser lui-même en gobelin pour sortir, en raison de sa haute stature. Briser une vitre n'était pas envisageable, le sol était à vingt pas

en dessous, dans une cour intérieure de la forteresse, laquelle grouillait de gardes aux armes et aux physionomies étrangères autant que malcommodes. En outre, fut-il parvenu à quitter la citadelle qu'il n'aurait pas été plus avancé pour autant, vu qu'il ignorait parfaitement où il se trouvait, ni s'il pouvait compter sur quelque secours à mille lieues à la ronde.

Bien sûr, en temps normal, tout ceci n'aurait été pour lui qu'une aimable plaisanterie, et il aurait faussé compagnie à ses geôliers d'une simple conjuration. Seulement voilà, situation problématique pour un sorcier, il se trouvait dépourvu de ses sorts.

Rien. Zéro. Nib et peau d'balle. Il avait eu beau concentrer tous ses pouvoirs en un seul point, il n'avait pas réussi à illuminer quoique ce soit, ni à rien soulever, ni à charmer personne, quedalle. Il se retrouvait désarmé, démuni, dépit, déçu et aussi impuissant que Theofalque l'Eburné devant l'Odalisque de Vyrna.

Deux gobelins entrèrent, tandis qu'il se morfondait dans l'observation du paysage alpestre. Morgoth les considéra d'un oeil morne. L'un d'eux faisait une drôle de tête, pourquoi le regardait-il comme ça ? Notre magicien prit le bristol que lui tendit l'humanoïde verdâtre. Les armes honnies de la Reine Noire en souillaient la partie gauche, tandis qu'une écriture élégante proclamait, en lettres d'un riche violet de crépuscule :

Messire Archimage,

Je suis confuse de vous avoir tant négligé ces derniers jours, de multiples devoirs & servitudes m'ayant hélas tenue éloignée de mon castel. C'est pour me faire pardonner, autant que faire ce peut, que je vous convie ce soir à un dîner où je pourrais en outre vous éclairer sur les motifs de mon invitation.

Votre dévouée : C. G.

Et en plus elle se foutait de sa gueule.

– Oui, que veux-tu ?

Le goblin, visiblement au supplice, montra le bristol d'un doigt tremblant.

– Et alors ? Ah, tu attends peut-être une réponse. Eh bien, je viendrai, quel choix ai-je donc. Va donc dire ça à ta maîtresse.

L'homoncule resta un moment hésitant, puis se dandina vers la sortie avec regret.

II La Troisième Campagne

– Capitaine, Capitaine, nous voici victorieux !

– A la bonne heure, mon jeune Gaspar, vous voyez comme un coeur hardi et vaillant triomphe sans coup férir des sombres visées du Malin. Bien, allez maintenant transmettre mes consignes de fermeté jusqu'au flanc droit, et exhortez-les à pousser plus avant notre avantage. Nous devons à toutes forces progresser jusqu'au sommet de la colline avant que la nuit ne gèle nos positions.

– Comme c'est astucieux ! Ainsi, ils seront contenus entre nos lignes et la rivière, et demain, nous pourrons les réduire à néant !

– Je vois que l'esprit tactique vous vient, Gaspar. Poursuivez dans cette voie.

Puis, sur ces belles paroles, Marken-Willnar Von Drakens-tröhm, un peu las, sortit une flasque de sous son manteau et se jeta une gorgée d'un certain alcool des montagnes. Il avait l'impression de mener ce combat depuis mille ans, et il aspirait au repos, ou au moins au dépaysement.

Ben, il allait pas être déçu.

– Caca... caca...

– Popo.

– Capitaine, c'est abominable, c'est affreux, une bête de l'apocalypse fond sur nos troupes ! Voyez, c'est l'Abomination, et le Démon est à l'oeuvre dans son vol immonde de chiroptère

titanique ! Sa gueule, béante porte de l'enfer, dévore les âmes comme les corps, et ses anneaux se lovent tels des...

– Oui, je vois bien, c'est un dragon.

– Euh... oui, un dragon.

– Retournez donc voir les gens du flanc droit et leur transmettre mes ordres, comme je vous l'ai dit, et ne vous laissez plus distraire par tous les volatiles de passage.

– Mais Capitaine...

– Psht, vous dis-je ! Allez, filez, c'est pour moi.

Et le jeune paladin Fez repartit d'autant plus volontiers que le dragon susnommé venait de se poser derrière son officier dans de grands claquement d'ailes assortis d'épais tourbillons de poussière, et que de près, il semblait encore plus énorme que de loin.

“Bonjour, Mark.”

– Bonjour, Xy. Ça fait un bail hein ?

“En effet. Tu vas bien ? La petite santé tout ça ?”

– Comme tu vois.

“Euh... je vais sans doute poser une question idiote, mais que font ces paladins en armure et gonfanon au milieu de cent cinquante paysans, à battre les champs comme ça.”

– Ah, mais c'est une très importante affaire. Il s'agit ni plus ni moins que de la Troisième Campagne Annuelle d'Extermination des Rats-Taupiers, sous le haut patronage de l'Ordre du Coeur d'Azur. Dont je fais partie.

“Je vois. Les rats-taupiers.”

– Tout à fait.

“Tout à fait.”

– On imagine mal les dégâts que peuvent faire ces petites bêtes.

“Certainement.”

– Surtout aux récoltes.

“Surtout.”

– Voilà voilà.

“Et c'est ce que tu fais depuis trois ans ?”

– Oui. Mais je ne fais pas que ça, bien sûr. Des fois il y a des inaugurations, des processions religieuses. Des escortes de gens importants. Et puis les quartiers à entretenir. La paperasse.

“...”

– Oui, je sais. Mais au moins on a la retraite, et les congés payés, et un super comité d'entreprise.

“Au lieu de dire des sornettes, prends ton épée et monte donc sur mon dos, on a une quête.”

III La gueule du loup

Le couchant empourrait les lointains sommets ourlés de nuages lorsque deux gobelins équipés de lanternes vinrent demander Morgoth. Ils le guidèrent par-delà le pont, jusqu'à l'autre tour, puis ils franchirent deux escaliers avant de passer encore dans une autre tour, puis un corps de bâtiment fortifié, ils firent un bref détour par les courtines, visitèrent en silence d'étroits et humides boyaux, débouchèrent sans transition dans une immense salle de bal qui, de jour, devait être très claire, montèrent un escalier monumental de porphyre et d'argent, firent des tours et des détours dans de larges couloirs, puis finalement, arrivèrent dans une salle à manger point trop grande, décorée de boiseries d'inspiration rustique. Sur une lourde table de bois noir était déjà dressée toute une vaisselle d'argent pour deux personnes. Un guépard, superbe et hiératique, toisa l'arrivant sans crainte, puis se tourna vers sa maîtresse, qui tisonnait le feu crépitant dans l'immense cheminée. Elle se retourna, offrit un grand sourire à son ennemi, puis reposa son tisonnier, se déganta, et fit une courte révérence ayant pour but principal l'exhibition de sa robe de soie rouge bordée de renard, qui mettait merveilleusement en valeur son teint sombre.

– Ah, vous voici donc. J'ai l'impression que cela fait des lustres qu'on ne s'est vus.

– Trois ans et des bricoles, si je compte bien.

– C'est exact, Baentcher, la réception chez les Nerupsh.

– Vous aviez une charmante enfant avec vous, s'il m'en souvient...

– Je l'ai mise en pension, à l'étranger. Loin.

– Ah, l'éducation étrangère, que de qualités ne lui prête-t-on pas.

– Vous prendrez un apéritif ?

– La même chose que vous.

Avec un sourire en coin, elle sortit d'une armoire une jolie bouteille de cristal emplie d'un liquide brun, en versa dans deux verres, laissa son invité en choisir un, prit l'autre, puis but la première. Ils se mirent à table et tout en dînant des mets les plus fins, devisèrent de choses et d'autres.

– Vous avez ici une superbe forteresse. Quand je la compare à ma propre tour, je dois bien confesser ma honte. Tous ces aménagements sont d'une rare élégance, surtout pour un lieu aussi reculé.

– N'est-ce pas ? Je dis toujours que si l'on ne sait vivre avec une certaine distinction, autant ne pas vivre.

– Pour être tout à fait honnête, je ne m'attendais pas à de tels propos venant de vous.

– Diable, et pourquoi donc ? Ah, mais il est vrai que nous ne nous connaissons que fort mal, au fond. Par armées interposées, dirais-je. Et puis... Certains ont dû vous parler de moi. Peut-être pas dans les termes les plus flatteurs.

Morgoth remarqua comme un tremblement dans la main de son adversaire. Dieu, qu'elle devait donc haïr Vertu, jusqu'après la mort !

– D'aucuns m'ont en effet rapporté que vous aviez, n'y voyez aucune offense, une aptitude assez modérée à la compassion.

– Je le confesse. Et je ne doute pas que vous portez au point le plus extrême l'art de la litote en me disant ceci, car je connais les torts qu'on m'attribue et les injures dont on m'agot.

¹Et même plusieurs ! Mais ce qu'elle oubliait de dire, c'est qu'ils étaient tout petits, et assez secs.

– Je me trompe peut-être, mais ça n'a pas l'air de vous chagriner plus que ça.

– Les gens de bien n'ont que faire de l'avis de la plèbe.

– Les gens de bien... Il y a justement une chose qui me tracasse depuis un moment. Vous êtes manifestement une femme élégante et instruite, une mère de famille, et vous êtes prospère, vous avez du bien, plus que la plupart des rois je crois. Alors pour quelle raison cherchez-vous querelle au monde ? Ne seriez-vous pas plus heureuse retirée dans quelque lointaine cité, profitant de vos richesses et des biens qui vous sont chers ? Vous voyant ici, je ne pense pas que vous soyez motivée dans vos ambitions par une vision politique ou par un souci de répandre la joie et la concorde autour de vous, quant à la fortune, vous l'avez déjà.

– Je vois. L'ambition n'est-elle pas pour vous une motivation suffisante ? Je crains que vos estimations de ma fortune ne soient un peu au-dessus des réalités, et je suis liée par des pactes que je ne puis trahir. Mais surtout, vous vous trompez en pensant que je n'ai pas de vision politique. Tout au contraire, je sais parfaitement quel monde je désire laisser derrière moi.

– Vous me surprenez. Et puis-je savoir de quoi il est question ?

Morgoth s'était dit que Condeeza, tout compte fait, ne devait pas différer beaucoup de Vertu dans ses réactions, et cette dernière avait toujours eu le défaut de beaucoup trop parler lorsqu'on l'interrogeait et faisait mine de s'intéresser à ses divagations politico-philosophiques. En fait, plus il étudiait la femme qu'il avait en face de lui, plus il retrouvait avec une morbide fascination les traits de caractère de sa défunte amie. Quoiqu'il en soit, après une brève hésitation (car elle cherchait par où commencer son exposé), Condeeza parla.

– Quel est, selon vous, le témoignage le plus remarquable de la grandeur d'un peuple ? Sont-ce les fines oeuvres d'art que d'habiles maîtres composent dans la méditation durant des années, ou les grossières illustrations qui ornent les lieux de plaisir de la plèbe ? Sont-ce les gracieux vases de porcelaine ou les cruches qui donnent à l'eau qu'elles contiennent le goût de la

terre cuite ? Sont-ce les robes de bal en soie ornées de perles ou bien les rudes chemises de lin des paysans ? Préférez-vous parer votre belle de gemmes fines enchâssées dans l'or minutieusement travaillé, ou bien de cailloux colorés glanés au gré des chemins ?

– Je ne vois pas où vous voulez en venir.

– Le génie d'une civilisation ne s'exprime pas dans la fange, mais au contraire, par le raffinement des biens précieux destinés à ses maîtres. Lorsque vous songez à la destinée des Palantins, c'est sans doute l'image du trône d'ambre et de jade qui vient spontanément à votre esprit, et certainement pas celle du tabouret sur lequel s'asseyait l'ouvrier du hiérarque après sa journée de sot labeur. Pourtant, quelle était la réalité quotidienne des Palantins ? Et surtout, qui donc se soucie encore, de nos jours, du sort de tous ces esclaves qui ont sué et ahané des siècles durant à tirer des cailloux ?

– Un point de vue qui peut se défendre.

– Bien. Dans ce cas, quels moyens a-t-on d'améliorer le niveau d'une civilisation ? Il faut, pour y parvenir, augmenter le nombre et la qualité de ces biens précieux, de ces réalisations prestigieuses.

– Admettons.

– Or, qui finance tout ceci ? Ce ne sont pas les gens du peuple, bien sûr, car ils en ont rarement les moyens, et même s'il advient qu'ils les aient, ils sont invariablement dotés d'un goût vulgaire qui leur fait préférer l'achat de deux biens de qualité moyenne à un seul de qualité supérieure. C'est ainsi, la canaille, même prospère, se complait en tout dans la médiocrité et fuit l'élévation spirituelle comme le lombric fuit le soleil. Ne l'avez-vous pas noté au cours de vos légendaires tribulations ? Quoiqu'il en soit, vous conviendrez tout naturellement qu'une société fondée sur l'égalité des hommes ne produirait rien de tout ce qui fait leur fierté.

– Euh...

– Ceci étant entendu, il est aisé de comprendre que pour qu'un état s'élève, il faut impérativement que se forme une classe

de nantis. Ceux-ci, par un moyen ou par un autre, s'accapareront les richesses produites par les gueux, et en profiteront pour vivre dans l'opulence, produisant palais somptueux, temples imposants et autres édifices sans autre utilité pratique que de montrer aux autres nantis combien on est fortuné. Car voici quel est le moteur profond des civilisations : l'envie. Et plus les nantis pressurent les manants, mieux ça vaut ! Dans l'absolu, la civilisation idéale serait constituée de milliers de malheureux à qui il resterait à peine de quoi subsister, et qui, dans un élan sublime, consacraient leur existence misérable à assurer le confort d'un seul nanti, qui s'accaparerait toutes les richesses. C'est bien sûr un idéal politique, qui est impossible à appliquer en soi en raison de contraintes techniques diverses, mais que cela ne nous empêche pas de rêver.

– Pour ma part, j'avais plutôt tendance à considérer qu'une civilisation idéale serait fondée sur le partage, l'équité...

– Foutaise que tout cela. Une telle civilisation ne pourrait survivre et ce pour deux raisons : d'une part elle serait désarmée contre les nations voisines, et d'autre part, la nature même de l'être humain la condamne. J'ai beaucoup étudié la politique et l'histoire. A de nombreuses reprises, de telles communautés pastorales ont vu le jour, et c'est vrai que de prime abord, une telle entreprise peut paraître exaltante, cette entraide, cette égalitarisme, ces relations sans fard, ce sens du bien commun... Cela dit, et quelle que fut la manière dont ça commence et les idéaux qui sous-tendent ces expériences, elles se terminent toujours de la même manière après quelques générations seulement : une poignée de gros propriétaires qui se marient entre eux et exploitent le travail d'une nuée de métayers et d'ouvriers agricoles payés une misère. J'en suis venue à la conclusion que c'était l'état naturel vers lequel tendait spontanément la société humaine.

– Ces mots résonnent familièrement à mes oreilles, j'avais jadis parmi mes amis une personne qui avait les mêmes vues que vous sur la question.

– Sans doute un esprit supérieur. Mais le plus amusant dans

l'observation de ces sociétés, c'est que dès le début, il est possible de deviner quelles vont être les familles gagnantes et les familles perdantes. Les grandes gueules, les moralisateurs, les manipulateurs et les sounois, voici ceux qui vont s'accaparer le bien, et les autres seront invités à s'user le dos toute leur vie dans les champs des premiers. Et quel que soit l'idéal à l'origine de la communauté, l'ingéniosité sans fin de l'être humain trouvera toujours un moyen de le détourner pour justifier la spoliation des faibles au profit des possédants. Au final, tout le monde trouvera ça parfaitement normal et pensera sincèrement qu'il en a toujours été ainsi, et que c'est la meilleure façon de mener le monde.

IV Les naufragés de l'Île du Désespoir

- Voulé un tiponch ?
- Mais, bien volontiers, gentille madame.
- Moi pareil ma petite caille. Ah, est-ce qu'on n'est pas bien, ici, peinar, à la fraîche, décontra...
- Certes, certes, et ces fauteuils sont d'un remarquable confort, malgré l'économie de matériaux.
- Ah, je pourrais rester là des siècles à regarder la mer et me gratter les...
- Voilà vot'tiponch, monsieur Ghibli. Et voilà vot'tiponch, monsieur Sawlander. J'ai mis un petit pawasol comme aimé vous.
- Merci, Marie-Joséphine, vous êtes bien aimable.
- Eh, Bob, je crois que tu lui fais de l'effet.
- Que veux-tu, les inclinations amoureuses sont parfois cruelles.
- Comme tu dis vieux, comme tu dis.

Ils restèrent un moment à observer les crabes évacuant la plage avant la marée, puis le vol erratique des mouettes, puis les villageoises indigènes préparant leur tambouille épiciée dans

de grandes marmites, puis le ressac se brisant sur le récif, au large, puis les crabes revenant pour la marée descendante.

– On se fait nous chié, tout de même.

– Au point d'aller aider les autres à construire le radeau ?

– Ah non, quand même pas.

– De toutes les façons, leur radeau, ils peuvent le construire autant qu'ils veulent, mais surtout qu'ils ne me demandent pas de monter dessus. N'est-ce pas, monsieur Jococo ?

– Jococo aime pas l'eau !

– Je n'eus pas mieux exposé mes préventions. Je me demande bien pourquoi ce coin s'appelle "l'Île du Désespoir".

– Sans doute l'état d'esprit de ceux qui la quittent.

Les crabes parcoururent encore pas mal de mètres sur la plage de sable blanc. Puis dans le couchant, un grand oiseau apparut. Puis il grossit. Puis il grossit tant qu'il devint bientôt évident que ce n'était pas un oiseau. Crabe, mouettes, villageoises à tambouille et autres naufragés suivirent avec diligence l'instinct naturel qui invite toute créature vivante à fuir le voisinage des dragons.

– C'est bien Xy j'espère ?

– Je crois, de toute façon c'est trop tard pour s'enfuir. C'est sûrement elle, je crois reconnaître Mark sur son dos. Ou bien c'est un autre qui porte son armure et son gonfanon.

"Salut les garçons", émit le dragon.

– Salut la belle. Eh dis donc, t'as encore grossi.

"Deux ou trois tonnes, tout au plus. Ça va, vous êtes bien installés ? Vous faites quoi au juste, là ?"

– On se fait dowé nous la couenne, comme tu vois. Et on boit du tiponch.

"Vous avez quelque chose contre une petite quête ?"

– Toute petite alors. Juste une quéquête.

"Super. Ramassez vos affaires alors, ça urge."

V Un modeste secours

Morgoth ne tira rien de plus de la dame en rouge, et après un échange de politesses parfaitement hypocrite, ils se séparèrent. Notre héros, toujours escorté par des gobelins, retourna à sa prison par un autre chemin, et s'étendit sur le lit moelleux, perplexe. Il avait espéré que cette entrevue l'éclairerait sur les intentions de Condeeza à son égard, mais il en était toujours réduit aux mêmes conjectures.

– Tu es encore là toi ? Que veux-tu ?

Le gobelin, qui s'était attardé, fit mine d'être surpris, et d'un geste maladroit – et autant que Morgoth put en juger, c'était une maladresse volontaire – fit tomber à terre le bristol qu'il avait, lui ou son congénère, apporté tantôt. Avec empressement, il le ramassa dans ses deux mains, puis le reposa sur la table de chevet, non loin de la lampe à huile allumée, tout en dévisageant Morgoth avec une intensité des plus déplacées. Puis, il fit une petite révérence, et s'éclipsa.

Drôle de coco, ce gob.

Notre héros s'alanguit donc, et se prépara à une bonne nuit de sommeil.

Puis il mit le doigt sur le petit truc irritant qui le chagrinait.

Il connaissait ce gobelin !

Qu'avait-il voulu dire ? C'était le bristol qui était important, c'est là-dessus qu'il avait insisté deux fois.

Un message secret ?

Le mage raviva la flamme de la lampe et, avec soin, examina les deux faces du carton. Rien dans l'écriture ou dans le monogramme n'était de nature à inspirer la suspicion. Les armoiries peut-être ? Il n'était pas très versé en héraldique, mais reconnaissait néanmoins les armes de la Reine Noire. Il retourna le carton, dont l'avvers était décoré d'un élégant liseré imprimé, malheureusement souillé de taches de suie laissées par les mains malpropres...

Parbleu, c'était ça ! Les minuscules charbons de bois incrustés dans le papier devaient former un message secret. Mais de

quelle sorte ? L'esprit vif de notre héros fut prompt à le comprendre. Il retourna derechef le carton et le plaça devant la flamme de la lampe, de telle sorte que les charbons apparaissent en transparence. Et ainsi, chacun se trouvait placé exactement derrière une des lettres manuscrites ! Ah, quel ingénieux goblin (d'autant plus ingénieux qu'à sa connaissance, il devait être le seul de sa race à savoir lire). Le message se lisait maintenant ainsi :

Messire Archimage,

Je suis confuse de vous avoir tant négligé ces derniers jours, de multiples devoirs & servitudes m'ayant hélas tenue éloignée de mon castel. C'est pour me faire pardonner, au tant que faire ce peu, que je vous convie ce soir à un dîner où je pourrais en outr vous éclairer sur les motifs de mon invitation.

Votre dévouée : C. G.

Ce qui donnait :

“ECOUTER TUYAU DE POELE NN”

Sans doute était-il écouté, peut-être même observé. Morgoth tâcha de se détendre de la manière la plus innocente, et fit mine de se diriger vers le poêle en fonte, au fond de la pièce, afin de s'y réchauffer. Il y avait pourtant belle lurette que l'appareil était tiédasse, mais il simula de manière convaincante l'effet d'une bienfaisante chaleur, en s'accroupissant devant la petite grille ouverte.

- Nobnob ? Demanda-t-il à la limite de l'audible.
- Maître Morgoth ! Dagobaï dagobaï !
- Que fais-tu là ?
- Hélas, longue histoire. Pas le temps, pas le temps.
- Dis-moi, peux-tu m'aider ?
- Nobnob ne peut rien, il est petit et il a peur.

– Sais-tu où nous sommes ?

– La Citadelle de Glace, ainsi on l'appelle. Mais je ne sais dans quel pays nous sommes. Nobnob a longtemps volé avec d'autres gobelins capturés. Je ne connais pas le pays.

– Oui, tu es au même point que moi.

– Maître Morgoth peut-il faire évader Nobnob ? Il est un grand sorcier !

– Hélas, un charme me prive de mes pouvoirs.

– Oui, Nobnob le sait, toute magie a disparu de la Citadelle. Toute magie est morte depuis que la Reine Noire a conjuré le démon voleur de magie.

– Un démon voleur de magie... Oui, je comprends maintenant, elle doit entretenir un Calodux dans les tréfonds de son antre. Cette espèce se nourrit en effet de fluide magique... mais indistinctement. Cela signifie que la Reine Noire elle-même est aujourd'hui dépourvue de magie.

– Ah oui ?

– Ce qui ne nous avance pas. Même sans sorcellerie, elle est une combattante redoutable, alors que moi...

Or, Morgoth avait ces dernières années beaucoup pratiqué Condeeza en tant qu'ennemie, et avait appris à ses dépens qu'elle était d'une prudence malade, et qu'elle se ménageait toujours une porte de sortie. Comment croire qu'elle se serait privée elle-même d'une partie de sa puissance sans prévoir un moyen de la recouvrer rapidement ?

– Il y a peut-être un moyen de quitter ce lieu, Nobnob. Lorsqu'elle a prononcé son sortilège, elle a sans doute émis une clause de réserve. Il s'agit d'un mot de passe, d'un objet à briser, d'une clé ou d'une action quelconque à accomplir, qui abjurerait immédiatement le démon. Pourrais-tu te renseigner à ce sujet ?

– Nobnob peut faire mieux, répondit le gnome avec une grande fierté dans la voix. Car Nobnob était présent lorsque la Reine Noire a prononcé son sortilège, dans la Tour d'Invocation. Nul ne se méfie des petits gobelins, et Nobnob sait passer pour un imbécile lorsque c'est nécessaire.

– C'est merveilleux !

– Mais cela n'aidera sûrement pas le maître, car c'était vague. Elle a dit au démon "Louerai-je trois fois qui je maudis, tu te retrouverais libre aussitôt".

– Louerais-je trois fois qui je maudis... Merci, ami goblin, ça me suffit.

Et Morgoth, lissa sa barbe avec un sourire mauvais. Puis il se dirigea vers son lit, mangea le bristol avec application, et trouva facilement le sommeil.

VI La Nécropole des Agonies

– C'était une riche idée, s'exclama Monastorio en rechargeant son arbalète.

– Je ne pouvais pas savoir que cette porte ferait tant de bruit en tombant, ni qu'il y aurait tant de morts-vivants.

– Il est commun, c'est attesté

Que dans les trous des nécropoles

Nichent lichs et décharnés,

Goules et semblables bestioles

C'en est même l'étymologie

Nécropolis, cité des morts

Nul besoin de grande magie

On le pressentait sans effort.

– Bon, ça va, arrêtez votre cirque, je vais défoncer la troisième porte.

Et tout en continuant à tirer des flèches enflammées sur la sinistre colonne de cadavres ambulants qui prenait l'escalier d'assaut en dessous d'eux, et en se protégeant à son tour de leur traits grâce à son grand pavois, Piété Legris sortit du fourreau Ryunotamago, l'épée maudite de sa soeur défunte, et entreprit de découper le vantail de bois noir. Bientôt, celui-ci rejoignit son prédécesseur dans la poussière, ils purent déboucher en plein jour. Plein jour, c'était une vue de l'esprit, car la Nécropole des Agonies était, comme souvent, recouverte d'un épais couvercle de nuages gris tourbillonnants au-dessus des sommets

coniques et déchiquetés dont abondait la topographie de la région. Partout autour d'eux, ce n'était que tristes ruines et tours aux géométries étranges, conçues pour le repos des morts plus que pour l'usage des vivants. Et c'était au sommet de l'une de ces tours qu'ils venaient de déboucher, dominant le vaste chaudron, l'immense cité aux rues de cendre dans lesquelles se déversaient maintenant des légions innombrables de morts-vivants. Ils étaient des milliers, levés par le juste courroux du fidèle dont le sanctuaire avait été violé. Pourtant, Piété semblait pris d'une exaltation morbide, car l'objet de sa quête n'était qu'à quelques pas. Au sommet de cet autel brillait la pierre qu'il convoitait. Comme un fou furieux, il bondit sur l'autel, deux squelettes géants en armure s'ébranlèrent et le menacèrent de leurs épées immenses, mais la furie du guerrier vengeur fut plus puissante, et en quelques coups de sabre, il eut dégagé la place. Ses compagnons, déjà, refluaient vers l'esplanade sous la poussée de la horde défunte.

– Et maintenant qu'il a sa pierre, il fait quoi ?

– Eh bien on...

Piété considéra la multitude des morts-vivants que dégueulait la porte, et la multitude encore plus grande qui se massait aux pieds de la tour.

Puis, sans qu'ils aient eu le temps d'en apercevoir l'approche, leur champ visuel fut envahi par une gigantesque masse d'écailles dont l'éclat n'était pas même terni par la médiocrité de l'éclairage. L'immense dragon se lova autour du toit de la tour, écrasant sous ses anneaux des dizaines de corps desséchés et bloquant l'avancée des autres.

– Puis-je vous suggérer de monter ?

– Si tu insistes absolument

On va dire qu'on va faire comme ça

Non que la peur nous y poussât

Mais on n'a pas de meilleur plan.

Et sur ces paroles, les trois aventuriers rejoignirent promptement leurs compagnons installés dans les aiguilles du reptile, lequel décolla sans demander son reste et mit le cap vers la

Citadelle des Ombres de Gorgoroth.

VII La philosophie de la Reine Noire

Le lendemain, il retrouva Condeeza pour le déjeuner. A la lumière du jour, il pouvait mieux détailler son visage encore agréable, et nota l'apparition de quelques cheveux blancs serpentant parmi le jais de sa coiffure. Elle avait revêtu pour l'occasion une tenue que les négociants disent de chasse, bien qu'elle ne fut guère commode pour courir les bois. Si cette toilette était porteuse d'un message, c'était sans doute que son occupante jouissait encore pleinement de ses facultés physiques, car il était fort ajusté et mettait en valeur sa musculature. Entre la poire et le fromage eut lieu l'échange suivant :

– Vraiment, cette forteresse est admirable. On dirait que pour un lieu donné, on pourrait toujours trouver mille chemins différents qui y mènent.

– Remarquable en effet. Dormîtes-vous bien ?

– Comme un bébé. En fait, j'ai passé un bon moment à méditer votre philosophie des hommes et des états, et j'avoue que je suis étonné de trouver une telle recherche. Moi qui vous croyais nihiliste et animée par le seul esprit de revanche, je découvre soudain que les racines de notre différends sont plus profondes et plus riches. Et soudain, j'eus l'espoir que parmi ces racines, nous puissions trouver en creusant suffisamment le germe enfoui d'une nouvelle compréhension.

– Ah, mais monsieur, c'est précisément dans l'espoir de trouver un tel moyen terme que je vous ai convié ici !

– A la bonne heure ! Allons, j'en frétille d'impatience, exposez-moi céans la suite de votre philosophie, car je ne doute pas que suite il y a.

Frémissante d'aise, la Reine Noire, qui n'attendait que ça, entama son discours.

– Sachez qu'il y a dans toute société qui se respecte deux classes, qui sont d'une part les nantis, et d'autre part les gueux.

Le degré de civilisation d'un état se mesure au fait que les nantis sont rares et riches, et les gueux, nombreux et pauvres.

– C'est ce que vous m'avez exposé hier soir, oui.

– Là où les choses se compliquent, c'est que les gueux sont nombreux, et ne partagent pas nécessairement nos visions idéalistes de la politique, il est donc malaisé de les tenir en laisse. Voici pourquoi il est nécessaire de créer une troisième classe, que nous appellerons "vilains". Les vilains sont le licol par lequel les nantis dirigent les gueux. Ils forment une caste qui, sans se confondre avec la nôtre, n'en est pas moins autorisée à jouir d'une partie des richesses que produisent les laborieux. Oh, une partie bien maigre, évidemment, mais une partie assez substantielle pour que ces gens aient intérêt à nous obéir, à défendre notre ordre et à tenir en respect la canaille. Ces vilains, ce sont les professeurs de nos enfants, nos administrateurs, nos ingénieurs, nos artistes et artisans les plus prestigieux, quelques commerçants, et le plus important, l'armée et les collecteurs d'impôt. Est-elle dévolue au maître, la besogne de fouetter l'esclave ? Il y a des contremaîtres pour cela.

– Je comprends.

– Parfait. Ah, qu'il est agréable de discuter avec des gens de qualité, capables de saisir des concepts élevés sans qu'on soit obligé de rabâcher cent fois les choses les plus évidentes. Si vous saviez, mon ami, la troupe d'in vraisemblables crétins qui m'entoure, vous en seriez tout... Enfin bon bref, pour en revenir à nos affaires, cette caste des vilains a pour avantage de nous éviter la fréquentation de la plèbe infâme, en contrepartie d'une gratification somme toute modique, de quelques flatteries qui ne coûtent rien, et de généralités philosophiques sur la religion, la morale, la loi, l'honneur, l'intérêt national et toutes ces sornettes qu'ils gobent avec une touchante obligeance.

– L'un de mes maîtres d'armes m'avait soutenu, du temps de ma jeunesse, que l'honneur n'était qu'un vain mot, une faribole inventée par les seigneurs pour impressionner les serfs, et que rien de tout ceci n'avait d'utilité pratique. Souscrivez-vous à ce

²C'était en tout cas ce qu'en pensait Lecanuet...

point de vue ?

– Si votre maître d'armes est aussi bon bretteur que philosophe, c'est sans doute une des plus fines lames du Septentrion.

– C'était le cas, en effet. Toutefois, une chose m'échappe. Ne craignez-vous pas qu'à force de maltraiter les gueux, ils se révoltent ?

– Vous plaisantez, je suppose. De telles choses n'arrivent jamais.

– J'ai en tête quelques exemples historiques de révolutions, au cours desquelles le peuple a renversé ses princes, et généralement, les a cruellement traités. La décapitation est assez prisée en ces circonstances, à ce que j'en sais, pour d'évidentes raisons symboliques.

– Ah, mais c'est qu'il s'agit de tout autre chose. Les gueux sont à considérer comme une masse amorphe que l'on peut exploiter à loisir. Les ânes pressés de braire avec le troupeau vous soutiendront souvent qu'un homme est dangereux lorsqu'il n'a rien à perdre. Rien n'est plus faux ! Il suffit de se promener parmi les miséreux pour se rendre compte à quel point d'abattement ils sont réduits, et comme au contraire, l'idée de lutte les abandonne à mesure qu'ils s'appauvrissent. Croyez-moi, ces coquins-là, on peut les pressurer et les pressurer encore, on peut les mener au bord de l'indigence, leur prendre leur toit, leur pain, leurs enfants, leur liberté, on peut même les mener à l'extinction totale par la famine et la maladie, il s'en trouvera peut-être un sur mille pour se révolter un peu. Et encore, celui-là n'est-il guère dangereux, car sans éducation, on ne peut guère mener une révolution.

– Et pourtant...

– Je vais vous raconter comment les choses se passent, car je l'ai beaucoup étudié. L'avidité étant un penchant naturel chez l'homme, et comme il ne se trouve rien ni personne qui puisse l'arrêter, il advient souvent parmi les civilisations les plus hautes et les plus prestigieuses que la caste dirigeante, poussée par une faim toujours plus grande de richesse, fasse l'imprudence de spolier la caste des vilains. Il est important pour un prince

de bien saisir la psychologie de ces gens, et de comprendre que le principal ressort de leur caste, c'est la peur qu'ils ont tous de perdre leurs privilèges. Conserver ces petites prérogatives qui les séparent des gueux est bien souvent la seule chose qui leur tienne lieu d'ambition, et pour y parvenir, ils sont prêts à toutes les bassesses, à toutes les trahisons, et c'est fort bien car c'est précisément ainsi qu'on les mène.

– Voilà qui me semble sensé. Par exemple, j'ai cru noter que ce n'était pas parmi les bourgeois qu'on trouvait les plus généreux donateurs aux oeuvres de charité, mais au contraire parmi les plus riches ou parmi les plus pauvres.

– Parfaitement observé ! Avez-vous jamais vu un de ces bourgeois donner à un pauvre en plus de ce qu'imposent les convenances sociales ? Et ils ont si peur de la ruine, ces sots, que loin d'employer utilement leur or à leurs plaisirs, voici qu'ils l'accablent et l'entassent, comme s'ils comptaient l'emporter avec eux dans la tombe.

– Vous me rappelez quelqu'un que j'ai bien connu jadis, et qui m'avait tenu des propos de ce genre.

– Ce devait être une personne de bon conseil, mais vous êtes doté, il me semble, de la rare qualité qui consiste à savoir qui il est bon de fréquenter et qui il est bon d'éviter. Or donc, ces gens ont peu de choses, mais y tiennent d'autant plus. Si on leur prend ce qu'ils ont, que leur reste-t-il ? Le souvenir de ce qu'ils ont été, et c'est ça qui est dangereux. Ils deviennent alors, du jour au lendemain, ennemis mortels d'un état qu'ils chercheront maintenant à abattre, fut-ce au péril de leur vie. De tels individus sont à traquer et à éliminer de toute urgence ! Car songez que, de leur ancienne vie près des cercles du pouvoir, ils ont acquis une éducation respectable, noué des amitiés utiles, ils savent parler aux masses et ont pris l'habitude de se faire entendre et obéir des gueux, car c'était précisément ce qu'on demandait d'eux avant qu'ils ne tombent en disgrâce. Allez-y, citez-moi quelques révolutionnaires fameux, vous ne trouverez dans le lot que des fils de médecin, de professeur, de notaire. Tous ces défenseurs des opprimés ont été carabins, séminaristes,

étudiants en droit ou toute autre matière, pas un n'a passé sa jeunesse à gâcher le plâtre ou à pousser la charrue, pas un n'a sué une seule année aux côtés des pauvres gens qu'il prétendait libérer.

– Diable, mais c'est pourtant vrai. Je n'y avais jamais prêté attention...

– Et pour finir de vous convaincre, considérez simplement comment tout ceci s'est terminé à chaque fois. Citez un seul exemple d'une de ces prétendues révolutions qui aurait réussi, qui aurait créé une société nouvelle basée sur le partage, la concorde universelle, l'égalité des hommes. Allez-y, cherchez si bon vous semble, je l'ai fait avant vous et onques n'en ai-je trouvé. Si l'affaire échoue, on retourne immédiatement à l'ordre ancien. Si elle parvient à renverser le régime, la tête des anciens nantis roule dans la poussière, certes, mais il se forme en quelques années, que dis-je, en quelques mois, une nouvelle caste de nantis issue des vilains, une nouvelle caste de vilains issue des gueux, et pour l'immense majorité des gueux, rien ne change.

– Je crois que vous avez plutôt raison.

– Et voici donc pourquoi il faut prendre aux pauvres, mais pas trop aux classes moyennes. Que l'on ruine épisodiquement quelques vilains, ce n'est pas trop grave, ça stimulerait même plutôt l'ardeur des autres. Mais que l'on appauvrisse d'un ensemble toute la classe, et l'on court à la catastrophe. Hélas, il arrive parfois que les circonstances rendent une telle spoliation nécessaire, les coûts d'une guerre en sont un exemple typique.

– Mais je me doute que vous avez votre idée sur la marche à suivre dans un tel cas, n'est-ce pas ?

– Certes, certes. Mais peut-être avez-vous deviné de quel procédé j'userai dans un tel cas.

– Hum... voyons... Eh bien, vous me dites que dans votre conception, il existe une caste de vilains, dont il faudrait absolument s'accaparer les ressources. Mais, sans doute par souci de conserver la clarté du discours, vous n'avez soufflé mot des disparités qui peuvent s'observer dans cette classe, comme dans

les autres d'ailleurs.

– Poursuivez...

– La caste des vilains n'étant pas homogène, le prince prévoyant aura pris soin d'entretenir ces disparités. Ainsi, lorsque le besoin s'en fera sentir, il pourra à loisir dresser tel groupe contre tel autre, et s'approprier ainsi les biens de la partie vouée aux gémonies.

– Bravo ! Je ne l'aurais pas exposé plus clairement moi-même. Ah, je comprends maintenant pourquoi vous fûtes un si redoutable ennemi. Dresser les soldats contre les marchands, les marchands contre les prêtres, les prêtres contre les nobles, soutenir qui fait mine de gagner et voler l'autre, voici en effet le secret de ma politique. Vous raisonnez puissamment, c'est admirable.

– Votre admiration me touche, madame. Et je ne doute pas qu'elle va s'accroître encore dans les minutes qui viennent.

– Ah ? Vous m'intriguez, jeune homme.

– Car vos propos fort sages m'ont grandement inspiré, mais j'avoue que leur haute teneur intellectuelle dépasse quelque peu mes capacités d'absorptions. Je vais donc me retirer dans ma tour, afin que de méditer votre philosophie, et rassurer mes amis qui doivent s'inquiéter de moi. Je vous prierai donc, madame, de bien vouloir excuser l'impolitesse d'un congé si impromptu, et de croire à ma respectueuse considération.

– Et vous comptez sortir comment, mon ami ?

– Téléportation.

Et sous les yeux ébahis de la Reine Noire, Morgoth disparut.

VIII La Citadelle des Ombres de Gorgoroth

Sharaganz, capitale de Gunt, est renommée entre autres choses pour ses quatre portes monumentales orientées aux quatre coins cardinaux. Parmi les voyageurs qui empruntent la route

du nord, principalement des bergers descendant avec leurs troupeaux ou remontant leurs bourses lourdes de l'or des mages, bien peu poursuivaient sur les lisses pavés de la large allée plus loin qu'une dizaine de lieues. Car plus on avançait en direction du septentrion, et plus la pâture se faisait pauvre, et les ronces et genêts cédaient bientôt la politesse aux amas de basalte stérile, de lave effritée et de ponces grises, dont bien souvent les poussières soulevées par les rafales de vent obscurcissaient les cieux et perdaient les voyageurs jusqu'aux tréfonds de cruelles crevasses. Ce pays avait pour nom Maleterre, nul n'avait jamais songé à en demander la raison, et il fallait une solide résolution pour progresser encore vers le nord, vers la masse toujours plus imposante de l'abominable cône noir et fumant au flanc éventré par quelque antique éruption, le titan ombrageux que déjà on devinait depuis la ville lorsque le temps était clair, et que l'on nommait sans plus de façon la Montagne de Feu. Lorsque l'on franchissait les Colonnes du Pèlerin, deux éperons rocheux verrouillant la vallée et sur lesquels on avait bâti deux fortes casemates, l'on découvrait soudain avec effroi toute l'ampleur de ce colosse né des fureurs de la terre, et à son pied, la Citadelle des Ombres de Gorgoroth paraissait une bien petite chose, comme la carapace noire et desséchée de quelque insecte mort au soleil. Pourtant, si l'on poursuivait sur la route qui y menait, on devait se rendre à l'évidence, les constructeurs de la forteresse, quels qu'ils fussent, n'avaient pas ménagé leurs efforts. Les pierres d'obsidienne dont sa structure était constituée avaient été magiquement refondus et façonnés en blocs vastes comme des granges, empilés selon des angles savants, de telle sorte que l'ensemble puisse résister aux pires séismes, et à fortiori, aux plus puissantes machines de siège. La rampe monumentale montait au terre-plein central, la cour, grande comme une ville de moyenne importance, mais pas assez étendue cependant pour que la Première Armée de Gunt s'y sente à l'aise, aussi les soldats vivants et morts, les humains, les gobelins, les nains, les elfes, les dragons, ainsi que leurs trains, armes, machines et équipages, s'épalaient-ils dans la plaine environnante. Dans

la cour se dressaient nombre de bâtiments plus récents et de facture plus modeste, ainsi que ce que l'on avait coutume d'appeler la Chapelle et le Donjon, bien que la destination originelle de ces deux édifices eut été oubliée depuis la nuit des temps. La Chapelle était vaste comme une cathédrale, le Donjon était de moindre surface, mais deux fois plus haut, dressé comme un poing noir maudissant les cieux, d'où l'on pouvait voir s'agiter la soldatesque. A son sommet palpitait, vision hallucinante, un gigantesque oeil de flamme, un oeil ardent scrutant furieusement la vallée.

Xyixiant'h décrivit une ample boucle descendante, posa son long corps sinueux sur une plate-forme située à mi-hauteur, invita ses passagers à descendre et à suivre un garde de faction jusqu'à la Salle de Guerre. Puis elle se glissa dans un trou prévu pour un dragon jusqu'à une tanière idoine, où elle put prendre sa forme d'elfe à l'abri des regards. On ne vit pas trois-cent cinquante siècles sans s'encombrer de quelques pudeurs. Elle revint, armée comme pour un tournoi, quelques minutes après que ses amis se furent installés et réchauffés au grand foyer de la pièce. Les disciples de Morgoth n'avaient pas chômé lorsqu'ils avaient installé là le quartier général de leurs armées, ils avaient déployé pour lui complaire tout leur art et s'étaient échinés à donner à ce lieu un aspect des plus impressionnants. La Salle de Guerre était sans fenêtre, et seules des barres d'acier enchantées fixées au plafond et aux embrasures des larges portes illuminaient d'une clarté crue cet endroit aux murs entièrement recouverts d'un velours noir magique, une tenture conçue pour perturber toute détection par des hostiles. On voyait au mur un immense miroir rectangulaire, accroché légèrement penché vers l'avant. Un miroir tout d'argent, sans parure ni cadre aucun, et dont la particularité remarquable et visible au premier coup d'oeil n'apparaissait pourtant qu'aux observateurs les plus sagaces : rien ni personne ne se reflétait dans l'aveugle plan grisâtre. Une vingtaine de fauteuils de cuir noir, pas assez confortables pour qu'on éprouve le besoin d'y rester, encadraient une table au pourtour d'ébène de dimensions voisines de celles du miroir. La partie

centrale était occupée par ce qui semblait être au premier abord une plaque de métal enfoncée d'un demi-pouce, mais s'avérait être après un examen attentif un grand réservoir de vif-argent. Quelques silhouettes s'affairaient dans l'immense salle aux multiples accès, entrant et sortant en silence, seuls ou en petits groupes, conversant en silence, par télépathie, s'arrêtant parfois un instant devant l'un nombreux dispositifs, bureaux et secrétaires disposés là dans un ordre incompréhensible. Ces moines vêtus d'austères capelines noires, dont seuls émergeaient des visages de craie, étaient les Jurateurs de Zod, les jeunes zélotes de Morgoth. Nul ne savait combien ils étaient, ni d'où ils venaient, pas même Morgoth qui, lorsqu'on l'interrogeait à ce sujet, expliquait avec un certain embarras que "Qui a le pouvoir n'a nul besoin de chercher ceux qui vont le servir, ils viennent, appelés irrésistiblement comme les fourmis par le miel". La nouvelle de l'enlèvement de leur maître s'était répandue parmi eux, mais malgré leur inquiétude, rien dans leur attitude ne trahissait la panique ni le relâchement. Ils étaient résolus à apporter toute leur aide à quiconque partirait défier la Reine Noire et libérer leur Seigneur.

Trois d'entre eux étaient venus à l'appel de Xyixiant'h, deux hommes et une femme. Elle ne reconnut avec certitude aucun des trois, tant leurs visages fardés de blanc avaient tendance à se ressembler. Sans doute y avait-il parmi les Jurateurs des hiérarchies, des préséances et des prérogatives, mais ils n'en laissaient rien paraître, que ce fut dans leur comportement ou dans leur tenue. Ces trois-là étaient-ils des chefs, ou bien des porte-paroles ? En tout cas, une telle question ne se posait certes pas en ce qui concernait les cinq officiers de l'armée de Gunt occupant l'un des côtés de la table. Dès son accession au commandement suprême, Morgoth avait banni les antiques fanfreluches, pompons, grelots de cuivre et autres collerettes bariolées autant que chargées de traditions (dont l'origine était le plus souvent mensongère) qui faisaient la joie des amateurs de figurines militaires, et le malheur des soldats obligés de les porter sur les champs de bataille. En lieu et place de ces grotesqueries, il avait imposé insignes

de grades et d'armes rationalisés, à porter sur un uniforme gris bariolé de noir, alliant efficacité en tant que camouflage, praticité dans l'activité quotidienne du soldat et, ce point n'étant pas le moins important, intérêt esthétique, car Morgoth pensait avec quelque raison que plus un soldat s'attirera les faveurs des femmes par sa belle allure, plus il sera fier de son uniforme, et par ce truchement, de son armée et de la cause qu'il sert. Donc, dans les gradés présents à la réunion, on dénombrait trois généraux, un colonel et un capitaine. Et puis, débraillés et hirsutes, bougonnant en sirotant leurs raktajinös brûlants, nos six Compagnons du Gonfanon.

– Et tu dis que tout ça est à Morgoth ? S'étonna Piété.

– Et à moi, oui.

– Comment ça se fait, s'étonna Mark, que ce jeune blanc-bec soit riche à millions alors que moi, je dors dans une cellule glaciale d'un château humide et que je passe pour efféminé si je demande une paillasse pour adoucir la planche noueuse qui me sert de lit ?

– Bien, là n'est pas la question. Je vous ai convoqués à ce conseil afin de vous informer de la situation dans laquelle nous nous trouvons. Voici cinq jours, Morgoth, qui se trouvait non loin de son village natal de Noirparlay sur Ymondís, fut enlevé par une femme dont la description, faite par un témoin de toute confiance et ne connaissant rien de la personne en question, correspond sans équivoque à celle de notre ennemie Condeeza Gowan.

– Fille de la Haine par sa naissance

Triste soeur de Désespérance

Mère de la Mort, la Reine Noire

Le tient donc entre ses mâchoires.

– Tu oublies cousine germaine de Vengeance, tante par alliance de Misère, bru de Régime Sans Sel et vaguement apparentée à Transport Fluvial.

Clibanios expédia une phalange vers Ghibli, qui se pencha pour l'éviter.

– Mais cessez donc vos pitreries !

– OK, on t'écoute. Où il est détenu, le grand dadais ?

– Hélas, nous l'ignorons. Condeeza l'a téléporté, il peut être n'importe où en ce monde ou dans un autre.

– Je vais sûrement dire quelque chose d'idiot, hasarda Piété, mais tu nous as localisés aux quatre coins du Septentrion, peut-être pourrais-tu faire de même avec Morgoth. Tu as fait comment pour nous.

– Ces messieurs les Jurateurs m'ont aidée avec cet appareil là, au mur. Tenez, vous, montrez-leur l'affichage stratégique.

L'un des sorciers activa alors un mécanisme de cuivre et de bronze juste sous le grand panneau d'argent, et bientôt une brume parut se déchirer, et apparut sur toute la surface une carte complète et détaillée du Septentrion, la meilleure qu'ils virent jamais, avec ses fleuves, ses routes, ses cités, même de modeste importance, et les limites de ses états soigneusement pointillés. Six points lumineux clignotaient autour de la Gorgoroth.

– On vous a retrouvés grâce à vos broches, celles de la Compagnie. Morgoth avait la sienne sur lui, mais Condeeza a dû la détruire, ou bien l'entreposer en un endroit où le signal ne passe pas.

– Impressionnant, fit Mark. Et pourquoi on n'a pas ça, chez nous ? On en est encore aux cartes en parchemins...

– C'est sans doute très suffisant contre les rats taupiers. En tout cas, toutes les tentatives de divination ont échoué, que ce soit par moi ou par les Jurateurs. C'est un problème général que nous avons en fait depuis le début de la guerre, nous n'avons jamais pu localiser la cachette de Condeeza, nous ne savons même pas de quoi elle a l'air. Durant les hostilités, j'ai sillonné tout le continent, ainsi qu'une bonne partie du continent Méridional, sans succès, sans doute son antre est-il magiquement dissimulé. Nous avons envoyé des espions, soudoyé des hommes à elle, nous n'avons jamais rien pu savoir de son refuge.

– Donc, tu proposes quoi ?

– Nous ignorons où se terre Condeeza, mais nous connaissons l'antre de son allié, le fielleux Markhyxas, qui doit être au courant de ce fait. Ce ver abominable a remis en état sa

forteresse traditionnelle, le mont Zahardûr, qu'il occupe maintenant avec son armée personnelle de monstres et de démons. Vautré dans son lac de feu, il attend l'heure de la confrontation finale tandis que ses esclaves forgent les glaives maudits qui fondront sur les peuples libres. Il ne se doute pas encore que cette confrontation viendra bientôt. Depuis la disparition de Morgoth, la Première Armée s'assemble ici même, prête à prendre place dans les machines volantes. Les dragons ont l'écume aux lèvres, les mages ont préparé leurs invocations les plus redoutables, et quelles que soient les manigances du Drake Igné, je vous le jure mes amis, Zahardûr tombera.

– Tu veux qu'on combatte un grand dragon, c'est ça ? Si j'avais su...

– Non, vous n'aurez pas à combattre Markhyxas. C'est à moi qu'il revient d'occire le dernier de la lignée de Skelos et d'achever ainsi la tâche de ma vie. Vous, vous aurez bien assez à faire avec ses mignons et les pièges qu'il n'a pas manqué de nous tendre. Affichage tactique, s'il vous plaît.

Un autre Jurateur actionna les leviers d'un panneau de bronze, et miracle, la mare de mercure au centre de la table s'agita de soubresauts désordonnés, de vaguelettes et d'ondulations, avant qu'un large bourrelet ne se soulève, et ne forme progressivement un cône, bientôt parcouru de rigoles, d'aspérités, une véritable carte en relief du mont Zahardûr et de ses environs s'étalait maintenant devant nos aventuriers ébahis.

– Votre action aura lieu la nuit précédant l'attaque, vous aurez la responsabilité de neutraliser ces deux fortins sur la vallée de la Shennandoah, et pour ce faire, nous vous fournirons du matériel adapté. Au matin, l'armée aura contourné le massif du Krakaboram et fait un crochet par l'est, en volant bas afin de couvrir notre approche grâce aux collines que vous voyez ici. Dès la sortie de la vallée de la Shennandoah, je mènerai personnellement le groupe d'assaut aérien dans une attaque massive sur le flanc sud du volcan. Vous noterez les tours de défense ici, ici, ici aussi, et puis ces petites fortifications là, là, là un peu partout... Mais d'après nos renseignements, c'est le côté le plus

le plus vulnérable.

– Et pour cause, la seule entrée est de l'autre côté.

– Tout à fait Monastorio, je vois que tu t'es renseigné sur le terrain. La première attaque devra être décisive et dégager toute la zone que vous voyez ici, car c'est là que nos soldats se poseront. Aussitôt, ils commenceront à monter les arbalètes à répétition afin d'établir un périmètre de défense efficace, puis les sapeurs assembleront une arme secrète, la Foreuse, qui creusera un orifice à cet endroit précis de la montagne. C'est exactement ici, d'après les travaux de l'aventurier-topographe Cogel Benetch, que passe un large couloir circulaire dans les fondements de ce dédale souterrain, et qui effleure presque à la surface. Nous allons, messieurs, creuser une deuxième entrée. Une fois que ce sera fait, vous donnez l'assaut final. A ce stade, Markhyxas se sera réveillé, et je serai probablement très occupée à le combattre. N'oubliez pas que notre objectif n'est pas de piller le trésor du dragon, même si c'est un à-côté agréable. Je vous prierai donc d'agir avec circonspection en matière de saccage et de sortilèges destructeurs, ce que nous cherchons est peut-être consigné dans des documents fragiles.

– Et vous cherchez quoi au juste ? S'enquit Morgoth.

– L'endroit où tu es détenu.

– Oh.

– Morgoth ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Ben, c'est chez moi.

– Ton frère m'avait dit que Condeeza t'avait capturé.

– Il n'est de meilleure compagnie qui ne se quitte, je me suis évadé.

– Superbe ! Ah, que je suis contente de te revoir.

– Et moi donc. Et vous aussi, mes amis, quelle joie.

– Bon, j'aime mieux ça, je n'aime pas la violence. Je vais faire décommander les préparatifs.

– Euh... non, laisse ça en place, on ne sait jamais.

– Hm ?

– Je t'expliquerai. Eh, mais vous n'avez pas changé, mes vieux compagnons. Alors Clibanios, toujours aussi maigre ? Et

toi Monastorio, tu ne sais toujours pas te battre ? Ah, Piété... tiens, tu as quelque chose de changé on dirait. C'est la coupe, c'est ça ? Ou alors tu avais des lunettes...

- C'est sûrement les bras. J'en ai quatre maintenant.
- Sapristi, mais tu as raison, tu as bien quatre bras.
- C'est une longue histoire.
- Que j'ai hâte d'entendre. Ah là là, comme on en a des choses à se raconter..."

IX Nostalgie d'une époque révolue

Ben moi, j'ai le souvenir d'un âge d'or, de ma jeunesse insouciante dans un univers merveilleux. Par exemple, certains jours, c'était fête, on mangeait des paupiettes ! C'était délicieux, ces petits bouts de viande rigolos qui sentaient bon le jus des carottes, c'était un vrai délice. Et le plaisir commençait quand, prenant son couteau, on découpait le fil à rôti dont le charcutier avait amoureusement enlacé l'objet rondouillard, pour en dévoiler à nos papilles ravies les saveurs porcines.

Voilà hélas un plaisir dont seront à jamais privées les jeunes générations.

Car voici qu'un jour, un malfaisant arriva, sans doute inspiré par quelque dogme productiviste yanqui et par le goût de la paresse commun à cette génération perdue, et appliqua à notre grasse ambrosie un néfaste procédé de son invention. Il substitua, l'immonde individu, à la bonne et honnête ficelle à rôti de nos grands-mères un fatal élastique. Comme ça, sans concertation préalable, dans l'opacité sournoise commune à toutes les scélératesses. Et le triste résultat de cette entreprise navrante, le voici : des légions de pauvres gourmets s'escrimant à défaire un élastique rétif, dénaturant et désintégrant la malheureuse paupiette, et projetant à des lieues alentour une pluie ininterrompue de petits morceaux gras et de taches maculant la moquette et les vêtements.

A quoi sert-il de mettre au monde des enfants si c'est pour

qu'ils vivent dans une société pareille, où le plus innocent des mets devient un ennemi contre lequel il faut se battre ? C'est ça, le progrès ? Monde pourri, je te hais ! Maudit sois-tu, inventeur de l'élastique à paupiette, maudit sois-tu, profiteur immonde, jouis donc pendant qu'il est encore temps des millions que t'ont rapportés tes crimes abominables, mais sache que dans aucun paradis fiscal, dans aucune île des Caraïbes, sur aucune plage peuplée de catins créoles, tu ne pourras profiter en paix des fruits de tes viles trouvailles. Je te retrouverai, ordure, et où que tu sois, tu paieras, sois-en sûr !

X Le funeste banquet

Morgoth donna quelques ordres à ses officiers et féaux, qui allèrent rassurer leurs troupes respectives, puis passa dans un salon plus intime avec ses compagnons, où ils devisèrent gaiement de choses et d'autres en attendant que soit prêt le grand dîner qu'il avait préparé pour fêter les retrouvailles. Morgoth, vous l'avez peut-être noté à certains moments de mon récit, n'était pas exempt d'une certaine vanité, aussi se mit-il en devoir de narrer par le menu, en tenant cependant certains détails dans l'ombre, les circonstances de sa détention et de son évasion, afin de faire admirer son astuce par ses pairs.

– Mais alors, tu as découvert la citadelle de Condeeza ! C'est merveilleux, on va pouvoir passer à l'attaque.

– Hélas, ma douce mie, si je puis te faire un plan succinct de l'édifice et te décrire les forces que j'y ai vûtes, je serai bien en peine de préciser où j'étais. J'ai utilisé un sortilège de rappel que j'avais préparé au cas où, mais si je connaissais mon point de chute, j'ignore tout de mon point de départ.

– Ah, c'est rageant !

– Toutefois, ma visite n'a pas été totalement improductive, car j'ai découvert un fait très intéressant pour notre entreprise. Vous ne savez pas ce qu'elle m'a proposé la mère Gowan ? Pour vous dire, j'ai failli avaler mon petit four au caviar quand j'ai

entendu ça, elle est quand même gonflée. Elle m'a proposé une alliance ! Elle voulait faire la paix, dites donc.

– Oh ? S'étouffa Piété. Et tu as répondu...

– Rien. Je me suis échappé.

– Bien vu.

– En tout cas, ça nous apprend une chose intéressante, c'est qu'elle est dans une situation impossible.

– Comment ça ?

– Mais rendez-vous compte, mes amis, qu'elle en est réduite à me demander mon aide, à moi ! Il faut quand même être désespéré pour en arriver là. Nous avons porté des coups très durs à ses armées ces dernières années, mais plus grave, nous avons aussi sapé son prestige. Lorsque j'étais dans son palais, j'ai vu clairement que si ses quartiers et les miens étaient parfaitement entretenus, on ne pouvait pas en dire autant des armes de ses soldats, ni de leur discipline, j'ai même trouvé ces hommes bien peu nombreux pour une telle forteresse. J'ai noté du relâchement dans m garde, dont j'ai profité du reste. Croyez-moi, elle est actuellement bien affaiblie.

– Ne pourrait-ce être une comédie qu'elle aurait joué à ton intention ? Faire croire à sa faiblesse...

– Possible, car elle est maîtresse dans l'art du mensonge. Mais si elle avait été si forte, quel besoin aurait-elle eu de me garder en vie ? Elle avait les moyens de m'écraser comme un insecte, et elle n'en a rien fait, c'est qu'elle voulait quelque chose de moi.

– Tu as peut-être raison.

– Ben je veux que j'ai raison. Moyennant quoi, c'est bon pour nous, ça. Et donc, enfin libre, puissant mais généreux, je m'en revenais... Oui ? Biniou poilu, mais c'est quoi ce raffut ?

– Messire, messire... Venez, c'est une tragédie !

Un Jurateur visiblement fort secoué par quelque nouvelle, venait de faire irruption avec une rare inconvenance, bousculant sur son passage deux gardes et un guéridon.

– Que se passe-t-il donc ? S'enquit le sorcier en suivant son émotif féal.

– Dans la cour... il est apparu... nous l'avons mené à l'intérieur, mais... toute la garnison l'a vu... la troupe, elle s'agite déjà...

– Calmez-vous, et expliquez-moi ce dont il s'agit.

– Il était... Oh, par les dieux, nos ennemis sont réellement de sombres barbares, cela ne finira jamais...

Il énuméra une suite d'imprécations abominables à la face de la Reine Noire, sans pour autant que son discours n'en devienne plus clair, et Morgoth, ainsi que ses amis qui étaient aussi curieux que lui de comprendre, descendirent à sa suite d'escalier en corridor jusque dans les dortoirs de la tour. Puis ils pénétrèrent en trombe dans une chambrée, et comprirent vite ce qui chagrinait tant le magicien. Là, entouré de Jurateurs et de divers gardes catastrophés et affairés, sur un modeste lit, gisait plus mort que vif le vieil Athanazagorias Dumblefoot, légitime Magiocrate de Gunt.

La respiration saccadée du vieil homme était pénible à entendre, mais point autant que ses toux sanglantes. Sans pitié pour son grand âge, on avait fait subir à son corps chenu maint sévices que le souci d'épargner mes lecteurs m'interdit de détailler ici. La face tuméfiée du grand homme n'était que vestige, et ses membres jamais plus ne lui seraient utiles, et pourtant, il semblait s'accrocher à la vie, mû par une inexplicable volonté.

– Maître !

– Morgoth ! J'entends ta voix, mon enfant... J'ai réussi alors, j'ai réussi... mon dernier sortilège...

– Maître, ne vous épuisez pas...

– Mon temps... il s'achève ici. Un usurpateur... à Sharaganz, il a pris... ma place. L'ennemi... le royaume... aux mains de l'ennemi.

– Un usurpateur ?

– Un mage, il a mon apparence... j'ignore qui, tu dois... oh... abats le mal, Morgoth, tu dois abattre le mal...

– Prendre Sharaganz, prendre Gunt !

– Oui, c'est à ton tour... Sois Magiocrate...

– Maître !

Et c'est ainsi que, dans les bras de son disciple, s'éteignit le plus grand des mages du Septentrion. Et, levant son poing au ciel, devant ses compagnons, ses fidèles et tous les soldats qui s'étaient rassemblés, Morgoth invoqua le nom de Nyshra, et jura de n'avoir de repos tant que le sang des assassins n'aurait pas coulé sur ses mains.

XI Le Démon et la Furie

Le mage ordonna que l'on porte la dépouille mortelle du souverain dans la chapelle de Hazam, dans les hauteurs de la tour, sous le Dai de Stase qui préserverait son corps jusqu'à ce qu'on ai le temps de faire à ce grand homme des obsèques dignes de lui, et insista pour qu'il y fut mis sous bonne garde et veillé par de fidèles soldats. Il revêtit la pourpre en signe de deuil, puis, grave et fort affecté, il réunit ses amis autour de lui et leur parla en ces termes :

– L'heure est sombre, mais il n'est pas temps de se perdre en lamentations. Comme vous le voyez, le malin trame ses complots criminels pour abattre les hommes de bien. Par quelque heureuse providence, nous voici avertis avant qu'il ne nous frappe, et c'est pourquoi il nous faut agir vite. Ces dernières semaines, j'avais reçu trois lettres, trois convocations du Magiocrate, de plus en plus insistantes. A chaque fois, il était fait mention de cet anneau qui est en ma possession et qui, rassemblé avec les huit autres, formerait à nouveau l'Anneau d'Anéantissement. Et dans les mois qui ont précédé, j'avais aidé le Magiocrate, ou du moins celui que je considérais comme tel, à concevoir de puissantes mécaniques destinées, selon lui, à briser définitivement le pouvoir de cet anneau, mais dont je comprends maintenant qu'elles ne lui serviront qu'à le contrôler. J'ignore qui est cet usurpateur à Sharaganz, et plus grave, j'ignore qui il sert.

– Pardi, il sert la truie et son lézard !

– Pas nécessairement, Ghibli. Souviens-toi de la prophé-

tie, trois pouvoirs convoitent l'Anneau : il y a effectivement Condeeza et Markhyxas, qui servent Naong, le dieu de la Tyranie. Mais il y a aussi, à ce qu'on en sait, les séides de Nyshra, déesse de la vengeance, ainsi que ce mystérieux démon. Or de ces deux partis, nous ne savons rien. Il serait tragique, alors que le péril menace, de perdre notre temps à courir après le mauvais ennemi. Il est urgent d'en apprendre plus sur ces forces qui manoeuvrent.

– Je les avais oubliés, ces cocos-là.

– Il ne faut pas négliger l'hypothèse selon laquelle les séides de Naong ne seraient qu'un leurre qu'on nous présente pour dissimuler la nature du véritable ennemi de notre époque, il se peut que notre haine commune de la Reine Noire soit utilisée comme un écran de fumée destiné à nous abuser. Voici pourquoi je propose que l'on se renseigne à propos de ces deux factions contre lesquelles on nous a prévenus. Il faudra quatre jours pour que mes capitaines rassemblent l'armée et l'organise en ordre de bataille, puis nous marcherons sur Sharaganz et déposerons l'usurpateur. D'ici là, nous aurons peut-être le temps de découvrir d'éventuels complots.

– Ta sagesse est impressionnante, Morgoth, tu es devenu un grand chef de guerre.

– Personne par la guerre ne devient grand, Monastorio. Dis-moi, toi qui es à l'origine de notre quête, as-tu appris quelque chose à propos de ce démon, ces dernières années ?

– Rien, je le crains. Moi et Piété avons sillonné le monde, cherchant à accumuler la puissance afin d'avoir quelque chance contre la Reine Noire, et nous nous sommes peu occupés des autres éléments de la prophétie. Oh, mais j'y songe, il y a bien une chose...

– Oui ?

– Il est venu à mes oreilles, et je le tiens de source assez sûre, que Marakther, le précédent usurpateur de Gunt, avait lui aussi grand peur de ce démon de la légende. Il cherchait à le débusquer, c'en était devenu son obsession, et on m'a soutenu que l'oeil de Bronze, le monstrueux artefact qu'il avait fait

construire au sommet de sa tour, avait pour principal objet de localiser ce démon, quel que fut son déguisement, sa cachette ou la distance qu'il aurait pu mettre entre lui et le royaume de Gunt.

– C'est bien possible en effet, reprit Morgoth. Les plans de l'oeil on été perdus dans la chute de Marakhter, mais les notes qu'il avait prises à ce sujet, bien que nébuleuses, s'éclairent maintenant. Cet oeil de Bronze pouvait voir par-delà l'espace, mais aussi, dans une certaine mesure, à travers le temps. Bien des perfectionnements pour quérir un vague démon, qui de toute façon aurait été facilement localisable avec des moyens magiques ordinaires.

– Comment cela ?

– Les démons, ordinairement, ne visitent pas la terre mortelle. Je ne parle pas ici des démonicules inférieurs de la géhenne, mais des véritables démons. Ils se projettent chez nous en ectoplasmes, agissent par le truchement d'objets maudits, d'idoles païennes, ou bien possèdent des êtres à l'esprit faible, mais il est bien rare qu'ils s'aventurent en toute incarnation dans notre monde, où ils sont vulnérables et mal à leur aise. Or, pour tant effrayer un sorcier tel que Marakhter, il ne pouvait s'agir que de cela, précisément, un démon pleinement incarné marchant de par le monde.

– Eh bien ?

– Eh bien, un tel démon est un puits de pouvoirs mystiques, un gouffre de malévolence. Tout lui est possible, corrompre les plus honnêtes des hommes, abattre les citadelles, briser les guerriers fer-vêtus comme fétus de paille, ruiner les royaumes entiers, mener des peuples à la mort. Tout lui est possible donc, à part passer inaperçu. Un tel pouvoir est impossible à dissimuler à un sorcier moyennement compétent, alors songez, si l'oeil de Bronze le recherchait...

– Tu dis bien que le pouvoir est impossible à dissimuler ?

– Mais oui, ma chérie.

– Le pouvoir, mais pas le démon lui-même. Peut-être que ce pouvoir, le démon s'en est justement débarrassé ?

– Comment cela ?

– Eh bien, il se sera fait déposséder de ses pouvoirs démoniaques par quelque moyen, et ainsi, aura pu vaquer à ses occupations en toute sécurité, sans rien révéler de sa nature.

– Mais quel genre d'être se mutilerait de la sorte ?

– Je me suis moi-même retrouvée dans cette situation jadis. Craignant la mort que me réservait ma métamorphose, je me suis adressé à un sorcier puissant pour qu'il me prive de ma puissance de dragon, en partie, et me ramène à un stade plus juvénile. L'histoire a mal tourné, quelque chose n'a pas fonctionné dans son mécanisme, le sorcier a connu un sort pire que la mort, et moi-même, j'ai sombré dans la léthargie dont vous m'avez sortie, s'il vous en souvient.

– C'était donc ça !

– Je n'en suis pas spécialement fière, et je vous prierai de ne plus me rappeler cet épisode. Mais pour en revenir à notre affaire, je comprends fort bien que, traqué par les zélotes de Naong, ce démon ai cru judicieux de faire ce sacrifice. Le désespoir et l'appréhension d'une issue fatale peuvent conduire à de telles extrémités. Mais pour ce que tu m'en as dit, Marakhter a finalement été plus malin, car si l'oeil pouvait réellement voir dans le passé, alors il pouvait voir le démon sans fard, tel qu'il était à l'origine.

– Mais bien sûr ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt, c'est évident...

– Quoi qu'il en soit, l'oeil a été brisé voici des années, et nous n'avons pas le temps d'en construire un autre. Pour répondre à la question que vous vous posez, le truc qui brille au-dessus de la tour, c'est du toc, c'est Monsieur Morgoth qui a eu l'idée de mettre ça là parce que c'est à la mode, ça fait " Grand Nécromant ".

– Mais on peut supposer que cette créature n'a pas perdu ses pouvoirs comme ça, en claquant des doigts. Puisque tu sembles avoir étudié la question, comment une créature d'un grand pouvoir pourrait-elle se retrouver diminuée sans pour autant courir de danger ?

– Sans danger c'est impossible, une telle entreprise est nécessairement très risquée. L'utilisation des machines magiques n'est pas une bonne solution, comme je puis en témoigner, et faire la chose soi-même est hors de question car, si le début du processus est aisé, la fin est fort hasardeuse, puisque l'on ne dispose plus des facultés qui vous permettent de corriger le tir en cas de problème. Je pense avec le recul que la meilleure façon de procéder serait de passer un pacte avec une créature susceptible de capturer l'essence vitale d'autres créatures, telles que lichs, vampires, fantômes, ténébreux...

– Tu dis... vampires...

– Certes, c'est bien connu que les vampires aspirent l'énergie vitale avec le sang de leurs victimes. Mais c'est vrai que je parle à quelqu'un qui n'a jamais eu son examen de nécromancie.

– J'AI EU mon examen de nécromancie, et pour ta gouverne, je fais autorité en la matière dans tout le Septentrion. Anyway, ce n'est pas le sujet du jour. Que deviendrait un vampire qui absorberait l'énergie d'un démon ?

– Un puissant perso...

– Ah, tu commences à comprendre.

– Nostro. Le Comte Nostro... Il avait sucé le sang d'un démon, nous avait-il dit ! Un démon consentant, qui plus est, et il avait acquis des pouvoirs considérables. Nous tenons notre homme.

– Bien, il ne reste plus qu'à le retrouver. Le vampire étant généralement sédentaire, il doit encore être à Baentcher. Voici une affaire qui se présente bien du côté du démon, reste donc Nyshra et pour elle, j'ai une piste. On m'a parlé d'un grand prêtre de cette Déesse, un personnage trouble et entouré de mystère. Si quelqu'un peut m'éclairer sur les véritables buts de la Vengeresse, c'est bien lui. Nul ne le connaît bien sûr, mais j'ai une piste, je crois, je vais donc aller le rechercher moi-même. Piété et Monastorio, vous plaira-t-il d'être mon escorte ? Un sorcier isolé, vous le savez, c'est...

– Oui, c'est peu avisé. Nous t'accompagnerons.

– Bien, et les autres, Xy vous mènera d'un coup d'aile jus-

qu'à la Cité Rouge, tâchez d'être discrets et rapides. J'ai besoin de renseignements, je ne veux pas me faire de ce vampire un ennemi, j'en ai ma ration de cette engeance-là, alors tâchez d'user de courtoisie et de diplomatie.

– Ouais, courtoisie, diplomatie... fit Ghibli en soupesant sa hache.

Les préparatifs de l'expédition furent rapides. L'aube ne pointait pas encore lorsque le grand dragon prit son envol vers le levant, salué par son époux et ses deux amis, assemblés sur la terrasse. Puis ils rentrèrent sans demander leur reste, car il faisait frais et humide.

– Au fait, vous ne m'avez pas raconté vos aventures. D'où te viennent ces quatre bras, Piété ?

– Nous cherchions l'heptagramme d'Elabinnac, dont nous avions deux parties. Lorsque Xy nous a trouvés, nous venions de mettre la main sur la septième pierre du pourtour. Je crois que c'est à la quatrième que mes bras surnuméraires ont poussé, ce qui est bien pratique pour se battre.

– Tu m'étonnes, fit Morgoth, qui fouillait dans un tiroir. Et il manque la pierre centrale non ?

– C'est vrai, mais avec les sept du pourtour, je suis déjà bien puissant. Et puis, on a vaguement une piste pour la pierre centrale du pectoral, mais bon... Au fait, en parlant de piste, pour le grand prêtre de Nyshra...

– Où ai-je foutu cet anneau... Ah, le voici. Oui, j'ai entendu parler d'une sorte d'ordre guerrier au service de Nyshra... Ah, mes bons amis, vous ne pouvez pas savoir à quel point je suis heureux de vous avoir retrouvés.

Et Morgoth, ayant chaussé son anneau, donna une virile accolade à ses deux compagnons.

– Vous prendrez bien un verre ? Oui, j'ai découvert – et ça m'a coûté des sous du reste – que depuis des temps immémoriaux, une sorte d'ordre de chevalerie bizarrement perversi protégeait les intérêts de cette sombre déesse. Je dis une sorte d'ordre car depuis des éons, ils ne sont jamais que deux en même

temps : le maître et l'apprenti en général. Jamais plus. Ça évite bien des trahisons, mais on ne m'ôtera pas de l'idée que deux, c'est bien peu contre les légions de Naong. Toujours est-il que ce sont les hommes-liges du grand prêtre, et qu'il me suffira de mettre la main sur eux – ah tiens, je viens de faire un bon mot – pour qu'ils me conduisent à leur supérieur.

– Ah tiens ? Et comment les trouverons-nous ?

– Avec un peu d'astuce.

– Tiens, c'est bizarre, je suis collé par terre. Eh mais, je ne...

Tiens, Morgoth, c'est marrant, je suis collé.

– Moi aussi, fit Monastorio.

– Eh oui, vous êtes collés. Vous êtes même paralysés.

Le visage du nécromant se dépouilla soudain de toute trace de camaraderie, et les deux hommes réalisèrent soudain, car ils l'avaient oublié, que l'homme drapé de rouge en face d'eux était désormais le plus puissant sorcier du Septentrion. A son doigt brillait l'anneau vert, fragment d'une malédiction plus ancienne que l'humanité elle-même.

– Au nom de notre vieille amitié, ne me forcez pas à être désagréable. Conduisez-moi à votre maître.

XII Les tréfonds de la Cité Rouge

– Eh bien, on en est finalement venu à bout, de ces goules. N'avez-vous pas d'émouvants souvenirs de ces lieux, mes amis ?

– Ouais, sans doute, bougonna Ghibli, essuyant sa hache contre les hardes d'un trépassé défunt.

– Regardez, voici la grande salle où on avait trouvé le dragon Thklyx'haz.

– Quel grand nigaud, ce dragon, tout de même. C'était le bon temps... approuva Mark avec quelque trace d'émotion dans la voix. Il songeait qu'à l'époque, Vertu était encore parmi eux.

– Il est vrai. Savez-vous qu'il nous a aidés lors de la guerre de Gunt ? Bien, trêve de billevesées, continuons. Oui Ghibli ? Je te sens bougon...

– Si on veut. Je me disais juste, comment ça se fait que ce soit toi le chef ? Donne-moi juste une bonne raison de t'obéir...

– Oh, eh bien, disons que je te laisse choisir entre “droit d'aînesse”, “plus haut niveau”, “score en sagesse”, “c'est moi la femme de Morgoth” et “c'est pas malin de contrarier un dragon”.

– Moi j'demandais ça, c'était juste par curiosité.

– Bien, poursuivons. C'est par là, si je me souviens. Voyez, rien n'a changé depuis notre passage.

Effectivement, les barreaux tordus de la grille qui barrait le couloir obscur et putride menant à l'ancre de Nostro n'avaient pas été changés, et gisaient toujours tordus en tous sens, comme si le dragon Thklyx'haz les avait pliés la veille. Le sol et les parois du passage étaient saturés d'humidité, gluants de boue et de champignons. Avec un certain déplaisir, ils progressèrent jusqu'au complexe souterrain qui avait servi de tanière à tout un peuple de vampires. Mais il y avait longtemps qu'ils avaient déguerpi. Ils en explorèrent méthodiquement chacune des pièces, en quête de quelque indice, mais manifestement, tout ce qui avait une quelconque valeur avait été retiré du repaire depuis longtemps. A mesure que le temps passait, le moral baissait.

– Hum... Bien, je suppose qu'ils ont dû partir quelque part.

– Quelque part ou en poussière.

– Ils étaient nombreux, bien organisés et puissants, je doute que ces vampires aient pu disparaître comme ça... Cherchons mieux. Eh bien, Mark, que fais-tu ?

– Chut, taisez-vous.

C'est que le Chevalier Noir se livrait à un drôle de manège, collé contre le mur de tout son corps, la tête sur le côté, les yeux clos. Il resta ainsi une bonne demi-minute, puis s'éloigna, fit dix pas, puis recommença contre un autre mur, et encore un autre, et puis encore un autre.

– Pauvre gars, dit Ghibli, dire que je l'ai connu à l'époque où il faisait peur à tout l'Occident... Tss, pauvre gars, vraiment...

³A cette idée, son membre d'airain se dressa au ciel comme un égrillard fanal.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Je suppose qu'il a sombré dans la géosexualité.

– Eh ?

– C'est la curieuse manie de ceux qui sont excités par le contact de la terre. N'est-ce pas lamentable, ces répugnantes faiblesses humaines ? J'ai entendu parler d'une tribu singulière vivant dans les lointaines contrées du continent méridional, et dont les hommes ont la curieuse coutume, lorsque vient la saison des pluies, d'aller dans les collines creuser chacun un trou avec un bâton, de s'allonger par terre...

– Oui, j'imagine...

– ...pour que les moissons soient plus propices. C'est crétin hein ? Ah, que je suis fier d'être un nain.

– Je croyais que précisément, vous autres étiez amoureux de la pierre et du monde du dessous ?

– C'est des conneries qu'on raconte aux touristes. C'est comme les elfes et les arbres.

– Ghibli, tu es un nain niais et ignorant, expliqua Mark en se décrochant. Je fais ce que m'ont appris des années de lutte contre un ennemi sournois et rampant : le rat taupier. J'écoute la terre, car elle a des choses à dire. En particulier sur les gens qui vivent dessous.

– Que veux-tu dire ?

– Il y a des bruits, des signes d'activité à environ trois mètres, comme des pas, des bruits de conversation. Voyez cette portion de mur curieusement étayée, là, ne dirait-on pas un ancien passage muré ? Je crois bien me souvenir qu'il y avait là, lors de notre dernier passage, une tenture pour cacher... qui sait, un couloir ?

– Un passage secret ?

– Sûrement.

Ils surprirent la gent vampirique fort affairée à quelque obscure conjuration des esprits du dessous, conjuration dont l'objet s'expliqua à mesure que nos amis découvraient la scène désolante devant leurs yeux. Il y avait, dans une modeste crypte

entourée d'arches gothiques aux tentures arachnéennes, un tombeau de pierre fort large, autour duquel les morts-vivants avaient assemblé quatre chaises, et sur la surface sacrée consacrée à honorer le souvenir de quelque noble et puissant personnage de jadis, eh bien, ils tapaient le carton, les vampires. Il y avait là le fantasque Comte Nostro, immédiatement reconnaissable à sa crinière peroxydée, sa folle compagne Trucida, et deux de leurs semblables qui complétaient la partie. Trois autres, dans le fond, se mouvaient avec langueur, gardant sans doute la banque, constituée de trois tonneaux pleins de succulents chatons. Pour autant qu'un mort-vivant puisse paraître maladif, ils l'étaient. Ils semblaient plus agacés que réellement furieux, c'était bon signe.

– Quoi ? Encore vous ?

– Mes salutations, Comte Nostro. C'est bien arrangé ici... C'est madame qui...

– Ouais, c'est ça. Je suppose que ce n'est pas Condeeza Gowan qui vous envoie, ce qui me soulagerait plutôt, alors qu'est-ce que vous venez faire chez moi ?

– Oui, trêve de politesses, vous avez raison. Voici quelques années, nous avons fait affaire, s'il vous en souvient.

– Tout à fait. Je suis mort, pas sénile.

– Et donc, à cette époque, nous avons discuté à bâtons rompus, et vous aviez évoqué l'origine de vos grands pouvoirs. Il me semble que vous parliez d'une puissante créature dont vous aviez sucé le sang.

– Oui, un démon.

– Pourriez-vous me rappeler les circonstances exactes ?

– Il n'y a pas grand chose à en dire (là, le vampire s'assit sur le tombeau et alluma sa pipe). Je prenais mon repos diurne dans le sépulcre que j'occupais alors, comme tout honnête vampire qui se respecte, lorsque je fus réveillé par cette créature, visiblement très pressée, qui m'enjoignait de lui soutirer quelques litres. Elle m'a promis que...

– Elle ?

– Oui, elle, c'était une femme, plus ou moins. Or donc, la voici qui me fait cette demande avec une certaine insistance.

Insistance appuyée par deux golems de chair assez balèzes. Par ailleurs, elle me fit savoir qu'elle avait enlevé ma douce Trucida, et que si je n'accédais pas à sa requête, ou si je la tuais, celle-ci se ferait pieuter par des séides à ses ordres. Bien sûr, comme je suis un gentleman, je me suis exécuté.

– Et alors ?

– C'est pendant que je buvais son sang que je me suis aperçu de sa nature profonde. Il s'agissait, mes bons amis, d'un véritable démon succube !

– Aïe... C'est que ça ne fait pas nos affaires ça. Un démon Baatezbub, Ernyguth ou Galgahal, ça se remarque de loin, mais l'engance des filles de Lilith peut se dissimuler sans peine. Les succubes sont puissantes au combat, mais savent aussi se fondre parmi les hommes, s'attirer leurs faveurs en jouant de leurs charmes vénéneux, échanger les illusions de la volupté contre le pouvoir et l'or.

– Oui, enfin je suppose qu'il y a des individualités chez les succubes comme ailleurs. Parce que question charmes vénéneux...

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Ben, j'ai un peu voyagé, et j'ai constaté que les canons de la beauté variaient singulièrement d'un pays à l'autre. Par exemple, en Zind, si vous êtes un petit gros moustachu, les filles vous courront après. Au pays de Sabong, les femmes doivent subir toutes sortes de mutilations effroyables et de cruels transpercements pour avoir une chance de séduire. J'ai même entendu parler d'une lointaine et barbare contrée d'au-delà des mers, où une jeune fille ne pourra en aucun cas espérer trouver un mari tant qu'elle ne se sera pas glissé des sortes d'abominables méduses entre la cage thoracique et la glande mammaire, dans un but que j'ignore, c'est sans doute rituel.

– Quel rapport avec la succube ?

– Ben, il y a sûrement un pays où les demi-portions et les planches à pain sont recherchées, mais c'est un pays trop lointain pour que j'en ai entendu parler.

– Elle avait un aspect singulier ?

– Elle avait un aspect assez banal pour un être ordinaire, mais selon les critères succubiens, je suppose qu'elle était particulièrement extravagante. Elle avait des cheveux rouges en désordre...

– Attendez une seconde... N'était-elle pas affligée de myopie ?

– C'est en effet ce que je me suis dit lorsque je l'ai vue s'adresser avec sécheresse à mon porte-manteau.

– Et elle vous a laissé un nom ?

– Je me souviens qu'un des golems, croyant que j'étais trop loin pour l'entendre, l'avait appelée maîtresse Zboob, ou quelque chose comme ça.

Xyixiant'h lança un regard consterné à Mark, lui-même atterré. Elle avait pourtant senti la nature démoniaque...

– Vous auriez une idée d'où elle peut se trouver, maintenant ?

– Comment le saurais-je ? Ca remonte à un bail, elle ne m'a pas laissé son portable... Oh, mais Trucida, qu'as-tu donc ? Quelle est cette langueur qui te prend soudain ?

Dans un petit gémissement s'était effondrée la compagne du vampire, toute droite au milieu des plis de sa robe. Mais elle parvint à réciter, comme en transe :

*Vers le Sud a vogué le démon, puis a fui
Sur une île, dans le port de deux fleuves arrosé
Vivant dans la quiétude jusqu'à aujourd'hui
Et pourtant, dès demain, tout sera arasé.*

*C'est ainsi qu'elle arrive, douceur et désespoir
Au coeur de la cité la plus cosmopolite,
Elle aura un matin, et elle aura un soir,
Avant d'être détruite, demain, par Lilith.*

Lilith

Lilith

Lilith

Et ce nom résonna longtemps dans leurs têtes.

Tous dans la crypte savaient de quoi il retournait.

Et d'un seul coup, la redoutable Condeeza devenait une gêne mineure.

Les cruelles et millénaires vendettas de Nyshra et de Naong prenaient un air de querelle d'écolier.

Lilith

– Si on s'la tape, c'est epic level handbook pour tout le monde !

XIII Le Vizir

Comme chaque matin, les petits marchands de primeurs et d'épices de la rue de la Pitié installaient leurs modestes étals, tâchant de ne point trop déclencher l'ire des habitants du quartier en les réveillant de si bon matin par leurs déchargements et transbahutages. C'était une petite rue sans histoire, montant du ravin du Khantri jusqu'à la Grand-Rue, et fréquentée par le petit peuple industriel de Banvars, et le seul luxe qu'on y avait était la vue sur le Palais, dont la blanche et majestueuse silhouette dominait les environs.

Le vent se leva. Ce qui n'avait rien de rare, le quartier était venteux. Mais le vent persista et forçait, et en quelques instants, une tornade se forma, qui se teinta vite de pourpre et de noir. Lorsqu'elle se dissipa, trois hommes étaient apparus. L'un était habillé de rouge, un mage en robe, frémissant de puissance. Deux guerriers l'escortaient, le plus vieux portait un lourd et long bâton, l'autre avait quatre bras, tous parfaitement sains, musclés et fonctionnels. Ils remontèrent la rue, sans un regard pour les marchands qui n'osèrent bouger une oreille. Ils n'avaient pas réellement peur, d'ailleurs. Quelque chose leur disait que ces hommes ne vivaient pas au même niveau qu'eux, que leurs ambitions dépassaient la compréhension des hommes normaux.

Ils avaient plutôt raison.

Morgoth et ses deux compagnons remontèrent donc la rue jusqu'à la citadelle sans s'arrêter. Les deux guerriers avaient recouvré leur mobilité et leur libre arbitre, ils se trouvaient juste derrière Morgoth, qui ouvrait la marche d'un pas décidé. Qu'est-ce qui les retenait de l'abattre d'un coup d'épée avait qu'il n'arrive à ses fins ? Sans doute l'assurance du jeune sorcier. Il ne pouvait leur montrer son dos sans avoir prévu quelque mortel sortilège de protection et de contre-attaque, n'est-ce pas ? Ou alors il bluffait... Bah, on verrait bien. De toute les façons, il était plus prudent d'affronter le sorcier rouge en compagnie du Grand-Prêtre, sur son terrain.

– Qui va là, gentilshommes ?

Morgoth fit un geste négligent de la main, sans prendre la peine de s'arrêter. Les deux gardes s'effondrèrent en silence devant les guérites du Palais. Ils traversèrent calmement la cour, entrèrent dans le Grand Vestibule. Un immense escalier de marbre à trois étages, une merveille d'architecture, menait à la Salle du Trône des rois de Misène. Cet escalier, il disait que là se tenaient les audiences, se rendait la justice, se promulguaient lois et décrets. Il disait que là se trouvaient la Monarchie, la Majesté, le Droit Divin, et il le disait si fort que l'on prêtait rarement attention à la petite porte de bois d'une très simple ébénisterie, sur le côté, une petite porte qui disait à ceux qui tendaient l'oreille "Oui, mais le vrai pouvoir est là".

Ils prirent la petite porte. Ils empruntèrent des couloirs étroits, bousculèrent des fonctionnaires déjà affairés à transporter des rouleaux de parchemins. C'était comme si un sens secret guidait Morgoth vers le pouvoir, et bien qu'il n'eut jamais mis les pieds dans cette section du bâtiment, il savait parfaitement où il allait.

Encore une porte. Une salle obscure. Une ancienne citerne, sans doute, éclairée par quelques bougies. Un homme seul se tenait là, que Morgoth avait déjà rencontré en une occasion. C'était dans ce même palais, un soir de fête, il était alors en compagnie de Vertu, avec qui il s'était éloigné du tracassier

mondanités. Cet homme, Vertu le connaissait. Il la terrifiait, et il n'y avait pas eu grand chose durant sa vie terrestre pour effrayer Vertu Lancyent. C'était Jaffar Coeurnoir de Vilfélon, l'éminence grise de Misène.

– Mes respects, messire Vizir.

– Bonjour, mon jeune ami. Je vous attendais.

L'homme avait un aspect déplaisant. Morgoth évitait généralement de juger les hommes sur leur apparence, mais les cheveux trop courts de Jaffar, son corps un peu trop gras pour qu'on eut pu le dire mince et ses manières, tout un tas de petits détails sans importance en eux-mêmes, lui faisaient mauvaise impression. Et puis bien sûr, c'était le Grand Prêtre de Nyshra, un ministère si légendaire que beaucoup doutaient qu'il existât réellement. Le Grand Prêtre de Nyshra, c'était comme le loup des contes de fée, le père fouettard, une figure familière du mal qui, de chansons en comptines, avait perdu toute substance.

– Si vous le dites. Pourriez-vous dire à vos serviteurs de ranger leurs armes, je ne suis pas venu jusqu'ici pour les tuer.

– Piété, Monastorio, je vous en prie, nous sommes entre gens bien élevés. Puis-je m'enquérir des motifs de votre visite ?

– Je suis venu en quête de réponses. Que veut Nyshra ?

– La défaite de Naong, comme toujours. Ce n'est pas un objectif secret, tout le monde sait cela.

– Est-ce tout ? J'ai peine à croire que les ambitions de Nyshra se bornent à une vaine compétition.

– Vous jugez ma déesse par des oui-dires, de vagues impressions. Pourtant, elle n'est pas malveillante, pas envers vous en tout cas. Au contraire, je crois bien que vous avez quelque dette à son endroit.

– Vraiment ?

– Mais oui, mon garçon. Elle veille sur vous depuis que vous avez quitté votre école. Saviez-vous que Vertu, dont vous fûtes l'ami, avait été une digne servante de Nyshra ?

– Oui, je le savais.

– Elle vous a mené sur la voie de la puissance, comme une mère veille sur son fils, et à travers elle, c'est la déesse qui a agi.

– Et la quête de l'Anneau ?

– Qu'en dire ? Que c'est moi qui l'ai organisée ? C'est beaucoup dire, même si c'est en partie vrai. Il fut difficile d'infiltrer la cité des elfes, mais Monastorio s'en est fort bien acquitté. Vertu, pour sa part, a très habilement rassemblé des aventuriers pour les mener sur la voie de Nyshra. Bien des imprévus ont surgi, mais serais-je prêtre du chaos si je devais m'en plaindre ? L'affaire était d'importance, mais dans l'ensemble, je n'ai pas à rougir devant Elle de la manière dont les choses se sont déroulées.

– Mais l'Anneau existe toujours, sa puissance est intacte, et vos ennemis, les disciples de Naong ne sont pas très éloignés d'en rassembler les fragments.

– Je vois l'anneau vert à votre doigt, tant qu'il y est, leur agitation est vaine. En outre, l'Anneau n'était pas tout. Bien sûr, celui qui se l'appropriera fera un pas décisif vers le pouvoir absolu, mais plus importantes encore étaient les forces que Condeeza, Markhyxas et Marakhter amassaient. Vous les avez anéanties, Morgoth, et pour ceci, vous vous êtes attiré la considération de Nyshra.

– C'est bien gentil de sa part. Et qu'a-t-elle prévu pour moi maintenant ? Attend-elle que je lui ramène l'Anneau, ou que je le détruise ?

– Rien de tel. Elle n'a que faire de cette relique profanatrice, sa place n'est pas dans les sphères divines mais sur la terre impure. Quand à le détruire, c'est impossible, c'est au-delà du pouvoir des dieux. La volonté de la Déesse est que vous fassiez à votre guise.

– Vraiment ? Je puis donc compter sur sa neutralité dans la guerre ?

– Oh non, nous allons vous soutenir. Tenez, voici mes guerriers, ils vous apporteront une aide appréciable au coeur de la bataille, j'en suis convaincu.

C'était plus qu'il n'en avait espéré. Mais il se doutait que les plans de la cruelle Nyshra étaient plus complexes. Un cadeau ? Une déesse bienveillante ? Cela faisait longtemps que Morgoth

ne croyait plus en de telles choses.

– C'est une déesse du Chaos.

– C'est exact.

– Quoique je fasse, ce sera à son avantage. Que je gagne ou que je perde, vous croyez que Gunt va sombrer dans l'anarchie, et avec elle toutes les nations d'Occident.

– Ah ah ah ! Vous avez l'esprit perçant, mais ça ne changera rien au cours des événements. Votre destin est écrit. Partez, maintenant, vous avez du travail, et moi aussi.

Morgoth fit de son mieux pour cacher son désarroi. Il salua son hôte d'un signe de tête, et repartit. Le Vizir fit signe à ses guerriers de le suivre. Ainsi repartirent-ils de Banvars comme ils étaient arrivés, tandis que le Grand-Prêtre de Nyshra se replongeait dans les relevés fiscaux du royaume de Misène.

XIV La Catin aux cheveux de sang

C'est avec une hâte bien compréhensible que nos amis regagnèrent la surface, et en chemin, ils tentèrent de faire comprendre la gravité de la situation à Ghibli.

– On peut à la légère traquer le goblin,

Ou partir les mains nues chasser le changelin.

Il est permis à un guerrier moyennement fort

De trouver six kobolds et de les laisser morts.

C'est sans lance magique que le preux cognera

Sur la lie du donjon, comme vers, vases et rats,

Nombreux et équipés, sans passer pour un con,

On peut même agacer certains petits dragons.

Avec les bons outils, sans mentir, c'est la liche

Que tu découperas comme une part de quiche,

Si ta virilité un jour tu veux prouver,

Dédale et minotaure, cours donc affronter,

Mais qui veut au combat défier dame Lilith

Ne relève certes pas gageure de sodomite.

Car c'est un gros bourrin, personne ne le niera

Avec des points de vie en veux-tu en voilà,
Des pouvoirs, des minions et des portes de phase,
Des caracs qui ne rentrent même plus dans les cases,
Il suffit qu'elle te jette un regard, et puis zou,
Te voici amoureux, mort ou complètement fou.
En plus, elle est mauvaise, teigne et vindicative,
Et trop intelligente, ne la crois pas naïve.
Même un dieu de la guerre n'oserait l'affronter,
Bien que le cas se soit une fois présenté,
Ça n'a pas fait un pli, du reste, en cinq minutes
L'impudent fut haché menu par la Grand-Pute.
Un spectacle navrant, à en croire les témoins.
Moralité : Lilith, il faut s'en tenir loin.

– Enfin, c'est ainsi qu'on la présente, tempéra Sarlander. Si ça se fait, elle n'opposera pas une si grande résistance.

– Et on loue la sagesse des elfes... moqua Xyixiant'h, qui n'était pas la mieux placée pour ce faire. Mes pauvres amis, poursuivit-elle, si Lilith parvient à s'incarner sur notre plan d'existence, elle nous balaiera tous comme l'ouragan balaie les peluches de pissenlits.

– Tout ça pour un démon, s'étonna Mark... On a vu pire non ?

– Ce n'est pas un démon, c'est un Prince Démon. Et non, on n'a pas vu pire. Jamais l'univers n'a vu pire. Parviendrait-elle à ses fins qu'elle annexerait notre pauvre Terre à ses Royaumes d'Iniquité, je préférerais encore voir le monde détruit. Le plan de Sook est maintenant clair, elle souhaite invoquer sa maîtresse, sa mère plutôt, et en finir avec toute opposition. Peut-être espère-t-elle acquérir en échange la faveur d'administrer ce nouveau domaine, pour le compte de sa suzeraine ? Une bien grande ambition pour un si petit pouvoir, mais sait-on jamais...

– J'ai peine à croire une telle chose de Sook. Ce n'est que Sook, pas... Hegan tout puissant, il me revient un épisode en mémoire.

– Oui ?

– Nous étions partis, Vertu, moi, Sook et quelques autres, dans une expédition qu'à la réflexion, je m'aperçois que cette succube avait suscitée. Nous l'avions perdue de vue un instant, et lorsque nous sommes revenus sur nos pas la chercher, nous l'avons surprise en train de se faire vampiriser. Nous avons pu occire le mort-vivant avant qu'il n'achève sa besogne, mais Sook s'était retrouvée...

– Privée de ses pouvoirs, oui, je connais cette histoire.

– Or, Nostro vient de nous en raconter une autre tout à fait similaire. Qu'en déduire ?

– Tu crois qu'il y aurait plusieurs succubes à se faire vampiriser ? Nous nous serions mépris ? Je ne te suis pas.

– Pas du tout, pas du tout. Lorsque vous l'avez rencontrée à Dhébrox, elle disposait de pouvoirs magiques impressionnants, or quelques années plus tôt, elle les avait perdus. Et elle les avait regagnés, non par les sorts curatifs, mais par le travail, l'étude, l'accumulation d'expériences diverses. Ce que je pense, c'est que Sook a recommencé plusieurs fois ceci au cours de sa longue vie – et songez simplement que je l'ai connue il y a quinze ans, et qu'elle n'avait absolument pas changé d'aspect. Elle a grandi en pouvoirs magiques, puis les a perdus de la manière abominable que l'on sait, puis les a regagnés, reperdus, et ainsi de suite un certain nombre de fois.

– Oui, pour se protéger contre l'oeil inquisiteur.

– Pour cela, bien sûr, mais je pense qu'il y a une autre logique là-dessous. Je parlais de sortilèges curatifs, et je suppose qu'en tant que prêtresse, tu sais de quoi je parle.

– Les rituels de régénération de l'âme ? Bien sûr, je les connais.

– Suppose un instant qu'elle subisse un rituel de ce genre que lui arriverait-il alors ?

– Elle regagnerait immédiatement... les pouvoirs perdus...

– Tous les pouvoirs perdus, au cours d'une vie qui a été sans doute fort longue.

– Ca alors... Mais non, tu dois te tromper. Une telle stratégie n'a que de très faibles chances de réussite, ne serait-ce qu'au

moment de la possession vampirique, aucun être sain d'esprit ne prendrait de tels risques.

– Eh, c'est de Sook qu'on parle.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsqu'ils s'y élevèrent à leur tour, sans souci de discrétion, car le temps manquait. Ils mirent le cap au sud, vers la cité de Sembaris, car il n'était venu à l'idée d'aucun d'entre eux qu'une autre ville put être le port aux deux fleuves, sur l'île de la prophétie. Ils franchirent monts et vaux, puis la mer Kaltienne, aussi vite que Xyixiant'h le pouvait sans éjecter ses camarades. Ils volèrent plus vite que la plupart des hommes ne pouvaient le concevoir, les doigts de ceux qui en avaient crispés sur les écailles de celle qui en avait, apprenant à apprécier ce froid cruel qui les mordait, espérant qu'il les pénétrerait assez pour les immuniser contre le feu des succubes. Ils arrivèrent enfin en vue d'une île.

Pas de grande cité. Juste un petit port de pêche, des moutons, des bergers...

Xyixiant'h obliqua sèchement vers l'est, vers une autre grande île à l'horizon.

Juste un volcan pelé aux flancs desquels s'accrochaient des lambeaux de nuages. Ce n'était pas Khôrn.

Vers le sud alors ?

Un croissant de roc, un petit village, une grande plage... Plus loin, un oeuf couvert de noires forêts de petits arbres secs, au milieu desquels scintillait un lac d'azur.

C'était singulier, cette variété topologique parmi les îles de la Kaltienne.

Mais totalement hors de propos.

Où était donc passée cette foutue île ?

Le sens de l'orientation n'était pas la qualité première de notre dragon, et c'est donc fort tard et passablement énervée qu'elle découvrit enfin, se découpant sur le soleil couchant, la silhouette de l'île tant recherchée. Elle fonça comme aigle sur lapin, longea la côte à toute vitesse et à basse altitude, découvrit

les murailles et les premiers bâtiments du quartier du port perchés sur la falaise. Virant sec dans un grand claquement d'ailes, elle grimpa de quelques centaines de mètres tout en effaçant la petite passe, et les compagnons du Gonfanon purent contempler le quartier du Faux-Port.

Il était trop tard.

Il semblait que la nuit était tombée partout, sauf en cet endroit précis, tant l'incendie faisait rage. Un mur de flammes s'élevait jusqu'à se perdre dans les volutes de fumée noire qu'emportait le vent, éclairant l'apocalypse d'une lueur de sang. Là, dans un espace que la dévastation avait dégagé, de petits personnages s'activaient à quelque tâche violente et mystérieuse. Xyixiant'h s'approcha. Une faille incandescente s'était ouverte dans la terre martyrisée, on eut dit une fleur infernale. Au milieu, quelque chose était remonté des profondeurs, quelque chose qui palpitait, ancien et puissant. Et lorsqu'ils virent cette couleur que nul ne pouvait oublier, ce rouge plus profond que le sang d'aucune créature, ils comprirent qu'ils contemplaient l'ondoyante chevelure de la Reine des Ténèbres. L'espace d'un instant, elle tourna sa tête à demi dans leur direction. Le regard du dragon croisa celui du démon.

Décrochage. Xyixiant'h manqua de peu de désarçonner ses passagers lorsqu'elle plongea en vrille pour se dégager, et évita de quelques pas seulement de se racler le ventre contre le sommet des ruines ardentes. Elle battit frénétiquement des ailes lorsqu'elle passa au ras des flots de la baie, puis se redressa à peine en abordant le quartier des arènes. Les compagnons n'eurent pas le loisir d'admirer les merveilles de la légendaire cité, Xyixiant'h prenait rapidement de la vitesse, faisant jouer à toute allure ses muscles monumentaux. Ils avaient déjà dépassé les murailles lorsque Mark, reprenant ses esprits, entreprit de remonter à califourchon le long du cou du dragon, se protégeant du vent avec sa manche.

– Mais où tu va-t-on ?

“On s'en va”

– Hein ?

“On met quelques centaines de lieues entre elle et nous, et là, on avisera”

– Tu fuis ?

“Exactement, je fuis. Je fuis loin et vite. Nous trouverons peut-être un moyen de quitter cette réalité avant que ce monde condamné ne chavire”

– Mais tu dois combattre les démons, c’est ton destin !

“A quoi bon ? Si j’ai vécu jusqu’à mon âge, c’est que j’ai appris à éviter les combats perdus d’avance”

– Ma parole, mais tu as peur !

“Ben, oui, j’ai peur”

A force de palabres, Mark parvint finalement à inciter le dragon à se poser, puis à faire demi-tour. Elle prit rapidement de l’altitude, puis mit le cap sur la cité de Sembaris, dont le rougeoiement était visible à des lieues à la ronde. Elle cercla lentement autour de la zone de destruction, circonscrite à la partie est de la ville. Les habitants s’affairaient à contenir l’incendie, d’autres s’amassaient sur les quais pour observer le spectacle. Mais plus aucun signe d’agitation démoniaque. Contrairement au langage parlé, les projections mentales de Xyixiant’h ne lui permettaient pas d’exprimer des émotions, toutefois un soulagement immense transpirait de ses propos lorsqu’elle fit savoir : “Elle est partie”.

XV La légion des ombres

– Comment ça, partie ?

– On a demandé à un groupe de gamines idiotes qui traînaient là, il semblerait, mais leurs propos étaient assez confus car elles n’arrêtaient pas de se chamailler, il semblerait donc que Sook et quelques compagnons, sans doute par elle stipendiés, se soient battus contre Lilith. Puis, au milieu du combat, ils ont tous disparu. Nous sommes allés à la Tour aux Mages de Sembaris pour nous enquérir des manifestations démoniaques, mais

les résultats sont clairs, le mal a été banni de la ville.

– Bien. Tout ça est très mystérieux et il y a sans doute une histoire compliquée là-dessous, mais je doute que cette histoire soit la nôtre. Nous voici donc débarrassés de Sook, et pour notre part, nous avons acquis l'assurance que Nyshra n'interviendrait point dans nos affaires. La route est dégagée pour nous, et les préparatifs de notre campagne militaire seront bientôt achevés. Merci à tous, vous avez bien travaillé, je vous conseille de vous reposer, car la tâche qui nous attend ne sera probablement pas facile. Car il est dit que s'amoncèlent à l'horizon les nuées grises annonciatrices de la bataille finale du bien contre le mal, et tel est écrit le destin de la voie... du... destinée... prophétie, tout ça... Allez, à demain.

Et sans se faire prier, les compagnons du Gonfanon se dispersèrent, car ils étaient fort las.

Mais Xyixiant'h ne redescendit pas dans ses quartiers. Elle gravit au contraire le grand escalier central de la Tour, prise d'un sombre pressentiment. Rien ne ressemble plus à la ruse que la ruse, et dévoiler les masques de la perfidie conduit à les voir recouvrir tous les visages. Les manigances de Sook l'avaient plongée dans des abîmes de réflexion, desquels avaient émergé, telle la ruine cyclopéenne de quelque temple englouti, une hypothèse funeste qu'elle souhaitait dissiper en la confrontant à la flamme aveuglante de la vérité.

Deux fort guerriers en armure de cérémonie gardaient la chapelle de Hazam, et à sa grande surprise, ils croisèrent leurs halbardes à son approche pour lui en interdire l'accès.

– Je suis Xyixiant'h, épouse de votre maître. Laissez-moi passer.

– Nul ne doit entrer dans la chapelle, nos ordres sont formels, madame.

– Vos ordres ne me concernent pas.

– Il n'y avait pas d'exception, madame. Seul le Sire Archimage peut entrer.

– Allons, vous me connaissez...

Xyixiant'h lança à l'assaut du garde ses pouvoirs de séduction. Elle était archiprêtresse de la déesse de la beauté, et en tant que telle, elle n'avait aucun mal à subjuguier les hommes. Sa présence séductrice se répandit dans la pièce comme une irrésistible marée d'équinoxe envahissant les plaines salées. Mais à sa grande stupéfaction, les gardes restèrent de marbre.

Un sortilège les protégeait ! Contre elle ! Il avait osé...

Morte de fatigue, ébranlée par la vision de Lilith, honteuse d'avoir pris la fuite et redoutant bien pire encore, la prêtresse n'eut soudain plus la force de retenir la fureur, qui la submergea. L'air vibra un instant, le masque magnifique se fissura, laissant jaillir les instincts brutaux du mortel reptile. Il suffit d'une demi-seconde de faiblesse pour que sa forme de demi-dragon surgisse, et que les deux gardes valsent dans la pièce, l'armure déchirée. Lorsqu'elle se reprit, elle dut se tenir à l'embrasure de la porte tant l'effort lui avait coûté.

Elle entra dans la chapelle. Elle était seule avec le cadavre du Magiocrate. Elle adressa une prière à Melki, puis entama l'examen magique de la dépouille.

– Je peux entrer ?

– Mais bien sûr chérie, tu es chez toi. Tu sembles toute pâle, c'est Lilith qui t'a mise dans cet état ?

– Non, ça passe. C'est juste que... Eh bien, je reviens de la chapelle, où je me suis recueillie sur le corps d'Athanazagorias Dumblefoot.

Morgoth eut une hésitation. Il ne lisait plus le parchemin qu'il avait entre les mains, il faisait juste semblant, de façon pas très convaincante.

– Il était étrange, le cadavre de Dumblefoot. Pauvre homme, mourir ainsi, un si grand mage.

– Tout à fait, chaton. Et en quoi était-il étrange ?

– Oh, eh bien il m'a semblé bien... vide.

– Tel est le spectacle de la mort.

– Oui, bien sûr, mais... comment dire, il y a vide et vide. Lorsqu'une demeure reste inoccupée, même pendant des années,

il persiste toujours la poussière des précédents occupants, des odeurs subtiles, des marques d'habitation sur les murs, l'usure familière des portes, toutes sortes de choses qui, sans qu'on sache pourquoi, vous font songer à la vie passée de la maison et à ceux qu'elle abritait. Il n'y a rien de tel dans un bâtiment neuf, où la vie n'a pas laissé son empreinte. Tu sais bien que mes sens sont ceux d'un dragon, Morgoth, et je devine des choses qui restent cachées aux yeux des hommes, ne l'oublie pas. J'ai vu, dans ma vie, bien des cadavres, et le corps de Dumbledore n'est pas celui d'un homme qui a vécu. Oh, il est en tous points similaire au corps d'un vieillard, avec son squelette fragile, ses articulations usées, sa peau tachée et flasque sur ses muscles amoindris, et pourtant, je suis convaincue que jamais cette enveloppe de chair n'a abrité l'âme d'un homme.

– Crois-tu ?

– En outre, je m'étonne qu'un homme âgé, ayant de surcroît subi de rudes sévices, soit capable de lancer un sortilège de téléportation. Surtout si l'on considère que Gorgoroth est, selon tes propres dires, magiquement protégée par des barrières élevées par toi et les Jurateurs pour empêcher Condeeza et ses mages de nous rendre visite à l'improviste. Il est vrai qu'il était le meilleur sorcier du monde, mais tout de même...

– Intéressantes remarques.

– Et je m'étonne qu'avec ton esprit perçant, tu ne te les sois pas faites. Quoi qu'il en soit, je suis persuadée que nous avons affaire là à quelque mystification, et j'ai même une bonne idée de qui a fait ça. Du reste, il y a peu de choix, conviens-en. Seul un fort nécromancien aurait pu créer de toutes pièces un corps parfait et l'animer, lui donnant l'illusion de la vie. Seul un homme connaissant bien le Magiocrate aurait pu lui donner son exacte apparence, sa voix, ses expressions, de telle sorte que parmi les officiers qui l'ont approché de son vivant, nul n'a rien soupçonné de la supercherie. Et seul un familier de Gorgoroth aurait pu téléporter le simulacre dans la cour, contournant les défenses par quelque secrète issue, ou bien les abaissant un instant.

– Il n'y a plus beaucoup de choix, donc.

– C'est vrai. Il ne reste que toi.

– On le dirait.

– Tu ne démens pas.

– Non. Et je te prie de croire que j'ai de bonnes raisons d'agir comme je l'ai fait.

– Par la trahison, la tromperie et la manipulation ?

– Comme le dit si élégamment Mark, on n'encule pas les poules sans casser des oeufs. C'est le but qui compte, et pas le chemin, ce sont les sots qui prétendent l'inverse. Sache que j'ai parlé vrai en disant que par trois fois au cours de l'année passée, Dumbledore m'avait réclamé l'anneau vert. Il possède les huit autres, comprends-tu ce que cela signifie ? Il vient de perdre le combat de sa vie. Ses forces l'abandonnent ainsi que sa raison, et il voit maintenant dans l'anneau maudit le seul recours possible contre la vieillesse qui le ronge. Oh, je ne doute pas qu'il puisse avancer mille arguments pour justifier sa convoitise, mais les faits sont têtus : il convoite l'Anneau d'Anéantissement et son pouvoir corrupteur. Il n'est pas le premier, c'est certain, mais il est trop puissant, il est trop dangereux, et il est prêt à sombrer dans la folie. Oui, je le dis, il faut l'arrêter, et tout mettre en oeuvre pour que ce soit aussi rapide que possible. Le peuple de Gunt n'a que trop souffert de la guerre, n'y rajoutons pas la tyrannie d'un vieillard sénile et consumé par le mal.

– Tout ce que je vois dans cette affaire, c'est que la convoitise t'emporte toi aussi, peu à peu. Te voilà réduit à comploter contre ton propre maître, à monter de macabres pantalonnades pour mener à la mort les hommes qui te font confiance, à mentir à tes propres amis.

– Je n'avais pas d'autre choix, ma douce. Le Magiocrate est encore très populaire, avec ses airs de vieux sage et ses jérémiades pleines de nobles principes dans les phrases et d'arrière-pensées dans les intentions, il a toujours réussi à faire croire à sa totale innocence dans l'ascension de Marakhter, dans les manigances du royaume avec Condeeza, dans les crimes des cavaliers noirs... Et les machines qu'il m'a fait construire ces dernières années... je ne t'en ai pas parlé, car moi-même je n'en

étais pas sûr, je n'osais y croire, mais... il ne s'agit pas de sorcellerie ordinaire, ce sont des abominations d'un niveau tel que l'histoire de la magie n'en a jamais connues. Que pouvais-je faire ? Que pouvais-je dire ? Le seul moyen de soulever l'armée contre lui, c'était de faire croire à l'usurpation. Et puis, mentir, c'est beaucoup dire. Depuis que la convoitise de l'Anneau a dévoré son âme, l'homme de bien qu'était Dumblefoot est mort. En ce sens, ce que j'ai dit était vrai. D'un certain point de vue.

– D'un certain point de vue ?

– Lorsque tu auras mon âge, tu t'apercevras que certaines choses...

– Oh, dis-donc, tu te souviens à qui tu parles ? Tu crois pouvoir m'entortiller avec tes belles paroles aussi facilement que les autres ? Tu t'adresses à Xyixiant'h, dragon iridié, archiprêtresse de Melki.

– Et tu m'as promis ton immortelle assistance, femme, jusque dans les moments difficiles. Voici l'heure de vérité, l'instant qui scelle notre alliance ou la voit se briser. Je requiers ton soutien dans mon entreprise. Rejoins-moi, nous serons ensemble un rempart contre le mal qui menace.

– Il m'en faudra plus que tes promesses pour trahir à ton profit les idéaux de toute ma longue vie.

– Je comprends ta position, qui est honorable, mais avant de te prononcer, écoute plutôt mon plan...

Au matin suivant, sous les cieux lourds d'un épais tapis de nuages gris roulé par les vents, on avait procédé, dans la grande cour, à la crémation de celui que tous croyaient être le Magiocrate. L'armée de Morgoth était constituée de soldats aguerris et résolus à tirer vengeance, s'embarquant à bord des plateformes d'assaut, chevauchant les étalons de guerre, et dans les airs, les dragons fièrement agitaient leurs ailes et leurs queues, impatients de démontrer leur force. Les machines de guerre, les machines de siège, avaient été chargées dans les chariots du train, des carrés de fantassins parfaitement équipés s'alignaient devant la grande porte en carrés magnifiques, attendant que leur

tour soit venu pour prendre la route de Sharaganz. Lorsque Morgoth parut au sommet de la barbacane, encadré par ses amis et ses officiers, la multitude de ses hommes le salua d'un cri puissant qui résonna dans la vallée, et en agitant les étendards de guerre, rouge du sang que la légion comptait verser. Et à ce rouge répondait celui de la robe du jeune sorcier, qui contempla ses troupes avec une visible satisfaction, et les salua à son tour de la main.

Seule à se tenir un peu en retrait, Xyixiant'h ne partageait pas l'enthousiasme guerrier de ses compagnons. Elle remarqua en frémissant l'anneau vert et maléfique, et surprit un éclat fugace à sa surface. Elle avait froid soudain, et se sentait vieille. Elle croisa les bras sur sa poitrine, baissa la tête, et retint un tremblement.

⁴Non, je déconne, il n'y avait pas de notes de bas de page dans cet épisode.

Les Portes de Sharaganz

Morgoth XII – Eh oui, comme le disait Lamar-tine, le temps est assassin, et emporte avec lui les rires des enfants et les mistral gagnants. C'est au nombre de douze que s'achèveront donc les aventures de Morgoth et de la Com-pagnie du Gonfanon, douze comme les apôtres du Christ, douze comme les mois de l'année, douze comme les étoiles d'or sur la bannière de l'Europe unie, douze comme Teblazie, douze comme le zedou de techi, douze comme les mercenaires, qui étaient sept, je confonds avec les salopards... Bref...

Avec l'ambition - sans doute vaine - d'élever quelque peu le niveau culturel de mon lectorat, j'ai décidé d'orner l'ouverture de mes chapitres par des citations¹ tirées de grands classiques de la littérature japonaise.

I Vaudeville préambulaire

¹Toutes de mon invention, sauf une.

S'arrêtant un instant sur la route d'Odayshô, où son daimyo l'envoyait en pèlerinage auprès du Bouddha de Gyo.oban, le bushi Tezuka Akira contempla longuement un buffle d'eau dans la rizièrre. C'est une attitude méprisable.

Matsuda Raymond, *Hakagure*

- Ciel, mon mari.
- Ça par exemple, Hermione, au lit, à cette heure !
- Hélas, ce matin au marché, j'ai pris froid, et j'ai dû m'aliter.
- Mais vous êtes nue, mon amie !
- C'est pour faire tomber la fièvre.
- Est-ce la fièvre qui met sur votre visage cette expression coupable ? Et sont-ce les habits d'un médecin que je vois sur la chaise ? Mais alors, la rumeur disait vrai, je suis cocu !
- Mais non, mais non.
- Et je gage que l'impudent maraud est dissimulé sous le lit... ou bien dans cette penderie...
- De grâce, mon ami, n'ouvrez pas cette porte.
- Qui m'en empêchera ? Montre ta bobine, vilain satyre, et expliquons nous entre hommes.
- Hélas, il l'a ouverte.
- Ça alors !
- Parbleu, capitaine, je vous vois bien surpris et confus.
- Vous, Maréchal, l'amant de ma femme !
- Eh oui monsieur, et c'est vous faire beaucoup d'honneur encore.
- Quelle infamie ! Quelle trahison !
- Croyiez-vous donc vos promotions dues à vos seuls mérites ? Ah ah, tu disais vraie Hermione, c'est un brave nigaud.
- J'enrage ! N'eussiez-vous été mon supérieur, je vous eus défié en champ clos.
- Hélas, monsieur, je le suis, et n'ai nul désir d'ôter mes galons pour complaire à vos envies de duel. Partez, maintenant, hors de ma vue. Retournez à votre casernement et servez-moi bien, pour ma part, il faut que je termine ce que j'ai commencé.

– Je meurs de honte...

Et l'infortuné capitaine s'en fut en courant dans les rues de Sharaganz, ravalant ses larmes. Le soleil s'était déjà caché derrière les remparts lorsqu'il pénétra en larmes dans la salle du "Singe Triboules", un établissement de médiocre renommée essentiellement fréquenté par des ouvriers venant boire leur paye, partageant avec eux une ferme intention de se saouler.

Mais voici qu'un homme s'approche de notre héros. Un homme remarquablement quelconque dans sa mise, son attitude et son propos. Le genre d'individu dont on se dit spontanément : "tiens, un brave type", sans toutefois pouvoir préciser pourquoi on a un tel a priori.

Ils entament une discussion à voix basse. Le capitaine ne se fait pas prier pour conter ses misères, l'autre compatit. A son tour, le brave type raconte une longue histoire au capitaine. Qui l'écoute. Puis l'écoute mieux encore. Puis fait mine de discuter quelques points, mais ses manières sont déjà celles d'un homme convaincu.

Un morceau de parchemin et une mine au plomb passent de l'un à l'autre. Chacun son tour, ils griffonnent des plans, des bouts de phrases.

Une bourse passe de l'un à l'autre. Une affaire s'est faite.

Et là-haut dans le ciel, passait un dragon.

II Derrière Gorgo

Les jeunes acteurs portaient tous le toupet frontal ainsi que des manches arrondies, et c'était drôle. Sur le moment. Même si, aujourd'hui, j'ai peine à me souvenir des raisons de mon hilarité, sans doute consécutive à l'abus de saké.

Saikikoo, *Le grand miroir de l'amour chat – Amours des angoras*

Comme il est dit dans les Tablettes de Skelos, à moins que ce ne soit dans l'Almanach Agraire des Platitudes Proverbiales à Destination des Campagnes Sous-Développées, que tout ce qui a commencé doit un jour finir.

Enfin, sauf ce qui est éternel.

Mais comme le disait le vieux sage, rien n'est éternel.

A part quelques trucs très très durs.

Comme des pierres très dures.

Et encore. Enfin, je suppose que c'est une question de... durée.. euh... bref...

Et merde. Alors on essaie de faire les choses bien, genre épique et tout, et puis ça tourne tout de suite à la bouffonnade.

C'était un peu comme Morgoth, tiens. Il essayait de donner quelque lustre à son entreprise, à savoir la conquête de Sharganz, capitale du royaume de Gunt. Il avait tout bien fait comme il faut, avec le volcan menaçant dans la contrée désolée, la forteresse cyclopéenne surmontée d'une tour vertigineuse, les légions fanatiques qui lui obéissaient aveuglément, les hordes de mortsvivants, les dragons aux ailes membraneuses sillonnant le ciel en quête de sang humain, les plastrons polis des armures noires, les gonfanons empourprant la plaine d'un incendie ravageur, les nécromants qui lui étaient inféodés et dont les conjurations protectrices soutenaient la détermination de la troupe, bref, ça avait de la gueule, cette histoire. Il avait même prévu une grosse ce-rise sur le gâteau, une monstrueuse créature de métal, sortie de ses ateliers.

C'était une machine colossale recouverte de plaques d'électrargyre, ce métal couleur d'argent, résistant comme l'acier, im-

putrescible comme l'or et léger comme certains bois tropicaux un peu lourds, récemment découvert par des mages habiles et que l'on ne pouvait extraire de son minerai que grâce au souffle des dragons de foudre. Son coeur palpitant était un gigantesque chaudron de bronze alimenté en charbon par des ouvriers nains, et dont la vapeur actionnait, en une débauche de sifflements et d'exhalaisons, le mouvement des six roues cerclées de fer hautes chacune comme trois hommes montés les uns sur les épaules des autres. De sa gueule, ouverte sur des crocs ornementaux destinés à semer la terreur parmi les ennemis, sortait cette même vapeur ainsi que des grincements abominables. A son sommet, l'on avait aménagé une plate-forme entourée de merlons de métal aux formes élancées, garnie d'une immense baliste, ainsi que de force scorpions et machines de guerre destinées à foudroyer sur place piétons et cavaliers. Ses constructeurs l'avaient forgé pour être le seigneur des batailles, l'ange de la destruction, l'invincible marteau des dieux écrasant les félons. C'était Gorgo le Gigantesque Grand Gargant Géant de Guerre. Un engin fort bien conçu, avec une double coque capable de résister aux projectiles perçants comme contondants, plusieurs runes de garde contre les magies de bataille, des meurtrières couvrant tous les angles contre les assauts d'agiles fantassins, et une puissance lui permettant de franchir toutes sortes de défenses, d'écraser des murailles, de combler des fossés. Sur le papier, ça marchait très bien. C'était vraiment dommage que parmi les ingénieurs qui l'avaient dessiné, aucun n'ait eu la curiosité intellectuelle de s'enquérir de l'état de la route menant de Gorgoroth à Sharaganz.

Gorgo était donc planté au milieu de ladite route, à trois lieues seulement de son point de départ. Juste à la sortie de la plaine, la route faisait un S assez semblable à celui qui figure sur le panneau de signalisation "roulez bourré", entre deux parois montagneuses fort escarpées. Confiance d'ingénieur et hardiesse militaire avaient conduit les officiers responsables à essayer de passer en force, ce qui avait eu pour résultat de le coincer solidement en biais.

– Ben, c'est bien barré, encore, cette affaire ! Commenta fort stérilement Ghibli.

– Et moi qui comptais sur l'effet de surprise. Tiens, de quoi discutent donc le chef ingénieur et le capitaine de Gorgo ?

– Si j'avais quelque foi en l'humanité, prophétisa tristement Sarlander, je dirais qu'ils se disputent pour savoir comment on pourra sortir de cette embarrassante situation, mais instruit de mon expérience, je crois plutôt qu'ils n'ont rien trouvé de plus urgent à faire que de déterminer les responsabilités de ce raffarinesque fiasco. Chacun semble persuadé que c'est l'autre, c'est classique. Mais je pense qu'ils ne tarderont pas à trouver un terrain d'entente ainsi qu'un pauvre lampiste avec une tête à chapeaux.

– C'est à craindre, en effet. Bah, peu importe.

– Peu importe ! S'étonna Mark. Tu as remarqué que la moitié de ton armée est devant ce gros machin et l'autre moitié derrière ? Comment tu comptes les faire passer ?

– C'est un détail mineur...

– Ben, réfléchit Ghibli, si c'est creux à l'intérieur, on pourrait ouvrir le trou du... enfin, l'orifice arrière, et puis faire passer les gusses par l'intérieur et ressortir par la gueule, c'est simple.

– Niais nain, comment tu comptes faire pour la cavalerie ? Et les machines de siège ? On part attaquer une ville, on risque d'en avoir besoin, pas vrai Morgoth ?

– Oui, sûrement.

– Tu as sans doute un sortilège bien senti...

– Non, mais les muscles de Xy devraient faire l'affaire. Xy, ma douce ? Ma bulle ? Ma dragonette ? Ma tétine jolie ? Ben, où elle est passée encore, ma grosse moitié ?

– Tiens, c'est vrai ça, on ne l'a pas vue dans le coin depuis un moment.

– C'est curieux, elle ne passe pas inaperçue en général.

– Les autres dragons aussi sont partis.

– Oui, mais ça c'est normal.

III Les machines de l'Archimage

S'en revenant victorieux de la grande bataille de la plaine du Kansén, qui vit le shogun Tetsunogawa triompher du daimyo Ryonosuke, le bushi Toriyama Kosuke aperçut un micocoulier en fleurs, et s'arrêta un instant à son ombre pour relacer sa sandale. Son maître en fut très impressionné.

Matsuda Raymond, *Hakagure*

Le palais Tokayan n'était pas particulièrement impressionnant à première vue, en tout cas, pas autant que ce qu'on aurait pu en attendre du siège central du pouvoir de Gunt. Quatre tours effilées aux flancs semés de grands bulbes oranges lumineux en formaient la défense magique, supposée impénétrable. Par les nuits sans lune en effet, un observateur aux yeux habitués à l'obscurité pouvait se convaincre de la présence du champ de protection bleuté, que l'on disait apte à repousser toute attaque mystique ou physique. Une cinquième tour, plus épaisse, abritait le seul accès de la forteresse, un double portail fortifié perché à vingt mètres au-dessus du quartier, auquel on accédait par un large escalier s'élevant en pente douce de la majestueuse Place des Astres Propices. Un pont, assez large pour que deux charrettes s'y puissent croiser sans se gêner, menait d'une seule audacieuse volée du portail de la tour à celui du palais proprement dit, un édifice inscrit dans un carré de cent-cinquante pas, dont les austères contreforts incurvés cédaient la place, à mesure que l'altitude gagnait, à de larges baies vitrées élégamment ajourées et égayées de mille gargouilles facétieuses et austères figures d'astrologie. Telle était la demeure du Magiocrate de Gunt Athanazagorias Dumblefoot, une citadelle vieille comme le temps, que son génial architecte avait voulue quasiment impénétrable. Quasiment car, en avisé professionnel, l'architecte en question s'était gardé une secrète porte de sortie, qui pouvait aussi faire office de porte d'entrée, au cas où les aléas de la

vie ne retournent sa création contre lui.

Un architecte qui était mort, bien sûr, dont les os étaient tombés en poussière et le nom dans l'oubli depuis des éons, mais qui s'était un soir confié, sur l'oreiller, à son amante du moment, une elfe douce, sage et belle à s'en arracher le coeur, et qui était aussi un dragon. Et les dragons ont reçu des dieux, parmi d'autres qualités, une fort longue mémoire, aussi Xyixiant'h n'eut-elle aucune peine à se glisser dans les couloirs, à éviter les patrouilles et à se glisser dans les appartements du Magiocrate de Gunt.

– Messire, je vous en conjure, écoutez moi.

– Quoi ? Vous ici, madame ? Vous êtes venue me tuer, sans doute ?

– Non, messire, je viens au contraire vous prévenir contre un péril qui vous menace.

– Vous parlez de Morgoth ? Il mène son armée contre moi, n'est-ce pas ?

– Vous le saviez donc...

– Oh, je le soupçonnais depuis quelques jours. Je ne puis plus rien voir de Gorgoroth ni de la région environnante, un grand pouvoir magique m'en empêche. Inutile d'être grand devin pour comprendre ce qui se passe. Mais qu'est-ce qui lui prend ?

– Je crois que l'anneau vert a perverti son âme, messire. Je crois qu'il convoite maintenant les huit autres anneaux. Il a rassemblé son armée, et il s'est mis en marche. Rien ne l'arrêtera, vous devez fuir, et disperser les porteurs des anneaux.

– A quoi bon fuir ? Je sais quel pouvoir irrésistible exerce l'Anneau d'Anéantissement, même brisé. Morgoth retournera chaque pouce des trois continents pour retrouver l'objet de sa convoitise, à moins qu'on ne l'arrête. Ah, sot que j'ai été, je l'ai cru assez fort pour résister au pouvoir mortel, mais je me berçais d'illusions. Et sa force menace aujourd'hui de se retourner contre les peuples du monde. Disperser les anneaux serait une erreur stratégique, nous diviserions nos forces et ne ferions que gagner un peu de temps.

– Vous dites peut-être vrai, mais alors que faire ?

– Livrer bataille ici, car c'est sur notre terrain que nous avons le plus de chances de vaincre. Les murs de Sharaganz son épais, et plus que tout autres, capables de résister aux assauts d'un mage de sa puissance. Deux de mes porteurs d'anneaux sont morts durant la guerre, un autre fut tué par vous et vos compagnons, comme vous le savez, il n'en reste donc que six. Quatre gardent la porte du Palais, ici même, un autre commande la Deuxième Armée qui campe aux pieds des murailles, et quand j'ai su la trahison de mon général en chef, j'ai envoyé le dernier chercher le renfort de la force d'assaut aérienne, il devrait bientôt revenir avec des secours.

– Alors, la confrontation est inévitable.

– Je le crains. Sur le papier, les chances sont pour nous, mais vous connaissez Morgoth, sa seule réputation suffit à faire trembler les genoux de mes officiers. L'avenir reste à écrire, madame.

– N'y a-t-il donc aucun moyen de trouver un compromis entre vous ?

– Pas tant qu'il portera son anneau, qui corrompt son jugement. Mais j'y songe... il pourrait y avoir un moyen...

– Je vous écoute ?

– Oh non, ce sont les divagations d'un vieux mage gâteux, il n'y aurait aucun moyen que ça marche.

– Dites toujours.

– Je pense que si l'anneau de Morgoth perdait son pouvoir, ne serait-ce que quelques secondes, celui-ci retrouverait ses esprits. Il serait alors facile de lui faire ôter son fatal bijou, et l'affaire s'arrangerait sans effusion de sang.

– Est-ce possible ?

– Certes, certes. Venez, il faut que je m'assure que ces machines fonctionnent encore.

Et avec une vigueur que ne laissait nullement deviner son grand âge, le Magiocrate releva sa robe violette aux glyphes d'argent et se mit à courir dans les couloirs iridescents de sa forteresse, provoquant la stupeur de ses conseillers et courtisans affairés. Suivi de la jeune elfe que tous connaissaient, en grande

armure de guerre scintillante, il grimpa toutes sortes d'escalier, et quitta bientôt la zone du palais que tout le monde connaissait pour rejoindre celle que personne n'était sensé connaître, le laboratoire personnel d'Athanazagorias Dumblefoot. C'était un véritable hangar, sans doute la zone était-elle frappée de ce sortilège qui a la faveur des mages, et qui fait grandir une portion de l'espace sans en modifier ses dimensions extérieures. C'était si grand que Xyixiant'h aurait pu s'y allonger sous sa forme de reptile, sans toucher les murs ni le plafond. Mais il aurait fallu pour cela pousser les multiples tas d'engrenages cliquetants, vasques, récipients de cristal, tubes glougloutants, globes pulsants, créatures et morceaux de créatures, tables d'opérations, instruments servant à remplacer des choses par d'autres choses, et autres mécanismes pour beaucoup inachevées, qui jonchaient le sol ou pendaient au bout de longues chaînes. Si elle s'était intéressée aux techniques modernes de la sorcellerie, Xyixiant'h aurait reconnu des noctiluques solipèdes dégouttants d'humeurs malévolentes, des psychopompes rhomboédriques à suidés coproactifs, des zéotropes mithrocéphales rutilants constellés de pédipalpes ichoreux aux branchies anaptères, des orbes solénoïdes autologues à chanfreins elliptiques, et même un très intéressant myoblaste amphotère partiellement racémique miscible en petites quantités dans des énantiomères disubstitués d'ergols hypergoliques. Mais ce n'était pas le cas.

Dumblefoot se dirigea vers un des quatre vitraux circulaires qui de jour éclairaient la pièce, sur le côté trônait une bien intrigante machine. Son constructeur n'avait pas cherché à l'agréments d'angelots ou de faunes vomissants, certains panneaux de bronze gisaient, démontés, leurs vis sans doute perdues depuis longtemps, ne dissimulant plus les entrelacs de fils d'argent irriguant force quadrants indicateurs en fer et reliés à toutes sortes de manivelles de cuivre. Une énorme roue y était accrochée, une roue de pierre plus haute qu'un homme dressée verticalement, une pierre grise dans laquelle on avait pratiqué tout un réseau de minuscules rigoles remplies de fils d'or, et menant d'une cavité centrale jusqu'à neuf alvéoles périphériques, ornée chacune

d'une rune de belle taille.

– La voici, la machine en question. C'est le Distillateur, mon chef d'oeuvre, le fruit de toute une vie d'étude et de travail.

– Je comprends, c'est grâce à ceci que vous avez divisé l'Anneau d'Anéantissement !

– Exactement. En fait, celui-ci est une réplique faite par Morgoth en incluant les perfectionnements de la magie moderne. L'original est là-bas, il n'est probablement plus en état de marche.

– C'est donc ça... Mais que voulez-vous faire ? Réunir l'Anneau ?

– Non, bien sûr. Mais le Distillateur, lorsqu'il est activé, a un fâcheux effet secondaire dont je voudrais tirer parti, en effet lorsqu'il fonctionne, il perturbe toute magie alentours, y compris celle d'un puissant objet comme un fragment d'Anneau. Il agit sur les artefacts magiques en dissociant leurs multiples natures intimes, voyez-vous.

– Je ne comprends pas bien, je crois.

– Il est vrai, j'oubliais que vous n'êtes pas de l'Art. Sachez que tous les objets magiques sont un mélange subtil de plusieurs types d'essences mystiques, le Distillateur a pour fonction, précisément, de séparer ces essences, pour les recomposer. Pour l'Anneau, j'ai tout simplement déposé cette maudite chose au centre, et grâce à un pacte que j'avais avec un puissant démon, j'ai puisé dans sa puissance immense pour activer la machine. Ainsi ai-je procédé, j'en tire une grande fierté.

– Vous pouvez, c'est une belle réussite, même si maintenant, elle se retourne contre vous. Comment comptez-vous faire pour l'amener à mettre l'anneau dans la machine ?

– Nul besoin, nous ne cherchons pas à diviser l'anneau vert, mais à le perturber, et les ondes subtiles de la machine ont une certaine portée. En fait, en utilisant la force vitale d'une créature suffisamment puissante, il suffirait que Morgoth entre dans cette pièce et que nous activions le Distillateur pour qu'aussitôt, son fragment d'anneau perde de sa virulence.

– Remarquable ! Mais de quel genre de créature avez-vous

besoin ?

– Eh bien... en fait, pour ne rien vous cacher, je rougis de devoir vous en faire la demande mais voilà : je pensais à vous.

– Moi ?

– Votre fluide vital, madame, est sans commune mesure avec celui du médiocre démon qui m'a servi jadis, et en outre, vous êtes bien préférable à lui, car vous êtes une créature profondément bonne et sainte, ce qui renforcera l'effet de la machine contre un élément essentiellement malévolent.

– Vous voulez que j'oeuvre contre mon époux ?

– C'est déjà ce que vous faites, hélas. En outre, vous n'agirez point contre lui, mais contre l'anneau qui le possède et le pousse à la déraison criminelle, vous agissez donc pour son bien.

– C'est vrai, vous avez raison. Peut-être est-ce la solution...

– Je sens en vous une prévention.

– Ben... C'est pas que j'ai pas confiance, mais je me méfie.

– Je comprends votre appréhension bien légitime. Venez, je vais vous montrer la cuve, vous verrez par vous même que ce n'est absolument pas dangereux. Voyez, c'est ce trou dans le sol.

Il s'agissait d'une dépression circulaire de six pas de diamètre sur deux de profondeur, où menait quelques marches. Une sinistre table de pierre en occupait le centre, vers laquelle pointaient quatre tiges de céramique effilées.

– Observez-la, c'est tout simple, c'est ici que le sujet s'allonge... Oui oui, vous pouvez monter pour vous rendre compte. Et donc, ce panneau de contrôle que vous voyez là sert à commander les mécanismes subtils, ainsi que le champ de stase.

– Et ces sangles, c'est pour quoi faire ?

– Ah, c'était pour le démon dont je vous ai parlé. Il était consentant pour l'opération, bien sûr, le pacte, mais avec ces créatures, on ne sait jamais... Bref, j'ai dû l'assujettir à la table grâce à ces sangles magiques, qui sont à l'épreuve des créatures les plus puissantes. Tenez, regardez, un simple geste et hop...

– Ah oui, c'est pratique, je ne peux plus bouger. C'était une sage précaution, la fourberie est la marque des démons.

– Très juste, mais vous les connaissez mieux que moi. Et ici donc, comme je le disais, le champ de stase, qui achève d'immobiliser le sujet. Vous voyez, c'est juste cette manette là.

Une brume bleuâtre se répandit au-dessus de la table où Xyixiant'h s'était allongée.

– Il n'y a pas à dire, ça marche encore.

– Oui, ça marche très bien, c'est Morgoth qui l'a réglée dernièrement, on peut lui faire confiance.

– Sûr, il est doué, on peut lui faire confiance.

– D'ailleurs madame, tant qu'on y est, vous auriez sans doute été bien inspirée de lui faire confiance, à lui plutôt qu'à moi.

Le Magiocrate croisa alors ses bras devant sa poitrine, montrant ostensiblement ses vieilles mains noueuses. A chaque annulaire brillait un anneau magique, tout à fait semblable, non-obstant la couleur, à celui de Morgoth. Et un instant, mais un instant seulement, le masque du vieux magicien sage et débonnaire se fissa, et laissa suinter le sourire carnassier d'un démon dévoré par l'appétit de puissance.

– C'est un mystère pour moi qu'un être aussi naïf que vous ai pu survivre aussi longtemps. Mais nous y mettrons bon ordre, croyez-moi.

IV L'amiral victorieux

Le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao est plus qu'un art martial, c'est avant tout une philosophie de la vie. L'adepte du Nin-Tua-Viet-Tao-Dao recherche avant tout l'harmonie du corps et de l'esprit, qui doivent s'unir pour atteindre le Kay-ra, l'état de sérénité intérieure. Pour atteindre le Kay-ra, il faut pratiquer les quatre perfections qui sont :

- Perfection de l'effort, qui permet d'en faire le moins possible en faisant trimer les autres*
- Perfection de la parole, qui permet de mentir avec aplomb dans toutes les circonstances*
- Perfection de la voie, qui permet de passer sa vie à s'amuser en se foutant du reste*
- Perfection du geste, afin de frapper ses ennemis par derrière et de se réjouir de leurs lamentations.*

Tel est le Nin-Tua-Viet-Tao-Dao, la voie du pied et du poing dans ta gueule.

Hankuro Sensei, *La voie du traître*

– Dites-moi, amiral, ne trouvez-vous pas un peu alarmant que le Magiocrate nous demande en urgence ?

– Il doit avoir ses raisons, mon jeune Punch. Probablement a-t-il besoin du concours de nos forces aériennes pour quelque défilé propre à impressionner les foules, ou bien des diplomates étrangers.

– Aurait-il envoyé son homme-lige, là, pour un simple défilé ? D'après sa missive, la situation est grave...

– Oui, j'ai lu ça. Il est sujet à des crises d'exagérations, parfois. De toute façon, nous serons à Sharaganz demain.

– Certes, mais...

– Quelque chose vous tracasse, James ?

– Je me disais, ce défilé, il est tout de même bien étroit et sinueux. Ne serait-ce pas un excellent endroit pour une embuscade ?

– C'est la voie réglementaire à suivre selon les manuels militaires en usage dans l'armée de Gunt, et il se trouve que c'est aussi le chemin le plus court. Vous ne voudriez tout de même pas qu'on arrive en retard ?

– Non, bien sûr... mais si on nous attaque...

– Mais qui diable nous attaquerait ? Nous sommes la force d'élite de l'armée de Gunt, nous sommes en paix avec nos voisins, et les frontières sont bien loin.

– Mais il y a des signes de troubles civils. Vous savez que des marchands de paupiettes élastiquées ont été empalés par la foule déchaînée à Dolguldur-les-Mirontons. Et on murmure pourtant depuis plusieurs semaines... enfin, vous savez bien...

– Je sais quoi ?

– Il circule dans les rangs de la troupe le bruit que le général en chef Morgoth...

– ...qui est un excellent élément et un loyal serviteur de la Couronne, et on a bien de la chance de l'avoir avec nous, malheur à qui médiera de lui devant moi. Oui, qu'a-t-il, Morgoth ?

– Euh... non, rien du tout.

– Vous devriez consacrer moins d'énergie à écouter les bruits qui circulent parmi la canaille, et plus à mener votre carrière au mieux de vos intérêts, croyez-moi. Vous ne voulez pas rester enseigne toute votre vie, non ? Tenez, éloignons-nous un peu, que je puis mieux voir l'ordre de marche.

L'enseigne James T. Punch manoeuvra latéralement le radeau magique jusqu'à un coude éternellement ombragé du torrent Ksokades, d'où l'on pouvait en effet admirer la force aérienne de Gunt. Même s'il y manquait les dragons, c'était impressionnant. Une vingtaine de tapis volants à trois passagers formaient l'avant-garde, entourant la barge de commandement que l'amiral avait laissée au sinistre cavalier noir envoyé par le souverain de Gunt. Derrière venaient huit neufs d'assaut, engins de bois forts chacun de cent soixante hommes et hérissées de balistes de siège, une douzaine de gults des vents, des créatures colossales et assez stupides invoquées depuis un lointain plan d'existence et servant de bêtes de sommes, mais que leur len-

teur et leur puanteur faisait exécrer, puis venaient encore trois nefs d'assaut escortées d'une dizaine de tapis, une vingtaine de griffons et leurs cavaliers aux longues lances, une étrange mais efficace compagnie de mercenaires chimères, harpyes et élémentaires recrutés lors de la guerre, et encore des tapis volants et des nefs de bataille. Le cortège s'étirait sur deux lieues environ.

L'avant-garde tourna sur la droite pour contourner le piton rocheux qui marquait la partie la plus étroite du défilé, et il revint à l'esprit de l'enseigne Punch, qui n'avait pourtant jamais été particulièrement attentif en classe, un de ses cours de tactique de l'école militaire, concernant les embuscades. Les dragons... pourquoi manquait-il les dragons, déjà ? Oui, ils étaient rattachés à la Première Armée, celle de Morgoth. Parce que sa femme commandait aux dragons, quelque chose comme ça. Non, pas tout à fait, sa femme était un dragon. Mais c'était de peu d'importance. Il se dit que si les rumeurs étaient vraies, les dragons de Morgoth attaqueraient là, à cet instant précis. Ils attaquaient en descendant de derrière la crête, répandraient leurs souffles mortels sur l'avant-garde avant qu'elle n'ait le temps de les voir... non, ils auraient le temps de les voir arriver. Sauf s'ils étaient invisibles, bien sûr... Ca pourrait se produire à n'importe quel moment, la mort qui vient sans prévenir, un éclair blanc... Etait-ce son imagination qui lui jouait des tours ?

Ses yeux s'écarquillèrent à mesure qu'il comprenait. Ce qu'il voyait n'était pas le fruit d'une trop grande imagination ou de ses supputations paranoïaques, c'était réel. Le hurlement des hommes et des dragons, le tonnerre, les machines broyées, tout cela lui parvenait maintenant, étouffé par la distance. Et le reste de l'armada, pour qui le massacre était dissimulé par le piton, continuait sa progression à une allure placide, inconsciente du déchaînement de violence qui se déroulait à quelques dizaines de pas seulement. La barge de commandement était tombée la première, l'assaut avait été parfaitement mené, et seul debout parmi les débris et les cadavres, le cavalier dressait son poing vengeur à destination des reptiles volants dont les ailes, maintenant que le sortilège d'illusion était dissipé, obscurcissaient le

ciel comme un vol de pigeons au-dessus d'un quignon de pain. Eut-il le temps d'employer son anneau à se battre ? Le résultat fut nul, un immense dragon bicéphale l'écrasa de son poitrail contre le sol caillouteux, se releva, et comme si la chose présentait quelque intérêt, calcina et dissout ses restes d'un double souffle ravageur. Un second vol de dragons descendit alors de la montagne et coupa en deux la longue arrière-garde, des dragons plus petits, mais plus rapides, qui après un premier assaut particulièrement meurtrier, jouèrent à cache-cache entre les gulits des vents avec les survivants. Il fallait plusieurs minutes pour qu'une nef d'assaut prise de cours fut en ordre de bataille, et les assaillants le savaient. Avant que les engins de guerre ne fussent armés, ils se livrèrent à un furieux massacre sur les ponts, et les coûteuses machines s'abattirent l'une après l'autre dans un fracas abominable. Bien peu parmi les défenseurs eurent le loisir de fuir.

– Ils vous ont payé combien, amiral ?

– Ils m'ont payé très cher, car je suis quelqu'un d'une grande probité et que l'on ne m'achète pas avec six sous et une médaille de vermeille. Et maintenant enseigne, mettez le cap vers les pays Balnais, je vous prie, j'ai une nouvelle identité et un compte en banque bien garni qui m'y attendent.

V La plaine de Malemort

La pluie de printemps est parfois traîtresse, qui surprend le voyageur alors que le soleil brille encore. Lorsqu'une telle mésaventure arriva à Terazawa Osamu, le célèbre ronin de la province de Kamichii, alors qu'il se pressait dans les ruelles d'Edo, il entra dans la boutique d'un potier bien connu dans toute la ville, afin de s'abriter des éléments. Nous savons tous que penser d'une telle attitude.

Matsuda Raymond, *Hakagure*

La rumeur enflait dans les rues de Sharaganz, ou plutôt, les rumeurs. Pourquoi la Deuxième armée, campée à quelques lieues au sud de la capitale, avait-elle en toute hâte gagné la plaine de Malemort, devant la porte nord ? Pourquoi depuis deux jours creusaient-ils tranchées et érigeaient-ils chevaux de Frise avec une ardeur laissant à supposer quel leur vie en dépendait ? Pourquoi la milice municipale patrouillait-elle dans les rues à toute heure du jour et de la nuit, le pilum à la main ? La réponse à toutes ces questions tenait en un mot, un seul mot qui pourtant faisait trembler ceux qui ignoraient ce dont ils parlaient, et frappait de terreur ceux qui étaient mieux informés.

Morgoth ! Morgoth s'était rebellé, disait-on, et il arrivait de sa sombre forteresse, accompagné de ses féroces dragons, de ses fanatiques mages de guerre, de son armée victorieuse et totalement acquise à sa cause, ses morts qui marchent... On le disait invincible, et le fait est que durant la guerre, il était resté invaincu. On le disait cruel et fou, d'autres soutenaient qu'il était lui-même de l'engeance des dragons, qu'il était fils de dieu, qu'il était possédé par un démon, qu'il était la réincarnation de Skelos, qu'il se baignait dans le sang de jeunes vierges, parfois tout ça en même temps.

On disait qu'il avait semé en ville des agents acquis à sa cause, et ça au moins, c'était vrai. Ceux-ci louaient dans les tavernes les grands mérites du seigneur de Gorgoroth, sa force, sa jeunesse, sa proximité avec le peuple dont il était issu, ses brillantes victoires, ses prouesses de mage, sa lutte incessante

pour la justice, sa bonne tenue à table, son langage châtié, et ses prises de position courageuses contre le lobby des traiteurs industriels et leurs manigances élastiqueuses. Ils répandaient surtout l'opinion selon laquelle le Magiocrate n'était qu'un impositeur, opinion qui avait de plus en plus d'adeptes parmi la population. Ne riez point de la crédulité des gens de Sharaganz. Bien sûr, que l'on raconte une telle chose à un honnête homme et il en rira, et conseillera à son interlocuteur de consulter un spécialiste. Mais qu'il l'entende d'une seconde personne, n'ayant aucun rapport avec la première, puis d'une troisième enfin, même si notre gaillard est le plus grand patriote du pays doté d'un bon sens en airain, il en viendra à douter, et cherchera à confronter ce point de vue à ce qu'il sait. Or, l'esprit humain a ce fatal travers qu'il peut découvrir sans effort apparent les preuves les plus convaincantes aux bobards les plus invraisemblables.

Mais les gens du Magiocrate étaient au courant de ces tentatives de subversion, et leurs agents à leur tour mettaient bon ordre à ces tracas, rudoyant les grandes gueules stipendiées par le général renégat, les bousculant, et ces nuits-là, les coups d'escopette volèrent bas, et plus d'un finit face contre terre, le ventre percé par un surin.

Mais si le Magiocrate mettait tant d'ardeur à faire taire de pauvres types un peu trop bavards, n'était-ce pas la preuve qu'ils disaient la vérité ? Ainsi se mirent à penser beaucoup de gens à Sharaganz, avant même que la légion de Morgoth ne débouchât du Défilé des Trépassés dans la plaine de Malemort.

– Ils sont bien retranchés, et il y a toute une artillerie magique sur les murailles.

– Je sais. C'est moi qui ai fait les plans de bataille en cas de siège. Campons ici.

– Euh... le soleil est encore haut, tu sais... On pourrait attaquer tout de suite...

– Sois tranquille Mark, le temps de la bataille viendra bien assez tôt. Laissons-les mariner dans leur jus, le temps ne nous presse pas. Demain, les hommes seront reposés et prêts à se battre. Fais établir un périmètre de défense.

– A l'est, des dragons !

Les yeux de Sarlander, meilleurs que ceux des hommes, avaient en effet repéré le vol pesant des grands sauriens. Un frisson parcourut la troupe, mais les énormes créatures se posèrent le plus pacifiquement du monde. L'énorme bicéphale, qui devait être le chef (nul autre que Xyixiant'h ne connaissait les prérogatives en vigueur chez ces puissants alliés) s'approcha pesamment, et pencha une de ses têtes vers le seigneur de guerre vêtu de pourpre, juché sur son cheval noir. Il émit une série de sons complexes, de la langue draconique sans doute. Morgoth lui répondit brièvement dans la même langue. La patte griffue du monstre s'ouvrit, assez large pour que trois hommes puissent y tenir debout, et vint se placer à côté du mage. Un minuscule objet y brillait, que Morgoth prit et contempla à la lumière du jour déclinant. Il remercia le dragon d'un mot et d'un geste de tête, puis rangea l'anneau dans l'une des poches de sa cape.

– Et de deux !

– Qu'est-ce donc ?

– Oh, une babiole qui risque de m'être utile. Mon cher Mark, j'ai le plaisir de t'annoncer que nous sommes maîtres des cieux, l'armée aérienne de Gunt ne viendra pas en aide à son Magiocrate, faute de combattants.

– C'est donc là qu'étaient les dragons... Je comprends ta confiance, Morgoth, on dirait que tu avais prévu quelques coups d'avance. Mais je me demande si tu n'es pas devenu trop confiant. Les défenseurs de Sharaganz pourraient profiter de la nuit pour nous surprendre ici...

– Et pourquoi feraient-ils une chose pareille ? Ils se figurent que le temps joue pour eux, que des renforts vont venir à leur aide, et de plus, ils ne commettraient pas l'imprudence de s'aventurer hors de la couverture que leur fournit la muraille et les tours de garde.

– Soit, je te crois lorsque tu t'es occupé des forces aériennes de Gunt, mais il reste la troisième armée, stationnée dans le Khorfi, qui te dit qu'elle n'est pas en route, qu'elle ne doublera pas le nombre de nos ennemis, demain matin ?

– Eh bien pour ça, il aurait encore fallu que les messagers envoyés par l'état-major survivassent – à condition que ce soit français – aux flèches des archers elfes lors de la traversée de la forêt de Skahkal. Et puis, je crois savoir que le général Golodion a précisément choisi cette semaine pour aller faire pèlerinage et retraite au sanctuaire de Benibi avec ses principaux officiers. C'est un homme très pieux.

– Et je suppose que c'est toi qui a trouvé un moyen de l'éveiller à la vie spirituelle...

– Oh non, ce sont les dieux qui lui ont inspiré de saintes pensées. Moi je l'ai juste soudoyé.

– Ouais. C'est bien ce que je pensais. Tu ne leur as laissé aucune chance.

– Il y a d'autres généraux avant moi qui ont pu se vanter d'avoir gagné seize batailles consécutives, aucun d'entre eux, je crois, n'avait l'habitude de laisser une chance à ses ennemis. Je suis assez d'accord avec le grand théoricien militaire Walter Clausethz lorsqu'il écrit : "Mieux vaut gagner une guerre que de la perdre".

– Je vois, comme c'est chevaleresque. Et c'est souvent que tu te livres à la corruption comme ça ?

– Oh, et arrête de faire ton paladin outragé, on sait tous les deux à quoi nous en tenir à ton sujet. Et tu sais comme moi que payer des trahisons dans le camp adverse coûte toujours moins cher que de perdre une bataille. Si tu tiens à le savoir, je n'ai jamais affronté une armée sans avoir quelques colonels à ma solde en face de moi, et je m'en suis toujours très bien porté.

– J'espère que tu sais ce que tu fais.

– Personne ne sait ce qu'il fait, Mark.

Et sur ces peu engageantes paroles, Morgoth retourna à sa tente et à son humeur maussade.

VI L'armée du Magiocrate

L'orée du printemps
Inspire au pauvre poète
Des haïku stupides

Nanase Noburo, *Anthologie*

Enchantement de la vue et de l'ouïe, le ramerin bleu est un espiègle passereau nichant à l'ombre des grands châtaigniers, et dont les vols printaniers au-dessus des prés semés de boutons d'or sont un spectacle ravissant propre à émouvoir un instant le coeur du passant le plus endurci. L'oiseau au doux plumage inspira bien des poètes épris de spiritualité, car il lui arrive parfois de pousser une trille joyeuse pouvant, avec un peu d'imagination, se transcrire en langage elfique par "Yishmi yaki raïti", ce qui signifie, "louée soit la splendeur de Melki", prière traditionnelle de ce culte. Sans doute ces poètes eussent-ils été étonnés de savoir que ladite prière signifiait en fait, dans le langage de cet animal, que les ramerins situés sur les branches inférieures seraient bien avisés d'évacuer la verticale du locuteur, désireux de se délester urgemment d'un excédent de poids avant que de prendre son envol. "Yishmi yaki raïti" aurait pu, en effet, se traduire plus justement par "j'ai la taupe au guichet".

Et de ces incontinents volatiles, un grand nombre périt en un très bref et pitoyable piaillage lorsque le petit poirier séculaire qui marquait le centre de la plaine fut écrasé par le pied du Titanide Berserker de Guerre, une monstruosité de vingt mètres de haut, écarlate et poilu, dont le pagne orné des crânes de cent guerriers, dont beaucoup étaient humains, puait la charogne à une demi-lieue à la ronde, affolant bêtes et gens. De son poitrail puissant et de sa face congestionnée, pas un pouce qui ne fut exempt de cicatrice. Mercenaire depuis sa conception dans les tréfonds utérins d'une abominable matrice, sa vie entière n'avait été que bataille, dans les dédales des enfers, en de mystérieux mondes aux géométries étranges, sous les ordres des déités les plus féroces. Ses cornes noires et luisantes, longues de dix pas chacune, s'agitaient dans l'air frais du matin, impatientes de broyer les os, de tremper dans la chair tiède, encore une fois. Il n'avait pour se protéger qu'un bouclier, la larme d'un démon

disait-on, un écu laiteux tout d'une matière laiteuse et immaculée qui aurait pu servir de navire à bien des pêcheurs, et affecté à cet emploi, il n'aurait certes pas fait le plus petit bateau du port. Bien que ses énormes mains griffues et constellées de caux² coupants lui auraient suffi à semer la terreur parmi ses ennemis, il était armé d'une massue, sans doute taillée dans le tronc d'un arbre entier. Dans la massue étaient plantés des clous rouges capables d'embrocher un cheval.

Derrière lui venaient les légions, rameutées en toute hâte, des orcs, gobelins, gnoberlings, mourbellings, hobgobelins, trolls, trollinets, demi-trolls et autre racaille humanoïde au sein de laquelle l'aventurier pédant faisait de subtils distinguos, un peuple de mercenaires accordant plus de prix à un village pleins de braves gens à égorger qu'à un coffre rempli d'or. Ils étaient une nuée innombrable, ce qui ne les troublait guère, aucun d'entre eux ne savait compter. Ils connaissaient le Titanide depuis peu, mais lui vouaient un culte touchant, voyant en lui la personification des qualités qu'ils appréciaient, la force, le courage, l'endurance, la haine de ce qui est beau et la stupidité crasse.

Les mages de bataille du Magiocrate valaient bien ceux de Morgoth, ils étaient une trentaine à flotter sur leurs tapis individuels, survolant avec dédain les soubresauts de la multitude puante. D'autres, sans doute, étaient en réserve derrière les remparts ou dans le palais de Tokayan. Au dessous d'eux, les soldats de Gunt ne leur adressaient pas un regard. Ils n'avaient que mépris pour ces parvenus, ces lâches, ces opulents mages incapables de redescendre à terre, de chausser le cothurne et de porter les lourds fers de guerre. Ils étaient fiers, les gars de la deuxième armée, comme toujours les militaires après une guerre victorieuse. Ils étaient fiers, mais ils ne pouvaient s'empêcher de songer à ces batailles qu'ils avaient remportées sous les ordres de Morgoth, ce même Morgoth qu'ils allaient devoir affronter. Bien sûr, le Magiocrate avait dépêché l'un de ses cavaliers noirs pour les mener et les protéger, mais serait-ce suffisant contre le maître de Gorgoroth ?

²Un cal, des caux. Hein ? Quoi, y'en a un qu'est pas content là ?

Dumblefoot était un invocateur de grand talent, c'était sa spécialité, il avait convoqué le Titanide durant la nuit, mais aussi d'autres alliés. Il y avait un parti d'araignées venues d'un lointain pays du continent méridional, à la reine desquelles on avait promis l'usufruit des cadavres ennemis en cas de victoire. Il y en avait de toutes tailles, depuis les rejetons blanchâtres au corps gros comme un poing de jeune fille jusqu'à la reine, un monstre rouge et noir aux pattes grêles et qui paraissait capable de lutter le Titanide lui-même, mais le gros de ce parti velu était composé de centaines de bêtes grises larges comme des chariots, lourdes comme deux boeufs gras et, détail alarmant, assez alertes pour sautiller en tous sens malgré leur masse.

– Tiens, j'aurais cru qu'ils resteraient sous l'abri des murailles. Pourquoi avancent-ils à notre rencontre ? Je me demande ce qui leur prend.

– Peut-être veulent-ils te désarçonner, contrecarrer tes plans par une manoeuvre que tu n'aurais pas prévue.

– Je n'avais pas prévu, en effet, qu'ils seraient animés de pulsions suicidaires, abandonner un avantage tactique pour surprendre l'ennemi peut porter ses fruits à condition d'avoir l'effet de surprise. L'ordre de bataille prévu hier reste valable. Mark, Ghibli et Sarlander, rejoignez la cavalerie sur l'aile droite. Je serai parmi l'armée des morts, aux côtés de Piété et Monastorio. Clib', si le coeur t'en dit ?

– S'il m'est donné de vivre une aventure épique

Autant y faire entendre mes bruits métalliques

Mon épée frappera et de taille et de pique

Vous me compterez donc, messieurs, dans votre clique.

– Sinon, toujours pas de nouvelles de ta copine ?

– Qui ? Ah, Xy... Si, j'ai des nouvelles, figurez-vous qu'un messenger de Shraraganz est passé me trouver hier soir, pour me dire qu'elle est retenue dans la citadelle par le Magiocrate, enfin, celui qui se fait passer pour tel. Je suppose que je suis sensé m'y rendre seul pour affronter mon destin, ces trucs...

– HEIN ? Et c'est tout ce que ça te fait ?

– Y'a pas marqué "Skywalker" ici. Et puis c'est une grande

filles, elle se débrouillera, elle m'a dit qu'elle avait déjà été enlevée sept cent treize fois par des nécromants fous, elle a l'habitude. Allez, rejoignez vos positions, qu'on en finisse une bonne fois pour toute avec cette histoire.

VII La bataille de Sharaganz

Tandis qu'il musardait dans le quartier des courtisanes d'Osaka en compagnie de deux compagnons plus jeunes, le célèbre Fujishima Masami s'arrêta soudain, jeta par terre deux-cent monnaie de sa bourse, se mit ses sandales sur la tête et chanta "la macarena" tout en jouant à la corde à sauter avec son katana. En toute honnêteté, j'ignore ce que l'on peut penser d'un tel comportement.

Matsuda Raymond, *Hakagure*

De lourds nuages étaient venus du sud, chargés d'une pluie qui ne tarderait sans doute pas à tremper le champ de bataille, et sous cet éclairage, la plaine de Malemort n'en semblait que plus triste. Elle n'avait de plaine que le nom, il s'agissait d'un semis de menues collines couronnées de bosquets impropres à la pénétration de la cavalerie, séparées par des ruisseaux plus ou moins stagnants formant ça et là des mares traîtresses signalées par la teinte plus sombre de la végétation. Quelques cultivateurs parvenaient à survivre de cette mauvaise terre, ils auraient sans doute mieux fait de choisir un autre endroit pour bâtir leurs chaumières de tourbe. La nature accidentée du terrain aurait été favorable à la dissimulation des troupes si les deux formations n'avaient disposé d'éléments aériens à foison. Morgoth avait habilement manœuvré en disposant son armée de trépassés sur le flanc gauche, les zombis et les squelettes ne risquaient guère d'être impressionnés par l'avancée des araignées, ni d'être incommodés par leur venin. L'armée régulière,

pour sa part, préférait de loin être opposée à une force qui lui soit similaire, fut-elle menée par un titan mugissant.

Thrlax, un intrépide dragon de foudre trop jeune pour avoir appris la prudence, fut le premier à quitter les rangs de l'armée insurgée pour fondre directement sur le Titanide Berserker, en quête sans doute d'une victoire glorieuse à rattacher à son nom. L'explosion aveuglante parvint au camp de Morgoth bien avant le coup de tonnerre, mais si la décharge avait fauché quelques humanoïdes accrochés aux basques du démon rougeâtre, celui-ci avait paré le coup de son bouclier magique, qui avait résisté sans difficulté. N'écoutant que sa soif de gloire, le reptile n'en continua pas moins sa course, gueule béante, et fut cueilli sèchement par un monumental coup de massue, et son corps disloqué fut projeté parmi les rangs des gobelins hilares, bien que nombre d'entre eux eussent été écrasés sous les anneaux désarticulés du dragon.

Ce premier succès donna du courage aux partisans du Magiocrate, dont une compagnie de cavaliers accompagnée d'un groupe d'orcs particulièrement véloces et assoiffés de sang déboula depuis une crête sur un carré de piquiers qui, pris au dépourvu, n'eurent que le temps de mettre en pratique leurs réflexes militaires, qui consistaient à former une tortue hérissée de lances parfaitement parallèles. Emportés par leur élan, les assaillants s'y empalèrent en nombre avant de briser les rangs des défenseurs, qui alors jetèrent bas leurs armes encombrantes pour tirer les glaives du fourreau. D'autres fantassins de première ligne vinrent alors leur prêter main forte, tandis que pleuvaient sur les renforts des orcs une pluie de billes de plomb projetée par des frondeurs dissimulés dans un petit bois surplombant le vallon. Un, puis deux sorciers du Magiocrate se mirent en devoir de les pilonner de boules de feu pour les en débusquer, un plan qui aurait pu marcher s'il n'avait plu durant la nuit, ce qui avait rendu la végétation bien trop humide pour prendre feu. Les deux intrus furent aussitôt bombardés de pierres et de carreaux d'arbalètes qui s'écrasèrent avec de petits éclairs secs sur les invisibles boucliers magiques qui les protégeaient. Cependant,

ces sortilèges n'avaient qu'une durée de vie limitée, en particulier s'ils étaient aussi rudement mis à l'épreuve, aussi les mages firent-ils retraite à une altitude plus élevée, laissant la situation au sol dégénérer en un invraisemblable chaos.

Plus à l'ouest, la cavalerie régulière de Sharaganz, menée par l'abominable Cavalier Noir, cravachait sec les croupes suantes de ses montures pour déborder le flanc occidental de Morgoth. Les frondeurs se déchaînèrent sur eux, et bien que certains chevaliers fussent désarçonnés, ce ne fut pas suffisant pour briser l'assaut avant que la marée n'atteigne l'infanterie, retranchée sur la ligne séparant deux collines jumelles. Les fantassins de la première armée tinrent bon tout d'abord, saignant les chevaux de leurs assaillants et mettant à terre bien des preux trop lents, mais bientôt les sabres des cavaliers furent assistés dans leur besogne par les salves mortelles d'une douzaine de mages volants venus soutenir l'assaut, et par le hurlement frénétique du Cavalier Noir qui, de sa longue et lourde hache, fauchait les hommes comme on fauche les blés. Les officiers donnèrent alors l'ordre du repli, que les hommes ne se privèrent pas de suivre avec diligence et déboulant dans le vallon situé derrière. Ce faisant, ils ouvrirent une brèche dans le front de la première armée, que le Cavalier Noir perçut tout de suite. Plutôt que de poursuivre la piétaille, il sonna le rassemblement des troupes à portée, et exhorta ses hommes à lancer une charge afin d'achever la dislocation de la ligne de ses ennemis. Suivi de cent ou deux cent preux en file étroite, il déboula alors à toute allure, écrasant la résistance des maigres troupes situées à cet endroit, traversa une dépression et fonça droit vers une colline un peu plus élevée que les autres, afin de bénéficier d'une vue dégagée de la situation. Le concept de peur lui était-il encore familier, à ce personnage maudit à l'âme souillée par l'anneau ? S'il en était capable, c'était le moment d'en éprouver. De son promontoire en effet, il vit les hommes qu'il croyait avoir vaincus refermer leurs rangs sur son passage, et devant lui, une troupe de réserve fraîche, des piquiers lourds en armures impénétrables qui montaient à sa rencontre. Dans le ciel, les dragons venaient de faire leur apparition, et cerclaient

maintenant autour de lui, tandis que la cavalerie de Morgoth, sans se presser outre mesure, approchait au trot, menée par le paladin Marken-Willnar Von Drakenströhm dans sa terrible couleur de basalte. C'était un piège !

Cependant, à l'autre bout du champ de bataille, la marée des araignées grises déboulait à une vitesse surprenante sur la pourrissante division des guerriers disparus, on aurait dit un panier de fruits trop longtemps négligés disparaissant sous un tapis de moisissures. Le choc fut d'une grande brutalité, chélicères contre boucliers, mandibules contre casques, thorax chitineux contre mâchoires dégarnies de chair, et sous l'assaut furieux des monstrueux arthropodes, les rangs noirs et serrés des cadavres ambulants, épaule contre épaule, parurent se soulever, se couvrir de cloques et de pustules, puis éclater, se déliter... la vitesse supérieure des grandes araignées faisaient des ravage parmi les rangées stupides des combattants trépassés. Qu'une patte articulée tombe sous les coups des hachoirs ébréchés, et dix autres sortaient de la nuée diffuse, et cent yeux impavides de laque noire apparaissaient parmi la toison immonde de la foisonnante fratrie arachnéenne.

Le Cavalier Noir n'était pas du genre à se rendre. Tous ses hommes étaient tombés autour de lui, criblés de flèches et percés de lances, et leurs montures gisaient alentour, les membres brisés, implorant qu'on mette fin à leur calvaire. Mais la hache du Cavalier Noir vrombissait toujours autour de lui, rappelant aux imprudents qu'il était le maître de sa destinée, et les pauvres projectiles des archers, frondeurs et arbalétriers ne pénétraient gère son armure. Alors, les rangs des soldats s'écartèrent, et Mark parut, gravissant la pente avec assurance, vivante incarnation de la virilité martiale. De son immense épée flamboyante de sainteté, il salua le guerrier maléfique dont la cape de fuligine partait en lambeaux, et le guerrier lui répondit de même. Ils marchèrent l'un vers l'autre, sous les yeux de centaines de soldats assemblés pour assister à un duel de légende, et à l'instant où un premier coup de tonnerre retentit dans le ciel, les armes se rencontrèrent. Mark envoya un coup de taille à son adversaire,

qui le bloqua avec le manche de sa hache avant de riposter d'un coup de taille à fracasser les montagnes, qui ne rencontra que la tourbe du monticule. Il s'en défit presque aussitôt pour porter un deuxième coup au paladin, qui se baissa pour l'esquiver et se fendit, mais pour n'empaler que la cape noire flottant au vent. Il se releva en parant sans difficulté un coup de bûcheron, et avec l'assurance que donne le bon droit, porta un coup oblique, en appuyant de toutes ses forces. Là encore, le long manche métallique de la hache noire fut d'une grande aide pour la parade, mais le Cavalier Noir parut un instant ébranlé par la puissance du coup. Mark en profita pour écraser le genou du spectre de son talon chaussé de fer, et se redressant, s'apprêta à achever la besogne en le pourfendant d'un coup vertical aidé du poids de la sainte lame. Soudain, alors que tout semblait perdu pour lui, le maléfique séide du Magiocrate leva son poing, à une phalange duquel brillait l'anneau fatal qui lui conférait son pouvoir. Une décharge d'éclairs, semblable à un fouet, cingla le paladin qui fut repoussé à plusieurs pas, sans toutefois mettre genoux en terre. Le noir ennemi eut toutefois le temps de se relever et de fondre sur lui en poussant un hululement furieux. Sans faiblir, le chevalier du Coeur d'Azur monta à sa rencontre, et les deux fers se croisèrent une nouvelle fois. Un éclair muet éclaira la scène, comme si les dieux avaient voulu montrer à tous cet instant précis. Lorsque le tonnerre parvint enfin à la colline, le Cavalier Noir s'était effondré sur lui-même, les mains vissées sur l'épée bénie du paladin dont, de son torse, seule dépassait la large poignée. Le sombre séide recula de quelques pas, tomba et rampant parmi la lande rase, puis se retourna, et leva une dernière fois le poing au ciel. Durant une fraction de seconde, la flamme maléfique de l'anneau fut ravivée, juste avant qu'en un claquement d'ailes, la gueule d'un dragon ne tombe du ciel pour emporter le bras du Cavalier Noir, qui à cet instant, tomba en poussière. Mark observa un instant le vol du jeune reptile se dirigeant vers l'est puis, fourbu mais trop fier pour en faire étalage devant ses hommes, redescendit retrouver sa monture, et traversant les rangs des soldats pétris d'admiration avec une

bien légitime fierté, les exhorta à la charge.

Malgré cent flèches fichées dans sa peau squameuse, le Titanide, fou de rage, semblait au sommet de sa puissance destructrice, tuant dix hommes à chaque moulinet de son effrayante massue. A chaque pas, la terre tremblait, à chaque coup, elle se fissurait et partait en lambeaux. Il se contentait de tracer sa route imperturbable parmi le coeur du dispositif de Morgoth, laissant un sillage de cadavres à peine reconnaissables. Les yeux fous du monstre roulaient dans ses orbites, et même ses alliés n'osaient plus s'en approcher. Sarlander l'elfe et le nain Ghibli, consternés, voyaient s'approcher la dévastation en marche. Les yeux ! Parbleu, c'était le point faible des créatures les plus puissantes. L'elfe démontra alors, s'attirant des regards fort étonnés de la part de son compagnon, et, chose étonnante, il tira calmement l'arc qu'il tenait sur son dos, le banda avec art, et encocha une flèche. Des millénaires de tradition elfique coulaient dans ses veines, un héritage remontant aux premiers temps du monde, quand pour la première fois un elfe avait plié une jeune branche pour y tendre le boyau d'un animal, une époque où les hommes ne peuplaient pas encore le monde. Sarlander venait d'une famille d'archers légendaires, tout enfant encore, il en avait appris plus sur cet art que n'importe quel maître d'arme humain. D'un geste parfait, il visa l'oeil gauche Titanide, et sans qu'on put voir qu'il avait relâché ses doigts, la flèche partit, droite comme la justice. Et elle manqua son but de tellement loin que c'en était admirable. Elle serait probablement en orbite à l'heure qu'il est si un malheureux volatile, un pigeon de la variété des corniauds, n'avait eu la mauvaise idée de traverser le champ de bataille ce matin là, à basse altitude. L'oiseau mortellement transpercé chût mollement en une volte gracieuse et spiralante, entraînant derrière lui une pluie de plumes qui entra soudain dans le champ de vision assez réduit du Titanide. Surpris, il se retourna un peu trop vite, et son pied dérapa dans un trou boueux. Il s'effondra alors dans un fracas mémorable. Ghibli et Sarlander, sans attendre, sortirent leurs haches qui vrombirent de conserve, et se jetèrent sus au géant avant qu'il ne se relève, imités en cela par

toute l'infanterie de la première armée, avide de vengeance.

Parmi les défenseurs de Sharaganz, ceux qui avaient cru Morgoth et ses sorciers inactifs durent vite déchanter. Les pourpres invocateurs, se voyant dépassés par les légions arachnéennes, avaient mis au point une contre-attaque tirant parti des faiblesses de leurs ennemis et des points forts de leurs troupes. Evoquant les esprits qui contrôlent le climat, ils avaient, peu à peu, perverti les nuées surplombant le champ de bataille, détourné les vents des montagnes voisines, et suscité des intempéries spectaculaires. En quelques minutes, la température chût d'une quinzaine de degrés, et les rafales furieuses qui maintenant agitaient le manteau nuageux jusque là placide commençaient à se charger, en altitude, de lourds rideaux de neige et de grêle. Insensiblement, les mouvements des araignées, des animaux à sang froid, se firent plus lents, alors que les morts-vivants ne semblaient nullement gênés par le mauvais temps. Bientôt, la marée des immondes bêtes dut refluer devant l'inflexible acharnement des guerriers défunts. Morgoth en était à ce point lorsqu'un dragon le survola, un jeune dragon de foudre à en juger par sa taille, et se posa à son côté. Le reptile ouvrit la gueule sans un son, à l'intérieur brillait un anneau minuscule, parmi une cendre noire et grasse.

– Enfin, voici l'heure de parachever notre plan !

Et aussitôt, le général fit signe de rassembler la véloce cavalerie squelette et toutes les unités régulières qui étaient à portée de voix. Tandis que les troupes à pied contenaient la gent arachnide, il fit mettre, fonte contre fonte, tous ses cavaliers et lui-même à l'intérieur d'un périmètre réduit, à la périphérie duquel se placèrent quelques-uns des meilleurs Jurateurs de Zod. Ils se mirent aussitôt à marmonner un sortilège qui ne tarda pas à redescendre sur la petite troupe en une pluie fine d'étincelles. Rien ne sembla se passer tout d'abord, mais lorsqu'ils voulurent bouger, les cavaliers constatèrent qu'eux et leurs montures apparaissaient maintenant flous, comme indécis sur la position qui était réellement la leur. Et sans attendre, Morgoth sonna l'assaut, et partit droit vers le coin est de la muraille de Sharaganz,

et ce à une allure surnaturelle. Même ceux qui n'étaient pas familiers de la magie comprirent qu'il était l'objet d'un sortilège de rapidité, qui les englobaient tous. Ils suivirent alors la cape pourpre du sorcier qu'ils rattrapèrent à leur grande joie, grisés qu'ils étaient par leur vitesse. Ils passèrent devant les défenseurs de la tour nord-est, trop vite pour qu'aucun n'ait le temps d'ajuster un coup au but, et s'éloignèrent jusqu'à un carrefour marqué d'un grand dolmen, où traditionnellement faisaient halte les marchands et les pèlerins de l'est avant de pénétrer dans la légendaire cité. Les clameurs de la bataille étaient déjà loin derrière eux, et les combattants invisibles derrière l'écran des murailles. Morgoth fuyait-il ? C'est avec un certain soulagement qu'ils le virent obliquer, prendre la route de la cité, la route de la grande porte semi-circulaire, au trot d'abord, puis au triple galop. Qu'espérait-il ? Comme les trois autres qui étaient les seules entrées de Sharaganz, elle était plus qu'un tas de fer et de bois, c'était en plus un indestructible entrelacs de sortilèges défensifs, de démons protecteurs et de conjurations temporelles. De l'avis général, lorsque Sharaganz et ses murailles seraient tombées en poussière depuis des siècles, ses portes se dresseraient encore au milieu du désert, ultime et dérisoire témoignage de la grandeur passée de cette cité des mages et de la vanité des entreprises humaines.

Mais à un signe du sorcier, chose incroyable, les portes s'ouvrirent, au grand désarroi des défenseurs qui virent bientôt s'engouffrer dans la brèche la horde furieuse des cavaliers de Morgoth, à la suite de leur maître. Horreur ! Le sorcier renégat était dans les murs, alors que l'armée était au dehors... Voyant cela, bien des défenseurs de Sharaganz comprirent que l'affaire était perdue, et se débandèrent sans demander leur reste, abandonnant armes et uniformes dans les bouches d'égouts pour se fondre dans la masse des civils terrorisés. Tandis que les squelettes montés sabraient les quelques défenseurs de la grande place derrière la porte, Monastorio s'enquit des raisons de ce miracle.

– Le capitaine responsable de cette porte avait un compte

à régler avec son supérieur, une affaire d'infortune conjugale, je crois. Il a été aisé de lui faire comprendre la justesse de notre cause.

– Ah.

– D'autant plus qu'il était aussi amateur de paupiettes.

– Ouais... Je suppose qu'on file au palais.

– Non, toi et Piété, vous filez vers la porte nord, et vous vous rendez maîtres des murailles. Éliminez toute résistance dans la ville, profitez de notre avantage et faites vite, je ne veux pas que ça traîne. Je dois aller seul au palais pour faire ce qui doit être fait.

– Sans escorte ?

– Je n'ai pas besoin d'escorte, mais j'ai besoin d'un témoin. Clibanios, suis-moi. Quoi qu'il puisse advenir, quelqu'un doit voir et entendre ce qui va se passer.

VIII La dernière tétine

“Les Tayû à trois monme sont à Shimabara comme les sakura du Shitennoji” disait le moine de Wakishimaru. Et nul ne comprit jamais ce qu’il entendait par là.

Saikikoo, *Le grand miroir de l'amour chat – Amours des angoras*

Exhortés par leurs officiers, les troupes loyalistes reculèrent jusqu'à se trouver sous le couvert de la muraille. Le combat semblait sur le point de s'achever par la victoire des insurgés lorsque les défenseurs de Sharaganz lancèrent sur le champ de bataille un régiment de la milice municipale, des soldats d'une qualité toute relative que les nécromants du Magiocrate avaient transformés, à force d'invocations et de potions, en bêtes de guerre écumantes et hurlantes. Pour ne rien arranger, c'est à ce moment que les tératologues de l'institut royal libérèrent les vermicules, des créatures immondes et blafardes échappées de

quelque plan élémentaires, et que l'on avait un temps ambitionné de dresser pour la guerre. De fait, deux centaines de ces asticots géants et aveugles, longs chacun comme trois chevaux, s'envolèrent (car la gravité n'avait nulle prise sur leurs corps constitués d'une matière étrangère) vers l'endroit d'où s'élevait le fracas des armes et les cris des mourants, non sans avoir auparavant dévoré quelques tératologues et pas mal d'habitants de Sharaganz qui avaient le tort de traîner dans les rues. Et ceux des hommes qui s'intéressaient à la science tactique louèrent alors la prévoyance de Morgoth, qui avait pris soin de conserver jusque-là en réserve ses terribles dragons. Les cieux gris de neige ne furent pas longs à se noircir de corps serpentins enlacés en mortelles et lascives étreintes.

Et insensiblement, la bataille majestueuse en arriva au point où les plans des généraux ne sont plus que torchons de papier depuis longtemps oubliés, où les unités les mieux constituées rompent leurs rangs, où l'on peine à trouver un bouclier qui n'ai pris vingt bosses, un fil d'épée qui n'ai pris dix ébréchures, où le fils de baron et le fils d'esclave se battent dos à dos en se jurant amitié éternelle, où l'archer prend le glaive, où le lancier à cheval se retrouve piéton et brandit la masse prise à un cadavre. Les uniformes déchirés et les insignes couverts de boue n'étaient plus guère lisibles, et tant était grande la confusion que le cri le plus souvent entendu sur champ de bataille était "Eh, toi, ami ou ennemi?". Généralement, on répondait "Ami", la guerre est affaire bien assez dangereuse comme ça.

Mark était resté bien en arrière de l'endroit où se déroulaient ces combats, non par lâcheté, mais parce qu'il avait pris un mauvais coup. Il se releva et se décrota un peu. Tout compte fait, cette charge héroïque contre les orcs du chaos retranchés derrière les chevaux de frise n'avait peut-être pas été une si bonne idée que ça. Combien de temps était-il resté sonné? Allons bon, voilà qu'il neigeait, en cette saison. Et ces cons d'écolos qui bassinaient tout le monde avec le réchauffement de la couche d'ozone!

– Ouf, j'ai bien cru que cette fois, j'allais y passer. Holà,

mademoiselle, vous devriez vous mettre à couvert. Un champ de bataille est un endroit dangereux pour une jeune fille.

– J'en ai pourtant visité beaucoup, il ne m'est jamais rien arrivé.

– Vous avez bien de la chance. Surtout qu'une jolie petite nana comme vous au milieu de soudards avinés, si j'en crois mon expérience de ces choses... Dites-moi, auriez-vous vu mon destrier dans les parages ? C'est un noble destrier de guerre, tout carapaçonné, ou caparaçonné, je ne me souviens jamais comment on dit...

– Je crois qu'il est là-bas, derrière l'arbre mort.

– Ah, bien. C'est un joli pendentif que vous avez là, on dirait une sorte de tétine, non ? C'est en argent ?

– C'est du toc.

– Tant mieux, l'endroit est mal choisi pour sortir les bijoux. Ah mais j'y suis, vous devez être un de ces jeunes qui traînent dans les cimetières la nuit, qui lisent de la poésie morbide et qui écoutent de la musique de cinglé ! Je dis ça à cause des fringues et du maquillage. Sans vouloir vous vexer.

– Je devrais plutôt être flattée que vous me trouviez jeune. C'est bien votre cheval là ?

– C'était. Eh bien, on dirait que la pauvre rosse a couru son dernier galop. Eh mais... c'est qu'il porte mon armure sur le dos, ce macchabée ! On dirait qu'il y a une justice en ce monde, son larcin ne lui aura pas porté chance, à ce pauvre type.

Puis Mark aperçut le visage du pauvre type en question.

– Oh.

– Ben oui.

– Finalement, elle n'était pas si solide que ça, cette armure.

– Ce sont des choses qui arrivent.

Mark se retourna. La jeune fille en noir se dandinait sur ses bottines à talons et arborait un sourire un peu pincé. Il aperçut dans les tréfonds de son regard l'éclat sinistre d'une étoile mourante.

– Vous avez visité beaucoup de champs de bataille, hein ?

– Je crois bien les avoir tous vus.

– Et elles sont où les Walkyries ?

– J'ai pensé qu'entre vieilles connaissances, on pouvait s'arranger à la bonne franquette. Mais si vous y tenez absolument, je peux vous faire le truc des Walkyries, effectivement.

– Bah, ça ira comme ça, pas de chichis entre nous.

Il prit sans trembler la main qu'elle lui tendit. Il crut entendre le froissement des ailes d'un pigeon, ou de quelque autre volatile. L'univers s'évanouit peu à peu autour d'eux, montagne après montagne, arbre après arbre, jusqu'à ne se réduire qu'à un assez mince chemin.

– Sinon, vous faites quelque chose après le boulot ? Non parce que je me disais, si vous connaissez une bonne taverne dans le coin, on pourrait faire plus ample...

– Enlevez votre main de là.

– Oh pardon. Je disais, s'il y a une taverne, on pourrait s'en...

– Elle y est toujours.

– Désolé, je suis parfois distrait.

IX Deux archimages et neuf anneaux

Servir le Shogun est un honneur, mais aussi une lourde charge. Kurumada Buichi, s'en revenant du sanctuaire de Nijinoshima après avoir tranché les têtes de trois condamnés, avisa une paysanne qui vendait, sur le bord de la route, des champignons gonji de toute beauté. Il lui en acheta alors pour cinq monme et deux bu. Et qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Matsuda Raymond, *Hakagure*

Une pluie de sortilèges défensifs s'abattit sur Morgoth lorsqu'il posa le pied sur la première marche du grand escalier, mais

s'il ralentit, il ne s'arrêta pas pour autant, poursuivant son chemin avec obstination. Quelques habitants de Sharaganz étaient sortis, médusés, pour assister au spectacle, et voyant la longue cape rouge voler nerveusement, les plus avisés se dirent qu'il allait y avoir du vilain, que ça risquait de se mesurer sur l'échelle de Richter et qu'il était grand temps de mettre quelques lieues entre eux et le palais de Tokayan.

La pluie de magie se calma lorsqu'il franchit le seuil du portail monumental, pour découvrir devant lui le large pont de pierre, simple table grise sans balustrade ni garde-fou d'aucune sorte, qui se déroulait jusqu'au palais. On eut dit quatre mauvais corbeaux perchés sur la branche d'un arbre, les quatre cavaliers noirs assemblés pour garder le domaine du Magiocrate. Ils attendirent, immobiles, que Morgoth se fut avancé jusqu'au milieu du pont environ, puis tels un vol de morbides volatiles, déployèrent leurs haillons dilacérés et crasseux avant de laisser libre cours, tous ensemble, à leurs terribles pouvoirs de destruction. Mais l'archimage pourpre n'avait rien d'un novice, et à son appel, ses propres sortilèges de protection se déclenchèrent. L'éclair de l'un des guerriers maudits fendit l'air pour se fendre en deux devant le nécromant, l'enveloppant d'une cage lumineuse et arachnéenne l'espace d'un instant. Les noirs tentacules d'une magie déliquescence cinglèrent ensuite la position de Morgoth, mais ne trouvèrent aucune cible, car il s'était transporté par magie de quelques mètres sur sa gauche. L'onde de choc envoyée sur le troisième se brisa la surface d'une bulle dorée qui clignota un instant avant de s'évanouir. Le quatrième en était encore à invoquer un parti de guerriers spectraux lorsque vint la contre-attaque de l'archimage.

Il ne fit qu'un geste, l'air vibra d'une énergie colossale, et les quatre carcasses pourrissantes des cavaliers noirs furent projetées contre les murs de la forteresse. Ils retombèrent, brisés, dans un bruit grotesque de casseroles vides, et tous quatre tombèrent en poussière à cet instant. Ainsi, Morgoth l'Empaleur récupéra-t-il quatre des neuf anneaux, en plus des trois qu'il possédait déjà. Il en rangea six dans sa petite bourse de fuligine

qu'il portait autour du cou, et les contempla un instant avant de resserrer le lacet. Puis il leva les yeux au ciel, et vit le vortex des nuages tourbillonner autour du palais. Il s'éveillait, l'Anneau ancien, et à son appel accouraient les effluves méphitiques de la magie noire. Il savait qu'en ce moment, depuis le Panthéon jusqu'au Pandémonium, on sonnait les cloches de l'apocalypse, les Dieux et les Démons, à leur tour, n'allaient pas tarder à intervenir. Il fallait agir vite, avant que tout ne se complique.

L'immense porte à doubles battants vola en éclats et ses fragments calcinés s'éparpillèrent parmi les délicates soieries, les tapisseries vénérables et les courtisans affolés aux robes froufroutantes. Lorsqu'il pénétra dans l'édifice, Morgoth n'était déjà qu'une pure silhouette rouge et noire vibrant de remous et de courants magiques, dans laquelle on peinait à reconnaître un homme. Avant que les gardes royaux postés sur les balustrades de bois précieux n'aient le temps d'activer leurs arbalètes ou leurs bâtons d'assaut, Morgoth lança sur eux son pouvoir mystique décuplé par l'anneau vert qui pulsait à son doigt comme une sangsue immonde. Derrière lui venait Clibanios, timide, s'excusant presque de tant de brutalité. Ils gravirent quatre à quatre les marches de porphyre du grand escalier, portés par un élan irrésistible, et bientôt, ils disparurent à la vue des simples mortels.

Athanazagorias Dumblefoot attendait paisiblement, debout devant la fenêtre ronde, non loin de son Distillateur, vêtu d'une simple robe noire fendue en deux par le triangle blanc de sa longue barbe de patriarche.

– Ainsi donc, tu es venu à moi, mon jeune disciple. Viens, approche, n'aie pas peur.

– Je crois, mon maître, que dans la présente situation, il serait peu approprié de ma part d'avoir peur. Savez-vous que mes armées assiègent votre cité ? Et la situation sur le champ de bataille n'est guère à votre avantage, je crois.

– Péripétie que cela, vous le savez bien mon ami, laissons donc ces nigauds sans importance s'éventrer pour des histoires d'honneur, de gloire, de basse politique et de fil à rotir. Le véri-

table noeud de l'affaire se dénouera ici, la véritable bataille ne comptera que deux combattants.

– Tout est dit alors, à quoi bon souiller ce moment de vaines paroles. Affrontons-nous, et que le plus fort triomphe.

– Croyez-vous que ce soit réellement nécessaire ? Il y a un compromis à trouver, Morgoth, j'en suis convaincu. Dans le fond, il n'y a aucune raison de nous opposer l'un à l'autre.

– Vous désirez ardemment le pouvoir de l'Anneau d'Anéantissement, et pour cette raison, vous êtes l'ennemi de tout ce qui vit, ce qui m'inclut. Qu'avez-vous à en dire ?

– J'en dis, mon ami, que vous confondez l'Anneau avec son funeste pouvoir de corruption. Mais si je vous disais que j'ai découvert le moyen d'avoir le pouvoir sans les effets néfastes, que diriez vous ?

– Je dirais que vous vous illusionnez, et que vous n'êtes pas le premier dans ce cas. Mais je vous écoute tout de même, quel est ce moyen ?

– Ah, bien, vous êtes raisonnable. Voyez, avancez un peu et observez la machine située dans la fosse, juste là.

– Xy ! Abominable scélérat, je vous ferai rengorger de votre... morgue... vil grigou, imposteur, malappris, troufignon, oryctérope, cognassier, entéléchie, babiroussa énantiomérique ! Ah, les mots me manquent, monsieur, pour qualifier votre... Vous êtes très méchant !

– Tout juste. Rassurez-vous, votre mie ne souffre pas. Pas autant que je le souhaiterais. Vous connaissez ce dispositif, bien sûr, c'est vous qui l'avez mis au point. Il sert à extraire l'énergie des démons pour alimenter le distillateur, mais peut aussi prendre celle des créatures saintes. Et nulle créature n'est en ce monde plus sainte et pure que Xyixiant'h, le légendaire dragon iridié. En utilisant le fluide béni jailli des entrailles de votre épouse, je rassemblerai les fragments de l'Anneau, mais comme son âme d'une ineffable bonté y sera emprisonnée, elle corrompra à jamais la corruption elle-même.

– Vous êtes un dément.

– Mais pas du tout, voyons. Songez qu'armés de cet an-

neau, délivré des putrides réminiscences de Skelos et de quelques autres porteurs aussi peu recommandables, nous pourrions sans peine étendre notre puissance sur ce continent. Nous pourrions sans effort balayer la Reine Noire et ses minions, et par la suite, nous attaquer à la succube, nous pourrions interdire à tout jamais aux dieux et aux démons de régir la destinée des hommes, nous pourrions bâtir un empire plus puissant et glorieux que tout ce que la Terre a connu jusqu'ici. Et pourquoi nous arrêter à la Terre ? Les cieux nous attendent, Morgoth, je sais que vous vous intéressez à la question tout comme moi... Et pour ça, je n'ai besoin que de votre aide, et des anneaux en votre possession.

– Il suffit, j'en ai assez entendu. Et si jamais j'ai eu des doutes sur votre convoitise de l'Anneau, vous venez de les dissiper. Libérez mon épouse et rendez-vous, vous aurez la vie sauve. Et surtout, donnez moi ces anneaux !

– Jamais ! Ah, mon jeune ami, comme je le craignais, vous n'entendez point la voix de la raison. Quelle tristesse, vraiment, que de devoir en arriver là, mais soit... Il est temps pour vous de payer votre manque total de lucidité !

Et le sinistre vieillard, sur la face duquel avait depuis longtemps disparu le masque hypocrite de la bonté, tendit devant lui ses deux mains paresseusement ouvertes pour foudroyer Morgoth.

X La bataille s'achève

Le bushi Takada Shinobu était célèbre en son temps pour avoir abusé de sa vieille mère, tué son demi-frère pour lui voler vingt bu, tranché la tête d'un camarade qui l'accusait – à juste titre – d'avoir triché aux cartes, rançonné les paysans de trois villages, empoisonné son maître et causé la perte du fils de celui-ci en répandant sur son compte des rumeurs scandaleuses, fui lâchement les lieux des trois batailles auxquelles il avait été convié avant même que les sabres n'aient été sortis du fourreau, pillé un monastère et brûlé les bonzes après leur avoir promis de leur laisser la vie sauve, tranché les mains d'une mendicante par amusement, et menti à ses propres fils jusque sur son lit de mort. Je ne suis pas convaincu qu'il ait parfaitement saisi l'esprit du bushido.

Matsuda Raymond, *Hakagure*

Sarlander se fendit et porta l'estocade, ce qui n'était d'ailleurs pas aisé avec une hache de guerre, au gnoberling hideux qui lui faisait face, lequel ramassa ses boyaux et jugea utile d'aller prendre des vacances sous d'autres latitudes. Avec son ami Ghibli qui se battait non loin, il pratiquait une sorte de concours, énonçant fièrement le nombre de ses victoires à chaque ennemi tué.

– Soixante-huit !

– Tricheur, il n'est pas mort, regarde-le, il galope comme un jeune homme partant rejoindre sa belle qui lui aurait promis de lui montrer son pilou-pilou.

– A ce compte-là, je dois remettre en cause ta victoire sur ce piquier que tu as occis tantôt dans le feu de l'action.

– Eh bien quoi, il est mort.

– Bien que ceci ne fut jamais stipulé clairement dans notre accord, il me semblait naturel de ne considérer que les ENNEMIS que l'on a tués.

– Oh, ça va, l'erreur est naine. C'est pas le premier ni le dernier à tomber victime d'un tir ami. Soixante dix-sept ! Ah, si j'avais su, plutôt que l'infanterie, je me serais engagé dans la marine, pour sûr !

– Les marches y sont moins longues, dit-on.

– Dans la marine, oui, on peut naviguer sur les sept mers

– Dans la marine, viens protéger la mère Patrie

– Dans la marine, viens rejoindre tes copains, mec

– Dans la marine, dans la marine. Eh, mais où courent-ils, tous ces maraudeurs ?

– C'est vrai que l'ennemi se fait rare, se seraient-ils effarouchés à la vue de nos trémoussements ? Mais non ma foi, on dirait plutôt qu'ils ont décidé de rejoindre leurs officiers, qui se sont discrètement éclipsés. Une attitude raisonnable, si tu veux mon avis. Et cela fait bien nos affaires en prime, il ne reste plus qu'à mettre le siège devant les remparts, mais je doute qu'on nous résiste longtemps.

– Si tu prêtais plus d'attention au déroulement de la bataille, tu verrais qu'on se bat déjà furieusement sur les chemins de ronde. Vois, cette silhouette reconnaissable entre toutes, c'est l'ami Piété.

– Ou alors c'en est un autre qui se bat à quatre bras. En tout cas, le voilà disqualifié pour notre concours, car il dispose d'un avantage déloyal. Et là, voici Monastorio, venant à la tête d'un parti de trépassés. Ils ne vont pas tarder à prendre la barbacane, si je ne me trompe pas.

– Quoi, sans nous ? Les malotrus !

– Oui, ça ne se passera pas comme ça. On ne va pas se laisser doubler par ces deux peintres, tout de même. Holà, les braves, rassemblement ! Par les mânes de Saint Bazton, prenez pics et fourches, que ceux qui ont perdu une main ou un pied cessent de geindre comme des mauviettes et nous suivent comme ils peuvent, en boitillant s'il le faut, il est temps d'achever cette bataille par un coup d'éclat ! Tous à la porte, et hardi !

Et c'est ainsi que, suivant un nain et un elfe, l'armée de Morgoth se lança à l'assaut de la Porte du Nord.

XI L'Anneau

*Jardins de Kyoto
Quand fleurit le cerisier
C'est trop d'la balle !*

Nanase Noburo, *Anthologie*

Pouf pouf pshit, fit Athanazagorias Dumblefoot du bout de ses longs doigts crochus.

– Euh... Ah, c'est embarrassant, ça. Ne bougez pas, je la refais, euh... Et maintenant, tu vas mourir !

Bzz... T'hpouf.

– Eh bien, mon maître, auriez-vous un imprévu ? Demanda Morgoth tout en approchant du vieux mage désorienté.

– Mais non, que croyez-v... euh...

– Non seulement vous avez perdu la raison, mais j'ai l'impression que vos facultés de raisonnement aussi sont atteintes par les ravages de la vieillesse. Alors ma propre femme vient vous voir, vous l'utilisez sur la machine que j'ai personnellement mise au point, et vous ne vous doutez pas une seule seconde que ça pourrait être un piège ?

– Hein ?

Morgoth tendit la main, et deux éclairs pourpres en jaillirent en direction de la poitrine du vieillard qui tressauta, aux prises avec une douleur inextinguible. Ils s'effondra à genoux, peinant d'ailleurs à se maintenir dans cette position, et vit son disciple venir à lui.

– Vous êtes un vieux fou. Vous pensiez que la machine prendrait les pouvoirs de Xyixant'h pour vous les donner, mais c'est exactement l'inverse qui s'est produit, et maintenant vous voici réduit à l'impuissance. Vos anneaux sont à moi maintenant.

– Ne fais pas ça ! Si tu réunis les anneaux, la déesse du chaos étendra son empire sur la Terre pour des siècles. Plus rien ne pourra l'empêcher !

– Nyshra ? Mais de quoi me parles-tu, vieille baderne ? Je me fous pas mal de Nyshra ou de Naong et leurs manigances me sont indifférentes.

– Mais alors, qui sers-tu ?

– Morgoth. Je n'ai jamais servi que Morgoth !

Les anneaux maudits se dévissèrent des doigts crispés du vieux mage en sueur. Un éclair, plus puissant que le précédent, l'enveloppa alors, le souleva et le projeta violemment au travers de la baie vitrée. Son corps sec s'écrasa sur le toit de la salle de bal, vingt pas en contrebas.

– Amateur.

Dans sa main droite gantée de noir, Morgoth tenait maintenant réunis les neuf anneaux. Par la fenêtre brisée pénétrait maintenant une brise calme et glaciale. On eut dit que, de peur de brusquer les choses, les dieux avaient mis un terme aux intempéries pour mieux entendre ce qui allait se dérouler.

Ecrasé sous le poids d'une destinée écrite des millénaires avant sa naissance, le sorcier rouge gravit les marches menant au Distillateur. Une douleur dans sa paume lui apprit que l'Anneau avait accédé à un état supérieur d'activité, après des années de torpeur. Il ne se fit pas prier pour se débarrasser des neuf orbes de lumières vibrantes, il les disposa, l'une après l'autre, dans les alvéoles du grand cercle de pierre, de plus en plus vite, comme consumé par l'urgence. Mais aurait-il la force de résister, là où tant d'autres avaient succombé ? La liste des victimes de l'anneau était longue, et comportait quelques sorciers bien plus doués que lui-même. Non, il fallait chasser ces vilaines pensées et se concentrer sur le plan, rien que le plan.

Lorsque le neuvième anneau fut en place, les rainures complexes s'emplirent de flots de lumière, qui se mêlèrent en un tourbillon d'énergie d'une puissance quasi-divine. Et au milieu de ce maelström de sorcellerie impie, palpitait déjà la forme, immonde et pourtant si belle, de l'Anneau d'Anéantissement. Et soudain, tout fut clair pour Morgoth, cette pulsation si familière, cela faisait longtemps qu'elle habitait son âme, qu'elle hantait ces rêves oubliés dès le réveil. Tout allait de plus en plus vite,

et tout était de plus en plus facile depuis qu'il l'avait entrevu, il n'avait qu'à tendre la main...

Le plan. Il se souvint du plan, il devait agir avant que la peur ne le rattrape et que l'ambition ne ruine sa volonté.

Et, rassemblant tout ce qu'il lui restait d'humanité, il plongea la main dans la cavité maintenant zébrée d'éclairs, et banda ses muscles pour résister à la douleur qui allait l'envahir. Mais il n'y eut pas de douleur, au contraire. Le long de son bras remontèrent, empruntant lascivement le réseau des veines et des nerfs, les serpents tentateurs d'un plaisir inconnu. L'Anneau n'avait pas encore tout à fait pris corps, mais il proposait déjà ses pactes fous et secrets, ses bénéfices illusoire autant qu'irrésistibles. Les trois tresses d'or, d'argent et de bronze inextricablement enlacées étaient maintenant visibles au doigt de Morgoth, il sut qu'à partir de ce moment, il ne pourrait plus ôter l'Anneau. L'aurait-il voulu qu'il ne le pouvait plus. Il ne le voulait plus. L'artefact maléfique prendrait le pas sur la volonté de l'homme, le laissant jouir de mille plaisirs inconnus. Il était l'Anneau, il possédait l'Anneau, et l'Anneau le possédait. Tel était le pacte, ensemble, ils règneraient sur le monde.

"Oublie-la", Fit une voix dans sa tête.

"Oublie-la".

"Elle n'est rien".

"Elle est le passé, je suis ton avenir".

Mais qui ? De qui parlait l'Anneau démoniaque ?

Morgoth ouvrit les yeux, et une étincelle de conscience s'échappa des palais d'oubli tissés par le fatal tentateur. Comment s'appela-t-elle déjà ? Xyixiant'h, oui, elle était là, délivrée par Clibanios, à quelques pas de lui, poussant des cris qu'il n'entendait pas. Le pouvoir de l'Anneau la frappait de toutes ses forces encore hésitantes, mais elle ne reculait pas, recevant les décharges contre son bouclier iridescent.

Le plan.

Il se souvint du plan. Il avait failli l'oublier. Le sorcier tendit alors sa main libre vers l'autre Distillateur, l'ancien modèle, que tout le monde croyait hors d'usage. Il pesait plus lourd que dix

hommes, mais le pouvoir de Morgoth était tel à cet instant qu'il n'eut qu'une pensée à lui accorder pour le déplacer jusqu'à lui. Il plongea sa deuxième main dans la cavité jumelle de la première, et avant que la chose maléfique ne réagisse, il parvint à en extraire un flot d'énergie putréfiée, qu'il fit transiter par son propre corps. Aussitôt, le vieux Distillateur se mit en marche, ses runes s'allumèrent et se mirent en correspondance avec celles de son jumeau. Répondant au tourbillon de puissance, un maelström se forma aussitôt dans la cavité. L'Anneau se révolta, animé d'une volonté propre et comprenant ce qui se passait, il tenta de couper toute relation avec ce Morgoth, mais il était trop tard : le lien intime qui avait causé la perte de tant de sorciers se retournait maintenant contre la toute-puissante source du mal, extrayant sans pitié des flots de magie pure pour alimenter la création d'une autre chose. Ruant en saccades à la manière d'un cheval n'ayant jamais connu de cavalier, il mena le corps de Morgoth au bord de la rupture, pourrissant ses sillons de noirs caillots. Rien n'y faisait cependant, et plus il s'agitait, plus Morgoth pouvait extraire de puissance pour son propre usage.

Et un deuxième anneau était en train de naître, qui déjà s'agitait. Ses pouvoirs curatifs emplissaient à leur tour les veines du sorcier, torturé par sa propre sorcellerie à un tel point que même la douleur avait disparu, laissant la place à une conscience nouvelle. Les deux forces se combattaient, et de ce combat, il était le champ de bataille, mais aussi l'arbitre. Et ce combat ne cesserait qu'avec sa mort, car à chaque fois que l'une des puissances enflerait, elle nourrirait l'autre jusqu'au rétablissement de l'égalité des forces.

Trop altéré pour jouir de son triomphe, son esprit flottant en de multiples temps et de multiples lieux, Morgoth ne se sentit même pas tomber. La tête dans le giron de sa bien-aimée, il venait d'entamer le voyage, long de plusieurs heures, qui le ramènerait du pays de la folie à celui de la raison.

Et dans la salle redevenue silencieuse, on entendit quelques accords de luth.

Il en est des dieux comme des hommes
Qu'ils ne s'enfantent point sans douleur.
S'efface le mortel Morgoth, comme
Apparaît Morgoth le Seigneur.

XII Epilogue

*Parce que la voie des femmes existe, la stupide
espèce humaine prolifère.*

Saikaku, *Le grand miroir de l'amour mâle*

Insensiblement, ces derniers mois, la clientèle du “Singe Oublieux” avait perdu de sa superbe. A la guerre civile de Gunt avait succédé la Guerre Patriotique de Libération, qui s’était soldée par la fondation de l’actuelle Drakonie. Les conflits et les intrigues avaient duré fort longtemps, attirant nombre de mercenaires et d’aventuriers – la frontière entre les deux étant bien mince – dont un des lieux de repos préféré était précisément cette agréable auberge jhoripontaise. La halte était bien connue à la ronde pour son agréable terrasse dominant la place Von Drakenströhm, sa variété surprenante de liqueurs et de bières importées de tout le Septentrion, et les histoires incroyables que le patron racontait à qui voulait l’entendre. Mais la paix était revenue, et les porteurs d’épées maudites, les chasseurs de goules, les ensorceleurs de démons, les tueurs de trolls, les bouffeurs de serpents, les pillers de tombes et autres riches fiers-à-bras s’en étaient allés s’enivrer sous d’autres latitudes, plus fécondes en fourbes commanditaires encapuchonnés et en princesses captives. Bien sûr, Tiberius K. Redshirt, le patron, n’allait pas se plaindre du retour de la paix, il allait devoir revoir la politique commerciale de la maison, voilà tout. Mais il se désolait néanmoins de ne plus voir, parmi sa clientèle, ces démarches faussement nonchalantes, ces signes mains furtif, et cette lueur de sauvagerie dans l’oeil de celui qui en a su, vu et

fait bien plus que les autres hommes. Pour l'instant, il n'avait dans sa salle que de jeunes béjaunes se vantant d'exploits imaginaires, quand ce n'étaient pas des exploits des autres. Hier par exemple, pas moins de trois guerriers différents lui avaient affirmé avoir tranché la tête du Pancrate de Pthath, chose étonnante car ces faits remontaient déjà à quelques années, à une époque où aucun d'eux n'avait plus de douze ou treize ans. Mais bon, il fallait bien que jeunesse se passe, et qu'on se dépêche de s'encanailler avant de rentrer au cabinet d'avocat de papa.

En tout cas, une chose était certaine, c'est que l'homme avec qui Tiberius discutait de ses problèmes d'impôts, accoudé au comptoir devant une chopine, ce n'était pas tout à fait ce qu'on pouvait appeler un béjaune.

– ...parce que bien sûr nous autres, dans la restauration, on est tout de suite suspects, rapport au fait qu'on est payés en liquide, résultat des courses, c'est un contrôle fiscal tous les deux ans en moyenne. Et évidemment, qui dit contrôle dit redressement, parce que pour le fisc bien sûr, les innocents, ça n'existe pas. Alors forcément, tant qu'à être redressé, autant que ce soit pour quelque chose. Il faut bien qu'on se débrouille, sinon nous autres, les petits commerçants, on serait étranglés.

– Je comprends bien.

– D'un autre côté, je me demande si c'est bien malin de ma part de te parler à toi de mes petites magouilles.

– Bof. J'ai autre chose à faire de mes journées que de compter l'or qui rentre dans les caisses du royaume. En fait, mon boulot, ce serait plutôt de le dépenser, l'or, les questions fiscales sont surtout une préoccupation de ma douce et tendre.

– Ah, c'est madame qui tient les cordons de la bourse.

– Ces questions l'ont toujours intéressée plus que moi, je les lui laisse bien volontiers.

– Et sinon, au boulot, ça va ? Ca doit être sympa, roi-dieu.

– C'est super. Passer des heures le cul vissé sur un trône en marbre, avec une couronne de trois kilos sur la tête, à ouïr les jérémiades du chef de la Guilde des Machins de Saint-Truc les Barthas qui veut pour lui le privilège de ci ou l'exemption de ça,

à calmer les féaux qui seraient prêts à s'entre-tuer par armées entières pour trois vergers et un clocher en ruine, et les archiprêtres de ceci qui ne sont pas contents que leur minaret soit moins haut que la coupole du voisin, les intermittents du spectacle, les écologistes, et les ambassadeurs, les espions, les courtisans de toutes sortes qui insistent pour avoir des charges improbables du genre "Troisième Porte-Cure-Dents d'Après-Midi". Ah, et puis il y a aussi les paysans, ils sont marrants ceux-là. Quand c'est pas les inondations, c'est la sécheresse, quand c'est pas la sécheresse c'est les chenilles ou les charançons, la grêle, la peste porcine, le prion aphteux, les sauterelles, les coqs sodomites... Et quand, par extraordinaire, la récolte est bonne, les voilà qui se plaignent encore que les cours s'effondrent !

– Patron, un raktajinö.

– Tout de suite madame. C'est quoi au juste cette histoire de coqs sodomites, c'est pas la première fois que...

Mais brusquement, l'inversion des volailles venait de passer en toute dernière position dans les préoccupations de Morgoth. Il venait en effet de s'apercevoir que la cliente qui venait de commander, à cinquante centimètres de lui, était Condeeza Gowan, dite la Reine Noire, son ennemie jurée. Celle-ci, tout aussi éberluée, resta un instant bouche bée, avant de reculer d'un bond preste. Elle n'avait pas rajeuni depuis le temps, c'était certain, mais elle jouissait encore manifestement d'une forme physique que lui auraient envié les guerriers les plus robustes.

Puis, elle se détendit, et un sourire sinistre se peignit sur ses traits.

– Mais ça alors, n'est-ce point sa majesté le souverain divin de Gunt que je vois là ? Pardon, de Drakonie, je m'y perds.

– J'avoue être un peu surpris de vous retrouver ici, madame, si loin de vos terres et si proche des miennes. Vous êtes en congé ?

– Vous fanfaronnez bien, mon jeune Morgoth. Mais peut-être pensiez-vous qu'en me défiant de vos sarcasmes, je ne remarquerais pas l'absence de vos anneaux de pouvoir. Votre pâleur a trahi votre peur, mon ami. Où sont-ils donc, les redoutables

anneaux, à la maison ? Ah, c'est ballot ça.

Morgoth savait sa situation préoccupante. Condeeza était trop proche et trop rapide pour qu'il puisse esquisser un sortilège, et en combat, il n'avait aucune chance. Quant à compter sur sa mansuétude... L'esprit puissant du souverain analysa les options qui s'ouvraient à lui. Elle était bavarde, c'était son travers, mais il avait déjà exploité ce point faible jadis, et elle ne se laissait jamais prendre deux fois au même piège. Nul, dans l'auberge, n'était de taille à tenir tête à la Reine Noire plus d'une fraction de seconde, et de toutes les façons, il supposait que bien peu auraient sacrifié leur vie pour sauver leur roi. Il tâcha de gagner du temps, n'ayant pas d'autre option.

– Comment saviez-vous que je viendrais ici ?

– Mais je ne le savais pas, c'est ça le plus beau. Je suis venue ici en quête de quelque jeune sot prompt à prendre l'épée dans une quête illusoire, une pièce de plus dans une partie d'échecs, un rouage dans mon plan subtil et complexe destiné à vous faire baisser votre garde l'espace d'un instant. Et j'aurais été là à cet instant, prête à vous frapper. Et voilà que par un singulier raccourci, je vous surprends précisément dans la situation où je voulais vous voir, n'est-ce point cocasse ?

– Allons, allons, mes amis, vous n'allez pas vous chamailler, intervint Tiberius, un grand sourire aux lèvres. Tenez, je ne connais aucune querelle qui ne se résolve de façon civilisée autour d'une bonne chope d'hydromel des nains du Bouclier des Dieux. Allez, racontez-moi votre histoire, mes bons clients !

– Je... euh... Notre querelle est ancienne et... euh... Fit Morgoth avec son charisme habituel.

– Notre haine, aubergiste, remonte à des années, expliqua la Reine Noire après avoir humecté sa gorge rendue sèche par le ressentiment. La maîtresse de ce personnage, qui au passage se trouve être votre roi le puissant Morgoth, sa maîtresse donc me pourchassa longuement de sa vindicte cruelle, et lorsque je finis par occire cette malfaisante, son élève le plus doué a pris la relève. Mais la vendetta va prendre fin aujourd'hui, j'en fais le serment.

– Mais, ne serait-il pas profitable, pour vous deux, de déposer les armes et d'enterrer les vieilles querelles ? Vos mères ne vous ont jamais appris que la vengeance n'apportait rien de bon ?

– C'est faux. Elle occupe.

– Bon, soit. Alors, je suppose que vous allez vous battre.

– Oui, par Naong le dieu-serpent, et je vous jure que je répandrai le sang de ce... ce fourbe sur les... murs.

– Parce que, moi je dis ça, mais les murs on vient de les repeindre et on a acheté du nouveau mobilier design, alors si vous pouviez aller faire ça ailleurs...

– Je vais... écras... oooh...

La Reine Noire fut soudain prise de convulsions et de tremblements des membres, et dut bientôt s'asseoir par terre, ne supportant plus la station debout. Son visage se gonfla, ses yeux s'exorbitèrent, et elle fut alors prise de toux sifflante, puis cracha du sang. Quelques secondes plus tard, elle rampait face contre terre, dans une tentative désespérée pour reprendre le contrôle de son corps dont chaque cellule se rebellait. Sa peau se veina de violacé, tandis que ses plaintes mouraient dans sa gorge.

Elle s'immobilisa soudain, les yeux grands ouverts, fixes.

– Quel est... quel est ce maléfice ?

– Ne la touche pas, ni elle ni la chope. Ça traverse la peau, cette saleté.

– Tu as empoisonné son hydromel ?

– Yop.

– Mais, c'était la Reine Noire ! Un des plus puissants personnages de l'univers, comment as-tu réussi...

– Je suis aubergiste de niveau huit, quand même. Tiens, au fait, je me sens tout ragaillard, tout d'un coup, comme si les cloche célestes du paradis sonnaient pour moi seul...

– Oui, c'est les XP qui tombent. Si tu continues, tu vas me rattraper.

– Ce serait bien la première ascension divine chez le tenancier d'un débit de boisson.

– Note, c'est pas si grotesque que ça paraît. Un dieu du vin, ça n'a pas trop de mal à se trouver des fidèles.

- On m'élèverait des temples cyclopéens...
- Le Cénotaphe Rhomboïdal de Tiberius...
- Et sa statue chryséléphantine ! Je veux absolument une statue chryséléphantine. Ah, là là, qu'est-ce qu'on raconte comme conneries après trois bières.

Ils contemplèrent encore une fois, avec une compassion assez modérée, le cadavre de la Reine Noire à leurs pieds.

- Vertu aurait été contente de voir ça, tout de même. On dirait que l'histoire est finie pour de bon.

- On le dirait. Tu restes dîner ? Maman fait des ravioli...

- Non, mon devoir est de retourner au palais, car les affaires du royaume m'appellent.

Puis, le roi Morgoth se drapa dans son manteau, et se dirigea d'un pas décidé vers la petite porte. Il respira profondément.

- Ouais, okay, c'est surtout bobonne qui me fait les gros yeux si je rentre tard, dit-il.

Ainsi s'achèvent donc les aventures de Morgoth l'Empaleur.

